Southey.
1799.

LES

MEMOIRES ET VOYAGES

DE

Maurice Auguſte Comte de Benyowſky.

TOM. I.



402

LES

MEMOIRES ET VOYAGES

DE

Maurice Auguſte Comte de Benyowſky;

MAGNAT DES ROYAUMES D'HONGRIE ET DE POLOGNE,
UN DES CHEFS DE LA CONFEDERATION DE
POLOGNE, &c. &c.

ECRITS PAR LUI-MEME,

ET PUBLIES D'APRES LE

MANUSCRIT ORIGINAL.

EN DEUX TOMES.

TOM. I.

A LONDRES:

Chez G. G. J. & J. ROBINSON, dans PATERNOSTER Row.

M.DCC.XC.

74313
Réal - 2V.
70/-
R 3/C

LA

PREFACE DE L'EDITEUR.

EN préſentant les Mémoires ſuivants au Public, il ne m'eſt pas néceſſaire de faire aucune obſervation, ſur la nature intéreſſante des circonſtances qu'ils contiennent. Il eſt aſſez bien établi, que l'auteur en était un homme habile, qui poſſédait un eſprit ſingulièrement et avantageuſement diſpoſé pour des avantures; qui, ayant été élevé même, pour ainſi dire, dans une école guerrière, avait maturé, par la pratique la plus ſévère des devoirs d'une vie militaire, l'intrépidité de ſon ame; et qui y acquit le pouvoir qu'il poſſédait, d'agiter, de forcer, et d'intéreſſer les eſprits des autres. On laiſſe au lecteur les remarques et les obſervations qui peuvent s'élever ſur la conſidération de ces cir-

 conſtances;

conſtances; pour moi, je n'ai qu'à faire un ſimple expoſition des faits qui tendent à prouver l'authenticité de l'ouvrage, et le crédit qui lui eſt dû.

Vers la fin de l'année 1784, Monſ. J. Hyacinth de Magellan, F. R. S. &c. un homme trés connu par-tout l'Europe, par la correſpondance philoſophique qu'il a entretenu pour pluſieurs années avec les premiers caractères litéraires de l'age, me montra un papier imprimé en Français, qui contenait des propoſitions, pour publier par ſouſcription, les Mémoires et Voyages du Comte de Benyowſky, en trois volumes; mais ce deſſein, fut, après peu, rejetté. Le Comte n'était pas alors en Angleterre; il était parti ſur une expédition ſecrette à l'ile de Madagaſcar, pour fournir à laquelle, Monſ. Magellan avait avancé une ſomme trés conſidérable. Cette expédition n'avait pas pourtant du ſuccés: Monſ. Magellan ſe détermina donc à publier le préſent ouvrage; et pour cet effet, il diſpoſa de la copie, qu'il mit entre les mains de ceux qui en ſont à cette heure en poſſeſſion, en s'engageant en même tems, de leur communiquer toutes les tranſactions du Comte, depuis la concluſion de ces Mémoires, juſqu'à ſa mort. Un evènement imprévu le rendit incapable de remplir ſon engagement:

gagement : car, bientôt après Noel, 1788, il fut attaqué d'une maladie ſévère, qui toucha tant ſa mémoire, qu'il n'a pu depuis ce tems ſe prêter à aucune pourſuite litéraire. Il ne me ſera néceſſaire que de dire ſur ce facheux évènement, qu'il m'a privé de l'information que j'attendais, et m'a obligé de donner le détail des faits, d'après ſa correſpondance.

Cette courte hiſtoire ſervira à démontrer par quel progrés le manuſcrit tomba dans mes mains ; et pour m'acquitter du moindre ſoupçon de m'être préſenté au Public en aucun caractère, hors celui dont je fais profeſſion, c'eſt à dire, celui d'éditeur de cet ouvrage, j'ai recommandé aux propriétaires, d'en préſenter la copie et les deſſeins originaux au Muſée Britannique, comme étant un dépôt particuliérement propre pour la ſûreté du Public en pareils cas. Il n'y eut nul objection à ma propoſition, et le manuſcrit Français original y eſt dépoſité. Il contient tout ce que l'on trouve dans ces volumes, à l'exception des deſſeins des tailles douces, marquées 8, 9, 10, 11, 15, et 27, qui furent perdus dans un embraſement qui conſuma la maiſon du graveur, Monſ. Heath. Des preuves de ces tailles douces furent conſervées ; mais les deſſeins et les gravures marqués 3, 4, 12, 23, 24, 25, furent perdus

ſans reſſource par ce même accident, et ſont néceſſairement omis dans cette publication. Ils conſiſtoient principalement dans des vues et des figures. Je l'ai auſſi trouvé avantageux de partager ce qui précéde le journal en chapitres, et j'y ai ajouté des titres, au lieu de retenir la forme originale, qui eſt celle d'une narration indiviſée.

On ne peut juger de la vraiſemblance d'aucun ouvrage que de deux manières ; par l'évidence intérieure, ou par l'évidence collatérale. C'eſt premièrement, par l'évidence intérieure ou l'accord mutuel des faits, que nous jugeons de la fidélité d'un écrivain : ſi cet accord vient à manquer, l'on conclut infalliblement, que l'auteur s'eſt trompé, ou bien, qu'il veut tromper ſes lecteurs ; mais, ſi, au contraire, cette évidence s'y trouve parfaite, elle eſt moins un indice de la vérité des aſſertions, que ſon abſence n'en eſt une preuve de leurs fauſſeté. L'évidence intérieure revient à un grand degré de probabilité ; et c'eſt la ſeule dépendance que nous avons, quand un auteur nous parle de circonſtances et de places qui ne ſont connues et n'ont été viſitées de perſonne. Je n'ai point apperçu de défaut pareil dans ces mémoires : ils ne contiennent rien qui ſoit, ou improbable, ou contradictoire. Autant, donc,

que

que les avantures du Comte de Benyowſky n'ont de rélation qu'à lui-même, il faut nous fier à ſon autorité. La plus grande partie, en eſt auſſi ſoutenue par l'évidence collatérale. Le part qu'il eut dans les déſordres en Pologne, eſt une affaire aſſez récente: la plupart des gens dont il fait mention, poſſédaient des poſtes éminentes dans la ſociété, et pluſieurs en ſont encore vivants. Nous ſommes maintenant éclaircis ſur le voyage par terre à travers de l'empire Ruſſe en Aſie, et ſur la poſition généralé, et autres circonſtances, rélatives à une étendue très conſidérable de la partie du nord-eſt du vieux Continent. Si nous venons à conſidérer la ſituation des côtes et des iles de la mer du nord, entre l'Aſie et l'Amérique, il eſt vrai qu'il s'éleve de grandes difficultés* de l'ignorance et de l'irrégularité des obſervations et des détails des Ruſſes; qui ont été faits par des hommes mal-adroits et bien ſouvent ſans principes, ſans les inſtruments néceſſaires, et dans un pais couvert d'un brouillard preſqu'éternel. Nous avons pourtant ici l'ineſtimable avantage, de recourir aux obſervations de ces navigateurs judicieux, Cook, Clerke, Gore, et

* Voyez les Découvertes Ruſſes de Monſ. Coxe, et les auteurs qu'il y cite: auſſi Cook, Clerke, Gore, et le Voyage de King à l'Océan Pacifique. III, p. 262.

King,

King, dont les travaux ont tant réfléchis d'honneur ſur la libéralité et le zèle ſcientifique de notre Souverain. La ſeule partie donc, des avantures du Comte, qui ne peut être aiſément comparée avec le témoignage collatéral des autres, conſiſte dans ſa viſitation des iles de Japon, de Liqueio, et de Formoſe; et les découvertes qu'il a fait pendant ſa navigation dans une partie de l'océan qui n'eſt pas fréquentée. Sur l'évidence de ces faits, je ne ferai point d'obſervations, parce qu'ils ſont exactement dans le même prédicament que le ſont toutes les nouvelles découvertes: il faut les admettre ſur le crédit du voyageur, juſqu'à ce que d'autres recherches les confirment ou les réfutent.

Avant que de conſidérer l'exactitude du journal du Comte, je donnerai au lecteur deux ou trois paſſages du dernier voyage du Capitaine Cook, qui ſerviront fortement à confirmer pluſieurs circonſtances dans la narration du Comte. Quand le Capitaine Cook était à Oonalaſhka, des politeſſes et des communications mutuelles, eurent lieu, de part et d'autre, entre ce voyageur, et Eraſme Gregorieff Sin Iſmailow, qui tient une place éminente dans les mémoires ſuivants. Après en avoir fait la rélation [Tom. II. p. 496*

* C'eſt de la ſeconde édition que je parle ici.

de

de ſon voyage] il continue [p. 499] en ajoutant les mots ſuivants : " Mais un voyage que lui-
" même [Iſmailow] avait fait, engagea notre
" attention plus qu'aucun autre. Il dit avoir
" quitté Bolſoretzkoy le 12 de Mai, 1771,
" ſur un vaiſſeau Ruſſe, et d'avoir viſité une
" des iles Kurilles, appellée Marikan, en 47 de-
" grés de latitude, où il y a un port, et un
" établiſſement Ruſſe. En quittant cette ile,
" il fit route au Japon, où il ne parait avoir
" fait qu'un trés petit ſéjour ; car, ſitôt que
" les Japonais ſurent, que lui et ſes compa-
" gnons étaient Chretiens, ils firent ſignes
" qu'il fallait s'en aller, ſans pourtant leur
" offirir aucune inſulte, et ſans employer de la
" force. Du Japon, il alla à Canton, et de
" là encore en France ſur un vaiſſeau Français.
" De la France il voyagea à Peterſburg, et fut
" renvoyé à Kamchatka. Je ne pus jamais
" apprendre ce qu'était devenu le vaiſſeau ſur
" lequel il s'était premièrement embarqué, ni
" quel était l'objet principal de ſon voyage ; et
" le peu de Français qu'il parlait, rendait ſa
" narration un peu ſuſpecte. Il ne ſavait pas
" même les noms des choſes les plus commu-
" nes, et dont il fallait néceſſairement ſe ſervir
" tous les jours, ſoit dans le vaiſſeau, ſoit en
" France. Il paraiſſait, néanmoins, être bien

" exact dans ſon calcul du tems de ſes entrées " et de ſes ſorties des différentes places, leſ- " quelles il avait par écrit."

Dans Tom. III. p. 193, il parait, qu'Iſmailow, dans une lettre au commandant de Bolſoretz, ayant répréſenté les vaiſſeaux Anglais comme n'étant que deux petits paquebots, et l'ayant cautionné d'être ſur ſes gardes, il fallait toute l'autorité du commandant pour empêcher les habitants d'abandonner la ville, tant ils craignaient que les ſurvenans ne fuſſent des Français.

" Leurs appréhenſions extrêmes," dit là-deſſus le Capitaine King, " etaient principale- " ment cauſées par quelques circonſtances " qui arriverent dans un ſoulèvement qui " s'était fait à Bolſoretz il y avait quelques " années, et dans lequel, le commandant fut " tué. On nous informa, qu'un officier Polo- " nais exilé, nommé Benyowſky, ſaiſiſſant " l'occaſion favorable que lui préſentait la con- " fuſion de la ville, s'était emparé d'une gali- " ote qui était alors à l'ancre à l'entrée du " Bolſha, et qu'il avait forcé à bord aſſez de " mariniers Ruſſes pour manœuvrer le vaiſſeau. " Qu'il avait fait deſcendre une partie de ſon " équipage aux iles Kurilles, et entr'autres, " Iſmailow, que le lecteur doit ſe ſouvenir de

nous

" nous avoir tant embarraſſé à Oonalaſhka
" avec ſa rélation de cette tranſaction, quoique
" ne connoiſſant pas ſa langue nous ne pumes
" alors en comprendre toutes les circonſtances;
" qu'il paſſa près du Japon; fit la Luconie;
" et fut là inſtruit du gouvernement du vaiſ-
" ſeau vers la Chine; qu'en y arrivant, il
" s'était appliqué aux Français, et avait obtenu
" un paſſage à la France, dans un de leurs
" vaiſſeaux commerçant aux Indes; et que la
" plupart des Ruſſes s'en etaient retournés en
" Europe dans des navires Français, d'où ils
" s'étaient tranſportés à Peterſburg. Nous
" rencontrames trois gens de l'équipage de
" Benyowſky dans le port de St. Pierre et
" St. Paul; et c'était d'eux que nous apprimes
" ces circonſtances."

Le Capitaine King, fait mention, que l'arrivée de Benyowſky à Canton, était confirmée par les Meſſieurs du comptoir Anglais; et il obſerve de plus, que par le voyage de Kreguelin, il avait appris que ce perſonnage extraordinaire était entré au ſervice de la France, et était commandant d'un nouveau établiſſement à Madagaſcar lorſque ce navigateur toucha à cette place en 1774.

Les publications de l'an 1772, avertirent de l'arrivée du Comte de Benyowſky à Canton,

dans le mois de Septembre de l'année précédente (1771.) Le Magaſin des Meſſieurs de Juin, 1772, page 272, renferme une rélation qui eſt trop longue pour être citée, et dont les évènements ſont ſouvent improbables, ou ſans fondemens. Cette rélation nous dit qu'un navire d'une figure trés rare, arriva à Canton, ayant ſoixante et ſix perſonnes à bord, dont il y en avait cinq en habits de femme, commandé par le Baron de Benyowſky; qui, ayant été fait priſonnier en Pologne par les Ruſſes, et ayant été amené à Caſan, s'en était échappé avec d'autres, en ſe rendant maitre de la garde; qu'ils avaient dirigés leur route à Kamchatka, où un ami les avait fourni un vaiſſeau; qu'il fit voile pour la Chine, mais que le mauvais tems l'obligea de gouverner à l'eſt; qu'il fit la côte de l'Amérique en 57 degrés de latitude, et qu'étant empêché par des vents contraires d'entrer à Acapulco, il s'était approché des iles Phillippines, mais avait encore été empêché de relacher par les vents contraires, et qu'à la fin il était arrivé à Macao, après une navigation de cinq mois de Kamchatka.

Un papier ajouté à ce détail, qui a la ſignature de Benyowſky, ſoutient, qu'il quitta Kamchatka au mois de Mai 1771, et qu'il arriva

arriva à Macao au mois de Septembre, après avoir relaché au Japon.

Cette information du Magaſin des Meſſieurs, n'eſt évidemment autre choſe qu'une des contes du jour; car, il n'eſt guères croyable, que des priſonniers de Caſan s'imagineraient ou executeraient une pérégrination de plus de treize cent lieues, ſur une partie du globe non loin d'être barbare, dans l'eſpérance de trouver un ami, qui voulut leur préſenter un navire; et s'ils euſſent même obtenus un vaiſſeau, il eſt auſſi peu probable qu'ils euſſent errés de cette façon ſur la face de l'océan. Cette narration, peut pourtant être admiſe comme un témoignage, de ce que le Comte n'arriva à la Chine que vers le tems ſpécifié dans ſes Mémoires, et ce fait ſera auſſi utile, en conſidérant la valeur de l'information obtenue à Kamchatka, par les Capitaines Cook et King.

Il faut donc obſerver, qu'Iſmailow, qui ne parait pas avec grand éclat dans ces Mémoires, et qui certainement avait été coupable d'une fourberie, en écrivant une lettre fauſſe et déſobligeante, pour être préſentée par les navigateurs Anglais au Commandant de Bolſoretz, était probablement diſpoſé à cacher en partie ſes connaiſſances *, et était, ſelon les apparen-

* II. 497.

ces,

ces, bien capable de changer les faits ſelon ſes vues particulières. Il n'y a nul apparence que le Comte, à la tête d'une bande d'hommes téméraires, ſur leſquels il ne pouvait avoir qu'une autorité chancellante, aurait relaché aux iles Kurilles, pour la raiſon même qu'il nous en donne; ſavoir, la peur que les gens de ſon équipage, ne changeaſſent d'intention, et qu'ils ne s'aviſaſſent de le forcer à s'en retourner à Kamchatka; mais qu'au contraire, de ſa part, qu'il déſirerait de rendre leur retour impraticable, en feſant voile pour les iles Aleuthes, ou bien pour la côte de l'Amérique premièrement, comme étant plus eloignée; et encore, que de l'autre côté, ſon équipage pouvait ſouhaiter de procéder au nord, dans la crainte peutêtre de quitter la preſqu'ile de Kamchatka. Il ne parait pas non plus, comment il eut pu employer quatre mois en paſſant ſimplement à Marikan, en relachant au Japon, et feſant la Luconie, avant que d'arriver à Macao, ſuppoſant même qu'il ſe fut tant éloigné de ſa courſe que de toucher à cet établiſſement Eſpagnol. Il me ſemble donc pour ces raiſons, que l'information d'Iſmailow, avec celle des trois Ruſſes à Kamchatka, étant conſidérée avec le déſavantage du défaut de langage pour les entretiens mutuels, dont le Capitaine

pitaine Cook ſe plaint tant *, ſont réelles, pendant qu'elles ne vont qu'à prouver, que Monſ. le Comte fit opérer ſes talents militaires à Kamchatka dans une grande révolte, dans laquelle le Gouverneur fut tué; que les habitants de Bolſoretz en furent ſi vivement touchés, et leurs craintes avaient faits ſur eux tant d'impreſſion, qu'après un intervalle de huit années entières, ils voulurent quitter leurs maiſons; un impreſſion, que la ménace de les bruler dans l'égliſe, avec leurs femmes et leurs enfans, nous peut bien excuſer; qu'un tems conſidérable s'étant écoulé entre ſon départ, qui nous eſt donné trés correctement par Iſmailow, et ſon arrivée à la Chine, dont il n'eſt point queſtion, il ne pouvait ſubſiſter pendant ce tems ſans relacher quelque part; et, qu'après avoir quitté les iles Aleuthes, il n'y avait point de places où l'inclination et la néceſſité pouvaient mieux le mener, qu'aux iles de Japon, de Liqueio, et de Formoſe. En un mot, l'évidence collatérale parait claire et poſitive, lorſqu'elle ſoutient la crédibilité de la narration de Monſ. le Comte, mais confuſe et incertaine dans les circonſtances où elle en diffère; et le tout eſt d'une nature à ne pas être mis en compétition avec un journal

* II. 497.

authentique qui nous vient des mains de l'auteur.

Sans faire aucune comparaiſon entre les voyages de Monſ. le Comte de Benyowſky, et ceux des autres qui ont navigués dans les mers du nord, je me bornerai à remarquer les parties de ſon journal qui ſont capables d'être éclaircies par les voyages de nos illuſtres compatriotes. Mais il faut premièrement avertir le lecteur, que quoique la ſcience nautique de Monſ. le Comte lui ait procuré beaucoup d'éminence, elle parait, néanmoins avoir été trés modique. Nous trouvons dans ſon journal, la latitude, la longitude, le vent, le courant, et la route. Il n'y diſtingue jamais la latitude de calcul, de la latitude d'obſervation. Il ſe peut bien qu'il ait eu un des vieux octants de Davis, ou peut-être un arbaleſtrille; mais il ne poſſédait certainement pas un de ceux de Hadley *. L'on peut donc en général ſuppoſer que ſes latitudes ne ſont pas plus éloignées de la verité que d'un demi ou d'un quart de degré. Je n'ai point

* Iſmailow, reçut en préſent du Capitaine Cook un octant de Hadley, duquel il apprit bientôt l'uſage. Il eſt donc trés probable que l'octant de Hadley n'eſt que fort peu connu dans cet endroit du monde, et que Monſ. le Comte en particulier n'en poſſédait point. Voyage à l'Océan Pacifique, II. 505.

fait

fait d'attention aux vents, ni à la route qu'il fit, mais je conçois que ſes longitudes doivent être ſujettes, non-ſeulement à toutes les erreurs de l'eſtime, mais à d'autres encore, produites par ſon ignorance de la variation du compas (autrement que par conjecture) et de ce qu'il conſidérait le courant conme un élément journalier dans le lok. Il n'a nulle-part fait mention comment il ſe prit pour s'aſſurer de la direction ou de la viteſſe de ces courants ; et, comme tout navigateur qui a de l'expérience ſait bien qu'il n'en exiſte point de méthode, ſans qu'elle ſoit tirée d'une comparaiſon de l'eſtime avec les obſervations celeſtes, ou bien avec une de ces machines qui ſervent à régler le tems, il s'enſuivra de là, que cet élément a rendu la longitude moins certaine.

En traçant le voyage de Monſ. le Comte au nord, ſur la carte marine marquée 36 dans le troiſième voyage de Cook, je trouve qu'il fit l'ile de Beering, pendant que ſon eſtime plaçait le navire un degré et demi à l'oueſt. C'eſt ici une conſéquence qui vient ordinairement de n'avoir pas accordé la variation à l'eſt, et la même cauſe aura influée encore plus lorſqu'il s'avança vers le nord. Je conclus donc (dans la ſuppoſition que ſes latitudes étaient pour le moins un demi degré trop hautes, et que ſes

longitudes etaient trés conſidérablement à l'oueſt de la vraie place du vaiſſeau, qui s'enſuivent également de l'omiſſion de la variation) qu'il toucha aux iles de Clerke le 3 de Juin, qu'il s'approcha de la terre au nord de Tſuchotſkoy Neſs, où il mouilla; il revint encore aux iles de Clerke, d'où il fit voile à l'eſt *; fit le continent de l'Amérique, et côtoya entre la Pointe Shallow Water et Shoal Neſs, qui n'avait pas été examiné par Cook; il s'avança alors vers le ſud et jetta l'ancre à Oonoemak, en latitude 54 deg. ¼, l'erreur dans ſon eſtime étant alors d'environ cinq degrés de longitude à l'oueſt, ce qui s'accord parfaitement avec l'erreur dans la carte d'Iſmailow †, et nous prouve, ſans laiſſer la moindre doute, que Monſ. le Comte arriva actuellement aux Aleuthes par cette navigation circulatoire, et qu'Iſmailow gagna ſon information en l'accompagnant; ce qui eſt plus apparent, parcequ'une telle erreur en longitude ne pouvait guères s'élever en y paſſant directement de la Baie d'Avatſet, puiſqu'elles ſont toutes deux ſous la même parallèle, et ne ſont éloi-

* La note page 330, eſt trop générale. Il ne parait pas que Monſ. le Comte ait atteint l'Amérique dans cette latitude.

† Voyage à l'Océan Pacifique, ci-devant cité, II. 502.

gnées

gnées l'une de l'autre que d'un court trajet de quinze jours.

Je ne prétends pas qu'il n'y a point d'autres cauſes d'incertitude dans le journal de Monſ. le Comte, et ce n'eſt pas non plus mon intention d'entrer dans une recherche plus particulière là-deſſus. Le public eſt en poſſeſſion de copies fidelles de tous les documents qui ont paſſés dans mes mains, et je ne déſire point m'emparer de l'abſurde privilege de diriger leur jugement. Mais il me ſied de conſtater les raiſons qui m'ont guidées en examinant ſes mémoires, et qui m'ont convaincues que l'on peut ſe fier à la véracité de Monſ. le Comte; que les contrariétés de l'évidence collatèrale, viennent plutôt de l'imperfection de cette évidence, que d'un défaut de fidélité dans la narration; et que les vraies difficultés en ſeront facilement reconnues, par tous ceux qui ont aſſez d'expérience et de ſcience, pour pouvoir apprécier les erreurs qui ont été produites par un défaut abſolu d'inſtruments, et par le peu de ſavoir de Monſ. le Comte dans les affaires maritimes.

Les autres parties du journal n'ont pas beſoin de commentaire. Qu'il traverſerait l'Océan Pacifique, et qu'il dirigerait ſa route vers la Chine, eſt évidemment un mouvement du bon ſens; que l'extrême miſère s'enſuivrait de l'in-

ſubordination d'une bande d'exilés, ou d'hommes téméraires, courant en déſeſpérés après la fortune et les avantures, n'eſt pas étonnant ; et que ces hommes, ſans aucune deſtination certaine, et n'agiſſant que par l'impulſion de la néceſſité ou de leurs inclinations, ſe plairaient à roder d'ile en ile, ſans aucune idée que de pourvoir à leurs beſoins, n'était nullement difficile à prévoir. Les découvertes et les avantures de Monſ. le Comte dans cette traverſée et ailleurs, porteront leurs témoignages avec eux, et je ne doute pas que le lecteur s'y trouvera intéreſſé, non-ſeulement par la nature des incidents, mais encore, par la nouveauté des places où les circonſtances ſe ſont paſſées.

Il eſt encore moins néceſſaire de s'étendre ſur les effets qu'ont produits à la Cour de France les talents et les lumières du Comte de Benyowſky, ni ſur l'expédition qui lui fut confiée dans la ſuite. Les principaux faits dans cette partie de ſes mémoires, me manquent pas d'évidence collatèrale. Les remarques ſont auſſi inutiles ſur ſes principes politiques à l'égard de la coloniſation, ſur leſquels les ſujets éclairés de notre gouvernement libre et franc, n'auront aucune peine à former une opinion convenable, quoiqu'on les conſidère dans une vue civile, ou dans une vue commerciale. Il

ne

ne reſte donc à ajouter ſur le ſujet de ces mémoires que les conſidérations ſuivantes : Monſ. le Comte, dans ſa courte hiſtoire de Kamchatka, ſemble avoir conſulté le voyage de Kracheninnikow dans la Sibérie ; un ouvrage auquel le Capitaine King * donne un crédit ſans bornes. L'on voit aiſément, pourtant, que notre auteur, en parlant toujours de par ſoi, et en pluſieurs endroits nommant ſes autorités, veut confirmer toutes les circonſtances générales, par des obſervations qu'il a fait lui-même. Je m'apperçois que le deſſein de la gravure II. reſemble beaucoup au dixième du traduction Français de Kracheninnikow ; mais ni ceux-ci, ni celui qui eſt dans l'original Ruſſe, ne paraiſſent aucunement égaux à celui qui eſt dans le voyage de Cook. Les tailles douces 8, 9, 10, et 11, ſont un peu incertaines dans leurs références et dans leurs giſements ; ces imperfections dont les conſéquences du feu qui brula la maiſon du graveur. Les cartes des baies ſur la côte de Madagaſcar, ne ſont pas particulièrement mentionnées dans le manuſcrit ; pluſieurs d'entr'eux nous donnent leurs origines dans leurs titres. La baie du Cap de l'Eſt, figure XXI ; de la côte du nord de Madagaſcar, figure XXVI ; de Vannembey, figure

* Voyage ci-devant cité, III. 205.

XXVIII; et de Louquez, figure XXIX; ſe trouvent dans le recueil de Monſ. Dalrymple, où ils ſont copiés de Monſ. D'Après, et ne diffèrent pas beaucoup des deſſeins de Monſ. le Comte; il ſe peut donc qu'il les ait recueilli de la même manière que Monſ. D'Apres; c'eſt à dire, de quelques Capitaines de vaiſſeaux à Madagaſcar, où bien qu'il les a eu du gouvernement Français.

La correſpondance de Monſ. de Magellan ſur les avantures ſuivantes de Monſ. le Comte, ayant été ſoumiſe à mon inſpection, me ſemble demander beaucoup de délibération, et une comparaiſon exacte de ſes parties rélatives, avant que les évènements particuliers en puiſſent être placés dans un point de vue qui leur eſt convenable. Pluſieurs lettres écrits par différens individus intéreſſés dans cet avanture ſe démentent l'une l'autre; et quelques unes en ſont écrites avec une inimitié particulière contre Monſ. le Comte, ce qui rend leur impartialité aſſez douteuſe. Je ne vais pas m'informer s'il eſt probable que la dernière expédition manqua, faute de principes ou de prudence, dans Monſ. le Comte ou dans ſes aſſociés. La moindre connaiſſance de l'eſprit humain nous convaincra aiſément, que quand les pertes et la miſère, ſont les ſeules conſéquences d'une entrepriſe fondée ſur les plus belles eſpérances, les querelles,

querelles, et la récrimination mutuelle, en ſont infailliblement le réſultat. Pour cette cauſe, je ne m'arrêterai qu'à tracer légèrement les faits principaux, ſans y ajouter que trés peu de mes obſervations.

Monſ. le Comte de Benyowſky, avec ſa famille, et quelques uns de ſes aſſociés, s'embarqua pour le Maryland le 14 d'Avril, 1784, ſur le Robert et Anne, commandé par Monſ. Alexandre Mac Dougall. Il arriva à Baltimore le 8 du Juillet ſuivant, s'étant fourni à Londres, d'une cargaiſon de prés de 4000*l.* ſterling, en marchandiſes propres au commerce de Madagaſcar. Il y a deux raiſons apparentes qui les déciderent, lui, et ſes amis, à ne pas faire route directe pour cette ile. Premièrement, ils trouverent qu'il y avait grande difficulté, (quand même il put ſe faire du tout) à ſe procurer la protection du pavillon d'aucune puiſſance Européenne; et en ſecond lieu, il y avait toute raiſon d'eſpérer, que les marchands Américains, dont les affaires avaient été mis en déſordre, par leurs efforts pour obtenir l'indépendance, et la perte de leur privilèges de colonie en trafiquant avec la métropole, ſeraient plus diſpoſés à ſaiſir un nouveau genre de commerce, que les ſujets d'une ſociété mieux établie. On ne ſe trompa pas dans cette attente. Une mai-

ſon

ſon commerçante, trés reſpectable dans ſes liaiſons, fut diſpoſée à aſſiſter le projet, et fournit à Monſ. le Comte, un vaiſſeau de 450 tonneaux, monté de vingt canons de ſix livres la balle, et de douze porte-mouſquetons. Ce vaiſſeau, ſa cargaiſon et ſes munitions, revenaient à plus de quatre mille livres ſterling, ſans y compter la marchandiſe qu'on apporta de Londres. Ce vaiſſeau s'appellait l'Intrépide, et fit voile de Baltimore le 25 d'Octobre, 1784; chaque perſonne de l'équipage s'étant aſſujettée par accord et par ſerment, au commandement abſolu de Monſ. le Comte, quoique les marchands de Baltimore euſſent nommés un Capitaine et un Ecrivain pour l'aſſiſter pendant qu'ils étaient à ſes ordres, et pour ſoigner leurs affaires, lorſqu'ils s'en retourneraient. Leur deſtination était au port St. Auguſtin, ſur la côte de l'eſt de l'ile de Madagaſar, où ils devaient former un établiſſement ou une étape; dans la formation deſquels, on attendait que l'influence que poſſedait Monſ. le Comte ſur les naturels du pays, et la ſuprématie qu'ils lui avaient accordés, leur ſerait d'un avantage ſingulier. La famille de Monſ. le Comte reſta en Amérique à cauſe de la groſſeſſe de Madame de Benyowſky. Au commencement du mois de Janvier, Monſ. le Comte fit la côte du Bréſil,—

fil,—par un erreur, comme diſent ſes aſſociés, et faute de gagner le deſſus du vent; mais dans ſes lettres, il aſſure, qu'il y entra pour du bois et de l'eau en préférence, mais, il ne nous en donne pas les raiſons. La rélation que nous en donnent les compagnons, me parait pourtant plus probable; car, ils furent prés d'un mois en ſaiſiſſant l'avantage du vent pour doubler le Cap Roque, et à la fin, ils échouerent dangereuſement ſur l'ile de Juan Gonſalvez, pres de l'embouchure de la rivière d'Amargoſa, au cinquième degré de latitude du ſud. Ce ne fut qu'au mois d'Avril que le radoubement du vaiſſeau fut parfaitement fini, et qu'ils traverſerent l'Océan Pacifique, n'ayant que trés peu de proviſions pour la plus grande partie du voyage. La dernière lettre de Monſ. le Comte fut écrite de la côte du Bréſil; ainſi, le reſte de cette rélation vient des lettres de ſes compagnons. On n'y trouve pas pourquoi il doubla le Cap de Bonne Eſpérance ſans y relacher. Il toucha, premiérement, à Sofala, ſur la côte de l'eſt de l'Afrique, où il mouilla le 22 de Mai 1785, et y reſta quinze jours pour refaire ſon équipage. Le 7 Juillet, il ancra dans la baie d'Antangara, qui eſt à dix lieues, ou environ, au ſud-oueſt du Cap de St. Sébaſtien. Là ils déchargerent la cargaiſon, l'intention de

Monſ.

Monſ. le Comte étant de traverſer le pays juſqu'à la baie d'Antongil, où le navire devait aller les joindre. Il parait par les lettres, que Lambouin, Roi du Nord, dont le nom ſe trouve dans les mémoires, vint au-devant de Monſ. le Comte, pour lui témoigner ſon reſpect; qu'une troupe de Seclaves, commandée par un chef ou Roi, vint auſſi, et campa prés de lui; que Monſ. le Comte propoſa de faire avec lui le ſerment du ſang; mais, que celui-ci s'en excuſa juſqu'à un autre jour ſur la fatigue de ſon voyage: que d'après le protêt du Capitaine, on entendit à terre entre dix et onze heures du ſoir, un feu trés vif ſur l'endroit où Monſ. le Comte s'était campé; que vers les ſix heures du matin, quelques coups diſperſés ſe firent entendre dans un petit bois, à l'éloignement d'environ un mille dans le pays, qu'à la pointe du jour ils ne purent voir un ſeul homme blanc ſur la côte, mais que tous les effets mêmes en étaient enlevés; qu'enfin, la poſition dangereuſe dans laquelle ils ſe trouvaient, n'ayant que peu d'hommes, et encore moins d'armes à bord, et la probabilité que tout le parti de Monſ. le Comte, ainſi que lui-même avait été exterminé par les naturels du pays, ajoutées à un beſoin abſolu de proviſions, les avaient contraints de partir pour l'ile de Johanna. De

cette

cette ile, ou de Mohilla, ils s'en allerent à Oibo, où l'écrivain vendit le vaiſſeau pour le profit de ceux qui l'avaient aſſuré.

Si l'information ſe terminait à cette époque, nous pourrions croire que l'expédition du Comte de Benyowſky avait reçue ſa fin fatale avant le départ du vaiſſeau; mais il y a une lettre d'un des gens de l'équipage, qui conſtate, qui celui qui l'écrivit et une autre perſonne, n'étaient pas convaincus que le bruit qu'ils avaient entendus. venait du feu des naturels, mais, qu'ils avaient ſignés le protêt, parcequ'ils y avaient été forcés par les autres. Dans une autre lettre, qui venait d'un officier qu'on avait emmené priſonnier à l'Ile de France après la deſtruction du parti de Monſ. le Comte (laquelle lettre, autant qu'elle ſe rapporte à ſa defaite par les Français, eſt confirmée par l'écrivain de l'autre lettre) je trouve à la vérité qu'un feu ſe fit entendre pendant la nuit; mais en contradiction au protêt, l'officier affirme, que le navire fit voile ſous les yeux mêmes de ceux qui étaient à terre, ce qui les étonna infiniment: et que ce fut en vain qu'ils eſſayerent de le ſuivre avec les bateaux du pays. La même lettre ajoute, que quinze jours après le départ du vaiſſeau, Monſ. le Comte ſe mit en chemin pour Angontzi, laiſſant beaucoup de

ſes

ſes gens avec ordre de le ſuivre, mais qu'il n'en reſta que deux, les autres étant morts de différentes maladies. De cette lettre, qui a pourtant ci et là beſoin d'explication, il parait que le pouvoir et l'influence de Monſ. de Benyowſky étaient ſi grands, qu'il commandait une troupe de Madagaſſes armés, avec leſquels il s'avança vers Angontzi, et commença des hoſtilités contre les Français, en s'emparant de leur magaſin. Là il s'occupa à batir une ville à la façon du pays, et envoya un détachement d'une centaine d'hommes, pour prendre poſſeſſion du comptoir à Foul Point; mais ce détachement fut arrêté dans ſon progrés, par la vue d'une frégate, qui était à l'ancre, La conſéquence de ces mouvements fut, que le gouvernement de l'ile de France envoya un vaiſſeau avec ſoixante hommes de troupes regulières à bord, qui débarquerent, et attaquerent le Comte, le matin du 23 de Mai, 1786. Il avait conſtruit une petite rédoute, défendue par deux canons, dans laquelle lui-même, avec deux Européens, et trente naturels du pays, attenderent les approches de l'ennemi. Ses alliés noirs s'enfuirent au premier feu, et Benyowſky, ayant reçu une balle au ſein droit, tomba par derrière le parapet; d'où il fut trainé par la chevelure, et pouſſa

pouſſa ſon dernier ſoupir quelques moments après.

Telle était la fin de la vie et des avantures du Comte de Benyowſky; un homme d'une ame invincible, endurci aux fatigues, et accoutumé à confronter le danger extrême, les accidents et la miſère, avec une noble fièrté. A des talents ſi extraordinaires il ajoutait encore, une connaiſſance intime et preſqu'intuitif du cœur humain. De la nature, de l'éducation, et de l'habitude, il avait acquis le don de perſuader, de commander et de retenir les hommes; et ſon deſtin lui donna aſſez d'occaſions pour déployer ces facultés. Les opinions n'ont pas été d'accord ſur le ſujet de ce caractère ſingulier. Ceux dont les intérêts particuliers les lui feſaient oppoſer, n'ont épargnés aucune accuſation, même les plus fortes et les plus horribles. Ses ennemis l'ont répréſentés comme un tiran inſenſible, un brigand ſans principes:—mais pendant ſa vie il ne manqua jamais d'éprouver l'admiration de ceux qui le connaiſſaient, et cet enthouſiaſme de la vraie amitié qui les porta à le ſervir en dépit de tous les riſques et de toutes les calamités. Si l'on veut que je donne mon opinion, je déclarerai, que je n'ai encore rien vu contre lui, auquel on ne puiſſe pas donner deux ſignifications, ou au moins, qui n'a

n'a pas été écrit par des hommes qui ſe démentaient continuellement, et qui avaient un intérêt à le calomnier. Pour ces raiſons, je déſirerai ne pas publier mes ſentiments à préſent ; et pour ces raiſons encore, dans l'étendue de la correſpondance qui eſt maintenant dans mes mains, j'ai paſſé les récriminations en ſilence. Je n'ai recueilli que les faits qui me paraiſſent indubitables. J'en ai auſſi ſupprimé tous les noms ; car, à cauſe de l'état infirme de Monſ. de Magellan, à qui la correſpondance appartient, elle a paſſée dans mes mains ſans aucunes reſtrictions, que celles qu'inſpirent toujours les ſentiments d'un homme de principe et de délicateſſe.

W. NICHOLSON.

A LONDRES,
Le 7 Décembre, 1789.

POST-

POSTCRIT.

Depuis que la préface précédente a été imprimée, Sir Joseph Banks, Bart. P. R. S. m'a fait la grace de me communiquer les papiers ſuivants, que j'inſere ici avec quelques remarques.

No. I.

Extrait de la Lettre de M. l'Evêque le Bon, du 24 Septembre, 1771, de Macao.

IL vient d'arriver hier à Macao un Both à Pavilion Hongrois, commandé par le Baron Hongrois, Maurice Auguſte Aladar Benyowſky, Conſeiller du Prince Albert, Duc de Saxe, Colonel de ſa Majeſté Apoſtolique Royale Impériale la Reine d'Hongrie, et Officier d'un régiment de la Confédération de la République, et Couronne de Pologne.

Ce Monſieur, après avoir reçu ſept bleſſures dans un combat contre les Ruſſes prés de Kaminieck, fut fait priſonnier de guerre, et conduit dans la même ville où ſe trouva detenu comme priſonnier d'état, le Prince Szoltits, Evêque de Cracovie, Sénateur de Pologne.

Le Baron a trouvé le moyen de s'échaper, après avoir reçu une patente du Prince Evêque, priſonnier, qui exhorte tous les Catholiques ſurtout, à ſecourir le dit Sieur Aladar Benyowſky, pour lui procurer le moyen de parvenir auprès de l'Empereur d'Allemagne, et auprès du Saint Siége Apoſtolique. La patente du Prélat eſt datée de ſa priſon, le 6 Novembre, 1770.

De 54 hommes d'équipage, il ne reſte plus à ce Capitaine que 8 hommes en ſanté; tout le reſte eſt ſur le grabat. Depuis deux mois ils ſouffroient le faim et la ſoif: il a eu ſon embarcation deux fois briſée, deux fois ils l'ont raccommodée et remiſe en état. Il ne ſait ni le Portugais ni l'Eſpagnol, mais il parle Latin, François, & Allemand. Il eſt venu par le Nord, et a côtoyé le Japan, &c.

No.

No. II.

Narration de l'arrivée d'un petit vaiſſeau, d'environ quatre-vingt tonneaux, à Macao le 23 du mois de Septembre dernier, commandé par le Baron Maurice Auguſte Aladar de Benyowſky, Colonel au ſervice Hongrois, à bord duquel il ſe trouva ſoixante et deux ſoldats Hongrois, et cinq femmes, qui, ſelon leurs rélations s'étaient tous échappés de leurs empriſonnements dans la Sibérie. Priſe d'après les paroles du Colonel même, par moi, Nathaniel Barlow, étant à Macao lorſqu'ils y arriverent.

SUR une viſite que je fis à Monſ. le Baron ci-devant nommé, peu après ſon arrivée, je le priai en grace, de vouloir bien me faire un petit récit de ſes avantures; car j'étais bien perſuadé, qu'il fallait que quelque choſe de très extraordinaire lui ait arrivée, pour lui avoir fait toucher à cette partie du monde, ſi éloignée de ſon pays. Il acquieſça très poliment à ma demande, et me fit le narré ſuivant dans la langue Françaiſe.

Il me dit, qu'il avait été premièrement envoyé ſecrettement par la cour d'Hongrie, avec

une troupe de cinq mille ſoldats, à l'aſſiſtance des Catholiques Confédérés en Pologne, qui étaient alors en guerre avec le parti Proteſtant, qui avait l'aſſiſtance des Ruſſes. Que bientôt après ſon arrivée en Pologne, s'étant joint à un corps des Confédérés, ils s'étaient engagés avec les Ruſſes ; que leur parti étant beaucoup plus nombreux, défit bientôt la troupe qu'il commandait, le fit priſonnier avec tout ſon parti, et les envoya avec toute expédition, dans les différentes garniſons de la Sibérie. Qu'à ſon arrivée à la place qui lui était deſtinée avec ſon parti, ils avaient été mis dans un étroit empriſonnement, et traités de la manière la plus cruelle ; qu'enfin ils s'étaient déterminés de s'échapper, même au haſard de la mort ; que par bonheur une occaſion favorable s'était préſentée, par la réduction de la garde, dont ils s'étaient rendus les maitres, et s'étant emparés de leurs armes, ils prirent la route de la province de Kamchatka, où, dans un port de mer, nommé Chevega, il avait un ami ſur lequel il pouvait compter pour de l'aſſiſtance en le débarraſſant des dangers qui le ménaçaient. Qu'ainſi, après une marche de pluſieurs jours, à travers de montagnes, et de bois preſqu'impénétrables (pendant laquelle il avait ſouffert toutes ſortes de miſères, manquant preſqu'entièrement

tièrement de proviſion et de l'eau) il arriva heureuſement à ce port, où il trouva ſon ami, qui lui procura un vaiſſeau avec plaiſir, et l'ayant bientôt équippé, le Colonel s'y embarqua avec ſes gens. Comme il avait autrefois ſervi dans la marine des Etats de Malte, il avait quelque connaiſſance de la navigation, et par l'aſſiſtance de cette connaiſſance, il ſe propoſait de faire cabotage juſqu'à la Chine; mais le vent le forçant de courir au large, et n'ayant aucune eſpérance de pouvoir encore s'approcher de la côte, il gouverna vers le nord-eſt, s'attendant d'y trouver quelques iles, qu'on lui avait aſſuré être prés de cet endroit-la. Qu'ainſi après avoir navigué pluſieurs jours, et ayant beaucoup ſouffert, par bonheur il fit une de ces iles, qu'il ſuppoſa être prés du Continent de l'Amérique, où il obtint quelques proviſions; qu'après y avoir ſéjourné un peu de tems, il s'embarqua, avec intention d'aller à Acapulca; mais que n'ayant pas des vents favorables, il gouverna vers les iles Phillipines, où, après avoir rencontré de nouvelles difficultés, il arriva à la fin aux Mariannes, d'où il contait faire voile pour Manilla; il n'en put pourtant exécuter le deſſein à cauſe de vents contraires; il prit donc la réſolution de cingler vers la Chine, y arriva à la fin heureuſement,

et relacha dans le port de Macao, après un voyage de quatre mois.

Il avait été juſqu'à 63 degrés nord ; et avait avec lui les voyages de Milord Anſon, traduit dans la langue Eſclavonne, dont il fit grand uſage, étant preſqu'abſolument guidé par ce livre. — Dans ſon apartement il avait pluſieurs inſtruments mathématiques, particulièrement un octant, et un arbaleſtrille. Quand on lui demanda la vue de quelques uns de ſes deſſeins, il en produiſit un avec beaucoup de répugnance; mais apprenant par haſard, qu'il y avait un Capitaine de marine parmi la compagnie, il s'en alla ſur le champ et remporta avec lui le deſſein : par ce moyen nous perdimes l'occaſion d'apprendre plus au large les circonſtances de ce voyage extraordinaire.

Le vaiſſeau était de cinquante pieds de longueur, et ſoixante de largeur, et bati entièrement de ſapin.

No. III.

(COPIE.)

Le Narré du Baron de Benyowſky d'un Voyage fait de Kamchatka à Macao.

Devenu en Priſon, 1769. *Anné*
Amenez en exile avec Meſſ. Princés, *P. Koltik, Eveque de Cracovia,*
P. Kanguſzko,
P. Rzſevuizky,
P. Pacz,
Eveque de Kiove.

A Kamſchatka, ſous 63 Degree de la Latitude du Nord, 175 Longitude. 1771 *L'Anne.*

DANS le mois May, ſortis ſur le galliotte St. Pierre, paſſer juſque a 238 degree de la Longitude, a 57 Latitude, d'ou, naviger a paſſer l'Iſle Mariain par la grande tempete, et fort vents devenu a Japon, ou, ton de L'Androis du Port Namqu, mil pieds a la Texe, de la venu a l'Iſle, Touza et Bonzo, de la, juſque a Nongeaſaki, d'ou aprez avoir peu de Noires ſortis et paſſer par les Iſles *Amuy*, juſque a Formoſa, et l'Iſle Baſchet, enfin, prit le cours

 droitment,

droitment, a Makao, où je ſuis arrive dans le mois Septembre, 1771 L'Ann.

Sortis avec 85 hommes,
Arrivé avec 62 do.

Signe par
Baron Maurice Aout d'Aladar de Benyorſky, Colonelle de ſa Maj. Imp. Generale Regem. tar des les Confederes.

MEM. Le manuſcrit original duquel le précédent narré eſt une copie, étant écrit avec de l'encre bien pâle, ſur de mauvais papier, et en pluſieurs endroits en lettres Allemandes n'a pu être imprimé plus clairement.

No. IV.

Extrait tiré d'une Lettre écrite par l'Ecrivain du Conſeil à Canton, datée du 20 Novembre, 1771; reçu par Le Roi Britannique.

UN petit vaiſſeau arriva à Macao le 23 Septembre, commandé par un Baron Hongrois, nommé Maurice Auguſte Aladar Benyowſky, qui a donné lieu à de grandes ſpéculations. Ils

Ils ſont à Macao, et ne peuvent obtenir la permiſſion de venir à Canton; ainſi nous ſommes privés des moyens de nous procurer l'information que nous en pourrions tirer, ſi par haſard nous avions une occaſion de diſcourir avec lui. Il nous parait très certain qu'il vient de Kamchatka; mais ſes compagnons de voyage ne diſant mot ſur leurs affaires, nous ne pouvons apprendre la route qu'il prit et ſes motifs que de lui-même, qui d'ailleurs eſt fort reſervé. Nous déſirons fortement qu'il fut dans notre pouvoir de vous rendre une compte plus particulière de cette affaire, mais il faut nous borner à vous envoyer les rélations que nous avons reçus de divers gens, et un papier quil nous donna, et qu'il ſigna lui-même. Il a reclamé la protection des Français; on lui a auſſi procuré une choppe pour le faire venir à Canton avec quelques uns de ſes officiers; mais comme la choppe (qui leur fut procurée par Puan Khequa) les nommait marchands Français, et que l'officier du Hoppo à Macao en avait eu un caractère tout différent, il renvoya la choppe à Canton ſans les ſouffrir d'y aller. Les Mandarins à cette place ont bien des appréhenſions que ce ſont des Ruſſes; et Puan Khequa, craignant de s'attirer quelqu'embarras, aime mieux s'excuſer d'être trop empreſſé; ainſi il y a toute

apparence

apparence qu'ils reſteront à Macao juſqu'au départ des vaiſſeaux Français, ſur leſquels ils doivent s'embarquer pour l'Europe.

No. V.

Extrait d'une Lettre venant de Canton en la Chine à Monſ. Pigou, datée le 20 Novembre, 1771.

LE 23 Septembre, un petit vaiſſeau, commandé par un Baron Hongrois, arriva à Macao. Il dit avoir été premièrement envoyé ſecrettement par ordre de la Cour d'Hongrie, avec une troupe de cinq mille hommes qu'il commandait, à l'aſſiſtance des Confédéres Catholiques en Pologne, qui étaient alors en guerre avec les Proteſtants de la même nation aſſiſtés par les Ruſſes. Que bientôt après ſon arrivée en Pologne, ayant fait une jonction avec l'armée Confédérée, il eut un engagement, dans lequel les Ruſſes défirent ſon armée, et les envoyerent dans les différentes garniſons de la Sibérie, mais y étant traités de la manière la plus cruelle, le Colonel et ſon parti prirent la réſolution de

de ſe mettre en fuite. Ils effectuerent cette réſolution aſſez facilement, la garde n'étant que faible, et arriverent au port de Kamchatka. A cette place ils ſe procurerent un petit navire, et gouvernant vers le nord firent terre, qu'ils imaginerent être le continent de l'Amérique ſeptentrionale. S'appercevant qu'ils feſaient un chemin contraire à leurs intentions ils chargerent la courſe, et après avoir navigués cinq ſemaines ils arriverent au Japon, où ils eurent pluſieurs eſcarmouches avec les naturels du pays. Ils virent dans la ſuite les iles Mariannes, et firent route directe pour Macao, n'ayant que fort peu de proviſions à bord.

REMARQUES SUR No. I.

CETTE Lettre était écrite le jour ſuivant l'arrivée de Monſ. le Comte à Macao, et ne contient pas le moindre avis de ſon exil dans la Sibérie. Elle ne donne aucune date, excepté celle de ſon arrivée à la Chine, et celle de la patente, dite avoir été obtenue à Kaminieck. Il n'eſt guères néceſſaire d'obſerver que cette

rélation

rélation ne s'accorde pas avec les mémoires; et que Monſ. le Comte était à Ochoczk, dans la Sibérie, ou au moins n'en était pas loin, dans le tems même qu'on parle d'avoir donné la patente à Kaminieck. Je n'ai nulle inclination ſur cette occaſion de douter de la véracité de Monſ. le Bon; et je n'eſſayerai point non plus de décider, ſi ces contradictions venaient de l'inclination évidente de Monſ. le Comte à cacher les circonſtances particulières de ſes avantures, parcequ'il eſperait en tirer de grands avantages par les connaiſſances qu'il avait acquis; ou bien, ſi elles ne conſiſtent pour la plûpart que de ces irrégularités qui accompagnent ordinairement des rélations qui ſont communiquées verbalement.

SUR LE No. II.

DANS ce papier l'on peut obſerver, que Monſ. le Comte déſirant de garder le plus profond ſecret ſur les détails de ſon expedition, le jugea àpropos de communiquer des avantures prétendus. La lettre inſérée dans le Magaſin

des

des Meſſieurs, s'accorde à-peu-près avec ce rapport de Monſ. Barlow ; ainſi je ne répéterai point ici les remarques que j'ai fait ailleurs ſur cette pièce. Les inſtruments mathématiques dans ſon apartement, ne ſont pas décrits avec aſſez d'exactitude pour eclaircir les doutes, ou pour confirmer les aſſertions dans la note au bas du page xviii. Il me parait pourtant probable, que l'arbaleſtrille n'aurait pas eu une place parmi ſes inſtruments mathématiques, ſi l'octant eut été conſtruit par Hadley. Monſ. Barlow parle du vaiſſeau comme étant d'environ quatre-vingt tonneaux : Benyowſky (page 79, tom. I.) l'eſtime de deux cent tonneaux : peut-être tous les deux n'ont parlés que ſur des conjectures ; mais, par les dimenſions données dans cette pièce, et par l'eau que le vaiſſeau tirait, qui eſt nommée, page 325 du premier tome, la ſuppoſition du Comte s'approche le plus de la vérité, quoiqu'elle en parait être au deſſous du vrai calcul.

SUR

SUR LE No. III.

C'EST ici ſans doute l'original, duquel la ſeconde pièce qui parut dans le Magaſin des Meſſieurs (page xiv) fut traduite. Comme l'intention de Monſ. le Comte n'était certainement pas de donner de l'information, mais ſeulement de tromper les curieux à Canton, je n'ai pas cru qu'il fut néceſſaire d'entreprendre la correction de cette copie imparfaite.

SUR LES No. IV. & V.

CES papiers n'ont beſoin d'aucune remarque.

SUR LE DESSEIN OU EBAUCHE DU VAISSEAU ST. PIERRE ET ST. PAUL.

PARMI les deſſeins de Monſ. le Comte, qui compoſent une partie de cet ouvrage, il s'en trouva un du vaiſſeau ſur lequel il s'échappa. C'était un vaiſſeau à trois mâts, qui ne

différait d'aucune manière d'un navire Européen; ainſi les propriétaires, ne voulant pas qu'il fut gravé, on le ſépara d'avec les autres, et il m'a été impoſſible de le retrouver; et je crains fort qu'il ne ſoit perdu ſans reſſource parmi d'autres papiers inutiles. Je ne ſaurais cependant (ſans offenſer les principes de la rectitude) m'empêcher d'obſerver, que ce deſſein là ne reſſemblait point du tout à la préſente gravure; il en différait principalement dans les portes haubans qui étaient preſqu'en lignes droites, et dans les cannons qui étaient en plus grand nombre, c'eſt à dire huit ou dix du côté viſible. Ces circonſtances ne ſont pas pourtant aſſez fortes, à mon avis, pour nous faire douter de la véracite de Monſ. le Comte ſans y délibérer. La propreté Chinoiſe eſt aſſez apparente dans ce deſſein, mais il nous montre trop de marques d'irrégularité pour nous y fier ſans reſerve; je n'en nommerai que les exemples ſuivants; que les haubans ne ſe terminent pas dans les caps de moutons; qu'une partie du platbord aboutie contre le grand mât; et que les planches ſur la pouppe ſe terminent ſur les galaubans d'artimon. Je ne croirais pas paraitre plus favorable à Monſ. le Comte que je ne dois l'être, ſi je fais la ſuppoſition, que ce deſſein à été fait l'an 1784, de mémoire ſeulement, vers le tems qu'on

qu'on avait réſolu de publier ſon journal. J'obſerverai auſſi, qu'un intervalle de treize ans peut ſuffire, ſans aucune improbabilité, à rendre un ouvrage de la ſorte, très peu correct, ſurtout lorſqu'il fut exécuté par un homme dont les pourſuites ne lui avaient données que très peu de lumières dans les affaires maritimes. En allant un peu plus loin, je pourrais eſſayer de déviner les probables erreurs des deux deſſeins, dans la vue de découvrir ſi l'on peut les faire tomber d'accord; il me ſemble qu'il ſerait facile de l'accomplir, mais la diſcuſſion n'en ſerait ni utile, ni intéreſſante. J'ajouterai donc ſeulement, que Monſ. le Comte (page 79, tom. I.) nous fait ſavoir très exactement, que le vaiſſeau montait huit cannons; et quoiqu'il nous dit (page 323,) avoir fait couper des ſabords à Kamchatka et monter douze canons de plus, il nous informe en même tems qu'ils n'étaient que de bois; et l'on peut aiſément s'imaginer, que le mauvais tems, et les malheurs qui lui arriverent ſur ſon voyage, l'obligerent de ſe défaire de ces apparences inutiles, en feſant renfermer les ſabords lorſqu'il radouba le vaiſſeau aux iles Liqueio.

Quoique je croyais n'avoir rien omis dans la préface, que le Public eut droit d'attendre de moi, j'ai trouvé néanmoins que cette circonſtance

ſtance du deſſein avait échappée à ma mémoire; et comme une récollection en ramène ſouvent d'autres, il faut que j'obſerve, que le manuſcrit qui eſt en dépôt dans le Muſée Britannique, contient les deſſeins ſuivants, qu'on n'a pas voulu faire graver.

1. Le naufrage du Comte de Benyowſky aux iles Liqueio. Ni Monſ. le Comte, ni aucun de ſes compagnons, ne pouvaient avoir dans ce moment aſſez de tranquillité, pour prendre ſur la place le deſſein de l'accident qui nous eſt répréſenté à la fin du premier tome, ainſi je conſidérai cette ébauche dans la ſeule vue d'un ornement, qu'il ne fallait point faire graver, parce qu'elle ne pouvait communiquer aucune information.

2. La vue de la côte de Formoſe. Il n'y a nul mention de cette vue dans le manuſcrit; et elle n'a aucune note des giſements, diſtances, &c. La ſignature de Monſ. le Comte ſur le dos de ce deſſein le rapporte au 26 Août, 1771.

Sur le PORTRAIT qui eſt inſéré dans le Titre.

CETTE gravure était faite par Monſ. Heath d'après une miniature à moitié plus petite, qui me vint de la même manière que la correſpondance du Comte de Benyowſky, et des autres perſonnes rélative à ſon expedition dernière; c'eſt à dire, en conſéquence de l'amitié qui ſubſiſtait entre Monſ. de Magellan et moi, qui le porta naturellement à avoir recours à mon aſſiſtance, avec celle d'un autre ami intime, pour avoir ſoin de ſes affaires, pendant ſon indiſpoſition.

TABLE

TABLE DES MATIERES

DU

PREMIER TOME.

Rélation des Déſordres qui agiterent la *Pologne* pendant la cours des Années 1768 et 1769 ; et plus particulièrement des Evènements dans leſquels le *Comte de Benyowſky* était intéreſſé, et qui finirent par ſon Eſclavage parmi les *Ruſſes*. Page 1

Journal des Voyages du *Comte de Benyowſky* dans la *Sibérie*. 53

CHAP. I.

Introduction. Le Comte arrive à Tobolczk, Ville Capitale de la Sibérie. Humanité du Gouverneur. Départ de cette Place. Villages ſur la Route. Ville de Tara. Rivière et Ville de Tomſky. Les Tartares s'intéreſſent en Faveur des Exilés. Propoſition au Comte de s'évader en la Chine, à laquelle ſes Bleſſures l'empechent d'accéder. Préſent des Tartares aux Exilés. Conduite déſintéreſſée de leur Conducteur. Page 53

CHAP. II.

Départ de Tomſky. Juſka Kraſnoiarſzk. Illimſk. Prix courant des Marchandiſes Européennes et des Fourrures à cette Place. Jakutzk. Compagnie privilégiée de Marchands en Fourrures. Le Comte forme le Projet de ſa Fuite future de Concert avec Monſ. Hoffman. Une Société d'Exilés établie. Leur départ de Jakutzk, laiſ-

ſant Monſ. Hoffman à cette Place. Querelle parmi leur Eſcorte. Conſéquence effrayante de la Mort de Monſ. Hoffman. Les Effets heureuſement prévenus - 62

CHAP. III.

Village de Judoma. Traineaux attelés de Chiens. Arrivée à Ochoczk. Déſcription de cette Ville, de ſon Port, et de l'Etat de ſon Commerce. Les Exilés s'embarquent pour Kamchatka. Leur traverſée dangereuſe 74

CHAP. IV.

Arrivée à Kamchatka. Conférence avec les Exilés à cette Place. Les Exilés viſitent le Gouverneur, et reçoivent des Inſtructions. Village des Exilés. Ordonnances du Czar Pierre pour leur réglement - - 83

CHAP. V.

Le Comte forme une étroite Liaiſon avec Monſ. Cruſtiew, un des Exilés. Une Société établie pour projetter les Moyens de faciliter leur Fuite. Diſcours du Comte, et Plan d'une Conſtitution. Les Exilés ſe rendent chez le Gouverneur et le Chancelier. Le Gouverneur ordonne au Comte d'enſeigner les Langues à ſes Enfans. Un Evènement imprévu tends beaucoup à ſoulager leurs Malheurs et à avancer les Projets des Exilés 92

CHAP. VI.

Le Comte commence ſon Emploi de Maitre de Langues. Le Gouverneur lui fait Préſent d'un Eſclave et d'un Traineau attelé de Chiens. Quelques uns des principaux Négociants propoſent au Comte d'établir une Ecole. Partie d'Echecs. Un Feſtin. Partialité de Mademoiſelle Aphanaſia Nilow, Fille cadette du Gouverneur, pour le Comte. Madame Nilow en montre ſon Approbation - - - - 101

CHAP. VII.

Batiment érigé pour une Ecole publique. Converſation avec Madame Nilow. Emoluments venant au Comte par ſon habileté aux Echecs. Mademoiſelle Aphanaſia s'entretient avec le Comte. La Société des Exilés eſt renforcée. La chaſſe des ours - - 106

CHAP.

CHAP. VIII.

L'Ecole publique eſt ouverte. La Société des Exilés s'aſſemble pour délibérer ſur des Affaires rélatives à leur Fuite par Mer. Parties d'Echecs. Le Comte fait des Cartes marines des Côtes et des Iles voiſines de Kamchatka. Conſéquence dangereuſe de l'Affaire dernièrement agitée dans la Société des Exilés. Détourné par le Comte qui eſt près d'être aſſaſſiné. Son Ennemi puni - - - 113

CHAP. IX.

Les Exilés évitent à peine d'être empoiſonnés, le Jour de l'An. Découverte de l'Auteur, qui divulgue leur Projet, comme il lui avoit été communiqué par un d'entre eux. Les exilés s'aſſemblent et condamnent le Traitre à mourir. D'autres Recherches faites par le Gouvernement, qui ſont rendues inutiles par une Circonſtance accidentelle - - - 121

CHAP. X.

Le Comte conſtruit un Inſtrument de Muſique pour ſon Ecolière Mademoiſelle Aphanaſia. Des Membres propoſés à la Société des Exilés. Plan d'Opérations établi. Le Gouverneur propoſe un Voyage. Grandes ſommes d'Argent gagnés aux Echecs, dont une partie eſt préſentée à la Famille du Gouverneur. Mademoiſelle Aphanaſia déclare ſa Tendreſſe pour le Comte en préſence de ſon Pere, qui en eſt extrêmement enragé, mais qui eſt tranquiliſé par ſes Collégues. Le Gouverneur fait les Arrangements néceſſaires pour abolir la Sentence ſous laquelle le Comte étoit Exilé - - 126

CHAP. XI.

Le Comte eſt en danger d'être maſſacré par ſes Aſſociés. Leurs ſoupçons ſont éclaircis. Difficulté embaraſſante. Préſents faits au Comte. La Manière de ſon Abſolution de la Sentence d'Exil. Il fait un Propoſition au Conſeil. Penchant généreux des principaux Habitants de la Ville. Conſéquences de l'Avancement du Comte - 132

CHAP. XII.

Epreuve de l'Attachement et de la Confiance des Exilés vers le Comte. Le Gouverneur en Conſeil accorde la Liberté aux Exilés. Le Comte promet de procurer l'Elargiſſe-

l'Elargiſſement de celui qui avoit eſſayé de l'empoiſonner. Les Exilés s'avancent dans leur Projet de s'évader. Fête propoſée. Les principaux de la Ville font des Préſents au Comte. Réuſſite de ſes Efforts en Faveur de ſon Ennemi - - - 141

CHAP. XIII.

Préparatifs pour le Mariage. Préliminaire extraordinaire. Précautions pour conſerver le Secret, et s'aſſurer le Progrés de l'Entrepriſe des Exilés, pendant l'Abſence du Comte. Grands Projets pour créer des Gouvernements et des Empires au Nord. Fête en Conſéquence de l'Abſolution des Exilés - - 148

CHAP. XIV.

Journal d'un Voyage du Gouverneur de Bolſoretzkoy Oſtrogg, accompagné par le Comte de Benyowſky 157

CHAP. XV.

Abrégé de l'Hiſtoire et de la Déſcription de Kamchatka 164

CHAP. XVI.

Réflexions ſur l'Origine des Kamſcadales, leur Nourriture, Habitations, Religion, &c. La Narration des Procédés des Exilés continuée. Préparatifs pour la Guerre. La Conſtitution de la Société des Exilés eſt changée. Le Réſultat de ce Changement - - 171

CHAP. XVII.

Divers Procédés dans l'Aſſociation des Exilés, pour projetter les Moyens de s'échapper de l'Eſclavage 180

CHAP. XVIII.

Trahiſon méditée contre les Exilés. Ils eſſayent de procurer un Vaiſſeau ſans pouvoir y réuſſir. Leur Arrangement militaire. Dernier Projet - - 187

CHAP. XIX.

Voyage à Lopattka. Sorcellerie Sibérienne. Retour à Bolſha - - - - 197

CHAP. XX.

Emeute dangereuſe parmi les Exilés. Ses Conſéquences 205

CHAP.

CHAP. XXI.

Négociation du Comte avec le Capitaine d'un Vaiſſeau. Préparatifs pour la Criſe prochaine - - 214

CHAP. XXII.

Préparatifs pour le Départ. Mademoiſelle Aphanaſia fait la Découverte de l'Intention des Exilés - 222

CHAP. XXIII.

Différents Procédés. Le Chancelier reçoit de l'Information ſur les Entrepriſes des Exilés. Efforts du Comte pour prévenir les Conſéquences de cette Découverte - 230

CHAP. XXIV.

Continuation du Sujet du Chapitre précédent - 237

CHAP. XXV.

Différents Procédés rélatifs à l'Evaſion projettée par les Exilés. Découvertes faites par le Gouvernement 241

CHAP. XXVI.

Procédés du Gouvernement de Kamchatka, en Conſéquence d'avoir découvert le Plan du Comte pour délivrer les Exilés - - - 249

CHAP. XXVII.

Le Gouvernement envoye une Force Militaire pour faire Priſonnier du Comte. Les Exilés les oppoſent, et par la ſupériorité de leur Courage, et de leur Adreſſe Militaire, avec un heureux Concours d'Evènements, ils ſe rendent Maitres du Fort. Le Gouverneur eſt tué pendant l'Attaque - - - 259

CHAP. XXVIII.

Les Procédés du Comte, et de ſon Parti d'Exilés, depuis qu'ils eurent Poſſeſſion du Fort, juſqu'à la Réſignation de la Force Militaire du Gouvernement, qui donna des Otages au Comte - - - 265

CHAP. XXIX.

Tranſactions depuis le Tems de recevoir des Otages de la Milice du Province, juſqu'à l'Embarquation du Comte et de ſon Parti à bord de la Corvette St. Pierre et St. Paul - - - - 274

CHAP.

CHAP. XXX.

Petit Extrait des Voyages fait à l'Eſt de Kamchatka 285

CHAP. XXXI.

Manuduction à la Carte, avec des Détails ſur la Sibérie, et les Côtes de la Mer de Kamchatka; comprenant la Déſcription des Iles Kurilles et Aleuthes - 290

CHAP. XXXII.

Déſcription de Kamchatka - - - 298

CHAP. XXXIII.

Remarques concernant les Côtes de Kamchatka - 302

CHAP. XXXIV.

Déſcription des Iles Aleuthes, découvertes à l'eſt de Kamchatka - - - - 303

CHAP. XXXV.

Déſcription des Iles Kurilles - - 309

CHAP. XXXVI.

Déſcription des Iles de Jedzo - - 316

CHAP. XXXVII.

Par Supplément à la Déſcription de la Côte de Tartarie, et de l'Ile Sachalin - - - 321

Continuation du Mémoire, contenant le Voyage par Mer du Comte de Benyowſky; et le Journal de ſon Voyage par Mer, depuis la preſqu'ile de Kamchatka, juſqu'à Canton dans la Chine - - 323

MEMOIRES

MEMOIRES ET VOYAGES

DU

Comte Maurice-Auguſte Benyowſky.

LE Comte Maurice Auguſte de Benyowſky, Magnat des Royaumes d'Hongrie et de la Pologne, eſt né l'Année 1741, à Verbova, ſeigneurie héréditaire de ſa famille, ſitué dans le comté de Nittria, en Hongrie, fils de Samuel, Comte de Benyowſky, Général de Cavalerie, au ſervice de S. M. I. R. apoſtolique, et de Roſa, Baronne de Revay, Dame et Comteſſe héréditaire de Thurocz: Il paſſa la minorité de ſon age dans les etudes et exerciſes que la cour de Vienne procure à ſes vaſſaux iſſus des familles illuſtres; et ayant atteint l'age de quatorze ans, il séſt dévoué a l'etat militaire. Etant reçu dans le regiment de

Siebenſchein, au grade de Lieutenant, il rejoignit l'armeé Impériale en campagne alors contre le Roi de Pruſſe. La premiére battaille à laquelle il aſſiſta, fut celle de Loboſitz, donnée le 1 Octobre, 1756, ſous les ordres du Général Brown; la ſeconde celle de Prague donnée le 6 Mai, 1757, ſous les ordres du Prince Charles de Lorraine; la troiſiéme devant Schweidnitz, le 12 Novembre, 1757. L'Anneé ſuivante, 1758, il eut part à l'action de Domſtadt, ſous les ordres du Général Laudon; aprés cette époque le Comte de Benyowſky, invité par ſon Oncle, le Staroſt de Benyowſky, pour ſe rendre en Pologne, àfin de s'aſſurer de l'héritage de ſa Staroſtie, quitta le ſervice Impériale, et ſe rendit avec diligence en Lithuanie, où reconnu par ſon oncle pour ſon ſucceſſeur, il lui ſuccéda dans la poſſeſſion de ſes terres, ſa tranquilité fut troubleé par le décés precipité de ſon pere, et par la nouvelle qu'il reçut que ſes beauxfreres avoient envahis toute la ſucceſſion; cette cataſtrophe inopiné exigeant ſa prompte apparition en Hongrie, il partit de Lithuanie dans la ſeule vue de ſe mettre en poſſeſſion des biens de ſa famille; mais à ſon arrivé, il les trouva tous occupés par ſes beauxfreres, qui lui defendirent même par la loi du plus fort, l'entrée de ſon chateau; dans cette circnoſtance, ne conſultant que la juſtice de ſon affaire, et ne ſuivant que les mouvements de ſa vivacité, il ſe rendit à Kruſſova, Seigneurie dépendante du chateau de Verbova, où s'étant fait reconnoitre par ſes ſujets pour leur Seigneur legitime, et aſſuré de leur fidélité, il les arma, et avec leur aſſiſtance réoccupa tous ſes biens;

biens; ſes beaux freres fruſtrés de leur uſurpation, conçurent le plus atroce expedient pour le perdre, pour cet effet ils le denoncerent à la cour de Vienne comme un ſujet rebelle, et perturbateur du repos publique. Sa Majeſté la Reine Impératrice, fauſſement inſtruite des faits, fit emaner un decret de ſa Chancellerie contre le Comte de Benyowſky, qui par ce moyen ne fut pas ſeulement depouillé de ſes biens, mais encore forcé de ſe retirer en Pologne avec célérité. Ce fut en vain qu' il fit paſſer de la Pologne pluſieurs mémoires pour ſa juſtification; ſes ennemis les ſupprimérent et perſévérérent, dans l'uſurpation de ſes biens.

Emû par ſa diſgrace, et voulant ſe ſouſtraire à l'inactivité; après avoir établi une adminiſtration dans ſes terres en Lithuanie, il réſolut de voyager; c'eſt dans cette vue qu'il paſſa à Dantzick dans le déſſein de s'appliquer à la navigation, et c'eſt en conſéquence qu'il a fait pluſieurs voyages à Hambourg, et de Hambourg à Amſterdam et Plymouth. Le gout de voyager par mer le décida d'enfaire un pour les Indes, l'an 1767, quand il reçut pluſieurs lettres des Magnats et ſenateurs de Pologne, qui l' engagerent de revenir dans leur patrie, pour prendre part à la confédération qui alloit ſe former: ſa reconnoiſſance envers pluſieurs ſeigneurs de ce royaume, et la juſtice de leur cauſe commune, avec une perſpective agréable pour ſes propres interets, lui determinerent enfin à ſe rendre aux vives ſollicitations de ſes amis; il arriva au mois de Juillet à Varſovie, où il preta ſon ſerment avec les chefs de la confédération. Ce ſerment portoit:—

1°. Qu'il reconnoiſſoit la confédération pour le ſeul vrai tribunal de la république, et qu'il n'obéiroit qu'aux ordres émanés de ſon conſeil.

2do. Qu'il ne reconnoitroit point le Roi juſqu'a ce que la confédération l'eut déclaré pour legitimement élu.

3°. Qu'il ſe joindroit à la confédération à la premiere invitation, où elle auroit pris parti de s'aſſembler pour faire guerre aux Ruſſes; et qu'il ne quitteroit pas les drapeaux de la confédération tant que les Ruſſes demeureroient en Pologne.

4°. Qu'il obeiroit fidélement à tous les ordres que le conſeil ou la généralité de la confédération pourroit lui donner.

De Varſovie, il partit au mois de Decembre, pour tenter encore quelques voyes pour faire connoitre ſes droits à la cour de Vienne; mais enfin n'eſpérant plus obtenir de la juſtice, il fut obligé de retourner en Pologne. Privé d'une fortune conſidérable en Hongrie si injuſtement, et ſans eſpérance de la recouvrer, il ſe determina de quitter pour jamais les etats de la maiſon d'Autriche. En paſſant le comté de Zips, il fut attaqué par une fievre violente, qui l'obligea d'y ſejourner; durant ſe ſejour il reçut des marques multipliées d'eſtime et d'amitié particulière dans la maiſon de Mr. Henſky, gentilhomme de diſtinction, dont une des trois filles le charma et il en fit ſa compagne.

Heureux par ſon mariage, il jouiſſoit du bonheur et de la tranquilité: mais ſa deſtinée ne l'ayant pas reſervé pour paſſer des jours heureux et tranquilles, l'obligea

l'obligea de renoncer au repos. Les états confédérées de Pologne, dont un parti s'etoit declaré à Cracovie, ſe rappellant que le Comte de Benyowſky avoit été un des premiers à ſigner leur union à Varſovie, lui ecrivit pour le rappeller auprès d'eux: leurs vives ſollicitations n'auroient rien pu faire ſur ſon eſprit; mais la parole donnée l'obligea de les joindre. Il partit donc de chez lui, ſans en prevenir ſon Epouſe, et ſe rend à Cracovie, où il arrive le jour même que le Comte Panin donnoit l'aſſaut; reçu à bras ouverts du Maréchal Czarnezky, il fut nommé ſur le champ Colonel Général, Commandant de la Cavalerie, et faiſant fonction de Maréchal Général des logis.

Le 6 Juillet, 1768, il fut detaché à Novitarg, pour enlever un régiment Polonois des Houlans, commiſſion dont il s'acquitta avec honneur, en conduiſant le régiment entier compoſé de ſix cent hommes à Cracovie au travers du camp ennemi établi devant la ville.

Le Maréchal ſatisfait de la conduite du Comte de Benyowſky, détermina le conſeil de la généralité de lui confier la place de Régimentaire Général, place, pour laquelle, il avoit un concurrent en la perſonne du Prince Martin de Lubomierſky, qui, dés ſon arrivée à Cracovie avec deux mille hommes des troupes reglées, avoit été déclaré membre de la généralité de la confédération, et Inſpecteur Général de la Cavalerie.

Le Comte de Benyowſky, avant l'arrivée de ce Prince, avoit propoſé au Maréchal une expédition,

pour

pour enléver la fortereſſe de Landſcron, avec le régiment Polonois de la Couronne, qui étoit cantonné dans cette province. Le Prince Lubomierſky inſtruit de cette propoſition, crut pouvoir s'en charger lui meme, parceque l'entrepriſe lui paroiſſoit facile; ſans conſulter donc le Comte de Benyowſky, il donna ordre à ſa cavalerie de ſortir de la ville. Aprés le depart du Prince Lubomierſky, Monſieur le Maréchal Czarnezky fit la confidence au Comte de l'entrepriſe ſur Landſcron; ſur cette communication il dit au Maréchal franchement que le Prince ſeroit battu par les Ruſſes à moitié de ſon chemin, et que pour y remédier, il ne reſtoit autre moyen que d'envoyer ſans délai, le reſtant de la cavalerie, pour charger les Ruſſes au moment où ils attaqueroient le Prince dans ſa marche: malheureuſement Mr. le Maréchal fut longtems à ſe decider ſur le parti qu'il devoit prendre; et ce ne fut qu'a la fin du ſecond jour après la ſortie du Prince Lubomierſky que le Comte de Benyowſky reçut l'ordre du Maréchal de marcher avec quatorze cent chevaux pour ſoutenir le Prince; mais malgré toute ſa diligence, il n'eſt arrivé à Kremenka que ſix heures aprés la defaite du Prince; il eut néanmoins le bonheur de rencontrer les Ruſſes ſur la place, qui ne s'attendoit pas à de nouvelles affaires. Inſtruit de leur poſition et de leur négligence par ſes eſpions, il les attaqua, et les battit en reprênant ſur eux deux cent trente hommes fait priſonniers ſur le parti du Prince Lubomierſky.

Aprés cette manœuvre il forma le projet d'exécuter lui meme l'entrepriſe ſur Landſcron; il marcha vers

cette

cette fortereſſe, eut le bonheur de rencontrer pluſieurs bandes des troupes du parti du Prince Lubomierſky, qui renforcerent les ſiénnes. Rendu enfin devant cette fortereſſe, il ſomma les troupes de la Couronne à ſe rendre, et à lui remettre le chateau, et il eut la ſatisfaction de s'en voir maitre dans l'eſpace d'une heure. Entré dans le chateau il fit preter le ſerment à toutes ces nouvelles troupes pour la confédération, et il depecha auſſitôt un courier au Prince Lubomierſky, (qui aprés ſa defaite s'etoit réfugié en Hongrie, ſans troupes et ſans amis) pour lui annoncer ſa réuſſite, et lui engager à venir reprendre ſon commandement. Mais deux jours aprés, le Comte ayant eu la nouvelle poſitive que le Comte Apraxin, Général Ruſſe, marchoit pour inveſtir Cracovie, il crut voir la plus grande néceſſité de s'y rendre pour contribuer à la defenſe de cette place, par ſon renfort, et comme il prévoyoit qu'une ville auſſi grande pouvoit manquer ſous peu de vivres, il fit contribuer le diſtrict de Bielcz, de Landſcron, et Novitarg, qui lui fournirent deux cent quatre vingt chariots de grains, et ſix cents bœufs.

Avec tout ce convoi il quitta Landſcron et marcha vers Cracovie; arrivé à Vielicka, ville fameuſe par ſes ſalines, il rencontra un parti Ruſſe qu'il attaqua et défit, en prenant ſur lui trente priſonniers et la ſomme de neuf cent quatre vingt mille florins Polonois, ſomme revenante au Roi du produit des ſalines. Dans la nuit même du 29 de Juillet, il ſe rendit au paſſage de la Viſtule, d'ou il envoya un officier au Maréchal Czarnezky pour lui annoncer ſon retour

demandent

demandant qu'on lui ouvrit la porte du chateau, afin d'entrer dans la ville ſans etre découvert par les Ruſſes. Le Maréchal, qui ignoroit toutes les circonſtances qui avoient accompagnées l'entrepriſe du Comte, et auquel etoit parvenue le bruit de ſa defaite et de ſa mort, qui s'etoit repandu à Cracovie, fut comblé de joie en apprenant ſon arrivée ; il le vit entrer dans la ville avec quatre mille hommes de cavalerie, de l'argent, et une quantité de vivres.

Dès ſon arrivée, le Comte Benyowſky propoſa au Maréchal d'établir un camp devant la ville, en lui répréſentant, que la nombreuſe cavalerie ruineroit les magaſins ſans pouvoir etre d'aucune utilité. Il obſerva pour appuyer ſa propoſition qu'il reſulteroit un bien infini de l'établiſſment d'un camp retranché, parce qu'il faciliteroit la jonction de pluſieurs partis de la nobleſſe, qui n'oſoient pas ſe declarer pour la confédération n'étant pas ſoutenus par aucune force, et reſtant expoſés aux ravages des Ruſſes. Les répréſentations du Comte ne purent rien ſur le conſeil de la confédération ; on ferma et barricada les portes de la ville, en conſervant toutes les troupes, dont le nombre montoit à treize mille hommes. Le Général Apraxin ſerroit de jour en jour de plus près la ville, et déſoloit la campagne qui ne pouvoit plus fournir aucune ſubſiſtance à la ville dans laquelle les vivres devenoient très chers et rares. Pour remédier à ce mal le Comte de Benyowſky propoſa encore au Maréchal de faire une ſortie avec un parti de deux mille hommes de cavalerie ; avec cette troupe il ſe faiſoit fort de faire paſſer des vivres dans la ville, et peut-

etre

etre de faire lever le ſiege au Général Ruſſe. Le conſeil de la généralité accepta enfin ſa propoſition, et le laiſſa ſortir de la ville le 23 de Juillet : il ſortit de Cracovie par la porte de la Viſtule, et paſſa la rivière à la Nage, avec ſa cavalerie, parceque tous les autres paſſages avoient étés fermés.

Remis en campagne il envoya pluſieurs officiérs pour engager la nobleſſe à ſe réunir à lui et à lui fournir de la ſubſiſtance pour la ville aſſiégée. Le 8 d'Aout il ſe trouva déja à la tête de près de cinq mille chevaux et un bon nombre de chariots de vivres attelés de bœufs deſtinés pour approviſionner la ville. Le 7 d'Aout il ſe rendit au paſſage de la Viſtule ; mais l'ayant trouvé occupé par les Ruſſes, il ſe replia ſur Vielicka pour paſſer plus ſurement les vivres dans la ville ; et comme il crut que le meilleur parti pour y réuſſir etoit d'attaquer d'un coté les Ruſſes pour ſe faciliter un paſſage de l'autre, le 10 du même mois il marcha avec trois mille chevaux droit au camp du Comte d'Apraxin ; laiſſant le convoi des vivres ſous le commandement du Baron de Kluſewſky, Colonel d'Infanterie, qui avoit ordre de profiter du moment où le combat s'engageroit pour paſſer dans la ville. Le 10 Aout à trois heures du matin, le Comte attaqua en perſonne le camp Ruſſe, et engagea le Général Apraxin à ſe faire joindre par toutes ſes troupes ; ce qui fit place au paſſage du Baron de Bluſewſky. A huit heures, (tems où le Comte croyoit que ſon ſecours etoit rendu à Cracovie) il ſe retira précipitamment, après avoir perdu plus de ſeize cents hommes. La cavalerie Ruſſe, compoſée de Coſaques

Coſaques et Huſards pourſuivit le Comte, qui dans ſa retraite, ayant le malheur d'avoir un cheval tué ſous lui et etant bleſſé de deux coups de feu, tomba lui-même entre les mains des Ruſſes.

Le Général Ruſſe inſtruit de ſa manœuvre et de ſa réuſſite, conçût une opinion avantageuſe du Comte de Benyowſky, et lui propoſa le ſervice de ſa ſouveraine; mais ſes propoſitions furent rejettés avec dedain; il fut done pret à etre tranſporté avec les autres priſonniers à Kiovie, vílle de Guerre dans la petite Ruſſie, ſi ſes amis n'avoient pas obtenu ſa rançon, moyennant deux mille ducats, qui font la ſomme de vingt déux mille livres de France. Remis ainſi en liberté, il crut etre diſpenſé de tenir la parole donnée aux Ruſſes ayant paié ſa rançon; puiſque tout homme qui rachete ſes facultés doit etre le maitre d'en faire l'uſage qui lui eſt néceſſaire fondé ſur le droit inconteſtable, le Comte de Benyowſky rentra de nouveau dans Cracovie, et fut recu avec une ſatisfaction complette de toute la confédération.

Au premier conſeil de guerre il remontra à la généralité que la ville ne pouvoit plus tenir, et qu'il etoit de la dérniere conſéquence de s'aſſurer d'une autre place pour avoir une retraite; il propoſa donc au conſeil, de le charger d'enlever le chateau de Lublau, ſitué ſur la frontiére d'Hongrie. La généralité gouta ce projet; et chargea le Comte de ſon exécution, qui quitta le 22 la ville de Cracovie, et l'on ordonna qu'il ſeroit ſuivi par un corps de ſix cent chevaux. Rendu ſur la frontiére, il s'attacha à prendre tous les renſeignements neceſſaires à ſon entrepriſe;

il

il oſa même entrer dans le chateau pour viſiter le commandant qui ne ſe doutoit d'aucun danger. Après quelques viſites, le Comte eût l'addreſſe d'engager par ſerment dans les intérets de la confédération plus de la moitié de la garniſon ; et il n'attendit que l'apparition de la troupe qui devoit etre détachée de Cracovie. Malheureuſement le commandant de cette troupe, par ſon indiſcretion divulgua ſa miſſion, dont les nouvelles ariverent chez le commandant du chateau de Lublau plutot que la troupe, ce qui fit que le Comte de Benyowſky, occupé toujours de ſa miſſion, et ſe tenant près du chateau dans la ville de Georgenberg fut arreté, et conduit au chateau de Lublau. La précaution qu'il avoit pris de ſe tenir en Hongrie, ne le ſauva pas du danger, parceque le commandant de Leutſch, ville impériale, avoit permis aux troupes étrangéres le paſſage de la Hongrie contre tous les droits de ſa ſouveraine. Le commandant du chateau traita le Comte avec la plus grande indignité, et d'aprés les ordres du Roi, l'envoya à Cracovie chez le Général Apraxin, qui s'etoit rendu maitre de la ville pendant l'abſence du Comte. Heureuſement au paſſage de Novitarg, une troupe de deux cent confédérés, dont le commandant ayant reconnu l'uniforme des troupes qui le conduiſoient ; donna ſur l'eſcorte et délivra le Comte ; auſſitôt qu'il l'eut reconnu, il ſe rangea ſous ſes ordres. C'eſt avec cette petite troupe qu'il marcha vers Lublin, ville où le reſte de la confédération de Cracovie dévoit s'aſſembler, pour ſe joindre à celle de bar. Arrivé près de Lublin il envoya un officier intelligent pour ſavoir, ſi les Ruſſes

etoient

etoient bien éloignés, et s'il y avoit déja quelques partis de la confédération rendus à Lublin. L'officier de retour apprit au Comte de Benyowſky, qu'il avoit trouvé un parti confédéré logé dans Lublin, commandé par M. Derzanowſky, qui etoit occupé alors à engager la nobleſſe de ce palatinat à ſe déclarer pour la confédération; mais qu'il avoit auſſi apprit, que les Ruſſes avancoient à grandes journeés pour déloger les confédérés de cette ville. Après ces informations, le Comte de Benyowſky changea le déſſein d'aller à Lublin, et paſſa à Spicza, où il rencontra un parti confédéré qui ſe joignit à lui. De Spicza il fit publier differents manifeſtes, par leſquels il exhorta la nobleſſe de le joindre, fixant le rendezvous à Zamoſc, endroit vers lequel il dirigea ſa marche.

Arrivé à Kraſnoſlaw, et apprennant qu'un parti des confédérés retiré à Chelm alloit être attaqué par un corps de Ruſſes, compoſé d'un bataillon d'infanterie, huit cent Coſaques, et quatre cent Huzards; il ſe décida ſur le champ de le ſecourir, et marcha toute la nuit du 17 au 18 Octobre, 1768. Arrivé preſqu'au même moment avec les Ruſſes, dont la cavalerie ſe répandoit déja dans les fauxbourgs, il les attaqua, et les délogea; entré dans la ville, il propoſa au Colonel Suhalſky, qu'il trouva avec quatre cent chevaux ſur la grande place, de quitter la ville et de livrer un combat aux Ruſſes en les attaquant; ce parti pris, le Comte ſortit avec toute ſa troupe, feignant de fuir, pour détacher la cavalerie ennemie de ſon infanterie, il fit volte face, et l'attaqua buſquement; les Coſaques ſe débandérent à la première charge,

charge, et il n'y eut que les Huzards, qui ayant ſoutenu le premier choc, tachoient de ſe replier ſur les battaillons de leur infanterie; à leur arrivée, le Comte n'ayant pas d'infanterie ſe retira, après avoir perdu cent ſix hommes, et avoir fait quarante neuf priſonniers ſur les ennemis, qui ne le pourſuivirent pas. Cette affaire terminée, le Comte retourna à Krafnoſlaw, où il eut le bonheur de rencontrer un parti de trois cent hommes d'infanterie, envoyés par la nobleſſe du Palatinat de Sandomir au ſecours de Bar, ville qui donna le nom à la confédération générale; fortifié de cette troupe, il ſe voyoit à la tête de deux mille hommes, et il ne lui manquoit plus que du canon, de campagne, et des munitions.

Avant de quitter Krafnoſlaw il fit aſſembler un conſeil, dans lequel il fut décidé, qu'on ſe rendroit à Zamoſc pour s'emparer de la ville, afin de ſe procurer des armes, de l'argent, et les munitions néceſſaires. Le 23 Octobre le Comte prit ſes logements dans les fauxbourgs, ſomma le commandant de la ville à lui faire payer la contribution de trois mille ducats et à lui fournir des armes pour deux mille hommes d'infanterie, quatre pièces de campagne, avec quatre mille livres de poudre, et ſix mille livres de plomb. Le 27, après avoir reçu à peuprès ſa demande, il quitta Zamoſe dans l'intention de ſe rendre à Belcz et de faire déclarer la nobleſſe de ce Palatinat pour la confédération.

Arrivé à Grodeck il crut devoir faire quelque ſéjour pour attendre les partis que la nobleſſe du Palatinat de Lublin lui dévoit envoyer. Du 6 au 10 de Novembre,

Novembre, il fut rejoint par ſept cent quarante trois cavaliers, et cent quarante fantaſſins ; aſſez fort pour ſe préſenter devant Belcz, il quitta le 12, Grodek, et marcha vers Belcz. Paſſant par le village de Lelki, il rencontra un officier expédié par le Général Vitt, commandant de Kamieniecz au Roi ; cet officier contraint de remettre au Comte ſes dépeches, l'inſtruiſit qu'il y avoit un parti Ruſſe en campagne deſtiné à le pourſuivre et à détruire les partis confédérés qu'il avoit à ſes ordres ; et que le Général Ruſſe avoit mis à prix ſa tête. Après cette information et les choſes particuliéres que le Comte apprit encore par les dépeches ; il changea de deſſein, et au lieu de ſe rendre à Belcz lui-même, n'y envoya qu'un détachement de ſix cent chevaux, commandé par le Colonel Suhalſky, pour lever la contribution ſur cette ville. Le Comte paſſa avec le gros de ſa troupe à Sokal, ville voiſine de Belcz, ou il attendoit le retour de ſes éſpions, dont un arriva le 20 dans la nuit qui lui donna l'aſſurance qu'un corps de Ruſſes, joint par un régiment Polonois du parti du Roi, croyant que le Comte de Benyowſky étoit avec toute ſa troupe à Belcz, marchoit avec rapidité pour le ſurprendre, le 22 à la pointe du jour. Le Comte expédia ſur le champ, un ordre à ſon officier qui commandoit à Belcz, de ſortir de la ville le 21 dans la nuit et de marcher vers le village de Lelki, à la rencontre des Ruſſes, pour les engager à ſa pourſuite ; il lui ordonna expreſſément, de ſe retirer vers Sokal, et de ne faire volte face qu'étant ſur le bord de la riviére au paſſage de Sokal. Après les ordres expédiés, le Comte ſortit de

Sokal

Sokal le 21 Novembre, embuſqua près de Lelki, dans un Bois qui bordoit le chemin, ſon infanterie avec quatre pieces de cannon, et lui même avec la cavalerie reſta couvert par une hauteur plus près de Lelki. Il paſſa ainſi la journée entiére et une partie de la nuit à attendre l'évenement, en envoyant pluſieurs détachements vers Lelki, pour obſerver les ennemis. Ses officiers revenoient à chaque heure et ne laiſſoient rien ignorer au Comte ; l'heure enfin ſi deſirée par lui arriva, on lui annonça que le détachement ſorti de Belcz avoit été rencontré par le corps des Ruſſes et chargé en même tems, et que le parti confédéré ne tarderoit pas à paſſer près de ſon poſte ; en effet le Comte entendit pluſieurs coups d'armes à feu, et bientôt après, il vit lui même le Colonel Suhalſky ſe retirer vers Sokal, ſuivi par les Ruſſes. Il laiſſa paſſer les deux partis juſqu'a ce que Suhalſky fut paſſé le bois où l'infanterie confédérée etoit embuſqué qui fit un feu vif ſur les Ruſſes, qui s'arrêterent un moment, et enſuite ſe reployerent vers la montagne derriére laquelle le Comte etoit poſté, hors de la portée du canon. Les Ruſſes ſe rangerent en bataille pour recevoir le choc du Colonel Suhalſky, qui ſoutenu par l'infanterie ſortit de ſon embuſcade et vint ſur eux ; le premier feu commençoit deja quand le Comte avec ſa cavalerie fondit ſur la droite des enemis, qui forcés de plier, ſe rejetta ſur le centre avec le plus grand déſordre. Les Ruſſes néanmoins ſe battirent en déſeſpérés, tant que les munitions leurs durerent ; mais enfin il fallut ceder à la force, et ils ſe rendirent priſonniers au nombre de quatre cent

hommes

hommes reſtés de trois milles. Après cette affaire heureuſement terminée, le Comte, ſurpris de ne pas avoir trouvé du canon, avec l'infanterie ennemie, fut inſtruit que le commandant Ruſſe, Général Iſmailow, ayant reconnu le corps du Colonel Suhalſky, pour un parti, avoit conclu que le Comte etoit reſté à Belcz; c'eſt pourquoi il n'avoit envoyé que la cavalerie avec ſix compagnies de chaſſeurs à ſa pourſuite, et que lui même avec quatre bataillons, ſix pièces de canon, dix éſcadrons d'Huſſards, et un régiment Polonois de cavalerie, s'etoient rendus à Belcz, pour détruire le parti du Comte. Pour s'inſtruire mieux des déſſeins de ce Général, le Comte de Benyowſky envoya un Capitaine Polonois, M. Ribnicſki, à Belcz pour prendre les éclairciſſements néceſſaires et d'engager s'il étoit poſſible, le régiment Polonois à paſſer de ſon coté.

Après le départ de ſon émiſſaire, le Comte ſe retira avec ſa troupe vers Moſty, ville ſituée entre les montagnes de la Ruſſie Noire, à ſeize lieues du champ de bataille, où il eſt reſté juſqu'au 27 du même mois. Le 28, vers le midi, on annonça au Comte, qu'on découvroit ſur les hauteurs, une troupe qui marchoit avec des étendarts déployées, dans le moment il ordonna de ſonner le bout de ſelle, et marcha à ſa rencontre bien diſpoſé de la recevoir valeureuſement; mais il fut bientôt détrompé, par l'arrivée d'un officier Polonois, qu'il reconnu etre ſon émiſſaire, qui lui annonça quatre eſcadrons de cavalerie Polonoiſe, qui ayant quitté le Général Ruſſe, venoient s'incorporer à la confédération. Après avoir fait preter le

ſerment

ſerment uſité à cette troupe, le Comte prit le parti de s'avancer vers Bar, pour ſe préſenter à la généralité de la confédération, afin de lui rendre un compte exacte de ſa conduite, et enfin, pour ſe débarraſſer des priſonniers. Mais le lendemain, ayant appris la priſe de Bar, et la retraite du Comte de Potoczky vers la frontiére de la Turquie, il auroit déſiré de le joindre, mais la nobleſſe du Palatinat de Lemberg, envoya pluſieurs députés vers lui, pour l'engager à s'approcher de leur ville et les aider à ſe déclarer pour la confédération. Il marcha donc vers Lemberg le 4 Décembre, leva la contribution dans cette ville, et ne fut rejoint que par un cinquantaine de cavaliers. De Lemberg il envoya à Brody un parti, pour lever auſſi quelque argent; et lui même marcha vers le Dneiſter; le 14, il rencontra à Zavalow, un parti confédéré du corps du Comte de Pulauzky, duquel il apprit tous les déſaſtres de la confédération, la priſe de Bar, la défaite du Comte Potoczky à Podhayze, et l'empriſonnement du vieux Maréchal Pulauzky; mais ce qui lui fut le plus ſenſible, c'étoit le déſſein des deux fils du Maréchal Pulauzky, qui voyant leur pere arrêté, vouloient ſe ſéparer du corps de la généralité.

Toutes ces circonſtances, déterminerent le Comte, à ſe rendre à Zuaniecz le 21; les jeunes Comtes Pulauzky, ſes anciens amis, le reçurent avec une vraie joye, voyant en lui un compagnon capable de les aider dans leurs entrepriſes. Dès le lendemain le Comte de Benyowſky fut proclamé Commandant Général de la Cavalerie et inſtallé en qualité de Commandant de Zuaniecz, place que le fils ainé du Comte

de Pulauzky lui céda par la confiance qu'il avoit eu en ſon expérience. Dès l'arrivée du Comte la diſcipline changea; les troupes de la confédération furent mieux entretenues et mieux ſubordonnées; et comme la rigueur de la ſaiſon, paroiſſoit interdire aux Ruſſes les approches, le Comte profita de cette tranquilité, pour approviſionner les deux fortereſſes de Zuaniecz et Okopp, dans laquelle le cadet des Comtes Pulauzky commandoit en perſonne. Il s'occupa auſſi vivement à raccommoder les Comtes Potoczky et Kraſinſky avec le Maréchal Pulauzky; mais ſon interpoſition lui faillit devenir funeſte, parceque, ſoupçonné par le Comte Potoczky de vouloir délivrer à force ouverte le Maréchal Pulauzky de ſes arrêts, il alloit être bientot lui même enveloppé dans la diſgrace du Maréchal, et l'ordre étoit déjà donné par le Comte Potoczky pour arrêter le Comte de Benyowſky; mais celui ci inſtruit de la cabale du Comte de Potoczky, quitta ſon camp et ſe retira à Zuaniecz, où il ſe lia plus étroitement encore, aux deux fils du Maréchal de Pulauzky.

Le 29 de Décembre, le Comte ayant reçu avis du départ du Comte Potoczky avec ſes troupes pour Bender, fut perſuadé qui cette déſunion entre les deux partis confédérés, annéantiroit leur force; il exhorta donc Meſſieurs les Comtes Pulauzky à écrire aux Comtes de Potoczky et Kraſinzky, pour leur repréſenter tous les dangers auxquels ils alloient expoſer pluſieurs parties de la confédération, en s'éloignant d'eux: qu'il étoit au contraire abſolument néceſſaire, de rentrer en Pologne avec un corps conſidérable de

Turcs,

Turcs, pour faciliter à la nobleſſe de prendre les armes en faveur de la confédération ; ce qu'ils firent en ſacrifiant leurs intérets particuliéres au bien général de la république. Mais le Comte de Potoczky, n'écoutant que ſon ambition, flatté par la diſtinction que les Turcs lui accordoient, perſiſta dans ſon déſſein de ne plus quitter l'armée Turque, et il le fit adopter auſſi par le Comte Kraſinzky.

Ce départ précipité des Comtes Potozky et Kraſinzky, et l'éloignement de l'armée Turque vers Bender, déconcerta entiérement les deux partis confédérés compoſés de ſept mille huit cents hommes, dont la moitié étoit aux ordres du Comte Caſimir Pulauzky à Okopp, et l'autre aux ordres du Comte de Benyowſky à Zuaniecz ; les deux chefs, pour ranimer leurs troupes, et pour ſe mettre en état de tenir la campagne, engagerent à leur ſolde trois mille Lipky, eſpéce de cavalerie légére Turque, et après avoir mis leurs fortereſſes en état de défenſe, ils établirent deux camps entre Zuaniecz et Okopp.

Telle fut leur poſition au 22 de Janvier, 1769. Le 24 ils reçurent avis qu'un corps de Ruſſes, aux ordres du Général Iſmailow, s'étoit établi à Conſtantinow, dans la Wolhinie, et qu'un autre ſous le commandement du Général Kretſetnicow, avoit pris ſon logement à Lemberg. De là ils conclurent que les Ruſſes avoient déſſein de les inquiéter par leurs troupes légéres, en attendant la préſence du Général Galitzin avec ſon armée. Pour les prevenir d'abord ils pourvirent à la conſervation des deux fortereſſes de Zuaniecz et Okopp, ils leverent enſuite leurs

camps, pour marcher à l'ennemi. Le Comte de Pulauzky ſe chargea d'agir contre le Général Kretſetnikow, et le Comte de Benyowſky contre le Général Iſmailow; ce dernier prit ſa marche vers Skalat, chateau et ville appartenant au Comte Scipion, un de ſes meilleurs amis, ce qui ne l'empecha pas pourtant d'enlever la garniſon et l'artillerie de ce chateau. De Skalat il marcha par Viogrodek, Lampol, et Zaczſlaw, en ce dernier lieu, il reçut un renfort de cent ſoixante neuf cavaliers, et de quatre vingt deux fantaſſins; de Zaczlaw il ſe retira dans la foret de Laccow, d'où il envoya deux de ſes officiers pour reconnoitre le poſte ennemi de Conſtantinow; à leur retour ayant appris que le Général Iſmailow n'etoit pas encore arrivé, mais qu'on l'attendoit d'un moment à l'autre, et qu'il n'y avoit à Conſtantinow qu'un officier Major, commandant ſix compagnies d'infanterie, ayant avec lui deux piéces de campagne, quatre cent Huſards, et trois à quatre cent Coſaques, et que les ennemis n'étoient pas inſtruits de la préſence des confédérés qu'ils croyoient encore renfermés dans leurs fortereſſes: ſur cet avis du 7 au 8 Fevrier, le Comte marcha toute la nuit, et arriva à quatre heures du matin devant Conſtantinow; après avoir diſpoſé ſa troupe il attaqua à cinq heures du matin par trois differents endroits. Les Ruſſes réſiſterent très peu, et le maſſacre fut très grand parceque les Turcs égorgerent de ſang froid même ceux qui jettoient bas les armes, ce qui obligea le Comte de dire à l'Aga, commandant le corps Turc, d'arrêter le carnage de ſa troupe, ſinon qu'il le puniroit ſur le champ de ſa cruauté.

cruauté. Cette fermeté du Comte conſerva la vie à pluſieurs malheureux.

Après avoir battu les Ruſſes il ſe rendit auſſi maitre de Conſtantinow, qu'il fit contribuer, et quitta cette ville le 13 pour ſe rendre à Medzibors; le 15 il prit le chateau de Medzibors, emmena la garniſon compoſée de ſoixante huit grenadiers, avec huit piéces de canon, une quantité de munitions, et de proviſions. De Medzibors, il paſſa le fleuve Bogh et marcha vers Grodek, il apprit dans ſa marche que les Ruſſes, conjointement avec le Général Branicky, partiſan du Roi, ayant étés informés des opérations et de la marche du Comte, avoient envoyé de Bar, quatre mille hommes tant de cavalerie que d'infanterie à ſa pourſuite; ce qui obligea le Comte de forcer ſa marche, et de paſſer le fleuve Smotrick, au nord du chateau Felſtin. Le 26 rendu à Satanow, il apprit que le Comte Pulauzky n'ayant pu réuſſir ſur Lemberg, s'étoit attaché à déloger pluſieurs partis Ruſſes, dont il en avoit défait trois dans les environs de cette ville; et qu'ayant reçu quelques avis de la derniére conſéquence, il s'etoit replié vers Zuaniecz dans l'eſpérance de ſe joindre au Comte, qui quitta le 27 Satanow, marcha vers Grodek; paſſant par le village d'Oſtokopie, il rencontra pluſieurs chariots remplis de bleſſés qui l'inſtruiſirent que le Comte Pulauzky avoit eu une affaire tres vive avec les Ruſſes, près de la riviére Srebovicza, et qu'il s'étoit replié ſur Grodek, ſans que les Ruſſes l'ayent pourſuivi.

Sur ces informations le Comte fit halte pour rafraichir ſa troupe, et marcha enſuite toute la nuit; à la pointe du jour il arriva devant Grodek. Le Comte Pulauzky inſtruit de l'arrivé du Comte alla au devant de lui, et l'introduiſit dans la ville. La jonction de ces deux troupes fut un de ces coups heureux du haſard qui ſeul peut changer les evénements d'une entrepriſe bien conduite; telle fut celle du Général Iſmailow, qui depuis Conſtantinow cherchoit le Comte de Benyowſky ſans pouvoir le joindre. Sur les avis qu'il avoit reçu que le Comte Pulauzky étoit à Grodek avec trois mille hommes, il ſe décida à l'envelopper, en quoi il auroit certainment réuſſi, ſans l'arrivée du Comte de Benyowſky, qui ſeul avoit avec lui un corps de quatre mille et trois cent hommes.

Le 28 au ſoir le détachement confédéré annonça l'approche des Ruſſes qui au nombre de dix mille hommes, marchoient en deux colonnes.

Le 1 Mars, à ſept heures du matin ils n'étoient éloignés de la ville que d'une lieue, quand Monſ. le Comte Pulauzky ſe préſenta, en marchant à eux en ordre de bataille avec vingt huit compagnies d'infanterie, ſoutenûe de ſix piéces de canon, et ayant ſur ſes ailes la cavalerie Turque et Polonoiſe; à neuf heures l'affaire s'engagea par la cavalerie Ruſſe, qui attaqua l'aile gauche des confédérés, qui fut forcée de plier. Le centre fut en même tems chargé par l'infanterie ennemie par tout ſon front; ce qui engagea auſſi leur gauche; en ce moment, le Comte de Benyowſky fit marcher toute ſon infanterie, pour ſoutenir

la

la gauche du Comte de Pulauzky; et lui même à la tête de ſa cavalerie, prit par le flanc droit les ennemis qui ne s'attendoient pas à cette manœuvre. Le Général Ruſſe alors rompit ſon centre, pour ſoutenir ſes ailes; mais les Coſaques renverſés, empécherent la manœuvre de l'infanterie des ennemis, qui pliérent entiérement, et abandonerent leurs chariots et canons en ſe retirant. Le Comte de Benyowſky, toujours à la tête de ſa cavalerie, ne ceſſa de les pourſuivre que fort avant dans la nuit. Cette affaire couta aux Ruſſes, près de douze cent hommes tués, et autant bleſſés ou fait priſonniers, tandis que les confédérés n'eurent que neuf cent hommes tant tués que bleſſés. Le 2 de Mars, les deux Comtes ſortirent de la ville de Grodek, et marcherent vers Zuanicz dans l'intention d'aſſembler un conſeil de guerre, pour ſtatuer définitivement ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Le 7 arrivé entre Zuanicz et Okopp, ils partagerent leurs troupes pour les faire rentrer dans leurs deux fortereſſes, afin de les faire repoſer.

Le 8. ils tinrent un conſeil de guerre, auquel aſſiſterent Meſſieurs les Généraux Laurent, Potoczky, Grocholzky, Radziminſky, Slabuſerſky, Noviczy, et autres commandants des corps de la république, attachés à la confédération; les deux Comtes, perſuadés que l'armée Ruſſe n'attendoit que le printems pour s'approcher de la frontiére Turque, répréſenterent au conſeil qu'il ſeroit de ſa prudence, à ſe décider de quitter leur poſtes de Zuaniecz et Okopp, pour rentrer en Pologne; ils alléguerent pour leur

raiſons, 1°. que demeurant ſur la frontiére de la Turquie, ils ſeroient toujours ſéparés de la Pologne par les Ruſſes, conſéquemment que les Palatinats n'oſeroient jamais ſe déclarer pour la confédération n'étant ſoutenus d'aucunes troupes.

2do. Qu'ils ne pourroient pareillement tirer aucun ſécours de la Pologne, ſoit pour leur ſubſiſtance, ſoit pour le remplacement des hommes qu'ils perdoient de jour en jour.

3°. Enfin, que les deux fortereſſes, Zuaniecz et Okopp, ne pourroient jamais tenir contre une armée. Toutes ces rémontrances ne purent rien ſur le conſeil, qui s'opiniatra conſtamment de vouloir garder les deux fortereſſes; pour y réuſſir, il réſolut d'envoyer un député vers Meſſieurs les Comtes Potoczky et Kraſzinzky, pour leur demander des ſecours en hommes et en argent, et un ſecond à Conſtantinople pour ſoliciter auprès du Grand Seigneur les mêmes choſes. En vain les Comtes Pulauzky et Benyowſky, répréſenterent qu'avant le retour de leur député, les Ruſſes les attaqueroient et qu'ils ne ſeroient plus maitres alors de quitter leurs poſtes; le conſeil perſiſta dans ſa réſolution.

Le 10 un parti envoyé au fourrage, annonça qu'il avoit découvert une nombreuſe troupe de cavalerie ennemie à Korolouka. Le conſeil auſſitot commanda un détachement à ſa pourſuite. Le Comte de Benyowſky ſe chargea lui même de cette expédition, mais au lieu d'ennemie il rencontra un parti de ſix cent confédérés, qui avoient ci-devant ſervi ſous les ordres du Prince Lubomierzky. Le 12 au matin,

le

le Comte reçût avis que le Général Vitt faiſoit ſortir de la ville de Kamieniecz Podolſky ſept cent hommes pour ſe poſter devant Zuaniecz, il en informa auſſitot le conſeil qui lui ordonna de faire les diſpoſitions néceſſaires pour empécher cette troupe de ſe loger, ce que le Comte fit en ſe préſentant devant elle avec huit eſcadrons de cavalerie ; à ſon approche il apprit que le Général Vitt n'avoit envoyé ce détachement, que pour recevoir un courier Ruſſe, envoyé de Conſtantinople, qui leur devoit etre remis par un détachement Turc de Chotym ; d'après cette information le Comte de Benyowſky fit ſavoir à l'officier commandant le détachement de Kamieniecz, que les Turcs avoient aſſez de confiance en la confédération, pour leur rendre l'homme en queſtion, ſur le ſort duquel le Général Vitt ne dévoit pas être inquiet, qui n'ayant conſulté que ſa vanité en envoyant le détachement, pourroit bien s'en repentir ; cette réponſe étant ſuivie par l'ordre qu'il donna à l'officier de ſe retirer ſur le champ, ou bien de ſe mettre en défenſe, l'officier commandant le détachement roialiſte ſe retira ſans délai et rentra Kamienicez. Le Comte Benyowſky de ſon coté, rentra Zuaniecz trouvant le courier Ruſſe arrivé, qu'il reçut des mains des Turcs pour le faire paſſer à Kamieniecz.

Le 15, dans la nuit, le Comte reçut un courier du Comte Pulauzky, qui étant ſorti avec un détachement d'Okopp, vers Oucze fut attaqué par les Ruſſes, et obligé de ſe replier ſur Grodeck, village dans lequel il alloit etre inveſti. Le Comte auſſitot la nouvelle reçue, r'aſſembla une partie de ſa cavalerie,

cavalerie, et marcha avec la plus grande diligence à ſon ſecours ; mais quoiqu'il eut fait ſeize lieues en quatorze heures, il n'arriva qu'après l'affaire qui s'étoit paſſée à l'avantage de la confédération contre toute attente ; parce que le Comte Pulauzky n'ayant que quatre cent hommes avec lui, avoit à faire à un corps de douze cents hommes. Les priſonniers qui avoient été faits dans cette affaire aſſurerent, que le parti défait avoit été envoyé pour reconnoitre le local et pour faire des priſonniers, afin de pouvoir prendre quelques renſeignements ſur la poſition des fortereſſes d'Okopp et de Zuaniecz. Les mêmes priſonniers inſtruiſirent le Comte, que le Général Iſmailow dévoit ſous peu attaquer les deux fortereſſes, ayant douze milles hommes à ſes ordres déſtinés pour cette entrepriſe.

Le 18 de retour à Zuaniecz, le Comte communiqua au conſeil, les nouvelles qu'il avoit apprit des priſonniers ; et qui fûrent encore confirmées le même jour, par un officier Polonois, qui déſerta de Kamieniecz pour ſe rendre à la confédération. Le 21, le Comte Benyowſky, ayant reçu de nouveaux avis de l'approche des ennemis, engagea le Comte de Pulauzky de quitter la fortereſſe d'Okopp, comme étant hors d'état de ſoutenir le ſiége ; mais le conſeil ne vouloit point conſentir à l'évacuation de cette place ; et du 22 au 23 étant enfin lui même inſtruit que le Général Iſmailow, n'étoient plus qu'a trois lieues de Zuaniecz, perdit ſa contenance ; les membres qui le compoſoient, ne ſongeant plus qu'a leur ptopre ſureté quitterent l'un après l'autre la fortereſſe,

reſſe, et ſe retirerent en Turquie, emmenant avec eux tous les priſonniers Ruſſes, et laiſſant ainſi par leur départ, la diſpoſition libre au Comte d'évacuer ou de conſerver le chateau et la ville.

Le 24 au matin, le Comte vit de la fortereſſe, les colonnes des ennemis de ſuivre et ſe ſéparer au village d'Havrilouka, d'où il conjectura que le déſſein des ennemis étoit d'attaquer en même tems Okopp et Zuaniecz, en quoi il ne ſe trompa point: le même jour vers le midi, le Comte fit tirer ſur les ennemis pluſieurs canons de huit, chargés au tiers de leur charge ordinaire, ce qui fit que les boulets ne pouvant atteindre les ennemis ils inférerent delà, qu'ils pouvoient s'approcher encore plus près de la fortereſſe, ce qu'ils firent auſſi le même jour en travaillant à élever des batteries. Le 25 les Ruſſes commencerent à tirer ſur le chateau, et continuerent leur canonade juſqu'a la fin du jour, ſans que le chateau leur ait répondu que tres foiblement; mais dans la nuit du 25 au 26, le Comte après avoir donné ordre à l'officier qu'il laiſſoit commandant dans le chateau, de fair agir les plus groſſes piéces de ſon artillerie, contre le ennemis à la pointe du jour, ſortit du chateau par la porte d'Ottaky, qui donne ſur le Dneiſter, avec deux mille chevaux; et paſſant par Brahy, il fit le tour entier du camp Ruſſe, de manière qu'il ſe trouva ſur eux à l'aube du jour, moment ou l'artillerie du chateau commençoit à agir avec la plus grande violence ſur le camp des ennemis qui n'étoit éloigné que d'une demie portée du canon de la place. Leurs troupes ne pouvant plus ſe

rallier ſans être expoſées au feu qui éclairciſſoit leurs rangs, ſe virent bientôt dans le plus grand embarras, qui fut encore augmenté par la cavalerie commandée par le Comte, qui donna ſur eux avec la plus grande impétuoſité, et qui les força enfin, de quitter leur camp et leurs bagages, et de ſe ſauver vers Grodek ; la terreur les prit ſi fortement qu'ils n'oſerent s'arrêter qu'a ſix lieues de Zuaniecz ; leur perte fut d'onze mille tués, trois cent vingt huit priſonniers, deux drapeaux, trois étendarts, et dix huit piéces de canon.

Le Comte après la délivrance de Zuaniecz, déſirant ſecourir ſon compagnon le Comte Pulauzky à Okopp, marcha tout de ſuite vers cette fortereſſe ; mais à ſon arrivée, il la trouva en cendres et entiérement abandonnée, remplie de morts et de moribonds, dont quelques uns informerent le Comte, que le Comte Pulauzky voyant l'impoſſibilité de tenir la place, après avoir ſoutenu trois aſſauts, avoit fait mettre luimême le feu à la ville, et au chateau, et qu'un moment après, il étoit ſorti vers les ennemis, dans l'intention de ſe fraier un chemin à travers de leur camp, pour rejoindre le Comte de Benyowſky, mais on ne ſçut rien dire de plus ſur le ſort de ce valeureux chef.

Le Comte retourna à Zuaniecz après avoir chargé les bleſſés ſur les chariots. Le 29, le Comte reçut une lettre du Comte de Pulauzky, qui lui marquoit que n'ayant pu s'ouvrir un Paſſage du Coté de Zuaniecz à ſa ſortie d'Okopp, il avoit paſſé le Dneiſter. et qu'ayant dirigé ſa marche par la Moldavie, il

étoit

étoit heureuſement arrivé à Zombor, d'où il comptoit ſe joindre au parti de la confédération à Sandomir, en attendant l'arrivé du Comte qu'il exhortoit à quitter Zuaniecz et à ſe retirer d'abord en Turquie, pour marcher enſuite librement par la Moldavie, ſur les frontiéres de la Hongrie, où le Comte Pulauzky l'attendroit aux environs de Zombor. Le Comte communiqua cette lettre à tous les commandants qui ſe trouvoient ſous ſes ordres, et ſe décida avec eux ſur le parti propoſé par le Comte Pulauzky; il envoya en conſéquence deux de ſes officiers, chez le Bacha de Chotim, pour le prevenir de ſon intention, et lui demander les ſecours néceſſaires pour leur paſſage; le Bacha acquieſça à tout, et promit les ſecours indiſpenſables au Comte, qui donna ſur le champ ordre de transferer les équipages à Otaky, village ſitué près de Chotim; et le 30 il évacua Zuaniecz pour ſe rendre à Baha, village Polonois, ſitué ſur le bord du Dneiſter, vis-à-vis et ſous la canon de la fortereſſe de Chotim. Il ne s'agiſſoit plus que de paſſer le fleuve; mais au moment où le Comte commençoit à établir un pont, le Bacha lui fit dire qu'il n'oſeroit jamais permettre l'établiſſement d'un pont ſur le fleuve, ſans avoir reçu les ordres exprès du Grand Seigneur; même qu'ayant fait des réflexions, il n'oſeroit pas prendre ſur lui de recevoir le Comte avec ſa troupe, et que pour l'un et l'autre cas, il demanderoit des ordres de Stambol *.

* Conſtantinople.

Cette

Cette réponſe jetta le Comte dans le plus grand embarras ; ayant quitté Zuaniecz il étoit ſans aucun abri, expoſé à la premiére affaire d'être enveloppé par les Ruſſes, qui ayant mis le Bacha de Chotim dans leurs intérets, pouvoient aiſément entreprendre tout ſur le Comte, ſans rien hazarder. Le 6 d'Avril, les Ruſſes ſe logerent à Zuaniecz, et envoyerent un corps pour détruire entiérement le Comte avec ſon parti. Le 7, au 8 dans la nuit, il fut attaqué à Braha par quatre mille homme ; mais la vivacité du Général Ruſſe, ſauva le Comte ; la cavalerie ennemie ayant précédé ſon infanterie, entra la premiére dans le village, et fut très mal traité par deux batteries que le Comte avoit établie ſur une petite éminence ; contrainte ainſi de ſe replier, elle boucha le paſſage à ſon infanterie, qui déſcendit le montagne de Braha, et comme les batteries du Comte ne perdoient pas un coup, ayant les ennemis dans cet embarras à demie colline, il eut le bonheur d'en être quitte à bon marché ; mais n'oſant plus riſquer de recevoir une ſeconde viſite, il quitta le 8 Braha, pour ſe rendre à Kitaygrod où il établit un Pont ſur le Dneiſter, et paſſa en Turquie, malgré les défences et ménaces du Bacha ; il paſſa par Meſava et ſe rendit à Stadienieza près de Chotim, il établit en ce lieu ſon camp, près de celui du Bacha de Natolie, pour délaſſer un peu ſa troupe, et prendre ſes méſures pour faciliter ſa marche par la Moldavie.

Le 10 il reçut un ordre du Bacha de Chotym de lever ſon camp, et de ſortir des états du Grand Seigneur

neur ſans délai; cet ordre fut accompagné de la ménace que le Bacha ordonneroit de tailler en piéces tous les confédérés au moindre ſigne de réſiſtance. Le Comte répondit au Bacha que le Grand Seigneur ayant accordé ſa protection à tous les confédérés de la république, le Comte en étant un membre, étoit ſurpris de la conduite du Bacha, qui lui avoit déjà manqué de parole en lui promettant toute ſon aſſiſtance ce qu'il avoit ſi indignement revoquée en interdiſant au Comte le paſſage de Braha, et en l'expoſant à la merci des Ruſſes; que le Comte n'avoit plus beſoin de preuves pour être convaincu de la mauvaiſe foi du Bacha, qui avoit vendu ſes ſervices aux Ruſſes: et qu'il ne le craignoit point, parceque les braves gens qu'il commandoit, ne ſe prêteroient point à une commiſſion auſſi lache que d'égorger des braves troupes réfugiées amies et allieés du Grand Seigneur.

Après cette réponſe, le Comte alla trouver le Bacha de Natolie, campé auprès de lui, à qui il ne laiſſa rien ignorer de la conduite du Bacha de Chotym, en lui demandant de l'aſſiſtance contre la violence de ce traitre. Le Bacha de Natolie, ennemi ſecret du Bacha de Chotym, promit au Comte ſon aſſiſtance, et l'engagea d'envoyer un courier à Stamboul pour faire connoitre au Grand Seigneur, la mauvaiſe conduite de ſon Bacha commandant à Chotym; ce que le Comte exécuta le même jour. Le 11 au ſoir le Bacha de Chotym envoya un Aga des Janiſſaires chez le Bacha de Natolie, avec ordre de s'aſſurer de la perſonne du Comte, et de l'envoyer à Cho-

à Chotym pour etre puni de ſon inſolence; mais le Bacha de Natolie tint ſa parole donnée au Comte, en faiſant dire en réponſe au Bacha de Chotym, que le Comte ayant envoyé un cſauz ou courier à Stamboul, jouiſſoit par les loix d'une azile juſqu'a l'arrivée du firman du Grand Seigneur; et qu'étant entre ſes mains, le Bacha de Chotym pouvoit être aſſuré de ſa perſonne, mais qu'il ne le remettroit pas entre les ſiennes, ſans un ordre exprés du Grand Seigneur. Après le départ de l'Aga, le Bacha de Natolie conſeilla au Comte de lever ſon camp et de ſe retirer, parceque le Bacha de Chotym pourroit emploier quelques moyens pour ſe venger ſur lui par trahiſon; ce généreux Turc, non content de combler le Comte de ſon amitié, détacha avec lui un corps de mille chevaux, qui ne dévoient le quitter, que ſur les frontiéres de la Pologne.

Le 14 le Comte ayant donc levé ſon camp, marcha vers Cſerniowcze, reſidence du Hoſpodar; le 16 arrivé à Cſerniowcze, il envoya pluſieurs de ſes officiers pour retirer les bagages de Chotym, qui à leur retour lui rapporterent, que le Bacha s'étoit emparé de tout; dépouillé ainſi par ſes alliés, il marcha vers Avriloveze où il quitta les Spahis Turcs et paſſa enfin à Zadobricze en Pologne, préferant de ſe voir expoſé au hazard de la guerre, quoique dans une très facheuſe poſition, que d'etre ſi indignement traité par ſes alliés.

Le 18 après avoir rafraichi ſa troupe, qui étoit compoſeé d'environ trois mille neuf cent hommes, il voulut marcher vers Zambor, pour ſe joindre au

Comte

Comte Pulauzky; mais pluſieurs chefs de corps refuſerent de le ſuivre et ſe ſeparerent de lui avec mille quatre cent chevaux, refuſant même de ſe charger des bleſſés et malades, dont le tranſport incommoda le Comte dans ſa marche, qu'il força en côtoyant toujours la riviére de Pruth, juſq'a Dobrilow où il arriva le 26. De Dobrilow il marcha vers Oriow, et de là à Dorchovicze, bourgade ſituée dans une vallée, entre les montagnes de Carpathe; arrivé le 5 Mai à Dorchovicze, il envoya à Zambor, un officier pour ſavoir des nouvelles du Comte Pulauzky; le 9 au retour de ſon officier il apprit, que le Comte de Pulauzky s'étoit retiré en Hongrie, et que les Ruſſes y étoient logés aux ordres du Colonel Brinken, qui étant inſtruit de l'approche du Comte avoit pris le parti d'aller à ſa rencontre. Le Comte par cet avis ſentant le danger extrême, qu'il ne pouvoit éviter étant renfermé entre ſes ennemis, propoſa à ſa troupe de ſe retirer en Hongrie, en attendant une occaſion favorable pour rentrer en Pologne, conjointement avec le Comte Pulauzky; mais ſa troupe refuſa de le ſuivre étant compoſée pour la plus grande partie de déſerteurs Impériaux; qui n'oſoient retourner dans les états de ſa Majeſté Impériale; dans cette facheuſe circonſtance, il ne trouva d'autre expédient pour ſauver ſa troupe, que des ſe retirer dans la forêt de Zyduczow, ce qu'il fit auſſitot; et le Colonel Brinken, l'auroit certainement manqué, s'il n'avoit pas reçu avis de ſa retraite par un déſerteur qui quitta le Comte au paſſage de Kippa dans la forêt de Zyduczow.

Le Colonel Ruſſe, jugeant que le Comte marcheroit vers Stry pour ſe joindre au parti de la confédération de Sanok, précipita auſſi ſa marche, et arriva un demi jour avant le Comte exténué par ſes fatigues et par la faim. Il fut attaqué le 19 de Mai vers le midi par un corps de quatre mille hommes, commandé par le Colonel Brinken; le Comte d'abord fut forcé de plier, ayant déjà reçu lui même trois bleſſures; mais à l'arrivée de ſes pièces de canon, il obligea à ſon tour, le Colonel Brinken de ſe retirer, qui enfin quitta la partie, en ſe repliant ſur la ville de Stry; l'avantage de la victoire ne fit qu'augmenter la miſére du Comte, qui dans cette ſeule affaire, avoit près de trois cent bleſſés, et deux cent ſoixante huit de tués, et après laquelle, il ne lui reſtoit que le parti à prendre, ou d'aller mourir de faim avec ſa troupe dans les forêts, ou de s'éxpoſer à étre taillé en piéces. Marchant vers Bialoboboky, pour n'avoir rien à ſe reprocher, il prit les avis de ſes officiers, et ceux de toute ſa troupe, ſur le parti à prendre; leur réponſe fut unanime de marcher vers Bialoboboky; le projet demandoit une prompte exécution, il falloit pourtant rafraichir les chevaux et les hommes qui ne faiſoient que ſortir d'une affaire.

Vers les 11 heures, le Comte ſe remit en marche, et arriva vers les 10 heures du 20 au village de Szuka; obligé de faire halte pour rafraichir encore ſa troupe, il fut ſurpris par un parti de Coſaques, et il n'eut que le tems de ſortir du village, pour former ſon ordre de bataille en plaine, quand il fut attaqué par la cavalerie ennemie, qui fut bientot ſuivie de l'in-

fanterie, et ſoutenue par pluſieurs pièces de canon, qui firent le plus grand mal au parti du Comte; qui enfin dans la plus grande chaleur du combat, ayant déjà reçu deux coups de ſabre, fut bleſſé d'un coup de mitraille, par le millieu du corps. Sa perte entraina celle de ſon parti, et les Ruſſes enfin, jouirent de la ſatisfaction, de l'avoir entre leurs mains.

Le Colonel Brinken, commandant du parti Ruſſe, avec lequel le Comte venoit d'avoir affaire, le fit tranſporter chez le Général Ruſſe, Prince Ptoſorouzky, qui l'envoya au Général Prince Gallitzin, commandant en chef l'armée campée alors à Tarnopol; homme auſſi cruel que lache, qui inſultant aux malheurs du Comte, contre tous les ſentiments d'humanité, non ſeulement défendit aux chirurgiens de le traiter, mais encore après l'avoir reduit au pain ſec et à l'eau, le fit charger de chaines et l'expédia ainſi à Kiow; heureuſement les bleſſures du Comte, le mirent dans un état qui fit croire à ſon conducteur, qu'il ne tarderoit pas à mourir; ce qui le décida à prendre le parti à ſon arrivée à Polone, d'en faire ſon rapport au Colonel Sirkow, commandant en ce lieu, qui ordonna auſſitôt qu'on tranſporteroit le Comte à l'hopital, où il fut gueri de ſes bleſſures, par un chirurgien François, nommé Blanchard; par le rapport duquel, le commandant Ruſſe étant inſtruit que le Comte étoit en état de ſortir, le fit loger dans la ville, et lui avança une cinquantaine de roubles, pour ſa ſubſiſtance.

Pendant ſon ſéjour à Polone, le Comte fit connoiſſance d'un Lieutenant au ſervice Ruſſe, nommé

Milck, Courlandois d'origine, qui, auſſi généreux que ſon Colonel, lui offrit le peu de bien qu'il poſſédoit. Le Comte jouiſſoit ainſi dans ſon extrême malheur, de la conſolation de trouver des amis, et ſon ſort commençoit déjà à lui paroitre ſupportable, quand tout d'un coup, il vit changer ſa poſition, par l'arrivée du Brigadier Bannier, qui releva le Colonel Sirkow dans ſon commandement, et qui avoit une forte prévention contre le Comte; auſſitôt après le départ du Colonel, il le fit charger de chaines, et conduire au cachot avec tous les autres priſonniers, auquels le tyran n'ordonna pour toute nourriture que du pain ſec et de l'eau; à ſon entrée il reconnut pluſieurs officiers et ſoldats qui avoient ſervis ſous ſes ordres, les temoignages de leur eſtime, et de leur amitié pour lui, fut la ſeule conſolation qu'il pouvoit gouter.

Il paſſa ainſi vingt deux jours dans un ſouterrain renfermé avec quatre vingt compagnons, ſans voir le jour, l'air n'entrant que par un ſoupirail qui donnoit dans la cave. Les malheureux n'avoient pas même la liberté de ſortir pour leurs beſoins naturels, ce qui fit que l'infection occaſionna la mort de trente cinq d'entre eux en dix-ſept à vingt jours; l'inhumanité et la barbarie de ce Commandant Ruſſe fut ſi extrême, qu'il laiſſa pourrir les corps morts parmi les vivants, ſans les faire retirer, et le cachot ne fut ouvert que le 16 Juillet, le vingt deuxieme jour de leur détention; du cachot il fut conduit ſur la place d'armes, où étoient déjà aſſemblés pluſieurs bandes de priſonniers, tous enchainés.

Bientot

Bientot l'ordre de partir pour Kiow, fut publié, et ce tranſport des priſonniers, ſe mit en marche ſous la conduite d'un ancien Capitaine d'Infanterie, qui avoit à ſes ordres une compagnie. La cruauté avec laquelle ce commandant Ruſſe traita les malheureux, ne peut etre imaginée que par un monſtre : ſa férocité alla juſqu'a leur dérober la moitié de leur pain, pour gagner quelques ſols ſur leur nourriture, et à faire contribuer les villages où les priſonniers dévoient paſſer la nuit, en les exemptant du logement; il les faiſoit alors camper, les laiſſant expoſés à la chaleur de a faiſon et à la pluie, ſans tente et ſans aucun abri. Ces Miſérables, exténués par la faim, et couverts de bleſſures, ne pouvant marcher au gré de ce Commandant, furent continuellement chargés de coups, et le Comte lui-même n'en fut pas exempt, quoique ne pouvant ſe ſoutenir ni marcher qu'a l'appui de deux béquilles. Ce traitement infame, qui doit faire fremir l'humanité, fit que de ſept cent quatre-vingt deux priſonniers avec leſquels ce Commandant Ruſſe étoit ſorti de Polone, il n'en amena que cent quarante huit à Kiow; les autres étant morts, ou abandonnés moribonds dans les forêts.

Le 4 d'Aout, arrivé enfin à Kiow, ville frontiére de la Ruſſie, fortifiée par des ouvrages ſimples en terre, ils furent de nouveau renfermés dans les caſemates, en eſſuiant les mêmes traitements qu'a Polone. La force du tempérament du Comte le fit réſiſter à tant de fatigues et de duretés juſqu'au 12 de ce mois; le jour même il ſentit les premiéres.

attaques d'une fièvre maligne, qui fut bientot ſuivie d'un délire, qui ne le quitta que le 8 de Septembre. Le 10 de ce même mois, le Governeur de Kiow, Comte Voieikou, paſſa la revûe des priſonniers qui défilerent devant lui, et un commiſſaire chargé d'écrire le nom de chacun avec leur ſignalement. Le Comte qu'on avoit été obligé de porter, étant appellé à ſon tour, n'eut pas la force de lui repondre, et le Gouverneur s'étant fait rendre compte de ſon état, ordonna ſur le champ de le loger ſéparément dans une maiſon, et de lui payer deux roubles par jour, pour ſa ſubſiſtence ; ce traitement facilita au Comte les moiens de ſe procurer une nourriture convenable, et le mit bientot en état de convaleſcence ; malheureuſement un ordre de Peterſbourg ſurvint, d'envoyer tous les priſonniers à Cazan ! et le Comte forcé de faire cette route, quoiqu'étant voituré, eût une rechute, qui obligea l'officier Ruſſe Commandant de l'eſcorte des priſonniers, de le laiſſer à Nivym, ville dépendante du gouvernement de Kiow. M. Levner, Allemand, s'intéreſſant en faveur du Comte, obtint du Voyvode la permiſſion de le recevoir chez lui ; ſes ſoins lui rendirent la ſanté et le mirent en état de ſe vêtir decemment ; ſon ſort cruel auroit été adouci, ſi on l'avoit laiſſé en ce lieu ; mais au paſſage du ſecond convoi de priſonniers, le Voyvode remit le Comte entre les mains de l'Officier qui le commandoit, et il fut forcé de quitter ſon bienfaiteur, qui eût encore la généroſité de remettre au Comte deux cents roubles ; ſomme, qu'il ne voulut pas garder crainte d'être volé par quelques

ſoldats

ſoldats Ruſſes, et qu'il remit au Commandant Wolkow, avec priére de les lui conſerver juſqu'a ſon arrivée à Cazan. Arrivé à Tula, le Comte ayant beſoin de faire quelques achats et quelques proviſions, demanda au Commandant, quelques roubles en préſence de quelques priſonniers; mais ce dernier eut non ſeulement l'effronterie de nier d'avoir aucun argent au Comte, mais encore celle de lui tenir des propos durs et injurieux, et depuis cette époque il lui fit éprouver tous les déſagréments poſſibles; arrivé enfin à Cazan, il chargea le Comte devant le Gouverneur, Comte Kraſnin Samarin, d'avoir voulu exciter les priſonniers à la révolte; qui, ſur cette accuſation, le fit charger de fers, et renfermer dans un cachot, duquel il n'eſt ſorti que ſur les inſtances réitérées des Comtes Maréchal Czarneczky, Potoczky, et le jeune Pulauſky.

Retiré de ſa priſon, il fut logé chez un orfèvre Suédois de Nation, nommé Vendiſchov, qui le traita avec beaucoup de douceur et d'humanité. La réputation du Comte, et ſon caractère franc, lui procurerent beaucoup de connoiſſances parmi la nobleſſe Ruſſe. Un jour ayant été invité chez un Seigneur à diner, il entendit quelques propos dans la converſation des Ruſſes, qui lui firent connoitre qu'ils tramoient quelque déſſein contre le gouvernement; quelques jours après étant invité de nouveau dans la même compagnie, un des convives s'addreſſa à lui et le queſtionna beaucoup ſur la diſpoſition des priſonniers envers le gouvernement, en lui diſant que le Gouverneur de Cazan n'ayant que quatre cent

hommes ſous ſes ordres, étoit très inquiet, craignant que les priſonniers, dont le nombre montoit à ſept mille ne ſe revoltaſſent ; que pour prévenir un déſaſtre auſſi dangereux, il avoit demandé à Peterſbourg des ordres, pour faire paſſer les priſonniers en Siberie. Le Comte d'abord pénétra le déſſein de celui qui le queſtionnoit ; mais n'oſant ſe compromettre, il ſe contenta de lui répondre, que le Gouverneur ayant à ſes ordres de braves gens bien armés, maitres de la fortereſſe, il ne pouvoit rien craindre de la part de gens exténués par les maladies, et pour la plus part eſtropiés ; et qu'il étoit bien bon de prendre tant de précautions. La continuation de cet entretien mena enfin le Ruſſe à déclarer au Comte, que la nobleſſe de pluſieurs gouvernements, étoit très mécontente de l'autorité déſpotique de l'Impératrice ; et qu'en conſéquence pour s'en délivrer, qu'elle étoit diſpoſé à ſe confédérer, à fin de ſecouer le joug de l'eſclavage pour etre libre, et au niveau avec les autres nations ; que le moment étoit très favorable, parceque les troupes étoient occupés en dehors, et que le Clergé très mécontent auſſi, s'uniroit à la nobleſſe, qui d'ailleurs pouvoit gagner facilement les Tartares de Cazan, naturellement portés à ſe déclarer en faveur des Turcs : il finit ſa diſcours en diſant, que la nobleſſe Ruſſe, comptoit auſſi beaucoup ſur les priſonniers, ſi indignement traités dans leurs malheurs.

Le Comte, ſans etre embarraſſé de la réponſe qu'il dévoit faire, ſe contenta de lui dire, que les priſonniers n'oſeroient rien entreprendre contre le gouvernement,

vernement, étant toujours gardés à vue, et ſans armes; mais que recouvrant leur liberté, ils temoigneroient avec grand zele leur reconnoiſſance, et que conſéquemment s'ils avoient le bonheur d'être délivrés de leur état miſérable, n'importe par qui, leurs libérateurs pourroient être aſſurés de leur attachement; après cette converſation le Comte regagna la compagnie, et reçut d'elle les plus grands temoignages d'amitie qui le convainquirent qu'elle étoit compoſée d'un parti entierement mécontent; Après cette ſéparation le Comte alla trouver le Maréchal Czarneczky, ſon ancien ami, à qui il fit confidence de ſa découverte; le Maréchal invita le lendemain pluſieurs officiers ſupérieurs des priſonniers, auxquels il revéla le ſecret, pour ſe décider enſemble ſur le parti qu'ils auroient à prendre, dans le cas que l'on viendroit leur faire quelques propoſitions de la part de la nobleſſe mécontente. Dans le comité particulier il fut décidé, que les confédéres n'entreroient dans aucune conſpiration contre le gouvernement, avec les mécontents; auxquels on pourrroit neanmoins faire ſavoir, qu'en cas qu'ils ſe rendroient maitres de la ville, les priſonniers étant en liberté, formeroient un corps qui agiroit enſuite de concert avec leurs libérateurs, en attendant les ordres ultérieurs de la généralité de la confédération.

Le Comte de Benyowſky fut chargé de conduire cette affaire, et il la ſuivit avec le plus grand zele, déménagement et ſagacité, de manière à ne point compromettre aucun des priſonniers, même en cas que le gouvernement parviendroit à découvrir la

trame.

trame. Les mécontents mirent de leur coté tant de chaleur dans leur cauſe, qu'ils parvinrent à s'aſſurer du parti de la nobleſſe des gouvernements de Voronicx, de Bielogorod, de Kiow, et de la plus grande partie de Moſcow, capitale de la Ruſſie ; ils n'attendoient plus que la préſence des Tartares de Cazan qui dévoient ſous peu de jours ſe préſenter au nombre de neuf à dix mille chevaux devant Cazan.

Tel étoit l'état de l'affaire au 6 de Novembre 1769, qui changea ſubitement par un démélé de deux ſeigneurs Ruſſes qui s'étant brouillés, rompirent toute union : et dont l'un revela au Gouverneur, que les priſonniers méditoient une entrepriſe de concert avec les Tartares, contre ſa perſonne et la garniſon ; le traitre chargea le Comte de cette accuſation pour ſauver ſes amis et ſes compatriotes. Le 7, à 11 heures de la nuit, le Comte ne ſe doutant encore de rien, entendit du bruit à ſa porte, il ſortit tout déſhabillé tenant une chandelle à ſa main, pour ſavoir ce qu'on vouloit ; ayant ouvert ſa porte il fut ſurpris de voir un officier avec une vingtaine de ſoldats qui lui demandoit ſi le priſonnier étoit chez lui, il répondit qu'oui ; alors le commandant de cette troupe lui arrache ſa lumiére ordonnant à ſa troupe de le ſuivre, et monte à ſon appartement.

Le Comte, profitant de l'erreur de la troupe, quitte ſa maiſon et ſe rend au quartier de ſon Major, M. Winbladth, auſſi priſonnier et ſon ami, lui conte ſon aventure et l'engage à le ſuivre : bientôt après, ils quitterent tous deux Cazan, et ſe rendirent au premier village d'où ils prirent des chevaux de paiſans

pour

pour ſe rendre à Sebukſy ; en cette endroit ils avertirent pluſieurs gentilhommes Ruſſes, de la découverte de leur complot, qui ayant grands intérets que le Comte ne fut pas arrêté, lui donnerent un podruſchna (ordonnance) pour avoir des chevaux de poſte, avec de l'argent et des habits. De Sebukſa ils paſſerent à Kuſmodem Janſkoi, où ils prirent la poſte et continuerent leur route juſqu'a Nizney Novogorod ; à l'entrée de cette ville ils ſe dirent officiers revenant de Kizlar, envoyés à Peterſburgh par le Gouverneur chargé de dépeches. Le Voivode eut la civilité de les inviter à diner, et les traita ſplendidement, après quoi il leur donna une lettre pour le Voivode de Volodomir, qui leur fut d'un très grand ſecours, parcequ'ils auroient été certainement arrêtés ſans cette lettre, ſans laquelle le Voivode ne les eut pas laiſſé paſſer ; ils forcerent donc toujours leur courſe, et paſſerent Moſcou de nuit ainſi que Twer, Velki-Novogorod, et autres lieux.

Arrivés enfin à Peterſbourg le 19 de Novembre, le Comte ſe logea dans un Hotel, faiſant paſſer ſon Major pour ſon valet de chambre ; à ſa première ſortie, il rencontra un Bourgeois Allemand, apoticaire de profeſſion, qui ayant été inſtruit que le Comte cherchoit un paſſage pour les pais étrangers, lui indiqua le logement d'un capitaine Hollandois.

Le Comte ſe rendit chez ce Capitaine et le pria inſtamment de ſe charger de lui et de ſon domeſtique en lui promettant de lui compter cinq cent ducats à ſon arrivée en Hollande. Le Capitaine conſentit à le recevoir à ſon bord, et comme il étoit diſpoſé

à partir

à partir le lendemain avec ſon batiment, il donna au omte le rendezvous pour le jour au pont de Neva vers minuit, qui s'y trouva éxactement avec ſon compagnon, attendant avec impatience l'arrivée du Capitaine qui parut enfin. Il ſalua le Comte le priant de reſter un moment en ce lieu, qu'il ne tarderoit pas à le rejoindre, mais qu'il alloit chez ſon correſpondant pour terminer des choſes preſſantes; il revint bientôt faiſant ſigne au Comte de venir à ſa rencontre, ce qu'il fit avec beaucoup d'empréſſement; mais au moment où il alloit donner au Capitaine des marques de ſa reconnoiſſance, il vit fondre ſur lui, une vingtaine de ſoldats qui le térraſſerent à coup de croſſe, et le conduirent enſuite avec le Major chez le Lieutenant Général de Police le Comte Cſecſerin, qui examina le Comte avec beaucoup de douceur et de ménagement en lui faiſant les queſtions ſuivantes.

1°. Quelle étoit la naiſſance du Comte, ſon pais, ſon age, et la religion qu'il profeſſoit?

2do. Dans quel ſervice il étoit avant d'entrer dans celui de la confédération?

3°. Qui l'avoit engagé à ſigner l'acte de la confédération?

4°. S'il ne ſavoit pas que la cour de France ſoudoyoit les troupes de la confédération?

5°. Qui l'avoit engagé, étant priſonnier, à exciter les autres à ſa revolte, et quel étoit ſon déſſein en cas qu'il auroit réuſſi à s'emparer de Cazan?

6°. Si dans la conſpiration les autres chefs confédérés avoient trempés ou non; et s'il y avoit quelques

ques Ruſſes qui s'étoient liés avec lui pour exécuter cet abominable complot ; et comment ils s'étoient unis à lui ?

7°. Ayant déſerté de Cazan, pourquoi il étoit entré à Peterſbourg, s'il n'avoit pas quelque déſſein prémédité ; d'où il avoit eu de l'argent pour faire toute ſa route en poſte ; et pourquoi il avoit dit que ſon compagnon étoit ſon domeſtique ?

8°. Dans la ſuppoſition que ſon deſſein étoit de quitter la Ruſſie, pourquoi vouloit il paſſer en Hollande ?

Les réponſes du Comte furent

1°. Qu'il eſt né Magnat des Royaumes d'Hongrie et de Pologne, eſt agé de vingt huit ans, et né chretien.

2do. Qu'il a ſervi dans l'armée Impériale en qualité d'officier dans la guerre contre le Roi de Pruſſe.

3°. Qu'en qualité de Staroſte, il crut dévoir ſervir la République pour la délivrer du joug etranger.

4°. Qu'il n'avoit aucune connoiſſance ſi la Cour de France ſoudoyoit la conſédération.

5°. Qu'il n'avoit jamais excité les priſonniers à la revolte, que ſon déſſein n'étoit autre que de recouvrir ſa liberté ; et que la tyrannie et la cruauté qu'il avoit éprouvé dans les priſons, l'avoient forcé à cette démarche ; que jamais il n'avoit eu intention de s'emparer de la ville de Cazan, conſéquemment qu'il n'en pouvoit avoir aucune autre après la priſe chimérique de cette ville.

Qu'en

6°. Qu'en qualité de priſonnier il ne lui convenoit pas d'être délateur, et conſéquemment qu'il ne dévoit rien répondre à cette queſtion.

7°. Qu'ayant quitté Cazan il s'étoit rendu à Peterſbourg, pour quitter plus facilement cet empire par la voye de quelque navire etranger ; que n'ayant eu d'autre déſſein, il avoit fait paſſer le Major Winbladth pour ſon domeſtique, pour paſſer plus aiſément, et à moins de frais.

8°. Que ſon déſſein de paſſer en Hollande, étoit motivé par la rencontre d'un Capitaine Hollandois qui lui avoit p omis ſon paſſage ; qu'au reſte, il lui étoit égal de paſſer dans aucun pais, pourvu qu'il eut été hors des états de la Ruſſie.

Après cet examen le Comte fut conduit au Fort St. Pierre et St. Paul, et ſeparé du Major Winbladth, il fut mis dans un cachot ſouterrain. Le 23 au matin, troiſième jour de ſa détention, il vit pour la première fois ouvrir ſa priſon, et reçut pour toute nourriture, après trois jours de jeun un morceau de pain et une cruche d'eau ; cette même journée ſur le ſoir il fut retiré de ſa priſon, et conduit par un officier et ſix hommes chez le Comte de Panin, Miniſtre, qui étoit dans ſon cabinet, et qui lui fit cent queſtions l'une après l'autre, ſans lui laiſſer le tems de répondre ; enfin lui montrant pluſieurs papiers par leſquelles il diſoit ſavoir toutes les machinations du Comte, il l'accabla d'invectives atroces, en lui conſeillant d'affirmer tout ce qu'on lui demanderoit dans le conſeil, ſans quoi il ſe mettroit dans un mauvais cas ; après ce conſeil *doux* et plein *d'aménité*,

le

le Comte Panin fit reconduire le Comte en donnant ordre qu'il ſeroit chargé de chaines.

Le 23 il fut tiré dérechef du cachot, et conduit au conſeil ſecret; entré dans la ſalle, il vit une vingtaine de Ruſſes aſſis, ayant chacun une feuille de papier devant lui, et une plume à la main. Le Comte Panin préſidoit à ce conſeil; celui qui faiſoit la fonction de procureur, relut toutes les queſtions qui avoient été faites par le Comte Ciecſerin, au Comte de Benyowſky, ainſi que ſes réponſes; le Comte Panin ordonna enſuite au Comte de prêter ſerment ſur ce que toutes ſes réponſes etoient conformes à la verité; ce que le Comte fit auſſitot. Après ce préliminaire, le Comte Panin dit au Comte de ſe retracter de ſon ſerment et d'avouér la vérité, ſans quoi il ſeroit mis à la queſtion; cette ménace qui fait fremir l'homme le plus innocent, remplit de ſentiments irrités le Comte, qui répondit à ce miniſtre qu' en qualité de juge il ne dévoit pas faire le metier de bourreau; que la juſtice ne dévoit jamais avoir recours aux peines afflictives, avant d'avoir convaincu l'accuſé; que d'ailleurs le conſeil ayant propoſé au Comte de ſe purger, par un ſerment, il dévoit le convaincre par des preuves de fauſſeté, ou qu' autrement tout procédé violent contre lui, ſeroit un acte de barbarie, auquel il ne croiroit jamais que ſa Majeſté l'Impératrice voulut ſe prêter. Cette réponſe du Comte, qui fut écrite mot-a-mot par le ſecretaire, fit que pluſieurs membres du conſeil prirent le parti du Comte, contre l'opinion du Comte Panin; en ſa préſence ils dirent que le priſonnier

nier n'étant convaincu que d'avoir voulu déſerter, il ne pouvoit être condamné comme criminel d'état. Cet avis fut terminé par une diſpute qui s'eleva entre les aſſeſſeurs; et le Comte fut reconduit à la priſon, de laquelle il fut tiré de nouveau le 25 au matin, et ramené en préſence du conſeil; il fut confronté ce jour avec un gentilhomme Ruſſe, que le Gouverneur de Caſan avoit envoyé à Peterſbourg pour être examiné par ce conſeil; le malheureux fut celui même qui accuſa le Comte auprès du Gouverneur de Caſan, il ſoutint au Comte devant le conſeil qu'il avoit eu connoiſſance du complot, que les Ruſſes avoient formés contre le gouvernement, qu' il les avoit excités et que c'étoit lui même encore qui avoit promis au parti mécontent, de les aider avec tous les priſonniers. Sur cette accuſation le préſident ordonna au Comte de répondre, ce qu'il fit en diſant franchement qu'il avoit bien entendu dans pluſieurs compagnies de la nobleſſe tenir des propos contre le Gouverneur de Cazan; que cette nobleſſe lui avoit effectivement fait des propoſitions formelles, de ſe lier au parti des mécontents, et d'engager dans leurs intérets tons les priſonniers; mais que comme il ne lui convenoit pas en qualité de priſonnier, d'être délateur, il avoit gardé le ſecret, et qu'au reſte, ſur les propoſitions qui lui avoient été faites par les mécontents, il avoit répondu directement, que les priſonniers n'entreprendoient rien contre le gouvernement, encore monis contre les intérets de l'Impératrice; que ce n'etoit pas pour eux de s'ingerer dans les prétenſions de la nobleſſe

bleſſe Ruſſe, qui ſeules dévoient décider la querelle, et que les priſonniers ſouffriroient patiemment leur ſort; mais que la nobleſſe mécontente dans le ſeul cas qu'elle les mettroit en liberté, pourroit compter ſur eux.

Le Ruſſe lui même reconnu pour véritable l'aveu du Comte. Après cette confrontation le Comte fut amené à ſa priſon, de laquelle il ne fut tiré que le 29 pour recevoir ſon jugement définitif. D'abord au commencement de la ſéance de ce conſeil, le préſident menaça le Comte de lui faire ſubir la queſtion; mais ne pouvant le convaincre que de déſertion, il propoſa au Comte de ſigner un revers, par lequel il s'obligeroit de ne jamais ſervir contre les Ruſſes, de ſortir de cet empire ſans délai; et de n'y jamais rentrer ſous peine de la vie, à condition que le Comte Panin promit la liberté au Comte, qui n'heſita pas à ſigner ſon revers, dont voici la teneur.

Je ſouſſigné, reconnois, qu'ayant été arrêté dans ma fuite de Cazan à mon paſſage à Peterſbourg, ſa Majeſté Impériale de toutes les Ruſſes, par ſa clémence naturelle m'ayant fait grace, je donne le préſent revers de ne jamais ſervir aucune puiſſance contre les armées de ſa Majeſté Impériale: et qu'étant libre, je quitterai pour jamais ſes états, m'obligeant ſous peine de ma vie, de n'y point rentrer ſous prétexte que ce puiſſe être. Fait à Peterſbourg le 22 Novembre, 1769.

Le Comte après avoir ſigné un tel engagement au lieu d'être remis en liberté, fut reconduit en ſa priſon, de laquelle il ne fut tiré que le 4 Décem-

bre, vers les deux heures après minuit, quand un officier avec ſept ſoldats, vint l'en tirer en ordonnant qu'on lui ota ſes chaines et qu'on l'habilla en péliſſe de peaux de mouton; enſuite il lui fit remettre les fers aux pieds, le conduiſit dans la cour où il fut jetté ſur un traineau attelé de deux chevaux, qui partirent auſſitôt avec la plus grande viteſſe. La nuit ne permit pas au Comte de diſcerner les objets, mais le bruit de pluſieurs ſonnettes lui fit juger qu'il étoit encore ſuivi de pluſieurs traineaux, ce qui lui fit faire bien des réflexions ſur ſa fatale deſtinée.

Au commencement de ſon voyage, il conçut l'eſpérance qu'on le renvoyoit en Pologne; mais avec le jour, ayant reconnu pluſieurs villages, par où il avoit paſſé en venant de Cazan, il fut déſabuſé, et conclut de là que ſon ſort étoit d'être exilé en Siberie.

A la ſtation du midi le Comte reçut un morceau de pain ſec pour ſa nourriture, mais déſcendant de ſon traineau pour en monter un autre, il apperçut le Major Winbladth qui étoit le compagnon de ſon infortune; le froid exceſſif fit ſouffrir au Comte des douleurs aiguës cauſées par ſes bleſſures; et il étoit preſque glacé, quand le commandant du convoi le fit déscendre, pour paſſer la nuit dans un hameau; ayant repris ſes ſens, il ſe trouva avec ſon compagnon le Major Winbladth, qui n'étant pas bleſſé ſupportoit mieux la rigueur de la ſaiſon. Dans leurs malheurs communs ils eurent la ſeule conſolation, de ſe voir, et de ſe communiquer leurs réflexions.

Le

Le commandant Ruſſe, Prince Maneow, Lieutenant des troupes du Sénat, ſenſible à leur état déplorable, leur confia, qu'il avoit ordre de les conduire à Moſcow, d'où ils ſeroient enſuite tranſportés à Tobolzk, et de là enfin à Kamchatka, lieu deſtiné pour les exilés; il pouſſa ſa politeſſe juſqu'a les faire manger avec lui.

Rendus près de Moſcow, leur conducteur les quitta et revint avec des traineaux, et un détachement de ſeize ſoldats conduit par un Lieutenant qui releva le Prince Maneow, et fit pourſuivre la route. Le 13 de Décembre, arrivé à Volodomir, ils atteignirent quatre traineaux chargés de quatre exilés deſtinés auſſi pour paſſer leurs jours à Kamchatka; et depuis cette ſtation ils eurent la conſolation de ſe trouver en compagnie. Le Comte qui poſſédoit bien la langue Ruſſe, fut inſtruit de l'état de chacun de ces quatres priſonniers; l'un fut Vaſſili Vaſſilics Panow, Lieutenant des Gardes; le ſecond Hippolite Stepanow, Capitaine d'Infanterie; le troiſième, Aſaph Baturin, Colonel d'Artillerie; et le quatrième Ivan Juanies Solmanow, Secretaire du Sénat de Moſcow. Leur eſcorte montoit à quarante ſix ſoldats de Volodomir; ils furent conduits à Nizney Novogrod, où ils arriverent le 18; de là ils furent trainés à Kuzemodemjazkoy, ville où leur eſcorte fut renforcée de cent cinquante cavaliers, pour paſſer plus ſurement le gouvernement de Cazan, qui étoit troublé par les incurſions des tartares, qui depuis le départ du Comte avoient déjà commis pluſieurs hoſtilités; et chez leſquels un parti de priſonniers déſer-

tés de Cazan s'étoient réfugiés, ce qui fit que le commandant de l'eſcorte ne ſéjourna dans aucun village; il fit diligence juſqu'a la ville de Malmitz, ſituée ſur le bord de la riviére Viattka, d'où le renfort de l'eſcorte les quitta. De Malmitz ils furent trainés à Saragut, et de là à Kunzir, de Kunzir, à Tuninkz, et de là enfin à Tobolczk ville capitale de la Siberie, diſtante de ſept cent quatre-vingt lieues de Peterſbourg.

A leur arrivée ils furent logés dans la ville, ſéparément, chacun avec ſa garde; le Gouverneur, Comte Denis Juanovicz Cſecſerin, frere du Lieutenant Général de Police de Peterſbourg, homme auſſi humain que poli, non ſeulement fit délivrer les exilés des fers, mais même il leur donna toutes ſortes de ſecours, juſqu'a leur faire fournir du linge; et comme il avoit été touché de la miſére de ces malheureux, il leur accorda la permiſſion de paſſer quatorze jours en cette ville, pour retablir leur ſanté délabrée par la faim et la rigueur de la ſaiſon. Tout le tems que les priſonniers demeurerent à Tobolczk, il leur faiſoit fournir la nourriture de ſa propre cuiſine; et à leur départ il envoya à chacun d'eux, la ſomme de cinquante roubles avec une proviſion d'eau de vie; il leur fit encore préſent de cinq cent livres de tabac, marchandiſe de grand prix à Kamchatka.

Nous quittons en cet endroit la rélation que nous avons recueillie ſur les aventures du Comte; et nous donnerons la ſuite telle qu'elle nous eſt parvenue écrite de ſa propre main.

JOURNAL

JOURNAL
DU
VOYAGE
DU
COMTE DE BENYOWSKY
EN SIBERIE,
Exilé par le *Sénat* de *Peterſbourg* à *Kamchatka.*

CHAP. I.

Introduction. Le Comte arrive à Tobolczk, Ville Capitale de la Siberie. Humanité du Gouverneur. Départ de cette Place. Villages ſur la Route. Ville de Tara. Riviére et Ville de Tomſky. Les Tartares s'intéreſſent en Faveur des Exilés. Propoſition au Comte de s'èvader en la Chine, à laquelle ſes Bleſſures l'empechent d'acceder. Préſent des Tartares aux Exilés. Conduite déſintéréſſée de leur Conducteur.

NÉ d'une famille illuſtre de la Hongrie, ayant ſervi les états de la république de Pologne avec quelque diſtinction, j'eus le malheur d'être fait priſonnier par les Ruſſes les armes à la main, après

avoir reçu dix ſept bleſſures. La fatalité de mon ſort, m'ayant laiſſé eprouver toutes les calamités et horreurs d'une tyrannie, m'a conduite de priſon en priſon, et à la fin au malheureux état d'eſclavage. Exilé par le Sénat de la Ruſſie en Kamchatka, et chargé de fers, je fus conduit à Tobolczk, ville capitale de la Siberie, compoſée d'environ cinq cent maiſons, habitées par des Ruſſes et des Tartares, ſituée au pied d'une montagne et dominée par un chateau élevée au deſſus de cette montagne, dans lequel le governeur fait ſa réſidence.

La garniſon de cette ville eſt ordinairement compoſée de deux régiments d'infanterie et trois eſcadrons de cavalerie, et de deux à trois cent Coſaques. Le Gouverneur de Tobolczk, Comte Denis Juanovicz Cſecſerin, homme auſſi généreux qu'humain, dès la première journée de mon arrivée, me fit oter les fers, et après m'avoir fait logé, me combla de milles bontés, et les étendit auſſi ſur Monſieur de Wynbladth, le compagnon de mes malheurs, un officier Major de la confédération, qui ayant ſuivi mon ſort, fut exilé avec moi. La plus grande faveur que j'obtins du Gouverneur fut ſans contredit, celle de pouvoir faire uſage du papier et de la plume pour diſſiper mes ennuis. Inſtrument précieux de l'ombre de la liberté! Don ineſtimable de l'art que l'on ne ſait eſtimer qu'après l'avoir perdu! Je jouirai donc de toi en m'entretenant avec moimême, et en tranſmettant à la poſterité mes penſées et mes plaintes.

Etant

Etant arrivé à Tobolczk le 20 de Janvier, 1770, et n'ayant quitté cette ville que le 4 de Fevrier, j'eus le bonheur par les ſoins et bontés de Monſ. le Gouverneur, de recouvrer mes forces et ma ſanté, pour pouvoir ſoutenir le voyage avec plus de courage. Le Gouverneur, après m'avoir comblé de bienfaits amſi que mes cinq compagnons d'exil, nous expédia pour notre deſtination, ſous l'eſcorte d'un Sottnik de Coſaques, ayant vingt quatre Coſaques à ſes ordres, en nous faiſant ſavoir que notre conducteur avoit ordre de nous traiter avec douceur; nous partimes donc le 4 de Fevrier, 1770, de Tobolczk avec ſeize traineaux, de maniére que nous avions un traineau pour nous conduire deux enſembles excepté le commandant qui avoit le ſien pour lui ſeul. La première ſtation qui nous fimes fut à Sobulak, village habité entiérement par des Tartares; notre commandant nous logea tous avec lui dans une maiſon, et nous promit qu'il en uſeroit ainſi pendant toute la route; nous mangeames avec lui; et on auroit pris les Coſaques pour nos valets, par l'attention particuliére de notre conducteur, qui leur ordonna de nous ſervir; ſon exemple fit que toute la troupe s'empreſſa à nous procurer toutes ſortes d'agréments, et la diſpoſition que nous découvrimes en eux en notre faveur, nous fit eſpérer un voyage heureux, et auſſi agréable qu'on pouvoit l'eſpérer dans une état d'eſclavage.

Le 5 nous repartimes de Sobulak pour continuer notre route, et nous ne nous arrêtames qu'a midi près d'une riviére nomma Supkra, pour rafraichir les

chevaux. Notre conducteur pendant que ſa troupe étoit occupée à chercher quelques vivres dans les hameaux voiſins, nous conta qu'il étoit fils d'un Colonel Suédois, qui avoit eu le malheur d'être exilé ; et qu'étant né en Siberie, il avoit été enrolé parmi les Coſaques, dont il étoit Sottnik *, que depuis ſon grade d'officier il s'étoit toujours attaché à obtenir le commandement des eſcortes des exilés, parcequ'il goutoit une ſatisfaction extreme, de pouvoir adoucir la rigueur de leur ſort ; effectivement la maniére franche et loyale de cet officier, nous confirma qu'il ne diſoit autre choſe que ce qu'il penſoit, et c'étoit pour moi une vraie conſolation d'être entre les mains d'un homme ſenſible et vertueux. De Supkra nous continuames notre route en côtoyant la riviére Jrtieſh, et nous arrivames à la bourgade de Berenowſky, où nous paſſames la nuit. Nous trouvames en cet endroit une vingtaine d'exilés qui nous regalerent de poiſſons : ces malheureux nous inſtruiſirent qu'il y en avoit dans la ſeule province de Tobolczky, plus de vingt deux mille, reduits à chercher leur ſubſiſtance par la chaſſe. De Berenowſky nous repartimes le 6, et arrivames fort tard dans la nuit à Iſirga, village compoſé d'une quinzaine de maiſons habitées par des exilés, parmi leſquels, je rencontrai un Hongrois de nation, qui me dit avoir été Major au ſervice de la Ruſſie dans un des régiments d'Huſſards, commandé par le Général Hovarth, et d'avoir eu le malheur d'être exilé ſur ce qu'il avoit fait ſa démiſſion

* Commandant de cent hommes.

pour

pour retourner dans ſa patrie ; il m'aſſura qu'il étoit gentilhomme de ſon origine de la famille d'Oroſz. Ne riſquant rien en m'entretenant avec cet infortuné dans la langue Hongroiſe, que perſonne n'entendoit que lui et moi, je lui fis des queſtions ; entre autres, comment ſe peut il faire lui dis-je, qu'un auſſi grand nombre d'exilés, reduits à la derniére miſére, n'ayent pas déjà tentés quelque entrepriſe pour ſe ſauver? A quoi il me répondit, que pluſieurs de leurs compagnons avoient déjà tenté de ſe rendre vers la Perſe; mais qu'ayant été rencontrés par les Tartares Nogais, ils en avoient été maſſacrés ; que cet evenement avoit intimidé les autres et les empêchoit de ſuivre leur exemple ; d'ailleurs il me fit connoitre tant d'obſtacles que je fus enfin convaincu de la grande difficulté de pouvoir ſe ſauver de l'exil de Tobolczk ; et je ſentis une joye extreme que ma deſtination me menoit à Kamchatka, ſitué ſur le bord de la mer, quoique je ſuis perſuadé qu'il n'y a aucun pais dans lequel on ne puiſſe établir ſa liberté, dès que l'on ſoit parvenu à établir une ſociété d'hommes réſolus, et inſpirés de l'amour de l'indépendance.

Le 7, après avoir paſſé la riviére Iſirga, nous arrivames à Juſka, village habité par des Tartares qui nous regalerent de lait de jument et de chair de cheval. Le froid exceſſif et le vent qui tourbillonnoit avec les neiges qui tomboient en grandes quantités, forcerent notre commandant de paſſer quatre jours en ce village ; et nous ne le quittames que le 11 de grand matin ; vers le midi nous nous arrêtames au bord du fleuve que nous paſſames à gué, et de là nous nous rendimes

rendimes à Ahuſka, village ſitué ſur la riviére du même nom, qui tombe dans le fleuve Jrtiſck; après y avoir paſſé la nuit, nous nous rendimes à Tara, capitale de la province du même nom. Le commandant de notre eſcorte me propoſa de paſſer quelques jours dans cette ville, pour éviter la grande rigueur de la ſaiſon, et pour me repoſer àfin de mieux ſupporter les fatigues dans la continuation de notre voyage que nous ſerions obligé de faire ſans traineaux. Pendant notre ſéjour à Tara, le commandant nous donna la liberté de nous promener dans la ville, et même au dehors; ſon amitié envers nous étoit ſi forte, qu'il engagea le Voivode de nous donner à diner, et enſuite pluſieurs habitants à nous faire des préſents, qui nous donnerent des habits pour la ſaiſon, et une bonne quantité d'eau de vie.

Le 22 enfin nous quittames Tara, et après avoir repaſſé la riviére Jrtiſck, nous nous rendimes à Luky, village habité par des Tartares, d'où enſuite nous continuames notre route à travers de bois immenſes et de très hautes montagnes; elle fut très fatiguante pour nous, et principalement pour moi couvert de bleſſures; nous ne feſions que de très petites journées, obligés de nous coucher au milieu des neiges, et n'ayant d'autre nourriture pour nos chevaux que de la mouſſe. Le 3 d'Avril étant campés ſur la riviére d'Om, nous fumes ſurpris par une bande de Tartares de la Horde de Barabuts; les ayant découvert, nous demandames au commandant des armes pour nous défendre et monterent ſur le champ nos chevaux. Les Tartares s'étant approchés de nous, nous obſerve-

rent

rent un moment, et enſuite paſſerent au grand galop ſans nous inquiéter ; après leur départ nous paſſames auſſi la riviére d'Om, continuant notre marche juſqu'a la riviére de Juakra, ſur le bord de laquelle nous campames dérechef. A la pointe du jour au moment où nous allions monter nos chevaux, nous découvrimes une troupe de gens à pied armés, qui criérent ſur nous dans la langue Ruſſe de les attendre, ce que notre commandant nous fit faire ; à leur arrivée ils nous ſaluerent, et s'addreſſant enſuite au commandant, ils lui firent beaucoup de queſtions ſur notre état ; l'ayant appris ils nous temoignerent leur condoléance, nous informant de leur coté qu'ils étoient nos camarades par le ſort, ayant été exilés en Siberie ; et que depuis dix ans ils ne vivoient que de la chaſſe et de la peche ; leur nombre montoit à ſoixante trois hommes qui paroiſſoient méditer quelque entrepriſe.

Notre commandant qui craignoit leur compagnie, nons propoſa de partir, mais il fut contraint par eux de s'arrêter encore trois jours en ce lieu.

Les chaſſeurs trouvant notre proviſion d'eau de vie excellente, ils ne nous laiſſerent partir qu'a regret ; délivrés enfin de ces gens importuns, nous quittames la riviére Juakra et marchames vers Bogorodekoi, où nous arrivames le 11. De Bogorodekoi nons paſſames le fleuve Oby, et nous nous rendimes enfin le 17 à Tomzky, ville aſſez reguliérement batie, mais peuplée de la plus grande partie de Tartares. Elle eſt ſituée ſur le bord de la riviére Tomſzky, et a pour ſa défenſe une eſpéce de fort, dans lequel réſide le

le Voivode de cette province, ayant à ſes ordres quatre cent ſoldats et huit cent Coſaques. C'étoit Monſ. De Villeneuf, originaire François, Lieutenant Colonel au ſervice de la Ruſſie précédemment exilé, qui commandoit alors: il nous reçut avec humanité, et nous permit ſur les inſtances de notre conducteur de ſéjourner en cette ville juſqu'au 10 du mois de Mai, àfin d'éviter la rigueur de la ſaiſon, qui devenoit d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt toujours extremement humide dans les derniers jours d'Avril, et au commencement du mois de Mai.

Nous paſſames aſſez agréablement notre tems à Tomſzky, parceque les Tartares, inſtruits par notre conducteur que nous avions eu le malheur d'être faits priſonniers de guerre, ayant été attachés à l'armée Turque, ils crurent leur religion intéreſſée à nous ſecourir. Un d'entre eux marchand de peaux de martres zibelines, paroiſſoit s'intéreſſer à mon ſort plus que les autres; il me propoſa de me ſauver vers la Chine, et voulut ſe charger lui même de courir les riſques en m'accompagnant; il me dit être né de la horde de Kantay, du pais de Kalkaz, relevant de la Chine, dont il ſavoit parfaitement le chemin: j'aurois accepté avec joie ſa propoſition, ſi la difficulté et même l'impoſſibilité de faire au moins trois cent lieues à pied, ne m'avoit retenu. L'état déplorable auquel mes bleſſures m'avoient reduit, l'ayant convaincu de l'impoſſibilité d'accepter ſa propoſition, il me combla de préſents, qui, ſoit qu'ils vinſſent de lui ſeul, ou de tous les Tartares de Tomſky, montoient à plus

de

de neuf cent roubles, ſomme que nous partageames entre nous tous, et d'une partie de laquelle nous voulions faire préſent à notre conducteur, qui ne voulut jamais accepter la moindre choſe ; diſant qu'étant arrivé à Kamchatka, nous aurions beſoin de cet argent qui nous deviendroit néceſſaire.

CHAP.

CHAP II.

Départ de Tomſky. Juſka Kraſnoiarſzk. Illimſk. Prix courant de Marchandiſes Européennes et de Fourrures à cette place. Jokutzk. Compagnie privilégié de Marchands en Fourrures. Le Comte forme le Projet de ſa Fuite future de concert avec Monſ. Hoffman. Une Société d'Exilés etablie. Leur départ de Jakutzk, laiſſant Monſ. Hoffman à cette Place. Querelle parmi leur Eſcorte. Conſéquence effrayante de la Mort de Monſ. Hoffman. Les effets heureuſement prevenus.

NOUS quittames enfin la ville de Tomſky le 11 de Mai, et continuames par un pais déſert, rempli de montagnes et de bois, toujours campés dans les neiges, et reduits après quatorze jours d'une marche pénible à regler notre ſubſiſtance à une demie livre de biſcuit par jour; exténués ainſi par la faim et abattus par les fatigues, ayant perdu huit coſaques de notre eſcorte et douze chevaux en chemin, nous arrivames le 18 à Juſka Krſanoiarſzk, ville ſituée ſur le bord du grand fleuve Jeniſea, compoſée d'une trentaine de maiſons, habitées par des Ruſſes exilés. Le fort, plus proprement dit le miſérable reduit, dans lequel eſt placé la maiſon du Voivode, eſt un quarré elevé et bordé de palliſſades; et la garniſon pour ſa défence n'eſt compoſée que de vingt deux ſoldats auſſi exilés.

Le Voivode de cette province, fameuſe par ſa miſére, nous fit loger dans la fortereſſe ; il ne daigna pas même venir nous voir juſqu'a ce que notre conducteur lui eût dit que nous avions deſſein de lui faire un préſent ; ſur cette information, dont notre conducteur nous fit part, Monſieur le Gouverneur nous invita à ſouper chez lui, et ne dédaigna pas d'accepter de nous ſoixante roubles en préſent, et de nous vendre pour une pareille ſomme un petit baril d'eau de vie qui contenoit environ dix-huit bouteilles.

Le 19 au matin le Voivode preſſa notre conducteur de partir avec nous ; et nous le quittames vers le midi. La continuation de notre route ne fut pas plus agréable que celle de Tomſky ; rien ne ſe préſentoit à nos yeux qu'une plaine de neiges parſemée de montagnes, elle devint de jour en jour plus fatiguante pour nous ; nous avions perdus preſque tous nos chevaux, et nous ne paſſames les deux chaines de montagnes qui ſéparent le gouvernement d'Illimſk, de celui de Jeniſeiſk, que mourant de faim, n'ayant pour toute nourriture que l'écorce du bouleau délayé dans de l'eau. Arrivés enfin le 26 jour de notre marche, le 25 de Juillet, ſur le bord de la riviére Angara, nous eumes le bonheur de rencontrer une horde des Tartares Tungus, qui nous donnerent quatre élans, avec une proviſion de poiſſons ſecs, en échange pour du tabac et de l'eau de vie que nous leur donnames.

Le 26 enfin nous arrivames à Illimſk, ville capitale de la province de ce nom, ſituée ſur le bord

de

de la riviére Illima; cette ville jouit d'un commerce aſſez riche, par le dépot des pelleteries, que les exilés gardent juſqu'au paſſage des marchands Ruſſes, qui les achetent en échange pour les proviſions de l'Europe, et les exportent à la Chine; ils gagnent ordinairement 200 par cent ſur les marchandiſes d'Europe; et rendus à la Chine, ils redoublent encore leur gain ſur les pelleteries. Voici à peu prés le Tarif; le marchand vend aux chaſſeurs et exilés en ce lieu, une livre de poudre à canon, trois roubles; une livre de tabac, un rouble et demi; quarante livres de farine, cinq roubles; dix livres de beurre, ſix roubles; un baril d'eau de vie de dix-huit pintes, cinquante roubles; et à proportion de leurs prix, ils achetent une martre zibeline, un rouble; une peau de renard noir, trois roubles; une peau d'ours, un demi rouble; cinquante peaux de petit gris, un rouble; cent peaux de lapins blancs, un rouble; vingt quatre peaux d'hermines, un rouble, &c. &c.

Le Voivode de cette province après nous avoir fait préſent de ſix élans et d'une vingtaine de livres de farine pour notre proviſion, nous expédia juſqu'à Utſkotſkoy, village ſitué ſur le bord de la Lena, où nous fumes embarqués dans des canots faits de l'écorce de bouleau, pour faire notre route plus rapidement, en déſcendant la riviére Lena, qui paſſe à Jakutzk, et traverſant tout le Nord de la Siberie, ſe jette dans la mer glaciale. Notre voyage par eau fut très commode et très agréable par la beauté de la ſaiſon; et nous arrivames très heureuſement à Jakutzk, le 20 d'Aout, où nous fumes tous logés dans une

une maiſon, n'ayant chacun de nous pour notre garde que quatre ſoldats, commandés par une Sergent, qui releva notre conducteur.

La ville de Jakutzk, ſituée ſous le ſoixante-deuxième dégré nord, eſt la capitale d'une province du même nom : elle eſt compoſée de cent trente maiſons, et d'une fortereſſe, le tout bati en bois : elle n'eſt habitée que par des exilés, ou coſaques, eſpéce de milice que le gouvernement a formé, en enrolant tous les enfans mâles des Suédois et Allemands anciennement exilés en Sibérie. Cette troupe eſt ordinairement emploiée par le gouvernement, pour lever les tributs ſur les Tartares ſoumis à la Ruſſie ; leur nombre montoit en l'année 1764 à douze mille hommes armés.

Pendant notre ſéjour, je fit connoiſſance avec pluſieurs marchands Grecs, auxquels l'Impératrice avoit accordé le privilege excluſif du commerce de pelleteries en cette province, moyennant une ſomme de trente mille roubles ; ils m'aſſurerent qu'en ſus de cette ſomme, ils gagnoient encore près de quatre-vingt mille roubles ; mais qu'étant obligés de partager cette ſomme avec les Gouverneurs et les Miniſtres, pour le maintien de leurs droits, ce commerce ne leur procuroit plus de ſi grandes avantages, ſur tout depuis trois ans, que la guerre de la Turquie avoit miſe des entraves à ce commerce. Ayant encore fait connoiſſance avec pluſieurs exilés, je fus inſtruit qu'il y avoit dans cette ville trente cinq officiers exilés ; je fus inſtruit de même que leur nombre montoit dans cette ſeule province, à quatre cent vingt-cinq hommes ; tous ces malheureux ſe plaignoient du dé-

part de Monſieur de Brin, François de nation, Colonel au ſervice de la Ruſſie, qui depuis cinq ans avoit été Voivode de cette province, et qui malheureuſement pour eux, venoit d'être relevé par un Ruſſe, auſſi cruel et barbare que ſon prédéceſſeur étoit bon et généreux.

Le troiſième jour de mon arrivée en cette ville, je reçus une viſite du Sieur Hoffman, chirurgien envoyé de Peterſbourg à Kamchatka, pour y exercer ſon état en qualité de Chirugien Major du Gouvernement, avec mille cinq cent roubles d'appointement. Dès ſa première viſite et mon entrevue avec lui, je lui reconnus dans la converſation un eſprit pénétrant, et un naturel bon et ſenſible. La narration que je lui fis de mes malheurs et l'excés de barbarie ſous laquelle je gémiſſois, pénétrerent ſon cœur, et comme il regardoit ſa miſſion à Kamchatka comme un exil, il ne balança pas de me dire le premier, qu'il ſeroit d'avis qu'étant rendus à Kamchatka, nous ſongeaſſions à nous ſauver par mer, ſoit au Japon ſoit à la Chine, et qu'il ne voyoit d'autre difficulté que celle de s'aſſurer d'un marinier pour conduire la barque, dont il ſe propoſoit de faire l'acquiſition ſous pretexte de l'employer à la peche ; cette propoſition m'ayant fait connoitre qu'il étoit décidé de ſuivre mon ſort, je lui dis qu'il dévoit être tranquille ſur la conduite de la barque, qu'ayant déjà fait pluſieurs voyages par mer, je me ſentois aſſez de capacité pour conduire un navire n'importe où; au reſte que j'étois charmé de le voir dans cette réſolution, laquelle j'avois moi même conçue et formée du moment que j'appris mon exil pour Kamchat-

ka; et pourvû qu'il perſiſtât et garda le plus profond ſecret, je lui répondois de l'exécution.

Dès ce jour, nos entretiens ne rouloient que ſur les moyens d'aſſurer notre évaſion, et je n'eus rien à hazarder d'en faire l'ouverture à mes compagnons, qui m'avoient marqués dans toute la route une déférence particulière, et qui s'affermiſſoient par la jonction de Monſ. Hoffman, qui ſe lia par ſerment à nous.

C'étoit le 27 d'Aout que la compagnie m'élut pour ſon chef. Elle étoit compoſée de Monſ. Hoffman, Winbladth, Major; Panow, Capitaine; Hippolite Stephanow, Capitaine; Baturin, Colonel; Sopronow, Secretaire. L'ardeur commun de nous voir à portée d'exécuter notre deſſein, nous pouſſa à faire des démarches auprès du Voivode pour nous expédier plus promptement à Ochoczk, port de mer en Sibérie d'où nous dévions être embarqués pour être conduits à Kamchatka. Il ſatisfit avec empreſſement à notre déſir, et nous expédia le 29 du même mois, ſous l'eſcorte de deux Sottniks, ou capitaines, qui avoient douze Coſaques à leurs ordres; malheureuſement Monſ. Hoffman ne put pas partir avec nous, étant retenu par le tranſport de ſes effets. A notre départ de Jakutzk nous fumes conduits preſque par tous les exilés, qui à notre ſortie de la ville, nous regalerent d'un bon diner ſur le bord de la rivière de Lena. Parmi ces malheureux étoient deux Seigneurs Ruſſes de la famille de Gurgiew, tous deux jeunes, et ayant ſervis dans les gardes de l'Impératrice, exilés par ſon ordre à l'occaſion de la mort du dernier Empereur. La nouvelle manière de voyager ſur des

traineaux menés par des élans, fut assez agréable pour nous; la viteſſe et la légéreté, avec laquelle ces animaux courent, eſt difficile à concevoir, et leur nourriture eſt encore bien plus ſurprenante; ces animaux, avec une poignée de mouſſe et de l'urine, ſoutiennent la fatigue pendant trois à quatre jours.

Le ſixième jour de notre départ, nous arrivames ſur le bord de la rivière de la Tola, où nous fumes contraints de ſéjourner deux jours, parceque notre conducteur s'étoit occupé à viſiter les chefs Tartares de la horde de Jakutti, pour extorquer d'eux des préſents dont ils apporterent une aſſez grande proviſion en martres, en renards, et rozomaks, eſpéce d'animal particulier qui ne ſe rencontre que dans cette province; ſa figure eſt à peu près la même que celle de nos loups en Europe; ſon poil eſt auſſi le même, excepté qu'il eſt d'un noir luiſant; les femmes en Sibérie portent des bonnets de ſa peau.

Le 3 de Septembre nous paſſames la rivière de Tola, et continuames notre route tranquillement juſqu'au paſſage de cette rivière, ſur les bords de laquelle nos conducteurs établirent notre camp pour paſſer leur tems à jouer entre eux; occupation à laquelle ils ſe ſont beaucoup livrés depuis notre ſortie de Jakutzk; mais qui jetta le trouble parmi eux par la vivacité d'un des Coſaques, qui ayant perdu toutes ſes proviſions en jouant contre ſon chef, lui manqua de reſpect, ſur quoi ſon conducteur voulant le punir, ordonna aux Coſaques de le garotter et de lui donner cent coups de fouet. Les Coſaques au lieu d'exécuter les ordres de leur commandant, s'attacherent à ſa

perſonne, et après l'avoir dépouillé tout nud, lui appliquerent plus de trois cent coups; cette opération à laquelle nous n'avions aucun part, nous rejouit cependant un peu.

Cette aventure fut bientot ſuivie d'une allarme pour nous, ayant appris par un Coſaque expédié de Jakutzk, la mort de Monſ. Hoffman, qui nous fit le détail qu'après ſon décés, le Gouverneur avoit trouvé chez lui quelques papiers intéreſſants, et qu'il les envoyoit au Gouverneur d'Ochoczk avec un paquet pour remettre à notre conducteur à l'addreſſe de Monſ. Pleniſner, commandant de cette ville, en lui recommandant de ne pas nous envoyer à Kamchatka; cette rélation nous perſuada, ou'que le Sieur Hoffman avoit écrit quelques lettres à ſes amis à Peterſbourg, par leſquelles il les inſtruiſoit de ſon projet, ou qu'il avoit fait quelques notes rélatives à notre affaire; après tant de ſuppoſitions nous conclumes que le Gouverneur ſoupçonnoit quelque choſe, s'il n'étoit pas entièrement convaincu de notre projet, et que c'étoit en conſéquence qu'il avoit expédié des dépeches au Gouverneur d'Ochoczk, ſur leſquelles nous pouvions étre reſſérés et empriſonnés de nouveau; dans cette circonſtance, je propoſai à mes compagnons de nous ſaiſir du paquet, de changer le contenu par l'addreſſe de Monſ. Sophronow, qui étant ſecretaire pourroit ſuppoſer une lettre à notre avantage dans le paquet; ma propoſition fut acceptée par mes compagnons, et nous nous décidames ſur le champ d'emploier tous les moyens pour l'exécuter; l'occaſion ſe préſenta bientot. C'étoit le 11 de Septembre au moment que

nous paſſames le fleuve Aldan dans des batteaux mettant nos élans à la nage, le batteau, dans lequel étoit notre conducteur chargé des dépeches, fut renverſé par la malice des Coſaques, qui après l'avoir bien étrillé vouloient encore lui jouer un tour pour ſe débarraſſer de lui entièrement; heureuſement pour lui qu'il ſavoit bien nager, il gagna la rive auſſitot. L'empreſſement avec lequel j'allai à ſon ſecours, et la défiance qu'il avoit des Coſaques l'attacherent à moi, parcequ'il voyoit que mes compagnons avoient une déférence pour moi, et que je pourrois lui être très utile pour le defendre en cas que les Coſaques voudroient encore entreprendre quelque choſe contre lui.

Le paſſage de l'Aldan obligea nos conducteurs de faire halte pour ſecher leurs hardes, et je profitai de ce moment pour les regaler d'eau de vie, en les engageant au jeu, mon ſtratageme me réuſſit ſi bien qu'après avoir conſommé neuf pintes d'eau de vie ils ſe trouverent tous endormis; pendant leur ſommeil, nous nous ſaiſimes des dépeches, que nous trouvames conçues de manière à nous faire paſſer très mal notre captivité; et nous bénimes le hazard qui nous avoit fourni l'occaſion d'en profiter. Voici la lettre du commandant de Jakutzk à celui d'Ochoczk.

" Les deux Szottniks, Koloſow et Roſtarguew,
" vous remettront ſix priſonniers d'état, envoyés
" par ordre du Sénat en exil à Kamchatka, que
" vous devez enfermer tout de ſuite dans les priſons,
" en attendant que je vous envoye des informations

" plus

" plus amples, ſur leur conduite, et leurs deſſeins ;
" àfin que vous les puiſſiez examiner avec toute la
" rigueur poſſible ; voici ce que je ſais d'eux juſqu'à
" préſent ; arrivés à Jakutzk j'eus pitié de leur ſort,
" et je leur permis la liberté de ſe promener dans la
" ville ; ils ont abuſés de ma bonté en excitant plu-
" ſieurs exilés à la revolte, un principalement par-
" mi eux nommé Maurice Auguſtovicz, a eû l'eſ-
" prit de ſéduire, et de mettre dans ſes intérets, le
" chirurgien Hoffman, qui avoit promis de ſe lier
" à lui à Kamchatka, pour lui procurer un navire
" àfin de pouvoir ſauver tous les exilés de Kam-
" chatka ; je me ſuis inſtruit de cet abominable
" projet par un des exilés auquel le Sieur Hoffman
" en avoit fait confidence avant ſon décés. J'ai
" trouvé pluſieurs papiers après ſa mort que je ne
" puis comprendre, étant écrits en Allemand et
" que je vous envoye ; peut etre y découvrirez vous
" davantage ; mais ſuppoſant que ces malheureux
" n'ayent eu d'autres deſſeins que de ſe ſauver (ce
" que je ne crois pas) vous devez ſévir contre eux,
" et je vous conſeille de ne pas les expédier cette
" année à Kamchatka ; j'inſtruirai par mes pre-
" mières dépeches le Sénat de ce fait, en deman-
" dant ſes ordres que vous ne pourrez recevoir que
" dans un an."

Nous examinames les autres papiers du Sieur Hoffman, mais nous n'y trouvames rien qui put nous découvrir, et il n'y avoit que la lettre du Gouverneur qui auroit pu nous nuire ; c'eſt pourquoi nous nous contentames de changer la lettre du comman-

dant de Jakutkz, et de la renfermer avec les autres papiers dans les mêmes dépeches; celle que nous lui tranſmettions fut de la teneur ſuivante.

" Monſieur,

" Les deux Szottniks, Koloſow et Roſtarguew, " vous remettront ſix priſonniers d'état envoyés par " ordre du Sénat en exil à Kamchatka; ayant fait " connoiſſance avec eux, ils m'ont inſpirés un cer- " tain intéret, et je les crois tous gens d'honneur; " ſur tout les deux étrangers, qui ne dévroient être " que priſonniers de guerre; mon penchant à ſe- " courir les malheureux m'engage de vous écrire en " leur faveur; ne ſeroit il pas poſſible de leur " accorder une certaine liberté dans votre ville, pour " les conſerver de la contagion ſcorbutique, maladie " affreuſe qui fait tant de ravages dans votre port? " Vous ne riſquez rien en accordant à ces infortunés " certaine liberté, car il leur eſt impoſſible de tra- " hir votre confiance. Le Sieur Hoffman chirur- " gien, qui dévoit paſſer à Kamchatka, vient de " mourir, et je n'ai perſonne pour le remplacer; il " y en a un parmi les priſonniers qui s'entend à ce " metier; je ne vois pas d'inconvenient à le recom- " mander au Gouverneur de Kamchatka, qui n'en " ayant pas d'autre, ſera rejoui de pouvoir s'en ſervir. " Les papiers ci-joints, ſont ceux du défunt Hoff- " man; je vous les envoye pour les faire traduire, " et tirer quelque éclairciſſement ſur ſa ſucceſſion, " parceque je crois qu'il avoit quelques intérets " dans la compagnie des chaſſeurs. Je vous ſou- " haite toute proſpérité, &c."

Après

Après avoir exécuté ainſi notre projet, nous nous tranquiliſames, et notre ſatisfaction fut au comble, quand nous nous aſſurames après le reveil de nos conducteurs, qu'ils n'avoient rien remarqués ſur le changement des paquets; nous continuames ainſi notre route aſſez paiſiblement, juſqu'à la rivière Inna, ſur le bord de laquelle nous arrivames le 20 de Septembre; la quantité prodigieuſe de poiſſons que nous découvrimes dans cette rivière, fit que nous nous arrêtames deux jours; nous ne partimes qu'après avoir fait une aſſez grande proviſion; nous quittames enfin cette rivière, et continuames notre route conſtamment droit vers l'eſt; nous paſſames de très hautes montagnes, et des affreux précipices; paſſant par les ſommets des dites montagnes nous fumes ſaiſis et perclus d'un froid ſi violent, que deux de nos conducteurs tomberent morts et gelés.

CHAP.

CHAP. III.

Village de Judoma. Traineaux attelés de Chiens. Arrivée à Ochoczk. Déſcription de cette ville, de ſon Port, et de l'Etat de ſon Commerce. Les Exilés s'embarquent pour Kamchatka. Leur Traverſée dangereuſe.

LE 29, nous atteignimes un village compoſé de ſix maiſons, habitées par des exilés, qui eſt ſitué ſur le bord de la rivière Judoma, c'eſt en cet endroit que l'on nous fournit des traineaux attelés par des chiens, pour continuer notre route à Ochoczk; quoique Judoma ne ſoit compoſé que de ſix miſérables maiſons, ce lieu eſt très renommé; car c'eſt le rendézvous de pluſieurs nations Tunguſes et quelques hordes de Mongols, qui viennent faire le trafic avec les chaſſeurs [Promiſleny]. C'eſt par cette voye d'interlope que les plus belles pelleteries paſſent à la Chine, ſans payer aucun droit; et il ſeroit difficile au gouvernement d'arrêter la correſpondance de cette interlope, tous les Coſaques et leurs chefs y étant intéreſſés, on les voit au nombre de quatre à cinq cent, armés et aſſemblés à Judoma; d'ailleurs il eſt de la politique du gouvernement de fermer les yeux ſur cette contravention, car il ſeroit dangereux de conduire au ſoulevement les Sibériens; la moindre etincelle armeroit les habitans, et ſi ce cas arrive

un

un jour, la Sibérie ſera perdue pour jamais pour la Ruſſie.

Partis de Judoma nous paſſames une terrible chaine de montagnes, et ce voyage nous fatigua à l'excés, parceque nous ignorions entièrement la manière de mener les chiens, et il m'arriva plus d'une fois de faire la chute de plus de ſoixante pieds de hauteur avec les chiens et le traineau enſemble; heureuſement comme on ne peut tomber dans ce pais que ſur la neige, j'étois donc quitte à chaque chute pour quelques contuſions; après ſe fatal paſſage des montagnes, notre route fut plus agréable, car nous côtoyames ſans riſque la rivière d'Urak; en verité, ſi ma poſition n'eut pas été auſſi miſérable, j'aurois pu gouter quelque ſatisfaction par la vue; car la perſpective des montagnes immenſes parſemées ſur une vaſte étendue d'une mer de neige, offroit à la vue une belle horreur.

Le 16 Décembre enfin nous arrivames à Ochoczk, où nous fumes conduits d'abord à la Chancellerie, et de là à nos quartiers reſpectifs; ayant reçu chacun de nous pour ſa garde quatre Coſaques et un Attaman ou Caporal. Le commandant de cette ville et de la province entière, étoit Monſ. Pleniſner, né Courlandois, exilé du tems du regne d'Eliſabeth. J'ignore ſi c'eſt à notre ſtratageme d'avoir ſuppoſé la lettre du Voivode de Jakutzk, ou à ſon caractère naturel, que je dois attribuer la bienveillance avec laquelle il uſa envers nous; car du premier jour de notre arrivée nous fûmes très bien logés chez des bourgeois aiſés, et on nous intima que nous pouvions

vions jouir d'une pleine liberté, et ſortir quand il nous plairoit de nos quartiers, pourvu que nous fuſſions accompagnés par un garde.

La ville d'Ochoczk eſt ſituée au cinquante-neuvième dégré, dix-ſept minutes de latitude ſeptentrionale, et à trois cent quarante-huit dégrés dix minutes du meridien de Kamchatka : elle eſt très chétivement bati en bois, ſur le bord de la rivière Ochota, dont l'embouchure eſt deffendue par une prétendue fortereſſe, qui n'eſt qu'un ſimple quarré entouré de palliſades, ayant ſur chaque angle un canon de quatre ; néanmoins, la garniſon de cette fortereſſe eſt compoſée de quatre cent quatre-vingt ſoldats, tous exilés des troupes Européenes. La ville eſt compoſée de trois cent vingt-deux maiſons habitées par des exilés, qui depuis 1741, époque de l'expédition du Capitaine Beering, ont étés attachés à la marine ; leur nombre peut monter à neuf cent hommes. Cette ville eſt le veritable entrepôt du commerce de Kamchatka. Le Commandant de cette ville eſt nommé chef de tous les colleges, dont il y en à quatre établis à Ochoczk, ſavoir le College de l'Amirauté, le College de Guerre, le College de Commerce, et le College de Police et d'Adminiſtration. Ces nomenclations m'en impoſêrent du premier abord ; mais le charme diſparut bientot, reconnoiſſant les membres qui compoſoient ces fameux conſeils pour des brutes, dont tout le mérite exiſtoit dans une crapule et une débauche continuelle. J'ai vu ſouvent pluſieurs des membres cinq à ſix jours ſans ſe déſſouler. Les riches pelleteries

que

que les peuples Korakes, Lamuthes, et Tunguſes, ſoumis au gouvernement Ruſſe, et dont le nombre monte à quarante-deux mille ames, payent en tribu au gouvernement, et dont l'impoſition varie arbitrairement, ſelon les intérets des membres qui alternativement rempliſſent les charges de collecteurs, leur donne des moyens de ſe pourvoir à tel prix que ce ſoit de boiſſons fortes: ils noyent tous leurs chagrins dans l'eſprit de vin.

Depuis deux années on à elevé ſur la pointe qui ferme l'entrée de la rivière, une batterie ſeparée de la fortereſſe, pour ſe garantir des incurſions des Korakes et Tſuktſy indépendants, deux nations ſauvages qui habitent le nord de la province, ennemis irréconciliables des Ruſſes. Ils entretiennent conſtamment des liaiſons avec les Korakes ſoumis et les Tunguſes; ce qui occupe le gouvernement pour prevenir leur confédération. La diſpoſition de ces peuples allarma le gouvernement pendant mon ſéjour; car une trentaine de coſaques déſertés d'Ochoczk, firent craindre qu'ils alloient émeuter et rallier les nations; mais cette crainte fut diſſipée par la nouvelle qu'on eut, que les déſerteurs avoient pris leur route vers le fleuve d'Amur.

Le port d'Ochockz, qui dans ſa plus grande profondeur n'a que dix-neuf pieds d'eau, eſt formé par la rivière Ochota, qui s'eſt creuſé une baie; ſon entrée eſt droit au N. ¼ Ou. En viſitant ce port je vis deux navires en chantiers de conſtruction, chacun de deux cent cinquante tonneaux, et onze autres navires, dont le plus grand étoit de trois cent cinquante, et le plus petit de quatre-vingt tonneaux;

tonneaux; ces navires étoient déſtinés ſoit pour faire des découvertes vers la Californie, ſoit pour tranſporter des ravitaillemens dans les différents ports de Kamchatka, ſoit enfin pour etre frêtés par des particuliers, qui font des expéditions dans les iſles Kurelles, Aleuthes, et Alakſa, pour chaſſer les caſtors, les renards, et les ours. Le Capitaine du port, M. Sind, Lieutenant de vaiſſeau, m'a confirmé que l'année précédente, les Capitaines Kreniczin, et Levaſcheff, envoyés par l'Impératrice pour faire des découvertes, avoient armé deux vaiſſeaux dont l'un étoit le Saint Pierre et Saint Paul, et l'autre la Sainte Eliſabeth, avec leſquels ils étoient partis pour reconnoitre la côte de Californie; mais qu'ils étoient revenus ſans avoir rien exécuté; ayant motivé leur rentrée par la revolte de leurs équipages, tandis que la vraie raiſon de n'avoir recueilli aucun fruit de leur miſſion, étoit dans leur peu de capacité et inexpérience dans la navigation.

Voulant mettre le tems de mon ſéjour à profit, je me ſuis fait inſtruire par differentes perſonnes touchant les intérets de la Ruſſie, la population de la Sibérie, l'hiſtoire du pais, les coutumes, mœurs, et uſages des habitans, leurs préjugés et leurs contrats priſes de nation à nation, mais comme ceci eſt étranger en quelque manière au but que je me ſuis propoſé en écrivant ma rélation, je me bornerai d'annexer les notions que j'ai acquis en forme de ſupplément à ce préſent mémoire; quant au préſent je me contenterai d'aſſurer qu'Ochoczk et Kamchatka, deviennent des places très importantes pour la Ruſſie; car le commerce qui s'y fait augmente annuelle-

ment

ment le numéraire de la Ruſſie ; voici briévement ce que j'ai appris la deſſus par le Secretaire de la Chancellerie. L'importation des peaux de caſtors, monte, année commune, à ſeize milles ; celle de Zibelines à vingt-trois milles ; celle d'hermines à cent quatre-vingt quatre ; deux milles quatre cent renards noirs ; ſept milles roſomaks ; quatorze milles renards ordinaires, trente ſix milles de petits gris ; vingt cinq milles de peſci et de lapins ; ſix milles loups marins et quatre à cinq milles ours. Ces marchandiſes paſſent à Jeniſeiſk en échange pour des eaux de vie, tabacs, farines, quelques draps groſſiers, des toiles, &c. dont la valeur intrinſeque ne paſſe guerre deux cent mille roubles, tandis que la vente des pelleteries en la Chine monte à près de deux millions de roubles ; par cet expoſé on voit clairement que la Ruſſie doit gagner des capitaux immenſes par l'exploitation de ce commerce.

Le ſéjour d'Ochoczk me fut très agréable, mais comme j'avois à craindre que le commandant de Jakutzk par des nouvelles dépeches ne nous découvrit, je déterminai mes compagnons de demander unanimement notre départ, et d'engager le commandant à nous faire paſſer à Kamchatka, le plutôt poſſible ; qui preſſé auſſi par la ſaiſon d'envoyer les vaiſſeaux à Kamchatka, nous fit embarquer à bord de la corvette St. Pierre et St. Paul, navire de deux cent tonneaux, huit piéces de canon, et quarante trois hommes d'équipage, commandé par les Sieurs Eſuryn et Koroſtilow. Le navire étoit chargé de cent quarante deux ſacs de farine, chaque ſac contenant

tenant cent livres ; de deux cent barils d'eau de vie, chaque baril à vingt cinq pintes; le reſtant de ſa cargaiſon appartenoit à pluſieurs marchands qui payoient le frêt; rendus à bord nous fumes reçu par le commandant en ſecond très bruſquement ; ce miſérable après s'être permis des invectives, nous fit enchainer et loger parmi l'équipage, avec ordre de nous employer aux plus vils travaux du bord ; accoutumés déjà à un peu de liberté, notre poſition nous chagrina beaucoup ; mais elle ne dura qu'un jour, car à l'arrivée du Capitaine Commandant, nous fumes délivrés des fers, et nous êumes la ſatisfaction de voir la punition de notre ennemi, à qui le Commandant fit donner cinquante coups de knout, pour avoir uſurpé l'autorité.

Le journal de notre navigation ne méritant pas d'être ſuivi regulièrement, je me borne d'en écrire le détail. Le 22 de Novembre nous déſcendimes la rivière juſqu'a ſon embouchure, où nous mouillames en deux braſſes trois quarts d'eau, ayant le vent au nord. Le 23 nous ſortimes en pleine mer, et le vent changea au nord-oueſt, la mer étant exceſſivement houleuſe, et le froid conſidérable. Le 24 s'éleva une violente tempete, qui nous obligea de mettre à la cape, le vent ayant changé au ſud-eſt ; la nuit la tempete augmenta, le Capitaine et tout l'équipage s'étant enivrés, le navire reſta abandonné au flots ; cette circonſtance nous fourniſſoit une occaſion favorable de nous rendre maitres du batiment ; malheureuſement les coups de mer et de vent réitérés ne nous permirent pas de frapper un coup de cette eſpéce ;

eſpéce ; le 25 dans la nuit le vent fit le tour du compas, et ſe fixa au nord-eſt ; il continua de ſouffler avec une violence extraordinaire : vers les trois heures du matin, le grand mat fut rompu et l'hunier de la mizaine, et il ne nous reſta qu'un bout de l'artimon ; le capitaine eveillé par ces fracas ſortit de ſa cajoute pour donner quelques ordres, mais le bout de l'artimon briſé tombant ſur lui, lui caſſa le bras, et le mit hors d'état de faire ſon ſervice ; d'ailleurs il n'auroit rien pu faire, car tout l'équipage étoit hors d'état de ſe ſoutenir ; c'eſt dans cette circonſtance que nous redoublames nos efforts pour ſoutenir les manœuvres. Les matelots tout ivres qu'ils étoient, crurent voir en nous leurs ſauveurs ; quelques uns d'entre eux ſe rangerent de notre coté, et maudiſſant les officiers du bord, les traiterent d'ignorants et ivrognes, et jurerent qu'ils obéiroient à nos ordres ; le capitaine perſuadé lui même qu'il nous dévoit ſa conſervation, craignant encore de remettre le commandement à ſon ſecond qu'il tenoit priſonnier et au fers, déclara hautement qu'il me remettoit la conduite du navire, juſqu'a ce qu'il ſeroit en état de ſervir.

Le 26, vers le midi, le vent ſe calma, et après beaucoup de ſoins je fis ſervir le Fock, en le fixant du beaupré au bout reſtant du grand mat. A 5 heures après midi, le vent paſſa au nord-oueſt, et nous permit de faire ſervir la mizaine et l'artimon ; mais nous ne pumes tenir long tems la route, car le vent changea encore et paſſa à l'eſt ſud-eſt, ce qui m'obligea de gouverner au ſud, et ſud un quart ſud-oueſt. Le 27 nous apperçumes la terre, et j'obſervai la hauteur

de cinquante quatre dégrés, dix-ſept minutes; les matelots dirent reconnoitre l'iſle Sachalin. Notre poſition me tenta de mettre à profit cette occaſion pour me délivrer de l'eſclavage, et elle me conduiſit à propoſer à l'équipage une relache ſur la côte de Korée, pour reparer nos mats et arrumer le cargaiſon du navire qui ſe trouvoit entièrement bouleverſé, de manière à nous faire chavirer au premier coup de mer; mais nonobſtant l'emploi de toute ma rhétorique, je ne pus rien gagner ſur l'équipage qui voyant le beau tems revenu, me força de laiſſer virer de bord pour nous eloigner de la côte de Korée, j'employai inutilement le fer et l'ail pour donner une fauſſe inclination à l'aiguille de la bouſſole, et cette ruſe m'auroit réuſſi, ſi le vent n'eut pas changé, mais il paſſa ſoudainement au ſud-oueſt et ſud ſud-oueſt, et me força ainſi malgré moi de faire route pour Kamchatka. Le 1 Décembre nous découvrimes la terre, et les matelots reconnurent la montagne d'Alakſa, et ils me donnerent aſſez de renſeignements pour me mettre à l'entrée du Bolſa.

CHAP.

CHAP. IV.

Arrivée à Kamchatka. Conférence avec les Exilés à cette Place. Les Exilés viſitent le Gouverneur, et réçoivent des Inſtructions. Village des Exilés. Ordonnances du Czar Pierre pour leur réglement.

LE 2, à la marée montante nous entrames dans le port; notre arrivée finit mon commandement. Le 3 on nous mit à terre, et nous fumes logés dans une yourth, (qui eſt une maiſon batie en terre, et dont la couverture ſeule eſt viſiblé) ayant pour notre garde quatre ſoldats, huit Coſaques, et un ſergent. Vers le midi nous vimes pluſieurs bateaux qui déſcendoient la rivière; ces bateaux, ſe nomment en langue du pais bajdara, ils ſont faits ſoit de très menues planches liées enſembles avec de la baleine, ſoit de cuir de loups marins bien couſus. Un de ſes bateaux portoit un officier Ruſſe avec dix Coſaques envoyés par le Gouverneur de Kamchatka, pour recevoir les paquets de la cour, et prendre ſous ſa garde les exilés. D'abord l'officier ſe tranſporta à-bord et enſuite déſcendu à terre, il fit relever notre garde par ſes Coſaques; un certain *je ne ſais quoi* ſelon ſon expreſſion, le frappa à ma vûe, et excita ſa curioſité pour ſavoir qui j'étois; je la ſatisfis laconiquement en répondant, "*Soldat, jadis Général, aujourdhui eſclave.*" Le ton de ma réponſe le ſuprrit, et, à ce qu'il m'a proteſté depuis,

depuis, me concilia ſon eſtime ; inſtruit enſuite que mes compagnons étoient pareillement des officiers, il nous offrit un diner ſelon l'uſage du païs ; il conſiſtoit en poiſſons bouillis, poiſſons rotis, poiſſons ſecs, et poiſſons reduits en pate en guiſe de pain ; cette cuiſine déplairoit au plus miſérable, mais ce qui revolta mon eſtomac fut la boiſſon ; elle eſt compoſée de poiſſon pourri dans de l'eau, dont la corruption lui donne une certaine aigreur. Durant le diner, (auquel les ſybarithes de nos grandes villes devroient aſſiſter) la converſation roula ſur les mœurs et uſages du pais, et la concluſion fut toujours que l'on ne ſauroit trouver au monde un pais plus miſérable. Après le diner l'officier nous fit embarquer dans ſes bateaux deux à deux, et nous conduiſit à la ville dite Bolſoretzkoy Oſtrogg.

A quatre verſtes, nous rencontrames quatre bateaux, conduits par des gens très bien vetus ; ils s'arrêterent auprès de nous pour nous queſtionner ſur l'Europe ; mais s'étant bientot aſſurés par nos gardes que notre ſort étoit d'être exilés, nous fumes ſurpris de voir changer leurs contenances ; ils ne purent cacher leur joie et leur ſatisfaction, s'étant fait inſtruire par l'officier de notre ſort. Nous primes leurs démonſtrations et offres de ſervices pour ironie ; et nous croyant outragés, nous les menaçames de notre vengeance s'ils continueroient d'inſulter à notre malheur, et certainement nous nous ſerions permis de les inſulter à notre tour, ſi l'officier commandant notre eſcorte, ne nous avoit pas prevenu, que notre querelle étoit une mépriſe, en nous déclarant que nos prétendus

dus antagoniſtes étoient nos camarades, étant pareillement exilés. L'égalité de notre ſort et de nos malheurs nous lia dès ce moment, et à leurs premiers tranſports de joie, qui n'étoient motivés que par l'eſpérance de pouvoir trouver de la conſolation dans notre ſociété, ſuccéderent des larmes. Ils nous firent un expoſé touchant de leur ſituation et de la cruauté avec laquelle ils étoient traités. Leur recit nous confirma que l'on ne ſauroit gémir ſous un plus affreux eſclavage que celui d'être exilé à Kamchatka. Je leur expoſai que j'interpretois leurs ſentiments du meilleur coté poſſible, et les aſſurai au nom de tous mes compagnons d'un déſir ardent de continuer avec eux une amitié, et de la maintenir par des liens indiſſolubles; ce premier moment me fournit une occaſion favorable d'établir un ſyſteme d'union parmi nous, car ils m'inſtruiſirent que pluſieurs parmi les exilés ne faiſoient que cabaler auprès du Gouverneur, pour meriter ſa faveur au détriment de leurs camarades. Ma diſſertation ſur ce ſujet les toucha, et ils me proteſterent qu'au premier moment ils aſſembleroient tous leurs amis pour les déterminer d'établir un certain ordre parmi eux, et qu'ils croyoient ne pouvoir mieux faire que de me reconnoitre pour leur chef. Cette déclaration me flatta bien, et je ſentis tout l'avantage d'une telle démarche.

L'officier craignant la nuit, nous preſſa de continuer notre route; nos nouveaux camarades changerent la leur, voulant nous accompagner. Durant ce voyage, les aſſurances et proteſtations de la plus ſincere amitié fut cent fois réitérés; ils nous promirent

rent que nous trouverions chez eux de quoi paſſer les premiers jours pour nous délaſſer, mais que bientot il faudroit travailler pour nous aſſurer contre la famine. Leurs narrations abbattirent le courage de mes compagnons : quant à moi, ayant eu toujours pour principe de faire tout ce qui étoit poſſible pour prevenir de plus grands maux, de vaincre le préſent, et de m'occuper peu des malheurs à venir ; je n'étois attentif qu'aux détails qui pouvoient m'éclaircir ſur notre ſort, et la poſſibilité de m'en délivrer : en voici en peu de mots ce que je conclus, 1°. Que l'on ne nous accorderoit la liberté que pour chercher la ſubſiſtance, dont nous ne nous pourrions aſſuré que par un travail aſſidu. 2 . Qu'il ſeroit de la plus grande conſéquence de m'attirer la bienveillance du Gouverneur, àfin de pouvoir obtenir de lui la pérmiſſion de pouvoir armer un batiment pour aller à la peche, et chaſſer les caſtors, àfin de pouvoir nous remettre en liberté à tel premier voyage. 3°. Qu'il falloit établir une union parmi tous les exilés, et leur faire adopter une certaine déférence pour moi. 4°. Qu'il falloit abſolument établir un moyen de garder le ſecret ſur la confiance que je ſerois dans le cas de temoigner à pluſieurs individus par rapport à notre départ.

Occupé à fixer ces points, je fis peu d'attèntion à notre voyage, et nous arrivames ainſi inſenſiblement à l'entrée de la nuit dans la ville, où débarqués, nous fumes enfermés dans une maiſon vis-a-vis de la fortereſſe. Le 4, à dix heures, du matin, nous fumes conduits par nos gardes à l'audience devant Monſ. le Gouverneur, Monſ. Nilow, qui ayant été inſtruit des

des ſervices que j'avois rendu dans le cours de notre navigation, me reçut très civilement, me remerciant des peines et des ſoins que j'avois pris pour conſerver le navire ; nous ayant enſuite ſéparément examiné ſur notre état, les cauſes de notre exil, &c., il nous ordonna de nous préſenter devant le Secretaire de la Chancellerie, le Sieur Sudeikyn, diſant que c'étoit à lui de nous inſtruire plus amplement ſur notre ſort ; que quant à lui il feroit de ſon mieux pour l'adoucir pourvu que nous nous comportaſſions avec tranquilité et obéiſſance, et rempliſſions notre tache pour remettre à la Chancellerie le hyaſſak (tribut) qui nous ſeroit preſcrit. Après cette belle inſtruction, il nous fit conduire chez le Secretaire ; nous le trouvames dans le bureau de la Chancellerie : l'Adjutant du Gouverneur lui remit un papier : après ſa lecture il nous dit que nous étions bien heureux d'avoir été envoyés à Kamchatka, car dans le monde entier on ne pourroit trouver meilleur ſeigneur qu'étoit Monſ. le Governeur, et quant à lui même, qu'il étoit un gentilhomme de diſtinction, honoré d'une confiance particulière de ſa Majeſté l'Impératrice, et qu'il nous protégeroit efficacement. Je le remerciai ſur ce qu'il vouloit bien s'intereſſer au ſort des infortunés, et je lui ſuppliai de vouloir bien nous preſcrire nos devoirs et la manière de nous comporter. Sur cette démande il nous dit,

1°. Que nous ſerions remis en liberté dès ce jour, et que l'on nous fourniroit des vivres pour trois jours, après leſquels nous dévions nous procurer nous même la ſubſiſtance.

2do. Que

2°. Que la Chancellerie nous fourniroit à chacun un fuſil et une lance, avec une livre de poudre, quatre livres de plomb, une hache, quelques couteaux, et autres inſtruments et outils de menuiſerie, pour que nous puſſions nous batir des cabanes, et que nous ſerions les maitres de choiſir nos emplacements à la diſtance d'une demie lieue de la ville; mais que nous ſerions tenus de payer en pelleteries, chacun cent roubles la première année, pour les avances que l'on nous feſoit.

3°. Que chacun de nous ſeroit tenu de travailler à la corvée un jour par ſemaine, pour le ſervice du gouvernement, et que nous ne pourrions nous abſenter de notre maiſon ſans une permiſſion directe de Monſ. le Gouverneur pour vingt-quatre heures, tout au plus.

4°. Que chacun de nous ſeroit encore tenu de fournir à la Chancellerie ſix martres zibelines, cinquante peaux de petits gris, deux peaux de renard, et vingt-quatre hermines par année.

Après ces informations le Secretaire renvoya nos gardes, et nous fit diſtribuer ſur le champ nos vivres, pour les trois jours marqués, et le tout conſiſtant de neuf livres de poiſſon ſec. Ayant quitté ainſi la Chancellerie, nous allames droit au magazin pour reçevoir nos armes, et nos outils; on nous les délivra avec ſoin, et à notre choix; car le garde-magazin ayant reçu notre promeſſe que nous lui fournirions quelques pelleteries, nous permit de choiſir, et j'eus le plus grand plaiſir en me voyant des armes à la main; mes compagnons ſentirent la même ſatiſfaction;

faction; à notre ſortie du magazin, nous trouvames une vingtaine d'exilés qui amenoient quelques traineaux attelés de chiens, pour faciliter le tranſport de nos charges, et ils nous offrirent leurs cabanes, en attendant que nous fuſſions en état de nous en batir; nous agréames leur propoſition, et partimes pour nous rendre chez eux. Leurs civilités réitérées nous excederent, car la faim nous preſſoit fortement; nous arivames enfin, vers les trois heures après midi à leurs habitations; elles forment un petit village compoſé de huit cabanes, avec autant de balagus (ou magazin). Au centre de leur emplacement nous trouvames un batiment élevé en quarré long, et nos nouveax camarades nous inſtruiſirent que c'étoit leur ſalle d'aſſemblée.

Le nombre de ces infortunés étoit vingt-trois, et ils avoient une trentaine de femmes avec eux; parmi cette bande je remarquai qu'un nommé Cruſtiew, jouiſſoit d'une certaine conſidération et autorité, et j'appris bientot que c'étoit chez lui que nous fumes reçu d'abord; il nous fit aſſeoir dans ſa yourth autour du feu; des femmes nous préſenterent de l'eau de vie, avec du poiſſon ſec, et enſuite du thé au beurre; ce déjeuner fut ſuivi d'un diner qui conſiſtoit entièrement en poiſſon; nous ne manquames pas de déſſert compoſé de caviar, et de noix de cedres,; le diner ſe paſſa très tranquilement, parceque nous étions occupés à remplir nos vuides: mais cette tache remplit, nous entamames la converſation pour prendre des informations ſur notre état préſent; les details que nous reçumes, ne ſervirent qu'a nous faire connoitre

connoitre toute l'étendue de notre infortune ; voici à peu près les points ſur leſquels nous fumes inſtruits.

1°. Que les ordonnonces du Czar Pierre portoient, qu'aucun exilé ne pouvoit avoir aucune propriété ; qu'en conſéquence de ſon édit, les ſoldats de la garniſon entreroient ſouvent dans les maiſons des exilés, et emporteroient tout ce qu'ils trouveroient à leur gré, et que les exilés n'avoient aucun droit de ſe plaindre.

2°. Qu'en cas qu'un exilé auroit eu le malheur de frapper un bourgeois ou ſoldat, quoique provoqué, il étoit condamné à mourir de faim.

3°. Qu'étant déclaré exilé de toute ſociété civile, il étoit défendu à tout ſujet fidèle de recevoir des exilés dans leurs maiſons.

4°. Que leurs vies ne leur étant accordées que pour implorer la miſéricorde de Dieu, et la rémiſſion de leurs pechés, ils ne dévoient être employés qu'aux plus vils travaux, pour gagner leur ſubſiſtance journalière.

La connoiſſance de ces articles me fit fremir d'horreur et d'indignation ; voilà donc, dis-je à moi même, la legiſlation d'un homme que l'Europe revêre. Et comme je n'avois pas le deſſein d'endurer le malheureux ſort d'un tel eſclavage, ces détails ne firent qu'augmenter mon ardeur et mes efforts pour m'en délivrer ; pour en jetter la première baſe je me décidai à me lier particulièrement à Monſ. Cruſtiew, qui avoit un aſcendant ſur les autres, et qui ayant demeuré déjà huit années à Kamchatka, pouvoit

voit naturellement me donner tous les renſeignements néceſſaires.

Notre converſation ayant ſuffiſamment roulé ſur les déſagréments de la vie que nous allions mener, et nos hotes nous ayant aſſurés qu'il y en avoit parmi eux qui depuis vingt-ſix ans gemiſſoient dans cet eſclavage, Mr. Panow, un de nos compagnons arrivé avec nous, qui paroiſſoit pendant tout le tems de nos diſcours abſorbé dans des rêveries, s'écria tout d'un coup, " Comment ſe peut il mes amis, qu'étant " auſſi braves gens que vous êtes, vous ayez pu " endurer ce malheureux ſort au point de n'avoir " pas oſés haſarder quelque entrepriſe pour vous " ſouſtraires à la tyrannie? Vous craignez donc la " mort, et en ce cas je doute fort que nous trouvions " en vous des vrais compagnons." Il vouloit continuer ſon diſcours, mais Monſ. Cruſtiew m'ayant fait ſigne, j'interrompis ſon diſcours, en changeant la matière; bien réſolu de demander les raiſons à Monſ. Cruſtiew, de ce qu'il ne vouloit pas que nous parlions avec cordialité.

Notre hote nous fit ſervir de l'eau de vie et du thé, et propoſa à ſes compagnons de nous recevoir dans leurs cabanes, et de partager avec nous leurs proviſions, faiſant ſentir que nous étions hors d'état de nous batir durant l'hiver de nouvelles cabanes. Le congrés applaudit à cette propoſition, et l'agréa; pour conſolider notre union nous nous jurames une amitié reciproque, et chacun de nous reçut un camarade; mon ſort dans lequel il y eût un peu de tricherie, me donna à Monſ. Cruſtiew.

CHAP.

CHAP. V.

Le Comte forme une étroite Liaiſon avec Monſ. Cruſtiew, un des Exilés. Une Société établie pour projetter les Moyens de faciliter leur Fuite. Diſcours du Comte, et Plan d'une Conſtitution. Les Exilés ſe rendent chez le Gouverneur et le Chancelier. Le Gouverneur ordonne au Comte d'enſeigner les Langues à ſes Enfans. Un Evenement imprevu tends beaucoup à ſoulager leurs Malheurs et à avancer les Projets des Exiles.

ASSURÉ ainſi de nos demeures chacun ſe retira chez lui ; et moi-même étant reſté ſeul avec Monſ. Cruſtiew, j'étois très empreſſé de demander la raiſon pourquoi il avoit fait interrompre le diſcours de Monſ. Panow, car ajoutai-je ne crois pas qu'il y ait parmi vous quelqu'un aſſez bas et miſérable pour trahir ſes compagnons. C'eſt vrai me répondit, mon ami, vous ne le devez pas croire mon cher ; mais cela eſt pourtant vrai qu'il y a parmi nous tels, qui aimeroient mieux terminer leurs jours dans ce maudit pais, que d'expoſer leurs miſérables vies à la merci des flots ; mais ce qui eſt plus revoltant, il ſe trouve parmi nous des traitres, qui, conduits par l'eſpoir d'acquerir la liberté en trahiſſant nos ſecrets, ne tarderoient certainement pas à dénoncer au Gouverneur nos projets. Il m'aſſuroit, qu'il exiſtoit une loi, la

ſeule

ſeule qui pouvoit favoriſer un exilé, et que cette loi portoit, que tout exilé qui auroit revelé au Gouverneur des complots, concernant l'autorité du Gouverneur, ou la tranquilité publique, de la part des exilés, ſeroit ſur le champ aggracié. Il finit ſon diſcours en m'aſſurant, que ſa vie, ſes facultés, m'étoient entièrement dévouées : qu'il profiteroit du premier moment pour me déclarer chef de la ſociété ; que du reſte, mes principes ſeroient dorénavant les ſiens. Nous remimes donc à un autre jour de traiter nos intérets plus amplement, et de fixer notre entrepriſe pour nous remettre en liberté, ou bien de ſacrifier nos vies en cherchant notre ſalut.

Tel étoit mon début des la première journée de mon arrivée ; retiré dans mon alcove je reflechis ſur tout ce que j'entendis le jour, et je me déterminai à fixer un moyen pour conſerver le ſecret de tout ce que nous pourrions dorénavant traiter parmi nous, ou conclure.

Prévoiant que je ne pourrai dorénavant traiter la continuation des mes mémoires en forme d'hiſtoire, je les continuerai en forme de journal.

Le 5 à mon reveil je viſitai la cabane entière, et j'y trouvai la diſtribution aſſez bien faite ; mais ce qui me ſurprit bien agréablement, fut une alcove pareille et voiſine de celle qui m'étoit aſſignée ; elle étoit remplie de livres François, Ruſſes, Anglois, Allemands et Latins, mis en aſſez bon ordre. J'y trouvai le Voyage de l'Amiral Anſon ſur une table, et je pris plaiſir à ſa lecture ; à peine j'avois lu la première page que Monſ. Cruſtiew entra et m'embraſſa ;

braſſa; notre première converſation roula ſur ce fameux voyageur, et mon ami me dit que depuis ſix années il ne s'occupoit que des moyens de pouvoir quitter Kamchatka pour paſſer aux iſles Mariannes: la rélation que le dit amiral avoit publié ſur l'iſle Tinian, avoit tellement frappé l'imagination de Monſ. Cruſtiew, que cette iſle n'étoit rien moins qu'un paradis pour lui; appuyé de ſa diſpoſition je me décidai de lui communiquer ma réſolution, et celle de mes compagnons, en lui propoſant de s'unir avec nous. Il accéda à ma propoſition, et ſe jettant à mes genoux me prêta un ſerment de fidélité et d'obéiſſance ſur le champ; il m'aſſura encore que par ſon incorporation dans notre ſociété il la renforceroit d'une vingtaine de gens, mais qu'il me demanderoit la permiſſion de leur en parler. Ravi d'une telle acquiſition, je me bornai à lui faire le ſerment d'une conſtante amitié; du reſte je le priai de ne rien précipiter et de ne rien faire que ce qui ſeroit approuvé dans notre ſociété, dont j'allois établir les regles pour notre ſureté et conduite.

Après ces préliminaires j'inſtruiſis mes compagnons et nous établimes un comité dont voici les membres.

Moi chef,
Panow,
Baturin,
Stephanow,
Solmanow,
Wynbladth,
Cruſtiew,
Wafili, mon ancien domeſtique.

A l'ou-

A l'ouverture de notre aſſemblée je tins le diſcours ſuivant.

" Quoique conduits par differentes voies, nous " nous trouvons opprimés par le même ſort; il " nous paroit cruel et barbare, et ſa durée nous " menace des plus grandes horreurs. L'excés de " notre infortune nous doit donc conduire à cher- " cher notre ſalut, en ſecouant le joug abominable " de l'eſclavage, auquel l'injuſtice et le deſpotiſme " nous ont condamnés. L'égalité de ce ſort cruel " rend nos conditions égales, et il ne doit plus " être queſtion de reclamer la préferénce à titre de " naiſſance, ou les rangs que nous avons pu acquerir " précédemment par nos ſervices reſpectifs; nous " ſommes donc égaux en ce moment et à juſte titre " par la nature même de notre poſition; c'eſt de ce " point que je partirai, pour vous propoſer une " conſtitution rélative à nous mêmes àfin, que nous " puiſſions établir avec toute ſureté un plan d'opé- " ration, dont l'exécution nous conduira à la liberté.

" Par ce que nous avons éprouvés dans le monde " nous ſommes convaincus, qu'il n'y a pas de ſo- " ciété qui puiſſe exiſter ſans le choix dune per- " ſonne à laquelle ſoit conféré la ſuprématie, ce " choix donc, doit être notre première occupa- " tion; il ſera notre créature, mais en même " tems en lui donnant notre confiance, nous lui " devrons une ſoumiſſion aveugle; pour procéder " ſans délai à ſa nomination, je propoſe la plus " ſimple methode; c'eſt que chacun de nous écrive " le nom de la perſonne qu'il aura choiſi, et la plu-

" ralités

" ralité y décidera : le chef ainſi choiſi prêtera le
" ſerment ſur l'obſervation de quatre articles :
" 1°. Qu'il employera toutes ſes facultés et tous
" les moyens poſſibles à former un plan, et qu'il le
" conduira à l'exécution au peril et riſque de ſa vie ;
" et que le plan ſera tendant à nous remettre le
" plutôt poſſible en liberté."
" 2d. Qu'il ne donnera à perſonne d'entre nous
" une preférence diſtinguée, et qu'il inſtruira le
" comité de tout ce qu'il croira avantageux et ré-
" latif à ſon opération."
" 3°. Qu'en cas que le chef voudroit déſiſter de
" ſon plan, ou qu'il addreſſeroit ſes rémontrances à
" cet égard au comité, ou bien ſe permettroit de
" traiter la deſſus avec quelques individus ſéparé-
" ment, il ſera puni *ipſo facto* de mort, et que le
" comité aura le droit de l'exécuter de telle manière
" qu'il lui paroitra le plus expédient."
" 4°. Qu'après ce ſerment du chef reçû, il re-
" cevra un ſerment particulier, des individus for-
" mants la ſociété, et que le ſerment portera en
" ſubſtance,"
" 1°. Que chaque membre de la ſociété em-
" ployera toutes ces forces et facultés au peril de ſa
" vie, pour co-operer à l'exécution du plan que
" l'on aura adopté pour ſe mettre en liberté.
" 2do. Qu'ayant reconnu un chef, il lui obéira
" avec la dernière ſoumiſſion, et que ſe trouvant
" rejetté par l'injuſtice et par le deſpotime, de toute
" ſociété civile et politique, il déférera ſans aucune
" reſtriction

" reſtriction aux ordres du chef élu, le reconnoiſ-
" ſant pour ſon ſouverain et ſon maitre.

" 3°. Qu'en vertu de ſon ſerment, s'étant rendu
" digne de la confiance de la ſociété ſans aucune
" reſtriction, chaque individu s'engagera à garder le
" plus profond ſecret ſur tout ce qui aura été traité
" et ſtatué dès ce jour; et en cas qu'il aura trahi ce
" dit engagement, il ſe reconnoitra, *ipſo facto*, cou-
" pable et digne d'être puni de mort, à laquelle il ſe
" ſoumettra du moment de la preſtation du préſent
" ſerment; ſe ſoumettant auſſi par le préſent acte,
" d'être l'inſtrument de l'exécution de toute peine
" de mort qui aura été décernée en comité contre
" n'importe qui, de la ſociété."

" Après la preſtation de ce ſerment, le chef avec
" tous les membres de la ſociété, confirmeront un
" quatrième article que voici:"

" 4°. Qu'en cas d'une trahiſon, que le chef ou
" aucun autre de la ſociété tombera entre les mains
" de la juſtice du gouvernement, il gardera le plus
" profond ſecret ſur leur union, et que les aſſociés
" fourniront des moyens au riſque et au peril de
" leurs vies, pour ſouſtraire la perſonne arrêtée à la
" cruauté du gouvernement, ſoit en lui délivrant à
" force ouverte, ou bien en lui fourniſſant un poiſon
" ou des armes pour ſe délivrer de l'oppreſſion."

Ce diſcours prononcé fut reçu avec vénération, et je m'aſſurai par là contenance de mes auditeurs, qu'ils avoient agrées mes propoſitions; c'eſt en conſéquence que chacun prit du papier et écrivit ſon nom d'après ſon choix; à leur ouverture, les ſept

portoient mon nom, et le mien celui de Cruſtiew; ce qui détermina que le Sieur Cruſtiew ſeroit nommé mon ſecond. Nous prêtames donc notre ſerment, et je reçus celui des autres membres de la ſociété.

Telle fut la concluſion de ma ſeconde journée à Kamchatka. Après avoir fixé la tenue du comité, au 10 du mois, Monſ. Cruſtiew déclara qu'il avoit pluſieurs amis à nous propoſer pour les recevoir dans notre ſociété, c'eſt ce que je lui permis en fixant leur reception au 10.

Le 6 nous nous aſſemblames pour aller en corps rendre nos hommages à Monſ. le Gouverneur; il nous reçut, et après avoir pris l'information ſur ce que je parlois pluſieurs langues, me chargea de ſervir de maitre de langues à ſon fils et ſes trois filles, à raiſon de quoi il me diſpenſeroit de toute corvée, et me feroit fournir la ſubſiſtance égale aux ſoldats de la garniſon. M'ayant ainſi fait connoitre ſon ordre, il appella ſes enfants pour les exhorter d'apprendre tout ce que je leur enſeignerois.

Après ce cérémonial nous nous rendimes chez le Chancelier, qui nous admit pareillement; nous le trouvames occupé au jeu d'echecs avec Koloſſow hettman des Coſaques; il nous ordonna d'attendre que la partie fut finie, je m'approchai de leur table et examina leur ſavoir faire, mon attention particulière ſurprit le Chancelier, qui me demanda ſi je ſavois jouer aux echecs; je lui repondis affirmativement; bientôt aprés, voyant ſa partie délabré et la croyant perdue, il me dit qu'il me donneroit cinquante roubles ſi je la pouvois gagner. Le hettman

proteſta

proteſta qu'il ne joueroit point avec un exilé, que c'étoit contre les loix, le Chancelier ſoutenoit qu'il le pouvoit, que les loix ne défendoient que la communication des exilés; et enfin le hettman piqué ſur ce que le Chancelier lui reprochoit d'avoir peur de perdre la partie, conſentit que je la finirois; il avoit une tour, un chevalier, et deux pions de plus; au troiſième coup je découvris ma tour qui étoit maſquée par un fou et oppoſé à la reine, et je donnai avec le fou echec au roi: la perte de la reine m'aſſuroit la partie, et je le fis echec et mat.

A l'iſſue de la partie, je ſus qu'elle avoit été jouée pour cinq cent roubles d'une part et d'autre, et je reçus ſur le champ les cinquantes roubles. Le hettman piqué vouloit ſa revanche, et le Chancelier conſentit de mettre au jeu pour moi; il congédia mes compagnons en leur donnant deux flacons d'eau de vie, et je fus retenu au jeu. J'avois gagné trois parties conſécutives, ce qui donna deux mille roubles au Chancelier, et j'eus pour ma part cinquante roubles. A l'heure du diner je me retirai, et je vis avec ſurpriſe le hettman à mes trouſſes; il m'appella civilement, et me dit qu'ayant un projet dans ſa tête, ſi je voulois le ſeconder, que je me trouverois bientôt heureux; mais de mon coté craignant que ſa perte ne m'attirat ſa haine, je lui propoſai de lui rendre les cent cinquantes roubles que j'avois, en m'excuſant de mon mieux ſur l'accident: mais je fus bientôt remis de ma crainte quand il me découvrit, que ſon projet étoit de me faire jouer contre quelques gros marchands, qui lui avoient gagnés beaucoup d'argent; et que ſi j'avois le bonheur de

gagner des parties, il ſeroit aſſuré de gagner une ſomme immenſe dont la cinquième partie me ſeroit payé comptant.

L'état où je me trouvois, le beſoin d'argent pour ſoutenir mon entrepriſe, me décida d'accepter ſa propoſition, et de lui aſſurer la fortune de ſes rivaux en ce jeu. Ma parole dite et donnée, fit oublier au hettman mon état d'exilé; il me preſſa d'aller diner chez lui, j'y fut reçu par toute ſa famille avec vénération, étant préſenté à elle comme un illuſtre malheureux, à la famille duquel la ſienne avoit beaucoup d'obligation. Nous fumes ſurpris à notre diner par pluſieurs notables de la ville; mais mon hôte, qui par ſa charge étoit la troiſième perſonne dans le gouvernement, ſut ſi bien tourner ſes diſcours qu'il établit parfaitement bien la conſidération qu'il vouloit me donner; à mon départ il me fit donner des proviſions, en beurre, en viande ſalée, ris, et eau de vie, pour regaler au moins cinq jours ma compagnie.

Rentré chez moi j'aſſemblai mes compagnons, en leur feſant le recit de tout ce qui m'étoit arrivé; à la vue de mes proviſions et des cent cinquantes roubles, ils crurent voir la providence perſonnifiée: leurs eſpérances augmenterent quand je leur fis part du complot dans lequel j'étois entré avec le hettman contre les marchands; la ſoirée ſe paſſa aſſez gaiëment, et nous ne ceſſames de batir des châteaux de cartes. Au départ de la compagnie, je m'occupai à former des alphabets des langues Latines, Françoiſes, et Allemandes, pour mes écoliers; et enſuite rempli d'eſpoir, je goutai le plus doux ſommeil.

CHAP

CHAP. VI.

Le Comte commence ſon emploi de Maitre de Langues. Le Gouverneur lui fait Préſent d'un Eſclave et d'un Traineau attelé de Chiens. Quelques uns des principaux Négociants propoſent au Comte d'établir un école. Partie d'Echecs. Un Feſtin. Partialité de Mademoiſelle Aphanaſia Nilow, Fille cadette du Gouverneur, pour le Comte. Madame Nilow en montre ſon Approbation.

LE 7, mon reveil tardif me preſſa de me rendre au gouvernement, où les demoiſelles et le jeune Nilow étoient aſſemblés dans la ſalle ; je leur remis les alphabets, et leur fit épeler les lettres : la cadette, agée de ſeize ans, nommée Aphanaſia, me fit beaucoup de queſtions ſur ce que je ſentois dans mon préſent état ; ſes queſtions me firent connoitre que leur pere les avoit inſtruit en partie ſur ma naiſſance et mon infortune ; je me permis de leur faire un expoſé de mes malheurs ; mes ecoliers en parurent très ſenſibles, mais la cadette pleura et ſoupira beaucoup ; elle étoit belle, et ſa ſenſibilité m'emût, mais helas ! j'étois exilé ! Le Gouverneur vint et écouta mon inſtruction ; il parut très content de ma manière, et m'avoua qu'il alloit me faire préſent d'un eſclave Kamſcadalle, un traineau, et deux chiens pour me conduire ; je le remercia de cette grace, diſant qu'étant exilé je ne pouvois avoir aucun propriété, et que j'étois ré-

ſolu d'endurer mon cruel ſort ; il perſiſta dans ſa réſolution, diſant que le Sénat, ne trouveroit pas mauvais tout ce qu'il auroit fait pour moi, après qu'il auroit rendu compte du ſervice eſſentiel que j'avois rendu à l'etat, en conſervant le vaiſſeau, la vie, et les biens, à des ſujets de l'Impératrice ; ſa diſpoſition favorable me pénétra, je le remerciai du fond de mon ame, et prenant mon congé je voulus partir ; il me retint un moment, ordonnant d'atteler un traineau, qu'il me remit avec un conducteur auquel il ordonna de m'obéir.

Arrivé avec ce nouvel équipage chez moi, mes compagnons crierent aux miracles, et ſur tout après que je leur rendis tout ce que le Gouverneur m'avoit dit, ils crurent être déjà délivrés du joug de l'eſclavage ſous ma protection ; mais Mons. Panow ſurprit l'aſſemblée en diſant qu'ils ne dévoient pas ſe rejouir tant, car ces bienfaits du Gouverneur pourroient rallentir mon zele, et qu'enſuite au premier changement du Gouverneur nous reſterions expoſés à la merci des barbares ; il vouloit continuer ſon raiſonnement que je crus devoir interrompre, en renouvellant mon ſerment, et toutes les aſſurances de mon dévouement au bien de la compagnie.

Aprés le diner je reçus la viſite duhettman, qui étoit accompagné par Meſſieurs Caſarinow et Roſurakow, deux principaux négociants : après les premieres civilités, ils me propoſerent d'établir une école de langues, de l'arithmétique et de géographie ; pour pouvoir le faire, ils m'offrirent de me faire tranſporter une maiſon entière, nouvellement batie, ſur l'emplacement

placement que je choiſirai pour établir une école publique. J'acceptai leurs offres à condition qu'ils perſuaderoient au Gouverneur d'envoyer auſſi ſes enfants à cette école ; car étant obligé de me rendre tous les jours au gouvernement, je ne pourrois veiller à l'inſtruction publique. Nous conclumes ainſi notre arrangement avec la condition que les peres de famille me fourniroient cinq roubles par mois, pour chaque enfant, qu'ils me payeroient en ſus un demi rouble pour m'acheter du bois et de la lumière ; et qu'enfin ils ſe cotiſeroient pour meubler ma maiſon, me fournir des proviſions, et me donner une femme pour apprêter mes vivres.

Plus je conſiderai le changement favorable de ma poſition, mon eſpoir augmentoit de pouvoir avec toute ſureté exécuter le plan formé pour ma délivrance ; car le tableau de la déſolation d'une femme que je cheriſſois, et qui dévoit avoir donné la naiſſance à un enfant, ſe préſentoit conſtamment à ma mémoire, et ne me laiſſoit aucune jouiſſance parfaite ; abſorbé par ces réflections, je fis peu d'attention aux diſcours que nos hôtes tenoient avec mes compagnons ; mais le hettman me tira de ma rêverie, en me priant de venir diner chez lui, et faire quelques parties d'echecs ; il me dit qu'ayant propoſé cette partie à Monſ. Caſarinow préſent, il ne vouloit aucun démenti, et chaque partie ſeroit de trois cent roubles, que lui même ſeroit intéreſſé de mon côté pour cent vingt, le Chancelier pour autant, et que ſi je gagnois, les ſoixantes roubles de chaque partie m'appartiendroient, et qu'en cas que je les perdiſſe ils les

payeroient pour moi. Monſ. Caſarinow aſſura qu'il vouloit faire la partie, pourvu qu'on fixa cinquantes parties conſécutives, et qu'il lui fut permis de s'aſſocier, et faire jouer, celui qu'il voudroit contre moi, comme il me ſeroit également permis de laiſſer jouer le Chancelier ou le hettman; le hettman diſoit qu'il ne pouvoit ſtipuler que pour ſa perſonne, on conclut donc, d'aller chez le Chancelier et nous nous y rendimes; il joua ſon role, feſant quelques difficultés d'abord, mais enfin il conſentit et accéda à la convention dont les articles furent écrits et ſignés, avec la condition qu'a l'iſſue de chaque partie on payeroit comptant.

La convention fut ratifiée par un divertiſſement de la ſoirée, auquel une cinquantaine de perſonnes aſſiſterent, et le Gouverneur arriva lui même avec ſa famille; ſa préſence fit chercher la muſique, et on commença à danſer; quant à moi j'étois ſpectateur bénévole, étant devenu ami familier avec tout le monde. J'exigois du Chancelier d'envoyer quelques bouteilles à mes compagnons, il les invita tous en leur donnant une chambre de laquelle ils pouvoient tout voir ſans communiquer avec l'aſſemblé, conformément à la loi. Durant tout cet entretien, mon écoliere Aphanaſia ne me quittoit que pour danſer, et elle danſa ſi joliement! ... Sa mere s'approcha une fois et me dit, je crois que votre écoliere devient votre amie; veillez ſur elle: je ſuis bonne mere: elle me parla en très bon Allemand, et comme c'étoit la première fois que j'entendis cette dame parler, je reſtai confus; mais bientôt m'étant remis,

remis, je l'assurai de mon respect et de mon inviolable attachement ; le Gouverneur me voyant en conversation avec la mere et la fille, s'approcha aussi de moi, et me demanda qu'elle étoit la matière de notre conversation ; mais Madame de Nilow prevint ma réponse en disant qu'elle s'étoit informée auprès de moi, si je ne pourrois enseigner à sa fille la musique. Ce *mezzotermino* me débarrassa de toute apprehension, et bientôt le pere et la mere se retirerent. Mademoiselle de Nilow revenant auprès de moi, m'informa que son pere avoit consenti à la formation d'une école publique ; qu'en conséquence elle auroit le plaisir avec ses sœurs et son frere de rendre souvent des visites à son maitre ; cette charmante fille possédoit tant de charmes, et toutes les graces se trouvoient réunies en elle ; à deux heures après minuit je reconduisit mon écolière avec ses sœurs au gouvernement, et me rendis chez moi.

CHAP.

CHAP VII.

Batiment érigé pour une école publique. Converſation avec Madame Nilow. Emoluments venant au Comte par ſon habileté aux échecs. Mademoiſelle Aphanaſia s'entretient avec le Comte. La ſociété des exilés eſt renforcée. La chaſſe des ours.

LE 8, mon ami Cruſtiew me vint reveiller, pour me demander quel emplacement j'avois choiſis pour poſer le nouvel édifice; en ſortant de la cabane j'y trouvai preſque toutes les piéces de bois de batiment rendus, et du moment que je marquai l'emplacement, on commença à l'élever; après mon déjeuner, je me rendis au gouvernement pour donner mes leçons, et j'y trouvai mes écoliers l'alphabet à la main. Après quelques répétitions d'épèlement, elles me demanderent de leur écrire en caracteres Ruſſes quelques mots Allemands et François; heureuſement je m'étois pourvu d'une grammaire Ruſſe, Allemande, et Françoiſe, que j'avois trouvé parmi les livres de mon ami, et je la leur abandonnai avec inſtruction ſuffiſante pour s'en ſervir; la leçon finit par mille queſtions qu'on me fit ſur mon pais, ſes uſages, moeurs, &c.: à mon départ Mad. la Gouvernante arriva, et après avoir renvoyé ſes énfans, me fit aſſeoir auprès d'elle; elle me fit la narration qu'elle étoit la fille d'un colonel Suédois exilé en Sibérie; que ſa mere avoit

avoit changé de religion, et qu'elle avoit été mariée à Monſ. Nilow, Lt. Colonel alors, homme de bien, mais très adonné à la boiſſon, dont l'excés le rendoit brutal et inſupportable; et qu'elle ne jouiſſoit d'aucun plaiſir excepté celui de voir ſa famille grandir, et qu'en ce moment, après avoir eu le déſagrément de voir ſes deux filles ainées, mariées à deux monſtres perdus de crapule, quoiques officiers, elle ne pouvoit que gémir ſur le ſort de la cadette, que le pere déſtinoit au certain kuzma, le plus mauvais ſujet de l'univers. C'eſt en conſéquence qu'elle me pria de m'efforcer de gagner la confiance du Gouverneur, et de faire tout mon poſſible pour faire échouer cette deſtination. Je repondis à cette bonne mere que je ferois tout de mon mieux, et qu'en tout tems j'obéirai à ſes commandements, après quoi je pris mon congé, et revint chez moi, où je trouvai une invitation de la part de Monſ. Hettman, pour faire une partie d'echecs.

En attendant le moment, nous dinames, et après le diner, Monſ. Cruſtiew me préſenta les candidats pour la réception; vers les quatre heures une femme vint pour prendre ſur moi la méſure, pour me faire des chemiſes, et des habillements, à la mode du pais; car à Kamchatka ce ſont les femmes qui font le metier de tailleur. A ſept heures nous nous rendimes chez Monſ. le Chancelier, où je trouvai cinq négociants. Nous jouames cinq parties; j'en gagnai quatres, et perdis une; et après avoir reçu cent quatre-vingt roubles, je me rendis chez moi.

Le

Le 9, un négociant nommé Cſuloſnikow, informé que j'avois quelque argent, me propoſa de faire un couple de parties avec lui, mais il déclara qu'il ne joueroit pas à moins de deux cent roubles la partie. J'acceptai ſa propoſition en la différant juſqu'après midi, étant obligé de me rendre au gouvernement pour donner ma leçon. Entré dans la ſalle j'étois ſurpris de n'y pas trouver Mademoiſelle Aphanaſia; on me dit qu'elle étoit au lit incommodée, mais que voulant prendre ſa leçon, elle avoit demandé la permiſſion de me faire venir auprès d'elle. Elle l'obtint de ſa mere, et j'y fus introduit. Cette aimable fille parla naïvement la langage de ſon coeur; et la langue Ruſſe me parut, en ce moment, la plus douce de l'univers. Nos diſcours furent interrompus par l'apparition de Madame de Nilow, et je pris mon congé; arrivé chez moi j'y trouvai Monſ. Cſuloſnikow, qui perdit trois parties aux echecs. Le reſte de la journée ſe paſſa à fixer l'ordre de la réception pour les individus que Monſ. Cruſtiew nous devoit préſenter; et nous arrêtames que le conſeil de huit reſteroit chargé uniquement des ſecrets, et que les autres reçus par la ſuite, ne ſeroient inſtruits, que de ce que le conſeil jugeroit néceſſaire de leur communiquer, pour aſſurer leur confiance. Conſéquemment à cet arrêté on compoſa les minutes pour le ſerment, &c. nous emploiames la ſoirée pour preparer un feſtin.

Le 10, à la pointe du jour, Monſ. Cruſtiew alla chercher ſes candidats; à neuf heures du matin il revint avec eux; voici leurs noms:

Demétrie

Demétrie Kuzneczow, négociant Ruſſe, libre.

Aphanaſi Kumen, Capitaine des Coſaques, libre.

André Gurcinin, Chambellan de l'Impératrice Elizabeth, exilé.

Jean Sibaëw, Capitaine des Chaſſeurs, libre.

Alexis Protopop, Archidiacre de l'Egliſe, libre.

Levonti Popow, Capitaine des Chaſſeurs, libre.

Jean Cſurin, frere d'un Capitaine de vaiſſeau, marchand, libre.

Magnus Meder, Chirurgien Major, de l'Amirauté, exilé depuis vingt ans.

Jean Wolkow, chaſſeur, libre.

Caſimir Bielſki, Staroſt Polonois, exilé depuis quinze ans.

Gregoire Lobczow, Colonel d'Infanterie, exilé.

Heraclius Prince Zadſkoy, exilé depuis dix-huit ans.

Julien Brandorp, Suédois, exilé depuis ſix ans.

Nicolas Srebernikow, Capitaine d'un regiment de Gardes, exilé.

André Biatzinin, exilé.

A onze heures les candidats furent introduits au comité; on leur lût les ſerments, et leurs engagements. Ils prêterent ſur le champ le ſerment, et ſignerent leurs engagements; mais àfin de conſolider la ſanction, nous décidames que tous ceux de la religion Ruſſe ſe rendroient à la confeſſion, et communieroient, pour corroborer leurs ſerments. C'eſt en conſéquence que Monſ. Cruſtiew ſe rendit avec eux à l'egliſe, ou ils furent confeſſés et communiés par le Protopop. Après leur retour, nous celébrames notre

notre petite fête, et Monſ. le Gouverneur, avec ſa famille, le Chancelier, et le hettman, avec pluſieurs autres principaux de la ville, s'y rendirent vers le ſoir, et honorerent notre aſſemblée, qui fixá l'epoque de l'indépendance des exilés : car Monſ. le Gouverneur fortement enivré, jura qu'il me reconnoiſſoit chef des exilés, et qu'il ordonnoit au Chancelier de mettre dans le régiſtre de la chancellerie, une acte de cette nomination, et qu'il ſe reſerveroit d'écrire en cour une répréſentation en ma faveur, pour que je puiſſe être employé au ſervice du gouvernement ; le Chancelier et le hettman ſoutinrent les intentions du Gouverneur, et eurent la ſatisfaction de gagner près de ſept mille roubles aux négociants, aux echecs, qui ſeuls payerent notre fête.

Le 11 nous décidâmes d'aller à la chaſſe des ours, et obtinmes la permiſſion de Monſ. le Gouverneur de nous abſenter quatre jours. Ce jour encore je reçus un préſent conſidérable en linge, et quelques pièces d'argenterie de Monſ. Nilow. Le 12 nous partimes au nombre de ſeize, bien armés, avec huit traineaux, et nous déſcendimes la rivière, qui étoit gelée ; à vingt-huit verſtes, nous nous arrêtames, chez le Tajon (ou chef) de Cſekawka : il nous fit des recits des différentes viſites qu'il reçevoit de la part des ours ; il nous donna à diner ainſi qu'a nos chiens, après quoi il nous conduiſit vers un ruiſſeau, qui ſe jettoit dans la rivière de Kamchatka ; mais du moment qu'il apperçut trois ours qui jouoient ſur le bord de ce ruiſſeau, il nous conjura de nous retirer ; nous aſſurant que pluſieurs d'entre nous periroient.

Après

Après ce conſeil il décampa, et nous nous approchames de nos ennemis; à la portée du fuſil, nous déchargeames contre eux nos armes, mais nous ne fimes que bleſſer les bêtes. Leurs bleſſures les animerent, et ils nous attaquerent avec fureur; heureuſement que mes compagnons étoient accoutumés à cette chaſſe, ils allerent à la rencontre des ours. Après un long combat, ils les tuerent tous les trois; car aucun de ces betes ne voulut plus quitter le champ de battaille.

Voici au ſujet de cette chaſſe, ce que je trouve néceſſaire d'expliquer: à la vue d'un ours, il faut qu'un des chaſſeurs ſoit deſtiné d'aller à ſon attaque et de lui préſenter le bras gauche, qu'il doit garantir par de groſſes pièces de bois, liés une deſſus, l'autre deſſous le bras, dans ſa longueur, àfin qu'a la première priſe, l'ours ne puiſſe pas caſſer le bras; et du moment que l'animal aura empoigné le bras, il faut que le chaſſeur lui porte un coup de lance au defaut de l'épaule gauche. Après cette bleſſure, les deux ou trois autres chaſſeurs doivent inceſſamment piquer leurs lances dans le corps de l'animal, qui ſouvent caſſe les lances, et n'ayant reçu le premier coup qu'à faux, terraſſe le combattant, et l'etrangle, ou plus ſouvent le défigure.

Après avoir tués ces trois ours, nous les chargeames ſur les traineaux, et reprimes le chemin de Cſekawka. A moitié chemin nous rencontrames le tajon, avec une vingtaine de Kamſcadalles armés de lances et d'arcs. Ils nous dirent, qu'ils venoient à notre ſecours; mais après avoir decouvert les ours morts, ils

chanterent

chanterent nos louanges, et nous ramenerent en triomphe chez eux. Les premiers ſoins de nos Kamſcadalles furent d'écorcer ſes ours, et d'acheter les peaux; ils nous donnerent vingt-ſix martres pour les peaux, et huit peaux de renard pour la viande. Le marché nous plut, et nous réſolumes de ſortir à la clarté de la lune, pour faire une nouvelle capture; elle nous réuſſit bien, en ayant tué encore cinq autres, mais Sibaew fut bleſſé.

Parmi ces ours il s'en trouvoit un qui étoit d'une grandeur enorme, et blanc comme la neige. Nous on deſtinâmes la peau pour le Gouverneur, et les quatres autres pour nous ſervir de matelas. C'eſt en conſéquence que les ayant chargés ſur nos traineaux; nous reprimes le chemin de nos habitations, où arrivés nous les écorchames, ſalames la chair, et portames notre préſent Gouverneur, qui lui fut très agréable.

CHAP.

CHAP. VIII.

L'Ecole publique eſt ouverte. La Société des Exilés s'aſſemble pour délibérer ſur des Affaires rélatives à leur Fuite par Mer. Parties d'Echecs. Le Comte fait des Cartes marines des Côtes et des Iles voiſines de Kamchatka. Conſéquence dangereuſe de l'Affaire dernièrement agitée dans la Société des Exilés. Détourné par le Comte qui eſt près d'être aſſaſſiné. Son Ennemi puni.

LE 14, la ſalle de l'école étant prête, je reçus mes éleves, et je choiſis Meſſieurs Cruſtiew et Panow pour m'aſſiſter dans l'inſtruction; à quatre heures de l'après midi de cette journée les enfans du Gouverneur s'y rendirent. Le nombre de mes écoliers ſe trouva de vingt-trois; parmi leſquels trois négociants s'y trouverent, pour apprendre l'arithmétique.

Le 16, Sibaew me demanda une aſſemblée pour nous communiquer une découverte rélative à notre entrepriſe, je la fixai pour la nuit même de ce jour à 11 heures; aſſis en comité, je lui demandai la communication de ce qu'il avoit à dire, et voici ce que nous apprimes de lui.

Que dans le courant du moi d'Aout paſſé, Cſuloſnikow étoit ſorti d'Ochoczk avec un vaiſſeau de cent

cinquante tonneaux armé pour aller aux iles Aleuthes, à la chaſſe et à la pêche des caſtors. Que ſon équipage compoſé de vingt-huit chaſſeurs, qui n'avoient jamais navigués auparavant, ſe trouvant pris par une violente tempête, avoit fait echouer le navire ſur la côte; que le dit Cſuloſnikow avoit forcé l'équipage de travailler ſans relache pour relever le batiment, et qu'à ſon refus il avoit obtenu du Gouverneur l'aſſiſtance du militaire pour les y contraindre, et qu'en conſéquence ces miſérables ſe trouvoient traités tyraniquement; que ne pouvant plus ſupporter tel cruauté, ils avoient réſolus unanimement de travailler au relèvement du vaiſſeau et de s'embarquer, mais qu'ils étoient réſolus auſſi de ſe ſauver avec le vaiſſeau pour ſe retirer d'eſclavage. Que lui (Sibaew) ayant été conſulté par eux ſur la choſe, il avoit adroitement profité de leurs diſpoſitions, en leur inſinuant, qu'ils ne réuſſiroient pas dans leurs entrepriſes, s'ils ne m'engageoient pas à me charger de leur commandement; c'eſt à quoi ils s'étoient réſolus ſur le champ, en le priant de porter la première parole auprès de moi; que c'étoit en conſéquence qu'il crut devoir informer le comité pour ſtatuer ce qu'il auroit à faire dans tel circonſtance; que quant à lui il jugeoit être très avantageux pour nos intérets, de voir augmenter notre nombre, pour être, en cas d'impoſſibilité de réuſſir par ruſe, en état d'employer la force ouverte, pour nous ſaiſir d'un batiment, et ſortir à main armée.

Cette

Cette propoſition nous parut très intéreſſante, et je demandai les avis de tous les individus, enfin je fis adopter mon ſentiment à la ſociété ; le voici :

Que Sibaew leur rendroit en réponſe, que j'étois pénétré des ſouffrances, auxquelles je les voyois expoſés, mais qu'ayant été trahi déjà une fois, pour avoir voulu ſecourir des malheureux, je ne pouvois me fier à leurs propoſitions, car il ſuffiſoit que de vingt-huit il ſe trouva un ſeul traitre, pour dénoncer leur acceſſion, j'aurois à me reprocher leur malheur ; car l'entrepriſe étant de la nature d'une revolte, ils ſeroient condamnés à paſſer leurs vies dans les travaux des mines. Je lui recommandai bien auſſi de ne leur faire de ma part que cette réponſe, mais j'engageai Sibaew d'exciter de plus en plus leurs déſirs de quitter Kamchatka, et de les encourager à tenter toutes les voyes pour gagner ma confiance, me reſervant la conduite ultérieure de leur complot.

Le 17, dans la matinée, Sibaew arriva avec deux chefs de l'équipage de Monſ. Cſuloſnikow, un, nommé Lapin, maitre d'équipage, et l'autre Parencſin, charpentier. En entrant ces deux ſe jetterent à mes pieds, en me conjurant de ne pas les abandonner dans leur entrepriſe. Que d'ailleurs leur réſolution dévoit m'être agréable, car je pouvois m'aſſurer de ma liberté, qu'ils s'engageroient par un ſerment, de m'être fidele et obeiſſant, en tout ce que je commanderois, et qu'ils étoient réſolus de me ſuivre au bout du monde. Je continuai à leur faire des difficultés, juſqu'à ce qu'ils m'eurent aſſurés, qu'ils s'engageroient par un ſerment ſacré en communiant,

muniant, à faire coroborer tous les engagements que je croirois dévoir exiger d'eux. Cette réſolution me determina à leur faire eſperer mon acceptation, à charge qu'ils engageroient leurs compagnons de ſe lier tous à ma fortune par le même ſerment, et que du moment qu'ils ſeroient tous d'accord, ils pouvoient venir me voir, pour exécuter notre union.

Après leur départ, j'aſſemblai mes compagnons, et je leur communiquai ce que j'avois arrêté avec les chefs de l'équipage de Cſuloſnikow. Mes méſures furent approuvées, et la compagnie ſe voyant renforcé par vingt-huit hommes déterminés, forts, et robuſtes, ne douta plus de la réuſſite, et nous arrêtames dès ce jour, de nous occuper à faire des cartouches, et preparer nos armes; chacun de nous dévoit avoir un fuſil, une paire de piſtolets, un ſabre, une lance, et ſoixante cartouches.

Le 18, je paſſai la journée chez le Chancelier à jouer aux echecs, et je gagnai ſept parties. A mon retour je rencontrai Monſ. Norin, lieutenant de la garniſon, qui me demanda de lui prêter cinq cent roubles, dont il avoit beſoin pour former ſes équipages, étant nommé commandant de Niſney Oſtrogg. Je les lui promis à condition qu'il me donneroit ſa parole d'honneur d'être bon et humain envers les infortunés exilés, qui ſe trouveroient habitués dans l'étendue de ſon commandement. Il m'accompagna juſqu'à mon quartier, où je lui remis les cinq cent roubles; recevant cette ſomme, il me proteſta ſon amitié, et ſa reconnoiſſance. Mes compagnons furent très jaloux de ma libéralité; mais

ayant

ayant reçu l'assurance que j'avois près de cinq mille roubles dans ma caisse, ils se tranquilisèrent.

Le 19, Monsr. le Chancelier me requit de composer une carte reduite des iles Kurilles et Aleuthes, en y comprenant Kamchatka et la côte d'Ochoczk; et àfin que je pusse prendre les connoissances nécessaires, il me donna la permission de tirer toutes les piéces rélatives de l'archive. Ce travail m'occupant, dissipant mes ennuis, et, en même tems, me donnant des connoissances rélatives à l'exécution de mon projet, je m'en chargeai volontiers, et dès ce jour même je me fis délivrer de la chancellerie plusieurs journaux et rélations de voyages faits par mer, soit par les officiers de la marine Impériale Russe, soit par des particuliers; mais à leur première lecture, je fus convaincu que je ne pourrois rien avancer de certain, excepté ce qui seroit tiré des journaux de Spanberg, Bering, et Tsirikow.

Le 20, Madame de Nilow insista auprès de moi pour enseigner la musique à sa fille. Malheureusement tout ce que je savois dans cet art se reduisoit à pincer de la harpe; un instrument de ce genre étoit une merveille pour Kamchatka. Pour complaire néanmoins à cette dame, je lui promis d'en faire une, quoique n'ayant jamais manié d'instruments de menuiserie. De retour chez moi, je consultai avec mes amis, pour ce qui regardoit l'accomplissement de ma promesse; et après avoir travaillé au modele, Monsr. Panow se chargea de m'assister dans la composition de cet instrument; Monsr. Crustiew se chargea de faire les cordes avec des boyaux de

chiens et de rennes ; et Monſ. Stephanow de faire toutes les vis en fer.

Le 21, Monſ. Cſuloſnikow, négociant, vint chez moi, et après un abord, me reprocha d'avoir excité ſon équipage à la mutinerie, et qu'en conſéquence ſi je ne lui dénonçois pas les chefs de ſon équipage, il iroit droit porter ſes plaintes au Gouverneur, et ſoliciter l'ordre de mon empriſonnement. La manière bruſque et aſſurée avec laquelle cette homme m'attaqua, me fit craindre une trahiſon de la part des gens de ſon équipage ; mais dévant éviter toute confuſion, je lui repondis, que je le croyois fou, de m'attribuer une telle inconſéquence ; qu'il étoit bien vrai, que des gens de ſon équipage s'étoient préſentés chez moi pour entreprendre de me batir une maiſon, et que j'avois contracté avec eux un marché, mais que ſi Monſ. le Gouverneur ne le jugeoit pas àpropos, je romprois ce marché à ſa volonté ; que je lui feſois cette explication, non pour me juſtifier, car je le mépriſois aſſez pour ne lui rien répondre, mais pour le faire rougir de ſon inhumanité ; voulant dès ce moment me rendre auprès du Gouverneur, àfin de lui faire connoître les traitemens exécrables avec leſquels il pourſuivoit ſon équipage, qui ne pouvant ſubſiſter que par leur travail, il vouloit encore les priver de ce moyen ; que quant à moi je trouverois bientôt une occaſion favorable de le punir de ſon inſolence, pour avoir oſé m'attribuer des démarches auſſi peu délicates.

Pendant notre converſation pluſieurs de mes compagnons arriverent, et étant inſtruits de ce dont il

étoit

étoit queſtion, attribuerent la démarche du dit Cſuloſnikow à ſa vengeance qu'il méditoit pour avoir perdu une ſomme d'argent contre moi, et la conteſtation finit par des coups qu'il remporta.

Pour en prevenir les ſuites, je me rendis ſur le champ chez le Guoverneur, à qui j'expoſai l'inculpation de Cſuloſnikow, et la manière brutale de ſon déportement. Monſ. le Gouverneur, animé par la répréſentation de ſon epouſe et de toute ſa famille, envoya chercher par un ſergent le dit Cſuloſnikow, et du moment qu'il comparut, ſans le laiſſer parler, lui déclara en lui impoſant ſilence, que s'il ſe permettoit dorénavant de me manquer de civilité, il le feroit mettre en priſon, et lui feroit faire ſon procès pour avoir perdu le vaiſſeau qui lui avoit été confié ; et qu'étant inſtruit que l'on ne pouvoit relever ce vaiſſeau, il dégageroit ſon équipage du contrat, leur laiſſant pleine liberté de s'engager ſur tout autre vaiſſeau. Effectivement le Gouverneur envoya encore ſon ſergent au Chancelier pour faire exécuter ſes ordres, et ce pauvre malheureux ſe vit contraint de déferer aux ordres ſans dire un mot.

Après avoir remercié le Gouverneur, je repris mon chemin pour me rendre à la maiſon, mais à peine avois-je fait le tiers du chemin, que je me vis attaqué par le nommé Cſuloſnikow et ſon couſin, avec deux gros batons et des couteaux, je n'étois armé que d'un baton, et éloigné de tout ſecours, je me mis donc en défenſe, m'addoſſant contre un magazin iſolé ; je reçus pluſieurs coups ſur le bras, mais un des miens portant heureuſement ſur la tête du com-

pagnon de Cſulofnikow, l'étendit à terre ; n'ayant alors à faire qu'à un ſeul, je chargai ce dernier avec fureur, mon baton caſſa, et ne voyant d'autre moyen, je me jettai ſur lui, ayant aſſez de bonheur pour l'empoigner ; alors ſa réſiſtance fut vaine, car au premier ſerrement il cracha le ſang et me demanda la vie et mon excuſe ; je me bornai à lui reprocher ſa trahiſon, en l'aſſurant de ne rien dire au Gouverneur, ſur quoi je le quittai, pour rentrer chez moi.

En chemin je fut rencontré par Sibaew, qui me voyant ſaigner, et appercevant pluſieurs boſſes ſur ma tete, exigea de moi le récit de mon aventure, et l'ayant entendu, il courut au gouvernement pour dénoncer l'accident. Le Gouverneur envoya ſur le champ un détachement pour ſaiſer Cſulofnikow et ſon couſin, ce dernier avoit le crâne caſſé, et mourut dès ce ſoir même. Cſulofnikow fut condamné à ſix mois de travaux publics, et ſon bien fut confiſqué au profit du gouvernement et de l'egliſe ; quant à moi je pus à peine me rendre chez moi, et nonobſtant tous les ſoins, je fus forcé de garder mon lit dix jours ; durant tout ce tems je reçus des viſites continuelles des chefs du pais, et ſurtout de la famille du Gouverneur, qui me montra le plus grand intéret.

CHAP.

CHAP. IX.

Les Exilés evitent à peine d'être empoiſonnés, le Jour de l'An. Découverte de l'Auteur, qui divulgue leur Projet, comme il lui avoit été communiqué par un d'entre eux. Les Exilés s'aſſemblent et condamnent le Traitre à mourir. D'autres recherches faites par le Gouvernement, qui ſont rendues inutiles par une Circonſtance accidentelle.

LE 1 de Janvier 1771, après avoir rendus nos devoirs au Gouverneur, et aux autres principaux, nous nous aſſemblames pour nous entretenir ; à cette intention je fis préparer un bon diner : et comme pour ce jour nous avions reçu en préſent de pluſieurs marchands du thé et du ſucre, après le diner nous fimes un extraordinaire en nous regalant de thé ; mais ce régal nous couta cher, car un quart d'heure après nous reſſentimes des coliques violentes et des vomiſſemens. Monſ. Panow fut le premier qui nous aſſura que nous étions empoiſonnés, car il nous aſſura qu'ayant pris pluſieurs morceaux de ſucre, il l'avoit trouvé ſalé : en conſéquence de cette ſuppoſition nous primes chacun une grande quantité d'huile de baleine : il ſeroit impoſſible de détailler nos ſouffrances, dont les uns étoient plus, et les autres moins affectés ; quant à moi, après avoir pris l'huile, n'ayant pris qu'une taſſe de thé, j'en fus quitte pour un

un tremblement dans tous mes membres qui me reſta, mais j'avois une peine infinie de donner mes ſoins aux autres, dont il y en avoit pluſieurs qui vomirent le ſang, et notre ſociété étoit compoſée de quatorze perſonnes.

Durant cette criſe pluſieurs de nos compagnons vinrent nous voir, et après avoir reconnu notre état, allerent chercher du lait des rennes, dont ils apporterent dans la ſoirée une grande quantité qui calma enfin nos douleurs ; tous les autres en furent quitte pour reſſentir un tremblement dans leurs membres, excepté Monſ. Cſurin qui mourut dans la nuit, et Monſ. Panow qui reſta mourant. Revenu un peu nous examinames le ſucre, dont je donnai un morceau à un chat et à un chien enveloppé dans du poiſſon ; l'un et l'autre de ces animaux après des convulſions vives, creverent dans l'eſpace d'une demie heure : cette expérience nous convainquit que le Sieur Caſarinow marchand avoit empoiſonné le ſucre, mais comme il nous importoit d'approfondir cet evenement nous décidames à garder le ſecret ; c'eſt pourquoi nous fimes venir le protopop pour pourvoir à l'enterrement de Monſ. Cſurin ; Monſ. Panow ſe trouvant mieux nous le tranſportames dans la Cabane.

Le 2, vers le midi, je me rendis auprès de Monſ. le Gouverneur, pour lui faire un détail de notre accident, et pour preuve j'apportai avec moi le pain de ſucre ; le Gouverneur s'obſtina à ne pas ajouter foi à ma déclaration ; pour le convaincre, je lui propoſai de faire venir chez lui Caſarinow, et de lui propoſer de boire du thé, en lui diſant que j'avois

fait

fait préſent à Monſ. le Gouverneur d'un pain de ſucre, et que par la contenance du dit Caſarinow il ſeroit inſtruit du fait. Madame de Nilow approuva ma propoſition, et le Gouverneur convint de ſuivre mon conſeil, à condition que je ſerois ſpectateur de tout ce qui ſe paſſeroit, me tenant dans une chambre voiſine.

Ce conſeil adopté, le Gouverneur envoya chercher le Chancelier, le Hettman, et Caſarinow, avec deux autres négociants : du moment que je les vis arriver, je me retirai dans la chambre voiſine, d'où je pouvois entendre tout ce qui ſe diſoit. Le Chancelier et le Hettman arriverent les premiers, ils furent intruits des motifs, et convinrent que le Caſarinow avoit exécuté cette vengeance contre moi, par la ſeule cauſe de lui avoir fait perdre beaucoup d'argent aux echecs ; déclarant qu'ils ne doutoient point la verité de ma déclaration, et en cas qu'elle fut conſtatée, qu'il falloit abſolument punir cet empoiſonnement à la rigueur des loix en le condamnant aux travaux des mines, et confiſquant toute ſa fortune.

Caſarinow arriva enfin avec les deux autres négociants ; le Governeur les reçut civilement, leur propoſant des affaires rélatives aux expéditions prochaines des navires qui dévoient faire voile pour ſe rendre aux iles Aleuthes à la pêche des caſtors. Au milieu de leur entretien le Gouverneur leur propoſa de prendre du thé, ils conſentirent tous ; le Gouverneur addreſſa encore la parole au Caſarinow en lui demandant s'il étoit accoutumé de prendre du thé pluſieurs fois dans la journée, et il répondit affirmativement ; pendant qu'on mettoit

mettoit la table, le Gouverneur voyant mettre ſur la table le pain de ſucre, dit, qu'il étoit ſurpris de la généroſité des exilés nouveaux arrivés ; qu'en préſent de la nouvelle année il avoit reçu deux pains de ſucre de moi, dont il offrit la part à ſes convives ; à ces paroles Caſarinow palit, et le Governeur lui demandant s'il ſe trouvoit mal, il lui répondit qu'oui, et qu'en conſéquence il demandoit la permiſſion de ſe retirer ; le Chancelier lui répondit que ſon mal paſſeroit en prenant une couple de taſſes, il continua de s'excuſer ſur la complaiſance, mais enfin la taſſe étant verſé on la lui préſenta, et le Gouverneur déclara qu'il falloit la boire ; ce malheureux ne pouvant plus douter qu'il ne fut découvert, ſe jetta aux pieds du Governeur déclarant qu'il avoit empoiſonné le ſucre, pour déliver le gouvernement d'un monſtre tel que moi, que le Gouverneur lui même ſeroit convaincu, quand il auroit appris la dépoſition, d'un nommé Piatſinin qui lui avoit découvert le complot que j'avois formé pour armer tous les exilés, et de m'emparer des vaiſſeaux pour quitter Kamchatka. Le Gouverneur irrité contre cette empoiſonneur ne voulut plus l'écouter, et le commit en priſon, ordonnant au Chancelier de' proceder à la confiſcation de ſes biens, et d'inſerer dans le code, la ſentence convenue par ſa propre confeſſion d'empoiſonnement.

Après avoir vu ce miſérable trainé dans le cachot, et le Gouverneur ſe diſpoſer à diner, je me retirai. Arrivé chez moi, j'aſſemblai le conſeil, et enſuite tous ceux qui avoient fait le ſerment de confédération ; et après leur avoir fait connoitre la trahiſon du nommé

Piatſinin

Piatſinin qui ſe trouva préſent, on le comdamna à la mort. On lui accorda trois heures pour ſe préparer ; le Protopop l'aſſiſta, et le ſoir de cette même journée il fut conduit pour être fuſilé, et l'exécution fut parfaite dans la nuit.

Le Chancelier ſur la dépoſition de Caſarinow, fit appeller un Coſaque qui s'appelloit auſſi Piatſinin, et l'interrogea ſur le fait ; mais ce pauvre diable ne ſachant que répondre, nia d'avoir jamais parlé à Caſarinow, et le Chancelier, pour éviter la peine, ne le confronta point, ſe contentant d'inſerer à la ſentence, la déclaration du faux, contre la dépoſition de Caſarinow.

CHAP.

CHAP. X.

Le Comte conſtruit un Inſtrumeut de Muſique pour ſon Ecolière Mademoiſelle Aphanaſia. Des Membres propoſés à la Société des Exilés. Plan d'Opérations établi. Le Gouverneur propoſe un Voyage. Grandes ſommes d'Argent gagnés aux Echecs, dont une partie eſt préſentée à la Famille du Gouverneur. Mademoiſelle Aphanaſia déclare ſa Tendreſſe pour le Comte en préſence de ſon Pere, qui en eſt extrememement enragé, mais qui eſt tranquiliſé par ſes Collégues. Le Gouverneur fait les arrangements néceſſaires pour abolir la ſentence ſous laquelle le Comte étoit Exilé.

LE 3, inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé au gouvernement et à la chancellerie, nous ſentimes une vraie ſatisfaction d'avoir evité les ſuites d'une trahiſon, et l'attentat de l'empoiſonnement, quoique pluſieurs d'entre nous payerent par des maladies ſerieuſes cette cataſtrophe; ce jour mon inſtrument ayant été achevé et les cordes montés, je le portai à Madame de Nilow, et ayant pincé quelques ariettes, quoique le ſon de l'inſtrument fut ſourd, la melodie parût enchanter le Gouverneur et toute ſa famille, et dès ce jour la fille cadette, Aphanaſia, reſta inſéparable de ſon inſtrument.

Le

Le 4 Monſ. Stephanow nous communiqua d'avoir découvert que Bocſarow, Iſmailow, et Lapin, trois apprentis pilotins, avoient réſolus avec cinq ou ſix autres chaſſeurs, de s'emparer d'un batteau, et de déſerter dans les iles Aleuthes, pour s'établir aux dites iles; qu'ayant reçu la propoſition d'eux, il pouvoit s'aſſurer de leur fidelité; mais comme la trahiſon de Piatſinin avoit fortement frappé mes compagnons, je me bornai à preſcrire à Monſ. Stephanow d'entrer avec eux en liaiſon, et d'entretenir leur réſolution, juſqu'a ce que nous priſſions notre parti, me reſervant de les aſſocier au moment de l'exécution de notre projet à notre union. Mon ſentiment fut agréée, et Monſ. Stephanow fut chargé de la conduite de l'affaire.

Le 5 nous tinmes un comité pour aviſer aux moyens d'exécuter notre projet; dans ce comité il fut décidé que la majeure partie de nos compagnons pour diſſiper tout ſoupçon à l'avenir, quitteroient la ville de Bolſcha pour ſe fixer à Niſney-oſtrogg durant l'hiver, ſous pretexte de la chaſſe; mais que dans le courant du mois de Mars, et au plus tard vers le 15 d'Avril, ils me rejoindroient: qu'à cette époque les glaces flottant dans le port et les vaiſſeaux en armement, on ſaiſiroit la première occaſion pour ſaiſir le premier prêt à mettre à la voile, ſur laquelle nous nous embarquerions et quitterions Kamchatka; qu'en conſéquence Meſſieurs Cruſtiew et Stephanow, reſteroient chargés de s'aſſurer d'une partie de l'équipage du premier vaiſſeau en armement, pour faciliter l'exécution de notre projet, tandis que

je

je m'attacherois à ne plus quitter Monſ. le Gouverneur, le Chancelier, et Monſ. le Hettman, pour être à portée de faire avorter toutes les inſinuations des négociants, qui par la trahiſon de Piatſinin et quelques autres circonſtances avoient été confirmés dans leurs ſoupçons. Dès ce même jour je demandai à Monſ. le Gouverneur la permiſſion pour nos compagnons de s'abſenter afin de pouvoir établir leur chaſſe à Niſney Novogrod, et je l'obtins. Le 6 nous les expédiames, et je leur donnai deux cent roubles comptant, pour faciliter leur établiſſement, en leur donnant une lettre de recommandation pour Monſ. Norin, commandant de Niſney-oſtrogg.

Le 7 Monſ. le Gouverneur me propoſa de l'accompagner dans la tournée qu'il ſe propoſoit de faire dans le courant de ce mois, et dans laquelle ſa famille le dévoit accompagner, je déferai à ſes ordres, et lui promis d'être prêt dès ce jour même. Monſ. le Chancelier et le Hettman arriverent peu après chez le Gouverneur, et inſtruit de mon engagement me firent des reproches d'abandonner leurs parties; mais le Gouverneur les aſſurant que ſon abſence ne dureroit qu'au plus ſept à huit jours, ils ſe déterminerent à faire le même voyage, à condition que je me chargerois d'un echiquier. Le Gouverneur curieux de ſavoir à combien montoit la ſomme qu'ils avoient gagnés à ce jeu depuis que j'étois intéreſſé, tout calcul fait, démontroit que la ſomme montoit à quarante deux mille roubles ſoit en argent ou pelleteries. Le Chancelier, pour marquer ſon attachement au Gouverneur, dit qu'il avoit fait le marché

avec

avec moi de prelever le dixième du gain pour le bénéfice de la famille de Monſ. le Gouverneur, et me prit hardiment en temoin, ainſi que Monſ. le Hettman. Le Gouverneur agréa cette déclaration, et fit ſur le champ appeller ſes filles auxquelles il annonça leur bonne fortune, leur diſant qu'ils me dévoient cet avantage en premier, et enſuite à l'amitié de Monſ. le Chancelier et le Hettman. J'obſervai que Monſ. le Hettman ſe trouva offenſé par la démarche du Chancelier; je le pris à part et lui repréſentai cet acte de généroſité lui etoit commun ainſi que tout le mérite qui en réſulteroit; d'ailleurs que nous avions encore un vaſte champ pour étendre nos profits; cette aſſurance remit ſon eſprit avare et le conſola.

La famille du Gouverneur nous temoigna ſa reconnoiſſance, mais Mademoiſelle Aphanaſia ajouta, qu'elle eſpéroit des bontés de Meſſieurs le Chancelier et le Hettman, qu'ils voudroient s'intéreſſer en ma faveur, pour obtenir l'abolition de la ſentence de mon exil, et la grace néceſſaire pour que je fuſſe employé dans quelques charges du gouvernement, àfin que ſes plus ardents déſirs ſoyent ſatisfaits de me voir heureux, et de partager mon bonheur; ſur ces paroles le Gouverneur s'enflamma de colere et m'invectiva; mais le Chancelier et le Hettman remontrerent avec force au Gouverneur, qu'il avoit tort de m'accabler, et que je ne dévois point être la victime des ſentiments de ſa fille; que d'ailleurs il n'étoit pas impoſſible de me voir placé en charge, et qu'en pareil evènement, Monſ. le Gouverneur

ne pourroit faire une meilleure acquiſition, pour perpétuer le bonheur de ſa famille; ils pouſſerent avec leurs arguments le Gouverneur à bout, et il ſe tranquiliſa enfin, en diſant, Meſſieurs, vous étes temoins de la déclaration de ma fille, j'aurois honte de ſon aveu, mais enfin comme vous la trouvez excuſable je lui pardonne, et me charge pour reparer ſes torts d'employer mon credit pour faire adoucir la ſentence d'exil de Benyowſky; je vous demande donc, que vous figniez un acte que je vous propoſerai, et qui d'après la loi du Czar Pierre, décharge tout exilé de flétriſſement; cette loi porte, que tout exilé qui aura dénoncé un complot formé contre le gouvernement ou les chefs, ſera affranchi de la rigueur de la ſentence; l'exilé que vous avez devant vous, eſt dans le cas de l'abſolution, car il nous a revelé l'attentat de l'empoiſonnement du nommé Caſarinow; ſans ſa déclaration ni vous ni moi ne ſeroient plus en vie, ainſi vous ne pouvez pas vous diſpenſer de ſigner le dit acte d'abſolution, que nous ſoumettrons au ſénat, avec nos lettres de recommandation pour la forme ſeulement; car les ordonnances de l'Empereur ne portent point cette injonction, elles ſont poſitives en ce qu'elles portent que tout Gouverneur ou Voivode, préſidant en college et à la chancellerie, avec union de ſes Conſeillers, ſera autoriſé de prononcer l'abſolution.

Les paroles du Gouverneur furent reçus comme un oracle, et le Chancelier invita ſur le champ le Gouverneur d'ordonner une aſſemblée pour le lendemain,

demain, afin d'effectuer la réſolution. Le Hettman courut pour engager Madame de Nilow de ſe joindre à eux afin de décider Monſ. le Gouverneur à cette démarche, qui, voyant ſa famille à ſes pieds, le Chancelier et le Hettman en prières, y conſentit à la fin, et me fit compliment de ma liberté.

CHAP. XI.

Le Comte eſt en danger d'être maſſacré par ſes Aſſociés. Leurs ſoupçons ſont eclaircis. Difficulté embaraſſante. Préſents faits au Comte. La Manière de ſon Abſolution de la Sentence d'Exil. Il fait un Propoſition au Conſeil. Penchant généreux des principaux Habitants de la Ville. Conſéquences de l'Avancement du Comte.

TOUT ceci ne ſe paſſa pas en ſecret; la famille du Gouverneur divulgua l'aventure confuſément, et la ville fut inſtruite de ma prochaine abſolution, avant que je fuſſe ſorti du gouvernement, que je quittai après avoir reçu ordre de me préſenter le ſendemain à 11 heures à la chancellerie. Dans mon chemin je rencontrai bien du monde qui m'accablerent de félicitations. Rentré chez moi je trouvai Meſſieurs Panow, Stephanow, Baturin, et Cruſtiew, qui m'accoſterent avec un eſprit confus, et me dirent qu'il falloit que j'allaſſe me préſenter à l'aſſemblée; je leur demandai quelle affaire preſſante pouvoit exiger ma préſence, tandis que j'avois des nouvelles très agréables à leur communiquer. Quel fut mon etonnement d'entendre la réponſe de Panow, qui me dit que ces nouvelles alloient me couter la vie, et que je n'étois qu'un traitre; que d'ailleurs

d'ailleurs ils ne pouvoient rien me dire davantage, que l'affaire étoit d'une importance à être décidé d'après la conſtitution que j'avois formé moi même.

Surpris par ce diſcours, je n'avois aucun tems à conſiderer les motifs qui pourroient les conduire à telle démarche; en vain je ſolicitai Cruſtiew, un de mes meilleurs amis, de me dire ce dont il étoit queſtion. Il me refuſa diſant, qu'il lui étoit défendu de me parler, et qu'il falloit me préſenter à l'aſſemblée. Je m'y rendis donc; en entrant, je trouvai deux de nos compagnons armés de ſabres à la porte, et un gobelet ſur la table, rempli de poiſon. Ces préparatifs me firent conçevoir, que j'étois taxé de trahiſon, et que les procédés du Gouverneur avoient conduit mes compagnons à croire que je les avois accuſé et trahi. Sur cette ſuppoſition je demandai à l'aſſemblée la permiſſion de parler; et incontinent je leur rapportai tout ce qui s'étoit paſſé au gouvernement, et la déciſion du Gouverneur. Après avoir terminé mon diſcours, je demandai le jugement: je vis la conſternation, et la joye dans leurs viſages. Monſ. Panow s'avança vers moi le premier, et ſe jettant à mes genoux, me demanda des excuſes, diſant qu'il étoit l'auteur de tout ceci; car ne pouvant croire que ma liaiſon avec les chefs du gouvernement, étoit un ſeul effet du haſard, il m'avoit dès long tems ſoupçonné de trahiſon; qu'il n'avoit ceſſé de ſuivre toutes mes démarches, et que dans cette matinée m'ayant ſuivi, pour m'épier, il avoit été conduit à la perſuaſion de me croire traitre; ayant entendu qu'en vertu de l'ordonnance du Czar Pierre, j'allois être déclaré

libre; que cette croiance lui avoit inſpiré la réſolution de m'aſſaſſiner, et que l'unique devoir d'inſtruire ſes compagnons ſur le danger, lui en avoit fait differer l'exécution : qu'en conſéquence leur ayant déclaré ſes motifs, ſes craintes, et ſa perſuaſion, il les avoit déterminé de me maſſacrer, et que je ne dévois la conſervation de ma vie qu'a la réſolution de Monſ. Cruſtiew, qui détermina l'aſſemblée à m'entendre avant de proceder à commettre un crime, car il repondroit de ſa vie ſur moi : qu'actuellement l'aſſurance de Monſ. Cruſtiew ſe trouvant vraie, il me demandoit pardon de l'excés de ſa précipitation. J'embraſſai ce digne compagnon, et le remerciai de ſes ſoins, me bornant à le prier d'avoir une meilleure opinion de moi par la ſuite.

Après la diſſipation des frayeurs de notre aſſemblée, elle ſe rejouit de la perſpective que ma liberté nous aſſuroit pour conduire et exécuter notre projet; après la dimiſſion de l'aſſemblée, je conferai avec Meſſieurs Cruſtiew et Protopop ſur mes appréhenſions, car la fille du Gouverneur et ſa mere me voyant en état de liberté, exigeroient de moi que je me mariaſſe, ce que je ne pourrois pas faire étant marié et réſolu d'exécuter notre voyage. Le premier me repréſenta que mon mariage forcé reſteroit toujours illégitime et que je pouvois le rompre quand je ſerois de retour en Europe. Le ſecond me propoſa de prononcer la formule du mariage n'engageant à rien, ſur quoi il me donneroit un certificat. L'un et l'autre chercherent à me convaincre que je

ne

ne dévois pas hesiter de me rendre à la solicitation de la famille du Gouverneur, pour soutenir et conduire nos intérets communes; quant à moi, résolu de ne rien faire qui pourroit avilir ma réputation, je me décidai, et leur déclarai que je procrastinerois pour gagner du tems, et que je ne désesperois point d'obtenir ce point à differer jusqu'au mois de Mai; et qu'à cette epoque nous serions les maitres de statuer autrement. Quoique dans le fond de mon ame, je sentisses un chagrin violent, d'être l'instrument de l'affliction d'une fille aimable, et que je cheriſſois tendrement, mais l'idée de pouvoir la rendre un jour plus heureuse par un mariage mieux assortis me tranquilisa.

J'employai le reste de la journée aux préparatifs pour me présenter décemment à la chancellerie, et à la soirée je me rendis chez Monsr. le Chancelier et Monsr. le Hettman pour les remercier de leurs faveurs: l'un et l'autre me comblerent de politesses; le Chancelier me força d'accepter un traineau superbement fait en côtes de baleine et doré, attelé de quatre chiens blancs, et un conducteur esclave; et le Hettman me présenta un parca [péliſſe] de castors, bordé avec des renards noirs, et un bonnet de velour bleu, bordé de martres zibelines.

Le 8, tous les exilés se trouverent assemblés chez moi. Vers les 10 heures le Secretaire de la chancellerie, Monsr. Szudeikin, arriva pour m'instruire de me rendre à la chancellerie; ayant donc fait atteler mon traineau, je me rendis à la dite chancellerie,

ayant pour ma ſuite mes compagnons qui reſterent à la porte : quant à moi je fus introduit par le Secretaire. Entré dans la chambre du conſeil, j'y trouvai le Gouverneur, préſidant au conſeil, et dix-huit autrès principaux, le Chancelier et le Hettman y étant compris. Le Gouverneur me fit une harangue très longue pour me faire connoitre à fond mon bonheur d'avoir rencontré des hommes juſtes et éclairés ; il s'étendit beaucoup ſur la douceur du gouvernement Ruſſe, et ſur l'excellence de ſes loix : il conclut ſon diſcours à la louange de l'Impératrice, en feſant un éloge de ſes vertus ; après ſon ſermon il ordonna au Chancelier de lire l'acte de mon abſolution. Le voici mot à mot.

" Conduit par le devoir inviolable de la juſtice,
" après avoir murement examiné la conduite du
" nommé Auguſte Samueloviez, exilé en ce lieu par
" ordre du ſénat régent, et par la volonté de ſa gran-
" deur impériale, Catherine, Impératrice et Auto-
" cratice de toutes les Ruſſies, je le déclare abſous
" de la proſcription prononcée en ſentence contre lui,
" et commande ſa rémiſſion, conformément à l'in-
" tention de la legiſlation, expliqué dans la ſection
" cinq de ſes inſtructions concernant la loi contre les
" proſcris et exilés ; et afin que les cauſes qui m'ont
" déterminés à ce procédé ſoyent perpétuées en juſ-
" tice, j'ordonne que ce *ſpecies facti* ſoit imprimé au
" bas du préſent acte, tel qu'il nous a été préſenté
" par le Chancelier.

" Qu'il plaiſe à Monſ. le Governeur de conſiderer
" la déclaration du nommé Auguſte Samueloviez,
" qui

" qui a découvert l'attentat d'empoiſonnement entre-
" pris par le Caſarinow, et qui avoit pour but de
" faire mourir Monſ. le Gouverneur avec les prin-
" cipaux de la régence, ſans doute pour éxécuter le
" deſſein de s'emparer du gouvernement de cette
" province, et de la ſouſtraire à la domination de
" l'empire; que le dit Auguſte Samueloviez pour
" conſtater le crime, haſarda ſa vie avec pluſieurs au-
" tres compagnons, en eſſayant ſur ſon corps la
" force de la poiſon, et qu'ainſi au péril de ſa vie
" et celle de ſes amis, il conſtata l'attentat et le dé-
" nonça duement, dont l'evidence enfin fut con-
" firmé par Caſarinow lui même, qui avoua ſon
" crime: qu'il plaiſe donc à Monſ. le Gouverneur
" conformément aux ordonnances du feu Czar Pierre,
" de prononcer la ſentence d'abſolution de l'exil en
" faveur du dit Auguſte Samueloviez."

(Signé)

" NOVOZILOW, Chancelier,
" SZUDEIKIN, Secretaire."

Le préſent ordre, portant l'acte d'abſolution, étant lu en conſeil, fut protocolé et publié conformément à la loi. Après cette lecture, le Gouverneur me fit approcher de la table, me préſenta le miroir et m'ordonna de le baiſer. Cette cérémonie finie, il m'embraſſa lui même, ainſi que tous les autres préſent à ce conſeil; un inſtant après ſix gardes entrerent avec le tambour qui reſſortirent avec le Secretaire pour effectuer dans la ville la publication de mon abſolution.

Durant

Durant leur commiſſion je demandai au Gouverneur la permiſſion de faire une propoſition, et il m'accorda la parole. Je propoſai donc au conſeil qu'après avoir rendu un ſervice de ce genre à l'état, j'étois décidé d'employer toute ma vie à l'augmentation des intérets d'un corps de la nation qui avoit pris tant d'intéret à mon bonheur; qu'en conſéquence je proproſai d'établir une culture de grains à la pointe du ſud, et ménager des paturages pour entretenir des troupeaux ſuffiſants pour la nourriture des habitans de Kamchatka; et que pour exécuter l'entrepriſe de ce genre, je ne demanderois que la permiſſion de me fixer avec les autres exilés dans cette contrée, et que le gouvernement m'accordat quarante Kamſcadalles pour établir la culture et ſes travaux.

Sur cette propoſition Monſ. le Chancelier appuya ma propoſition, et le Gouverneur convint d'en faire le rapport à la ſéance prochaine pour ſtatuer ſur ma demande; à la ſortie du conſeil on m'invita à diner; avant de m'y rendre je rejoignis mes compagnons, auxquels j'expoſai les raiſons de mes propoſitions, et ils les trouverent avantageuſes à notre union.

Rendu au diner je reçus des compliments ſans nombre, et ſur tout la famille du Gouverneur partagea la ſatisfaction, principalement Mademoiſelle Aphanaſia, qui ne negligea rien pour s'orner par ſa parure; à ce diner aſſiſterent vingt-deux convives principaux de la ville, dont un d'eux nommé Caſimir porta la parole au deſſert, diſant qu'il ne ſuffiſoit pas de reconnoitre les bonnes actions par la demonſtration de

la

la bonne volonté ; que Monſ. le Gouverneur ayant rempli la tache de la juſtice, le reſte regardoit la ſociété ; que conſéquemment il propoſoit que les citoyens s'aſſemblaſſent pour former un fond pour mon établiſſement.

Monſ. le Gouverneur répondit à cette propoſition qu'il entendoit ſerieuſement faire mon bonheur, qu'en conſéquence m'ayant deſtiné ſa fille en mariage, il s'occuperoit lui ſeul à mon établiſſement ; le Chancelier contredit cette réſolution, déclarant que Monſ. le Gouverneur avoit une famille nombreuſe, qu'il ne dévoit rien diminuer de ſa fortune, et qu'en conſéquence il dévoit laiſſer faire librement à ceux qui vouloient temoigner leur gratitude envers moi. Le Hettman ſeconda le Chancelier, et le Gouverneur acceda enfin que Caſimir ſuivit ſon plan ; enſuite le Gouverneur déclara qu'il ne différoit de me donner ſa fille en mariage, que pour recevoir les ordres du Gouverneur général d'Irkucz, auquel il avoit demandé la création de la charge de Lieutenant Général de Police en ma faveur.

Les aſſiſtants applaudirent à cette réſolution. L'après diné ſe paſſa très agréablement, excepté la confuſion de mon ame, car me voyant forcé de tromper une fille charmante et innocente, je ne pus etouffer ma conſternation : elle fut découverte par Madame de Nilow, et j'eus la plus grande peine à lui faire prendre le change, lui faiſant accroire que mon trouble n'étoit occaſionné que par la mortification de me voir ſéparé de la compagnie des autres exilés, dont l'amitié m'étoit

m'étoit bien cher : l'expoſition d'un ſentiment auſſi naturel la contenta, et elle ſe borna à me conſoler en m'aſſurant qu'elle m'aideroit à adoucir leur ſort, mais qu'elle me conſeilloit de prendre un logement au gouvernement qui m'étoit deſtiné, afin d'être à portée d'aider le Gouverneur dans ſes occupations.

Cette déclaration me frappa ; j'eus mille raiſons de refuſer cette marque de bonté, et j'en donnai tant de motifs qu'enfin elle me permit de continuer ma demeure hors de la ville et de la fortereſſe.

CHAP.

CHAP. XII.

Epreuve de l'attachement et de la confiance des exilés vers le Comte. Le Gouverneur en conseil accorde la liberté aux exilés. Le Comte promet de procurer l'élargissement de celui qui avoit essayé de l'empoisonner. Les Exilés s'avancent dans leur projet de s'évader. Fête proposée. Les principaux de la ville font des présents au Comte. Réussite de ses efforts en faveur de son ennemi.

RENDU chez moi, je trouvai mes amis assemblés, et plusieurs fonderent en larmes de joie, déclarant, que voyant mon bonheur affermi, et pouvant compter sur ma résolution, ils étoient résolus de receder au serment d'union pour ne plus exposer ma vie. Ils protesterent que leur résolution étoit unanime, et que l'amour seul qu'ils me portoient, les conduisoit à cette déclaration. Je les remerciai d'une marque aussi eclatante de leur amitié ; mais je leur déclarai que ma résolution étoit inviolable de rompre nos liens d'esclavage, et je les engagai à renouveller le serment. Monsr. Panow nous proposa d'envoyer un exprés à Nisney Novogrod, pour prevenir nos compagnons, sur tout ce qui s'étoit passé, afin qu'une fausse rélation ne les induisit point à perdre l'espoir de recouvrir la liberté. En conséquence de cette proposition, Sibaew fut détaché avec la parole, et comme

le

le cours de mon école ſe trouvoit interrompu par mes occupations, j'en confiai les ſoins à Monſ. Winbladth, Major de la confédération, priſonnier et exilé avec moi; et je nommai pour ſon adjoint Meder, ancien exilé; tout les deux Suédois de nation.

Le 9 Monſ. Baturin ayant achevé les cartes que j'avois compoſées pour la navigation, je les préſentai au Chancelier, qui les ayant approuvées, les mit ſous les yeux du conſeil, ayant obtenû l'agrément du Gouverneur de les expedier à Peterſbourg, au college de l'amirauté; le Chancelier préſenta le même jour le rapport pour me confier l'établiſſement de la culture vers Lopattka; et après une courte délibération, le Gouverneur paſſa un acte en conſeil, par lequel on m'aſſura toute l'aſſiſtance poſſible de la part du gouvernement pour former mon établiſſement; et je me vis autoriſé de former une colonie des exilés. La bonne volonté du Gouverneur, et les principaux de la ville expliquerent ſi bien les ordonnances du Czar Pierre, que le Gouverneur ſe crût autoriſé de prononcer dans cet acte, que tous les exilés qui ſe tranſporteroient dans la contré de Lopattka, pour former une colonie, et établir la culture, ſeroient abſous de l'exil, toujours en conformité au ſens des loix, qui ſe trouvoient clair, en ce qu'elles déclaroient tout proſcrit et exilé, qui avoit rendu des ſervices eſſentiels à l'état, tendants à ſa conſervation, étoit ſuſceptible de cette grace. Cette conduite d'un conſeil entier, m'a convaincu, qu'il n'y a pas des loix qui puiſſent être à l'abri des interpretations. Cette journée mit le comble à ma ſatisfaction; car

après

aprés avoir déclaré au conſeil que j'avois diſpoſé tous les exilés à entreprendre l'établiſſement de cette nouvelle colonie, le Gouverneur m'ordonna de les aller chercher, pour leur faire ſigner leur déclaration. A cet ordre je volai chez moi, et après avoir aſſemblé mes amis, je leur expoſai mon meſſage ; ſur lequel ils me ſuivirent à la chancellerie, pour ſigner leur ſoumiſſion ; en conſéquence de quoi, le Gouverneur fit publier l'amniſtie en leur faveur.

La rapidité avec laquelle je conduiſis mes opérations etonna tout le monde ; mais ce qui me fit le plus grand plaiſir, fut d'être raſſuré ſur ce que perſonne ne devinoit mon but. Sortis de la chancellerie, nous allames en corps faire nos remerciments au Gouverneur, Chancelier, Hettman, et autres conſeillers ; et nous paſſames la journée à faire nos viſites à tous les négociants et autres habitans de la ville. Etant chez Koloſſow, la famille de Caſarinow, me ſupplia de faire enſorte de délivrer Cazarinow de ſa priſon, afin qu'il ne fut pas envoyé aux travaux des mines. Je promis à cette famille déſolée, mes ſoins et mon interpoſition ; mais ſur la connoiſſance que j'eus que ſa fortune confiſquée montoit à plus de ſoixante mille roubles, j'en enviſageai toute la difficulté ; aſſuré que je ne pourrois ſauver ce miſérable qu'à condition qu'il ne reclameroit pas ſon bien. Je fis part de mes craintes à ſa femme ; mais comme elle m'aſſura que ſon mari ſupporteroit ce ſacrifice, à condition que le Gouverneur l'employeroit au voyage des îles Kurilles, pour ramaſſer les tributs, je me ſuis aſſuré que je pourrois obtenir ſa liberté ; et

comme

comme cet acte de générosité pouvoit augmenter mon credit, je me suis décidé d'employer toutes mes resources pour vaincre toutes les obstacles.

Dès cette soirée même ayant eu le loisir de parler au Chancelier, je lui proposai l'affaire. D'abord il me regarda avec sévérité; mais à la fin étant instruit que Casarinow renonçoit à sa fortune, parut rever sur mon exposée, et un moment après il me dit, qu'il avoit un moyen par devers lui d'applanir toute difficulté; qu'il concerteroit ses idées avec le Gouverneur et le Hettman, et qu'il me rendroit dans vingt-quatre heures une réponse décisive.

Le 10 j'assemblai un comité dans lequel, après avoir discuté nos intérets, nous résolumes de faire nos préparatifs pour nous rendre au mois de Mars dans la contrée de Lopattka, où rassemblés, nous ferions semblant de nous occuper de notre établissement; et qu'au moment favorable, nous demanderions au Gouverneur un batiment pour transporter nos effets et nos vivres; et qu'à l'arrivée de ce batiment, nous nous en emparerions et quitterions ces funestes lieux.

Conformément à cette résolution, nous décidames de nous procurer des vivres nécessaires pour soutenir un voyage de trois mois par mer. A l'issue de ce comité, je proposai à la société, de donner un festin à l'occasion de notre absolution, à laquelle tous les principaux de la ville seroient invités; mes propositions furent agréée, et Monsr. Crustiew fut chargé de pourvoir à tout.

Vers le midi Monsr. Casimir vint pour me prevenir, que dans l'assemblée de la ville on m'avoit stipulé un

un préſent de ſix mille roubles, dont le tiers ſeroit en argent comptant, le tiers en marchandiſes, et le reſte en proviſions et utenſiles de ménage. J'acceptai cette marque de généroſité, et ayant reçu par écrit la ſpécification du meſſage, je répondis par écrit, n'oubliant aucun expreſſion propre à temoigner toute l'étendue de ma reconnoiſſance.

Après le départ de Monſ. Caſimir, je me rendis au gouvernement pour le diner, et j'obtins de Monſ. le Gouverneur de donner la fête propoſée à l'hotel de ville; elle fut fixée au 15; le 16 Monſ. le Gouverneur voulant ſe mettre en route pour faire ſa tournée.

Après le diner Monſ. le Chancelier arriva en compagnie avec Monſ. Hettman. Ils conférerent un inſtant avec le Gouverneur dans ſon cabinet, où je fus appellé auſſi, àfin d'apprendre que l'on avoit conclu la liberté de Caſarinow, à condition, qu'il ne ſortiroit de la priſon, que pour aller aux iles Kurilles, où il reſteroit deux années; tems ſuffiſant pour reparer ſa perte; car Meſſieurs les Chefs n'étoient point diſpoſés à lui rendre ſa fortune. Monſ. le Gouverneur me chargea de ce meſſage, que j'exécutai ſur le champ. Rendu à la priſon, je vis le miſérable à mes pieds, me demandant excuſe ſur ce qu'il avoit oſé attenter à ma vie. J'interompis ſes lamentations, en lui demandant ce qu'il pouvoit eſperer de moi; il cria à la miſéricorde, me conjurant de lui pardonner à cauſe de ſa malheureuſe famille; voulant enfin calmer ſes appréhenſions du malheur, je lui propoſai les conditions auxquelles je croyois pouvoir le tirer de ſa

priſon. Il les agréa, et me promit une reconnoiſſance éternelle ; et à la fin, étant inſtruit que j'avois obtenu pour lui la miſſion des iles Kurilles, il m'aſſura qu'une année lui ſuffiroit pour retablir ſa fortune ; ſur quoi je lui déclarai, qu'il ſeroit mis en liberté, auſſitôt que les bateaux ſeroient prêts pour ſon tranſport. Il embraſſa ſur cette aſſurance mes pieds, et confirma par la ſuite ſes ſentiments de reconnoiſſance.

Aſſuré de ſa diſpoſition, je le quittai pour faire mon rapport au Gouverneur, qui ravi de la diſpoſition de Caſarinow, ordonna au Chancelier de l'expédier avec le ſergent Cuſmina, aux iles Kurilles. Du reſte, comme je m'apperçus que Monſ. le Gouverneur déſiroit s'entretenir en particulier avec le Chancelier et le Hettman, je pris congé, et en paſſant la ville, je me rendis chez la famille de Caſarinow, à laquelle j'appris la diſpoſition du Gouverneur en ſa faveur. Je m'étois bien attendu à des temoignages de civilité, mais mon cœur ne peut ſe défendre contre la ſurpriſe, voyant à mes pieds toute une famille qui me nommoit ſon protecteur et ſon Bienfaiteur. Ivan Cſorni, qui depuis l'événement de Cazarinow, ne me voyoit plus, vint auſſi pour m'embraſſer, et me dit les mots ſuivants : " Ecoutes mon ami, j'étois auſſi bien inſtruit que Caſarinow de votre entrepriſe, conſéquemment je dévois être votre ennemi comme lui ; nous étions de moitié dans l'accuſation intentée contre vous ; mais je n'étois pas complice de l'attentat de l'empoiſonnement ; le malheur arrivé à mon parent, m'a conduit de jurer votre perte. Votre généroſité

ſité envers lui me ramene vers vous, et je vous jure, non ſeulement de garder le ſecret ſur tout ce que je ſais, mais je vous proteſte encore, de vous être utile en tout ce que vous pourrez exiger de moi."

L'explication de Cſorni m'étonna, et je me bornai à lui dire, que j'attendois de ſa reconnoiſſance un oubli ſur tout ce qui s'étoit paſſé.

A mon retour je rapportai à mes compagnons les incidents de la journée. Ils ſe rejouirent de l'heureuſe diſpoſition de nos intérêts.

CHAP. XIII.

Préparatifs pour le mariage. Préliminaire extraordinaire. Précautions pour conſerver le ſecret, et s'aſſurer le progrés de l'entrepriſe des exilés, pendant l'abſence du Comte. Grands projets pour créer des Gouvernements et des empires au Nord. Fête en conſéquence de l'abſolution des exilés.

LE 11 Madame de Nilow m'envoya chercher, et me dit qu'elle vouloit que ſa fille fit les honneurs de la fête du 15, et qu'elle fut déclarée publiquement ma future; ne pouvant trouver aucune excuſe valable je conſentis à la demande, ſur quoi elle fit appeller ſa fille, en lui recommandant de veiller à ce que cette journée paſſa à ſon honneur.

Aprés le départ de ſa mere, ma prétendue future me fit mille reproches, ſur ce que j'aimois mieux la ſociété de mes compagnons, que la ſienne; ces reproches furent ſi vives, que je m'engageai de la voir chez elle le plus ſouvent poſſible.

Vers le midi, étant engagé à diner avec le Gouverneur, qui ne me nomma plus autrement que ſon fils, il me pria de lui compoſer une déſcription abrégée de Kamchatka, propre pour être imprimée; car il vouloit donner des preuves de ſa capacité. Je lui

lui promis d'exécuter ſon idée, et que l'ouvrage ſeroit fait pendant notre voyage. Sur cette promeſſe il me temoigna ſa ſatisfaction, et m'embraſſa, me diſant quil eſpéroit par cet ouvrage d'obtenir le gouvernement d'Ochoczk. Le diner fini, il me confia que l'affaire de Caſarinow lui valut dix-huit mille roubles, mais que ce coquin ſeroit bien dédommagé par le voyage qu'il alloit faire.

Vers la ſoirée, le Gouverneur étant prié de ſouper chez Ivan Cſorni, je l'accompagnai avec ma future; Monſ. Proſcuracow m'ayant engagé de jouer aux echecs, on compoſa la plus forte partie; le Chancelier, et le Hettman parierent pour moi, et Proſcuracow, Ottlaſkow et Ribnikow contre; cette partie fut de cinq cent roubles comptant, vingt douzaines de martres, douze peaux de caſtors, douze peaux de renards noirs; après un long débat, je gagnai, ainſi que trois autres de ſuite. Le jeu nous conduiſit juſqu'à trois heures du matin, et mon lot fut de près de huit cent roubles.

Le gouverneur prit plaiſir à en être ſpectateur, et ne quitta la compagnie que vers les quatre heures; je le conduiſis au gouvernement d'où je voulus prendre mon congé pour retourner, mais on me retint ſous pretêxte de quelque accident qui pourroit m'arriver; et ce qui me ſurprit davantage fut de me voir introduire dans la chambre de Mademoiſelle Aphanaſia par ſa mere, où elle me dit en ſe retirant, j'eſpere que vous ſerez ſage, mais comme il faut vous accoutumer à vivre enſemble, j'ai crû que vous ne pourriez pas être mieux logé que chez mes filles;

après ces paroles en me ſouhaitant un bon ſoir, elle ſe retira ; ſtupefait de toutes ces paroles, et de ce procédé, ſi contraire à nos uſages Européennes, j'aurois eu bien de la matière d'établir des ſyſtemes ; mas helas ! ma charmante compagne m'en auroit elle laiſſée le loiſir : elle eut tant de choſes à me dire et moi à lui repondre, que nous paſſames le tems ſans ſonger au ſommeil, et je ne la quittai qu'à huit heures du matin.

Rendu chez moi, je trouvai Monſ. Cruſtiew et mes autres amis très inquiets ſur mon abſence, mais en me voyant toutes les appréhenſions furent bannies, et comme la fatigue du jour précédent exigeoit mon repos, en rappellant à Monſ. Cruſtiew ſon obligation de vaquer à ce que pour le 15 tout fût regulièrement ordonné, je me retirai ; a mon reveil vers les cinq heures de la ſoirée j'eûs le plaiſir de voir à mon cotè ma prétendue future, qui me témoigna la plus vive inquiétude ſur ma ſanté, me déclarant qu'elle ne me quitteroit pas, et qu'elle avoit déjà à cette fin envoyée dire à ſa mere, que m'ayant trouvé incommodé elle s'étoit réſolu de veiller auprès de moi ; inutilement je lui répréſentai que l'intéret qu'elle prenoit à moi pouvoit lui nuire dans l'eſprit de ſon pere, elle perſiſta dans ſa réſolution ; durant notre diſſertation la femme de chambre de Madame de Nilow arriva et apporta le meſſage, que ſa maitreſſe approuvoit la réſolution de ſa fille, et qu'en conſéquence elle lui envoyoit ſa ſervante et ſon lit ; enſuite ayant pris des informations ſur

ma

ma ſanté elle repartit, et je paſſai cette journée ſans aucun incident défavorable.

Le 13, je reconduiſis ma prétendue future au gouvernement, ou je fus reçu avec le plus vif empreſſement. Monſ. le Gouverneur m'ayant fait entrer dans ſon cabinet, me dit qu'il me prioit dorénavant de venir dans chaque matinée, pour m'occuper une heure à lire les rapports et les lettres qu'il recevoit, de lui en faire un expoſé regulier, et de compoſer les reponſes ou les ordres. Sa volonté étant un ordre pour moi, je m'engageai à remplir cette tache avec zele, et avec toute ma capacité; après quoi je pris mon congé, voulant paſſer ma journée avec mes compagnons, pour regler quelques affaires afin d'aſſurer notre correſpondance pendant mon voyage.

Revenu chez moi, je fus complimenté par mes compagnons, qui me préſenterent un habit ſuperbe complet en ſatin rouge, bordé de dentelles d'or, et doublé de martres zibelines, avec des brodequins ſupérieurement brodés, ils exigerent que je m'habillaſſe ainſi le 15. Après ce prélude paſſé en conteſtation de temoignages d'amitié, je les invitai tous pour une aſſemblée qui ſe tint après le diner; rendu en comité j'exhortois mes compagnons de veiller plus que jamais à la conſervation de notre ſecret, dont la moindre indiſcretion nous précipiteroit tous: je ne leur cachai pas mes craintes ſur mon abſence, et c'eſt pourquoi j'exigeai d'eux un ſerment d'obéir ſans reſtrictions aux ordres de Monſ. Cruſtiew, et de ne rien faire ſans ſon conſentement: et comme je déſirois de pouvoir entretenir une correſpondance ſuivie

avec Monſ. Cruſtiew, j'exigeois d'eux de me donner trois compagnons du nombre ordinaire, qui affecteroient d'être à mes gages, afin qu'en cas de quelque malheur ou incident, je puſſe être ſécondé, et me ſervir d'eux pour avertir tous les autres à tems, ſi par quelque trahiſon nous fuſſions découverts; en conſéquence de ma propoſition, on réſolut que le nommé Ivan Kudrin, George Lapkin, Nicolas Rubatow, me ſuivroient, conduiſant chacun un traineau, et qu'ils ſeroient bien armés, ayant encore chacun un Kamſcadalle dévoué à ſoi. Monſ. Panow ajouta qu'il ne croyoit pas encore cette précaution ſuffiſante, et qu'il déſireroit que pluſieurs de la ſociété s'offriſſent au Gouverneur pour louer des traineaux et les conduire eux mêmes, pour la ſécurité et la commodité de Monſ. le Gonverneur. La propoſition de Monſ. Panow fut agréée, et Monſ. Kuzneczow ſe chargea de propoſer l'affaire au Gouverneur; et comme la ſuite de Monſ. Kuzneczow dévoit être propoſée de ſix traineaux, cela me donnoit douze hommes armés, et moi avec ſix autres completeroient dix-neuf hommes, nombre ſuffiſant pour reſiſter au premier echec. Cette précaution aſſurée, nous paſſames la journée agréablement et la nuit de même.

Le 14, Monſ. le Hettman vint me voir dans la matinée, et me pria de décider Monſ. le Gouverneur à l'envoyer au printems à Peterſbourg, et d'appuyer ſa demande, qui étoit que ſa Majeſté l'Impératrice lui permettroit de former dans une des iles Aleuthes, un établiſſement dont il ſeroit Gouverneur. L'ambition de ce perſonnage m'étoit bien connue, mais

je

je ne pus dans le fond que rire de l'enthouſiaſme de cet homme, qui avec très peu de facultés et de génie, ambitionnoit le rang d'un légiſlateur; néanmoins comme ſon amitié et ſa bienveillance m'étoient néceſſaires, je lui promis d'obtenir du Gouverneur l'agrément de ſa demande, et je m'engageai à former de la part du Gouverneur, une mémoire pour appuyer ſa réſolution auprès de la cour; ma complaiſance m'attira le temoignage de ſon attachement, et la promeſſe de me voir revêtu à ſon retour, de la charge de Gouverneur de Kamchatka, tandis que mon futur beau-pere ſeroit établi à Oohoczk, conformément à ſes idées. Notre triumvirat dévoit être inalterable; mais comme il manquoit un plan pour le Chancelier, je propoſai à mon nouveau gouverneur de lui conferer le gouvernement de Kamchatka, et que je me bornerois d'aller aux iles Aleuthes avec lui, en qualité de ſon ſecond, et que je lui rendrois le plus grand ſervice pour conquerir la Californie, projet de prédilection de Monſ. le Hettman.

Le ton ferme avec lequel je parlai au Hettman, lui fit tourner la tete; la continuation de ſon diſcours m'en donna des preuves, car je lui obſervai de la jalouſie, ſur ce qu'il dévroit reſter dans la dépendance, tandis qu'il pouvoit s'ériger en ſouverain.

Après ſon départ, ayant communiqué le ſujet de ſa viſite à mes compagnons, je ne pus m'empecher de reflechir ſur ce que le ſénat Ruſſe, par l'Ukaſe duquel j'étois exilé, ne ſe doutoit guère de mes projets, et ſur tout des idées que je feſois naitre d'établir des empires, et de dépouiller les Eſpagnols

de

de leurs poſſeſſions éloignées, en mettant par écrit ce projet chimérique ; qui m'a conduit pourtant à des probabilités, que la Californie ſera envahi un jour par les Ruſſes, et que les établiſſements Eſpagnols, deviendront leur partage tôt ou tard.

Vers le midi je me rendis au gouvernement, et je détaillai à Monſ. le Gouverneur le projet du Hettman, avec tant de raiſons, qu'il ſe déclara pour le projet ; ſans doute conduit par l'eſpérance d'obtenir le gouvernement d'Ochoczk. Après le diner, le Chancelier et le Hettman étant arrivés, on traita ſur l'affaire de la propoſition du Hettman, et je me ſuis aſſuré, à ma plus grande ſatisfaction, que tous les trois perſonnages adoptoient mon plan, dont la rédaction me fut conférée. C'étoit donc moi qui dévoit créer ces trois Gouverneurs, et je leur promis tous mes ſoins, et le ſervice de ma plume. Cette journée décida de ma ſupériorité à Kamchatka. Juſqu'ici je n'étois qu'utile à ces trois chefs, mais ayant adoptés un ſyſteme dont la compoſition m'étoit déférée je leur devenois néceſſaire. Vers la ſoirée je me retirai pour m'inſtruire ſur les arrangements de notre fête. Monſ. Cruſtiew me rendit un compte détaillé, et je trouvai tout bien ordonné.

Le 15, vers les neuf heures, tous les exilés ſe rendirent chez moi, parfaitement bien et même richement equipés. De chez moi nous allames avec vingt-trois traineaux, chacun attelé de quatre chiens, au Gouvernement, où nous fumes reçus en famille. Le Chancelier et le Hettman étant préſents, nous évitames la peine d'aller chez eux. Monſ. le Gouver-

ueur

neur nous ayant donné la liſte des perſonnes qu'il vouloit admettre à la ſociété, je détachai pluſieurs parties de mes compagnons, pour inviter les convives de la ville, et moi, avec Monſ. Cruſtiew et ma prétendue future, nous nous rendimes à la maiſon de la ville, pour ordonner tout pour la reception et le feſtin. Nous aſſemblames onze muſiciens, et nous ſervimes ſoixante-ſept couverts pour trente-cinq hommes et trente et une femmes. Les jeunes filles et garçons ne s'y rendirent qu'après le repas pour danſer. Monſ. le Hettman m'ayant permis de pouvoir me ſervir de trois pierriers, à l'arrivée de la famille du Gouverneur on les tira. A deux heures on ſe mit à table, et on n'en ſortit qu'à cinq; à cette heure la jeuneſſe prit ſon eſſort, et la danſe ne finit qu'à trois heures. Monſ. Kuzneczow s'infinua ſi bien auprès de Monſ. le Gouverneur, qu'il lui fit agréer ſa compagnie, et ſon offre de ſix traineaux pour le tranſport de ſes effets et équipages. Il me communiqua ſa réuſſite, et je l'embraſſai de tout mon coeur en le remerciant.

Monſ. le Gouverneur en ſe retirant me dit qu'il différoit juſqu'au 17 ſon voyage; car ayant fait quelques excés dans la journée, il vouloit ſe repoſer un jour; ce même repos me fut néceſſaire, et je lui ſus bon gré de ſa réſolution.

A la ſéparation des convives, Madame de Nilow préſenta ſa fille cadette, la déclarant ma future; cette déclaration m'attira des compliments de tous parts, et un peu de jalouſie de quelques négociants et officiers, jeunes gens.

Après

Après avoir conduit Monſ. le Gouverneur chez lui, et ne voulant pas reſter au gouvernement, Mademoiſelle de Nilow m'accompagna chez moi pour me veiller à ce qu'elle dit; et je paſſai dans le repos toute la journée du 16 juſqu'à la ſoirée, vers les ſix heures; alors je reconduiſis ma future, chez elle, et je pris des ordres de Monſ. le Gouverneur, qui me chargea de tout le ſoin de ſon voyage et de ſon ſecretairiat; notre ſuite dévoit être compoſée de dix-neuf traineaux et quarante-ſix perſonnes, le départ ayant été fixé pour le 17 à dix heures.

CHAP.

CHAP. XIV.

Journal d'un Voyage du Gouverneur de Bolſoretzkoy Oſtrogg, accompagné par le Comte de Benyowſky.

Journal du Voyage à Kamchatka.

LE 17, dans la matinée, vers les 10 heures, nous quittames Bolſoretzkoy Oſtrogg, et nous arrivames à Molerowka, ou le tajon prévenu de notre arrivée nous régala avec du poiſſon et du cavear : Monſ. le Gouverneur reçut en préſent pluſieurs peaux de pelleteries. La journée étoit rude par une forte gelée, et le vent de l'eſt qui nous prenoit en face.

Le 18, de Molerowka nous nous rendimes à Baniowka, ou nous fumes reçus et entretenus par des exilés ; ils firent de riches préſents au Gouverneur en pelleteries.

Le 19, de Baniowka nous traverſames la rivière du même nom, et nous nous rendimes après beaucoup de peines et de fatigues à Hereboſtova ; en ce lieu le tajon de Kaonik porta des plaintes à Monſ. le Gouverneur ſur ce qu'un ſoldat de la garniſon de Verchney Oſtrogg, après avoir violé ſa fille l'avoit aſſaſſiné ; en conſéquence de ce rapport conſtaté, le Gouverneur m'ordonna d'expédier l'ordre à Verchney Oſtrogg, de faire mourir ſous des knouts le dit ſoldat.

Le

Le 20 nous arrivames à Chiakolloutka, ayant ſouffert des martyres par l'impétuoſité du vent, et nous voyant expoſés d'être engloutis par des tourbillons de neige; notre perte auroit été inévitable, car à peine nous entrames dans la yourth du tajon, que l'ouragan augmenta. Le matin à notre reveil, notre logement fut encombré par la neige; les gens du pays, s'occuperent à ouvrir un paſſage dans la neige, pour ſortir de la yourth; voulant conſidérer la poſition du lieu, je montai par le trou, mais il m'étoit impoſſible de découvrir aucune trace d'une autre maiſon, quoique je ſavois que notre ſuite étoit logée dans neuf différentes yourths. La continuation de l'ouragan, et l'augmentation conſidérable de la neige, nous força de reſter juſqu'au 25 en ce lieu.

Le 26 nous partimes dans le matin, et nous arrivames à Valowka vers la ſoirée, où nous ne trouvames que des exilés qui s'occupoient à faire du ſel dans la Baie d'Avatcha.

Le 27 je partis avec le Gouverneur pour viſiter cette fameuſe baie; effectivement je la trouvai ſuperbe; elle fournit un très beau baſſin; mais j'y découvris une grande rivière, et trois autres qui ſe jettent dans cette baie, quoique les Ruſſes affirment le contraire. Après la viſite de cette baie, nous nous rendimes au magazin, ſitué au nord de la baie.

Le 28 notre ſuite nous rejoignit; nous paſſames près du lac de Nataſchova, et nous arrivames à Katchoun, où le Gouvérneur reçut des préſents très conſidérables. En ce lieu, le Hettman, et le Chancelier nous atteignirent; leur arrivée diverſifia nos entretiens.

Le

Le 29 nous paſſames près d'un autre lac nommé Kimak, et nous nous rendimes à Alzime.

Le 30, d'Alzime nous arrivames à Tahallka; en ce lieu le Gouverneur réſolut de ſéjourner pour prendre du repos. Le tajon étant un des plus conſidérables de la province, ne manqua pas de nous regaler avec de la viande de rennes, du fruit de ſarana, et du jûkola, [poiſſon ſéché.]

Le 2 de Fevrier, nous nous rendimes à Kronotowa, d'où j'ambitionnois de reconnoitre le cap de Kronock, qui s'étendoit à l'eſt, et le lac de Kronock à l'oueſt; mais le Gouverneur s'oppoſa à mon deſſein, m'aſſurant que le chemin n'étant pas frayé, je pourrois être enſeveli dans les neiges.

Le 3, nous nous rendimes à Katham, d'où j'envoyai à Niſney Conratiew, pour prévenir mes compagnons de notre arrivée, et leur ordonner de porter en préſent les plus belles pelleteries qu'ils avoient amaſſés, obſervant d'en faire la diſtribution au Gouverneur, au Chancelier, et au Hettman.

Le 4, nous arrivames par un chemin déteſtable, remplit de montagnes et de précipices, à Chovalova, où nous trouvames le commandant de Niſney, Monſ. Norin, avec les principaux marchands à nous attendre; on annonça à Monſ. le Gouverneur des préſents conſidérables, qui l'attendoient à la ville.

Le 5, après avoir paſſé le fleuve Kamerath, une partie des exilés vinrent ſe préſenter au Gouverneur, lui annonçant des préſents, et augmentant notre ſuite; le même jour, vers le ſix heures du ſoir, nous arrivames à la ville, ou village de Verchney, et le Gouverneur

Gouverneur alla déſcendre chez le protopop, et je fus logé avec lui; les autres furent diſperſés chez les bourgeois.

Le 6, je reçus l'ordre d'expédier tous les préſents à Bolſha, et d'après une eſtimation moyenne, je trouvai que le voyage du Gouverneur, juſqu'à Niſney, lui avoit procuré près de ſept mille roubles.

Nous ſéjournames juſqu'au 13 en cette ville; et comme la rigueur du froid ne me permettoit pas de faire des courſes, je m'occupai à faire une déſcription de Kamchatka en forme, pour remplir les deſſeins du Gouverneur; et je n'interrompis mon travail que pour jouer aux echecs dont la fureur s'eſt emparé entièrement de tous les gens, qui veulent ſe diſtinguer du peuple; le bénéfice du jeu monta à près de treize mille roubles en pelleteries et comptant, dont Meſſ. le Chancelier et le Hettman partagerent avec moi le montant.

Le 13, nous atteignimes le village de Kamenin, et ayant quitté Niſney, cette ſtation me ſeroit devenue fatale, ſi un hazard n'avoit point écarté le malheur imminent.

Le 14 dans la matinée, je ſortis pour parler à Kuzneczow, afin d'envoyer un exprés à Bolſha, pour prévenir mes compagnons ſur notre retour; à ma ſortie je rencontrai un Kamſcadalle, qui me demanda d'être introduit chez le Gouverneur, pour lui remettre une lettre de la part d'un exilé, qui voulant ſuivre le Gouverneur dans ſa route, étoit tombé malade, et l'avoit expédié avec cette lettre; j'ordonnai à cet homme de me ſuivre, et je me rendis avec lui

lui chez Kuzneczow, où ayant ouvert la lettre, je m'assurai que le nommé Levontiew déclaroit le secret de notre union. Ce même Levontiew en personne se détacha de Nisney, pour rejoindre le Gouverneur et lui faire son rapport; heureusement pour notre cause, une violente colique le prit à moitié chemin: il prit dont l'expédient d'envoyer un exprés avec sa déclaration au Gouverneur; sur cette commission j'ordonnai à Kuzneczow de partir sur le champ avec Ivan Kudrin, et de dépêcher ce traitre. Après le départ de Kuzneczow, je rejoignis Monsr. le Gouverneur, et après avoir déjeuné, nous continuames notre route.

Nous arrivames à Kolitova, où j'engageai le Gouverneur de séjourner, sons pretêxte de visiter le volcan de Krasnaia: il y consentit, et le 15 nous allames reconnoitre ce fameux volcan. Je m'approchai à cinq toises de son embouchure, de manière qu'ayant été surpris par la fumée sulphureuse, je tombai à la renverse dans des cendres extrêmement chaudes, qui me brulerent le visage. Par bonheur plusieurs Kamscadalles armés de crocs de fer me retirerent; et après avoir frotté les parties brulées avec de l'huile de baleine, ils me reconduisirent à Kolitova, où je trouvai Monsr. Kuzneczow, de retour de son expédition, qui me rapporta, que le nommé Levontiew avoit déclaré sa résolution à son cousin à Nisney, qui ne pouvant luifaire abandonner son dessein, l'avoit empoisonné dans un verre d'eau-de-vie qu'ils burent ensemble. Qu'à l'arrivée de Kuzneczow, le malheureux s'étoit trouvé expirant, et qu'après avoir avoué

ſon deſſein, il le pria en grace, d'abréger ſa vie, déclarant que la lettre ayant été interceptée, la ſociété n'avoit plus rien à craindre, car il n'avoit ouvert ſon deſſein qu'à ſon couſin, qui fidele à ſon engagement, l'avoit empoiſonné. Le rapport me rejouit infiniment, et me conduiſit à ſoliciter Monſ. le Gouverneur de hater notre retour; mais comme il ne vouloit pas retourner ſans avoir viſité Tigilb, il falloit le ſuivre.

Le 16 nous arrivames à Napana, où je rencontrai un exilé étranger ; je recherchai auſſitôt ſa connoiſſance, et je ne fus pas peu ſurpris de voir un homme de l'age de quatre-vingt douze ans en parfaite ſanté. Il me dit qu'il ſe nommoit Ehrenſchild, Colonel Suédois, exilé depuis quarante neuf ans en Sibérie, et demeurant à Kamchatka depuis vingt-deux ans. Je lui propoſai de nous joindre à Bolſha ; il y conſentit, et j'obtins en ſa faveur la permiſſion du Gouverneur, mais ce malheureux mourut bientôt après.

Le 17 nous arrivames à Chippin, où nous trouvames les yourths déſertés. Le 18 nous arrivames à Voloſka, endroit pareillement déſert. Le 19 nous arrivames enfin à Tigilb, ville et fort dont je donnerai la déſcription particulière : en ce lieu le Gouverneur ſéjourna trois jours, et reçut des préſents conſidérables. Le 22, nous partimes, et nous nous rendimes à Galiny. Le 23 nous arrivames à Belozolova. Le 24 à Sigikan. Le 25 à Takout. Le 26, de Takout le Gouverneur envoya le Chancelier et le Hettman à Verchney Oſtrogg pour inſpecter la troupe

milice, et lui même, avec ſa ſuite, continua la route vers Bolſha.

Le 27 nous arrivames à Ivanka, et enfin le 28 à Bolſoretzkoy Oſtrogg, où je fus reçu par mes amis, avec cette cordialité, qui ne peut être conçue que par une ſociété unie par des intérêts indiſſolubles. La fatigue de mon voyage ne me permit point de copier l'ouvrage que j'avois fait pour Monſ. le Gouverneur; j'en differai donc ſa préſentation à quelques jours; et comme il peut donner des lumières ſur cette région éloignée, je l'inſère dans mon préſent mémoire.

CHAP. XV.

Abrégé de l'Hiſtoire et de la Déſcription de Kamchatka.

LA peninſule de Kamchatka borne l'Aſie au nord-eſt; elle ſe prolonge du nord au ſud, du ſoixante-deuxième, au cinquante-unième dégré de latitude ſeptentrionale; la côte occidentale de Kamchatka formant une infinité de courbes, offre pluſieurs ports; et elle eſt arroſée d'une quantité de rivières, parmi leſquelles Bolſha eſt la plus grande, et par laquelle les navires expédiés d'Ochoczk abordent; mais ils ne peuvent pourtant entrer avec ſureté, qu'à l'inſtant des fortes marées, qui montent de neuf à onze pieds. Cette rivière eſt difficile à remonter, à cauſe de ſa rapidité, et le grand nombre d'iles qui embaraſſent ſon lit.

Kamchatka en offrant l'azile à nos navigateurs pour l'hivernage, les engage à la pourſuite des découvertes; quant à ce moment, Kamchatka n'eſt qu'un lieu de rendezvous et de dépot pour l'échange des pelleteries riches, que les chaſſeurs rapportent des Iles Kuriles et Aleuthes; mais en cas que la ſouveraine formeroit des projets, et les exécuteroit en

établiſſant des colonies dans les Iles Kurilles et Aleuthes, et en ouvrant les branches du commerce avec la Chine, le Japon, la Korée, et Idzo, Kamchatka deviendroit une ſource de richeſſes et de proſpérités pour la Ruſſie.

Kamchatka pourra encore ſervir pour établir une communication entre les deux continents de l'Aſie, et de l'Amérique. Sur la côte orientale, le ſeul port commode que l'on y trouve, eſt dans la Baie d'Avatcha, et ſe nomme Racova ; pour le défendre, le Gouverneur de Kamchatka a fait batir une forteresſe régulière, en état de défendre ſon entrée.

Si le ſoleil donna l'art du feu aux habitans de la zone torride, les peuples ſeptentrionaux, la doivent aux volcans. Je les crois l'effet de la chaleur centrale de la terre, qui s'augmente en dedans, et ſort avec violence. La mer y peut co-operer par une fermentation, que les parties ſalineuſes, dépoſés par la filtration des eaux engendrent ; mais n'importe de quelle cauſe naiſſent les volcans, on en compte plus de vingt dans l'étendue de la peninſule de Kamchatka, dont il y en a trois qui ſont les plus connus, le premier à Avatcha, le ſecond à Tolbatſchz, et le troiſième ſur le bord de la rivière de Kameralterie. Les mêmes principes qui ont fait naitre des volcans, ont produits une grande quantité de ſources chaudes, et on leur a reconnus des vertus minérales. L'eau ſortant de ces ſources a une ſurface noire, dont j'en ai fait collection, et qui ſert parfaitement bien comme de l'encre de la Chine.

Quant à la fécondité du ſol de Kamchatka, ayant fait des remarques et des obſervations, je ne peux me diſpenſer de contredire les différents rapports qui ont été faits à la Chancellerie. Toutes les tentatives qui ont été faites pour produire quelques grains, n'ont eu de ſuccés, que ſur des couches préparées avec du fumier. Si la nature pouſſe quelque bois pour la conſtruction de cabanes, elle refuſe ſon ſervice à la nautique; et ſur ce point je peux contredire à Monſ. Steller, qui rapporte auſſi que le pays eſt fécond en herbes, et que les beſtiaux ſont d'une groſſeur prodigieuſe. Si de ſon tems les beſtiaux ſe trouvoient à Kamchatka, leur nombre avoit dû augmenter juſqu'à l'année 1771, dans laquelle je fis faire la conſcription; je n'ai pourtant trouvé dans toute l'étendue de Kamchatka, que cinq vaches et deux taureaux, que l'on nourriſſoit avec l'écorce des bouleaux, neuf mois de l'année; n'ayant de la verdure que depuis le mois de Juillet juſqu'à Septembre.

Le climat et l'air de Kamchatka n'eſt point ſi doux que Meſſieurs les Obſervateurs l'ont remarqués; un brouillard continuel qui regne, fait engendrer le ſcorbut, cauſe des maladies, et du dépériſſement de la population. Le froid eſt ſi violent, qu'on a trouvé pluſieurs ſoldats en faction, gelées durant ces derniers hivers. La continuité de la neige occaſionne auſſi des aveuglements, et rarement les naturels du pays paſſent la quarantième année ſans être privés de la vue.

Kamchatka produit des métaux. Près d'Avatſet

je

je fis reconnoître une mine de fer, et près de Girova une mine de cuivre. Les montagnes fourniſſent du cryſtal de roc, dont on en tire de la couleur verte et rougeatre. Les naturels du pays s'en ſervent pour armer leurs javelots. En bois, Kamchatka ne produit qu'une eſpèce de ſapin batard, des cedres, des ſaules, et des bouleaux. Les cedres fourniſſent un grain que les Kamſcadalles mangent avec plaiſir. L'écorce des ſaules et des bouleaux leur ſert en guiſe de pain. La ſeule plante utile dans le pays eſt la ſarana, qui fleurit et donne du fruit au mois d'Aout. Les Kamſcadalles en font de grandes proviſions, et en la pilant avec le cavear, ils en font cuire une certaine pate, qui conformément à leur gout eſt délicieuſe, mais dont je n'ai pu jamais faire ma nourriture. Outre la ſarana le gouvernement fait ramaſſer une autre, ſur le nom de Vinovaya, de laquelle on fait diſtiller de l'eau de vie, dont le revenu eſt médiocre, et dont l'uſage en eſt pernicieux; car rien ne peut égaler la ſubtilité du poiſon que cette plante renferme; et le Gouverneur feroit très prudemment de défendre cette diſtilation, en envoyant une plus grande quantité d'eau de vie.

Kamchatka ne peut briller que par les animaux. Le premier rang appartient aux chiens, qui ſervent de chevaux pour le train; et après leur mort habillent les hommes de leur peau. Les chiens de Kamchatka ſont gros, mais ſouple et laborieux; ils ſont nourris avec de l'opona, qui eſt fait avec des poiſſons pourris, et de l'ecorce de bouleau cuits enſembles,

mais plus ſouvent on les laiſſe chercher leur propre nourriture, qu'ils trouvent dans les rivières émanés des ſources chaudes, dans lesquelles ils pechent les poiſſons.

Après le chien vient le renard, dont la peau eſt brillante, et la Sibérie ne peut comparer aucune fourrure pour la beauté, à celle du renard de Kamchatka.

Le belier de Kamchatka fournit une bonne viande; la peau en eſt recherchée, et ſes cornes ſe placent dans le commerce; mais l'eſpèce de cet animal devient rare depuis quelques années.

La martre zibeline de Kamchatka eſt très commune; les Kamſcadalles en font une chaſſe continuelle, ainſi que les chaſſeurs; l'année paſſée, Kamchatka fournit ſix mille huit cent peaux de zibelines.

La marmotte fournit une fourrure très bigarrée, chaude et légère.

L'on trouve une très grande quantité d'ours à Kamchatka; leur naturel eſt doux, et ils ne font du mal qu'en ſe défendant. Les chaſſeurs, pour pouvoir ſe nourrir de la viande, ſont obligés de chaſſer les ours; mais il arrive ſouvent qu'ils ſont écorchés; car rarement l'ours tue l'homme. Il paroit que cet animal épargne l'être qu'il ne craint plus; quant à la rencontre d'une femme, l'ours ne leur fait jamais de mal. Les ours ſont gras pendant l'eté, mais l'hiver ils maigriſſent.

DES

DES ANIMAUX AMPHIBIES.

Le manaté qui reſemble à une vache par ſon muſeau. Les femmelles ont deux mammelles, et elles tiennent leurs petits ſerrés contre leurs ſeins. Les François ont nommés ces animaux, lamenti, à cauſe de leur cri. Le manaté a une peau noire, raboteuſe, epaiſſe comme l'écorce d'une vieux chene, qui réſiſte à la hache. Les dents du manaté ſont préferées à l'ivoire; et Kamchatka en fournit chaque année de deux cent cinquante, à trois cent. La chair du manaté reſemble à celle de bœuf, quand ils ſont vieux, et à celle de veau quand ils ſont jeunes.

Le caſtor de Kamchatka a le poil, et la qualité du duvet le plus exquis; les dents du caſtor ſont petites, mais aiguës, la queue courte, large et platte, terminée en pointe. On prend les caſtors avec des filets, et à coup de fuſil ſur le glace.

Des chats marins. On les chaſſe à coup de fuſil et de javelots.

Le lion marin eſt de la groſſeur d'un bœuf. Cet animal a un cri effroyable. Leurs mugiſſements avertiſſent les navigateurs dans les bruines, de l'approche de la terre. Les lions marins ſont timides; on les harponne, et on les acheve avec des coups de fuſil, ou de fleche.

Le veau de mer. Ces animaux abondent dans toutes les iles et les caps avancés de Kamchatka. Ils ne s'éloignent guère de la terre, et ils ne ſe tiennent dans

dans les rivières, que pour ſuivre les poiſſons, dont ils ſe nourriſſent. Les peaux des veaux marins ſervent à faire des bottins à Kamchatka; on les prends avec des filets.

Kamchatka fournit une grande quantité de différentes eſpèces de poiſſons depuis la baleine, juſqu'à la moindre eſpèce, mais très peu d'oiſeaux; et comme je ne ſais rien dire de nouveau ſur les eſpèces, je paſſe cet article.

CHAP

CHAP. XVI.

Réflexions ſur l'Origine des Kamſcadalles. leur Nourriture, Habitations, Religion, &c. La Narration des Procédés des Exilés continuée. Préparatifs pour la Guerre. La Conſtitution de la Société des Exilés eſt changée. Le Réſultat de ce Changement.

LES Kamſcadalles ſe nomment euxmêmes Itelmens, habitans du pays. Si nous voulions déterminer leurs origines, et que nous en cherchions dans leur langage l'authenticité, nous les déclarerions pour déſcendants de Mongal; ils ont la même conformité de figure, et ils ont de même les cheveux noirs, peu de barbe, et le viſage large et plat. Cette nation n'a aucune tradition ſur ſon origine; elle étoit aſſez nombreuſe à l'arrivée des premiers Coſaques, mais elle a depuis beaucoup diminuée.

Les Kamſcadalles ne vivent que de poiſſons, de racines, de la chair d'ours, et de l'écorce des arbres; pour boiſſon ils n'ont que de l'eau, et quelques fois de l'eau-de vie, qu'ils payent bien cher aux marchands.

Si les Kamſcadalles ſe voyent vêtus aujourdhui, et qu'ils doivent cet avantage aux Européens, il leur a couté cher par le traitement barbare et tyrannique qu'ils eſſuyent de la part de ces nouveaux maitres. Les femmes

femmes excedent dans le gout du luxe; car elles ne font aucun ſervice de cuiſine, ſans avoir des gants; dès qu'elles voyent un étranger, elles ne paroiſſent pas pour tout au monde ſans gants, et ſans rouge, qu'elles mettent avec excés ſur leur figure hidieuſe. Les Kamſcadalles ont pour leur logement deux batiments, dont celui d'hiver s'appelle yourth, et celui d'été balagan.

Toute la religion des Kamſcadalles conſiſte en ce qu'ils croyent que leur Dieu s'étant établi à Kamchatka, a demeuré ſur chaque rivière pluſieurs années, et qu'il les peupla de ſes enfans; auxquels, avant de diſparoitre, et de s'établir ailleurs, il avoit donné un heritage des alentours: auſſi ne quittent ils jamais un domaine auſſi antique et inaliénable.

Les Kamſcadalles n'ont que des ſenſations corporelles. Leur bonheur conſiſte dans l'oiſiveté, et dans la ſatisfaction des appetits naturels; mais on ne parviendroit jamais à leur faire croire, que l'on puiſſe mener une vie plus heureuſe, et plus agréable que la leur, et cette nation regarde toujours avec mépris et dédain la manière de vivre en Ruſſie.

Les Kamſcadalles ont un uſage particulier pour contracter des mariages; mais comme cet uſage a été décrit dans le mémoire de Spamberg, je le paſſe. Toute union entre les ſexes eſt permiſe; et un homme peut épouſer pluſieurs femmes, d'après les principes des Kamſcadalles. Le gouvernement Ruſſe défend la polygamie, et en cela il contribue, peut être, à dépeupler cette région.

On auroit peine à croire qu'un peuple auſſi miſéra-

ble,

ble, qui n'a rien à perdre ou à gagner, puiſſe ſe déterminer à la guerre; mais il eſt pourtant vrai que les Kamſcadalles ſont très enclins à la vengeance. L'objet de leurs guerres ne pourroit être autre que de faire des priſonniers, pour employer les hommes aux travaux, et les femmes aux plaiſirs. Les Coſaques, ſans doute en arrivant, ont excités, euxmêmes des troubles pour profiter des guerres inteſtines. Il en a couté bien cher aux Coſaques pour vaincre cette nation, qui, quoique foible dans ſa miſère, a ſu ſe montrer terrible dans ſa défenſe. Elle a eu recours à la ruſe, et à la trahiſon, quand la force lui manqua; et ſi cette nation eſt véritablement lache, elle craint ſi peu la mort, que les ſuicides ſont communs. On a vu les Kamſcadalles aſſiégés dans leurs retraites par les Coſaques, et deſtitués de toute eſpérance de liberté, d'abord égorger leurs femmes, et leurs enfans, et enſuite ſe donner euxmêmes la mort. L'uſage du muchomor, une eſpèce de champignon, les ſert bien, car ſa doſe les fait mourir d'un ſommeil, qui leur ote toute ſenſibilité, et ce muchomor eſt très commun parmi les habitans. L'infuſion de ces champignons les envire, et les porte à la gaietè; mais l'excés les jette en peu de tems, dans des convulſions affreuſes, et les fait mourir.

Après la préſentation de mon abrégé de l'hiſtoire de Kamchatka, que Monſ. le Gouverneur trouva bon par excellence, excepté les phraſes, qu'il dit ſentir trop l'étranger, je m'adonnai entièrement à concerter toutes les méſures et précautions pour pouvoir exécuter, avec ſureté, mon plan. Les deux trahiſons

que

que j'avois eſſuyé, avoient bannis toute tranquilité de mon eſprit, et ayant à faire à des gens imbûs de leurs préjugés de religion, je crus ne pouvoir prendre aſſez de précautions, pour m'en garantir. J'aſſemblai donc tous mes compagnons au 1 de Mars, vers les ſix heures du ſoir. J'ouvris le Comité en rendant un compte de mon voyage, et de la mort du nommé Levontiew. Après ces informations, je déclarai qu'il me paroiſſoit néceſſaire, que nous envoyaſſions un avis de rappeler tous ceux qui ſe trouvoient abſens, afin d'être à portée de nous défendre, ou d'attaquer en cas de tout événement.

Monſ. Meder rendit compte qu'il avoit préparé cent gibernes, armé chacune de quarante-huit cartouches pleins, et en ſus, attaché à chaque giberne, ſoixantes autres charges que Monſ. Cruſtiew avoit amaſſé ou fait faire; ſoixantes couteaux, qui pouvoient bien ſervir de ſabres, ayant dix-huit pouces de longueur, et trois de largeur; qu'en outre qu'on avoit acheté ſeize paires de piſtolets, et trente-ſix haches; et que Monſ. Panow avoit fait faire cent piques.

Le nombre de notre compagnie montoit à cinquante-neuf perſonnes, qui parurent tous bien déterminés. Sur cette connoiſſance, j'aſſurai mes compagnons, qu'ayant combinés nos moyens, nous ſerions en état de réſiſter à toute attaque de force, pourvu que l'on ne nous ſurprit pas en détail; c'eſt pourquoi j'ordonnai à Monſ. Panow, d'envoyer ſur le champ, des exprés pour rappeler tous les abſens. L'approche du printems permettoit notre réunion, qui pouvoit s'effectuer ſans ombrage. Le Gouverneur et tous les habitans

habitans de Kamchatka, étant perſuadés que nous étions occupés des préparatifs pour former notre établiſſement ſur la pointe de la preſqu'ile.

Pour mieux en accrediter l'apparence, je propoſai à la ſociété de former un mémoire, et de le préſenter au Gouverneur, par lequel nous le prierions de nous accorder un navire pour tranſporter toutes nos proviſions, et nos effets.

Nous allions terminer la ſéance, quand Monſ. Panow fit un motion ; il expoſa d'abord que l'indiſcretion d'une ſeule perſonne ſuffiroit, pour faire évanouir toutes nos eſpérances ; qu'il étoit donc de la dernière néceſſité, de ſtatuer en ce comité, que la compagnie me remettoit toute authorité ; qu'après avoir donné tant de preuves de mon attachement, je dévois être diſpenſé dorénavant de communiquer mes intentions, ſur les méſures que je voudrois prendre, et les moyens que j'employerois pour exécuter mon plan. Qu'il exigeroit donc de toute la compagnie, d'acquieſcer à ſa propoſition, de ſe ſoumettre aveuglément à mes ordres, et de ratifier cette ſoumiſſion par un ſerment ; qu'ainſi la ſociété m'ayant déférée l'autorité ſupreme, il dépendroit de moi de nommer mon conſeil, et les chefs qui dévoient êtres propoſés aux partis que je croirois dévoir former.

Monſ. Stephanow s'oppoſa à la motion ; mais elle fut agréée par la ſociété, de manière que Monſ. Stephanow reſta iſolé. Pour écarter ſa confuſion, je me déclarai que je le nommerois membre de mon conſeil ; afin qu'ayant ſeul une défiance envers moi, il put me ſurveiller ; mais la voix de la compagnie

s'oppoſa

s'oppoſa à ſa nomination, Monſ. Panow ayant déclaré que le Sieur Stephanow s'étoit rendu incapable d'aucune confiance de notre part; que c'étoit uniquement dans la vue de l'exclure du ſecret, qu'il avoit fait ſa propoſition; car il ne pouvoit pas cacher d'avoir obſervé des indices de trahiſon, medité de la part de Monſ. Stephanow, qu'il n'avoit jamais voulu approfondir le fond de ſon intrigue, voulant ménager ſa vie et ſon honneur, étant ſon parent. Mais que ſi le dit Sieur Stephanow ne conſentoit pas à recevoir des arrêts, juſqu'au jour de notre départ, il ſe trouveroit obligé d'employer tous les moyens pour s'aſſurer de ſa trame, et de l'expoſer à la compagnie.

Je fus extrêmement ſurpris d'entendre Monſ. Panow parler ainſi en préſence de Monſ. Stephanow, qui ne répliqua pas un mot. La compagnie ſtupefaite comme moi, me pria de forcer Monſ. Panow de déclarer ce qu'il ſavoit la deſſus; à quoi je me refuſai, en répondant, que je reſpectois les ſentiments de Monſ. Panow, et que je me fixois, ſans réſerve à ſa déclaration. Je me permis pourtant de demander à Monſ. Stephanow, s'il acceptoit les arrêts; il me répondit qu'oui, en m'invectivant, et me déclarant que je dévois la conſervation de ma vie à Monſ. Panow. Il dit que ſon parent pouvoit atteſter, qu'il n'avoit aucune volonté de trahir les intérêts de la ſociété, et que ſa vengeance n'avoit que ma perſonne en vue; que d'ailleurs ma perte dévoit lui être indifférente, étant aſſuré que pluſieurs de la compagnie pouvoient mieux remplir la charge de chef que moi; il oſa meme avancer que j'avois abuſé de

mon

mon autorité, en feſant mourir Levontiew; que ſon couſin avoit été ſuppoſé, mais que le vrai de la choſe étoit, que j'avois voulu uſurper ſa fortune après ſa mort. Cette déclaration excita l'indignation de Monſ. Kuzneczow, qui préſenta la lettre du défunt à la ſociété, dont l'écriture fut reconnue pour la ſienne; et le contenu juſtifia ma réſolution. Cette confuſion ne changea pas les idées de ce monſtre. Il demanda le jugement de Dieu. Ce jugement eſt établi parmi les Coſaques, et s'exécute ainſi; les deux oppoſés ſe battent en duel, en préſence des témoins, et le vaincu eſt reconnu coupable.

A cet appel ridicule l'aſſemblée ſe diviſa; les gens éclairés crurent dévoir impoſer leur autorité pour condamner Monſ. Stephanow; mais le commun balança de prononcer. En cette diviſion je crus dévoir répondre moi même, étant aſſuré qu'il étoit de la dernière néceſſité de donner des preuves de réſolution. Je lui répondis que j'acceptai ſon appel, et qu'en conſéquence de ma réſolution, je fixai le lendemain à dix heures, pour lui donner ſatisfaction à deux lieues de notre habitation.

Les compagnons, ſous pretêxte de la chaſſe, dévoit nous accompagner. Cet incident fit remettre l'accompliſſement de la propoſition de Monſ. Panow, qui jugea à propos de garder à vûe Monſ. Stephanow, et de lui faire revenir de ſa rage; mais voyant qu'il ne pouvoit rien ſur ſon eſprit, comme il me le dit lui même, il l'abandonna à ſon malheureux ſort.

Le 2 au matin, je fis atteler mon traineau et partis avec Meſſ. Cruſtiew et Kuzneczow, pour

le rendezvous. Monſ. Panow conduiſit ſon parent, et vers les neuf heures toute la compagnie ſe trouva raſſemblée, et décida que la querelle ſe vuideroit à coups de ſabre. Monſ. Stephanow ayant reçu le ſien comme moi, s'avança vers moi avec une témérité ſans example; le premier coup qu'il me porta, j'avois décliné en frappant ſon arme, ce qui fit rompre la ſienne; alors profitant du moment ou je me retirois, pour ne pas donner lieu de croire que je profitois de ſon déſarmement, il me tira un coup de piſtolet, qui m'effleura le bras gauche; irrité de cette trahiſon, je m'avançai vers lui, quoique je lui viſſe en main un ſecond piſtolet, qui manqua; alors l'empoignant, je le terraſſai. Mes compagnons arriverent ſur le champ, et exigerent de moi de le maſſacrer. C'eſt à quoi je me refuſai; me bornant à le remettre entre leurs mains, avec demande de ménager la vie de ce malheureux, qui fut maltraité, et maudit de tout part.

Monſ. Panow ſe chargea de lui, et nous revinmes à nos habitations, où étant arrivés, j'indiquai le comité pour les ſix heures du ſoir: en attendant je fus rendre mes viſites au Gouverneur, chez lequel je dînai. Nos entretiens roulerent ſur les projets de Monſ. Hettman; et je n'oubliai rien pour raffermir le Gouverneur dans les eſpérances du gouvernement d'Ochoczk. Après le diner, Madame de Nilow m'appella pour me dire que ſa fille la preſſoit ſur la concluſion de notre mariage; qu'en conſéquence c'étoit à moi de la diſpoſer d'attendre le moment fixé pour notre union; mais que ſi je conſentois elle

vouloit

vouloit bien diſpoſer ſon mari à donner ſon conſentement pour la célébration de notre union.

Obligé de gagner du tems, je ne pus m'excuſer que ſur mon intention de vouloir faire préalablement un voyage pour fixer ma nouvelle colonie, de bâtir d'abord une maiſon, et d'arranger mon ménage, afin que ſa fille ne fut pas expoſée à la rigueur de la ſaiſon, déſtituée du néceſſaire; enfin j'en dis tant, que cette bonne mere adopta mes raiſons, et m'ayant introduit chez ſa fille, plaida ma cauſe; mais comme elle nous quitta bientot, toute la charge tomba ſur moi, et j'eus bien de la peine à faire conſentir cette aimable fille à ce délai.

CHAP. XVII.

Divers Procédés dans l'Aſſociation des Exilés, pour projetter les Moyens de s'echapper de l'Eſclavage.

VERS les ſix heures je me rendis à notre aſſemblée, où Monſ. Cruſtiew, préſidant en mon abſence, m'addreſſa la parole au nom de toute la compagnie, qui me déféra l'autorité, et le commandement abſolu; j'acceptai cette ſoumiſſion, qui fut confirmée par un ſerment réciproque. Après cette cérémonie, j'exigeai de Monſ. Panow de me découvrir les motifs qui avoient déterminés Monſ. Stephanow de vouloir attenter à ma vie. Il me pria d'abord de ne pas le preſſer ſur cet article, diſant qu'il avoit donné ſa parole ſous ſerment, au malheureux Stephanow; mais qu'ayant eu depuis ſon dernier accident, une converſation ſuivie avec lui, il avoit obtenu ſur ſon eſprit, de me découvrir les cauſes qui avoient produits en lui ce ſentiment d'inimitié envers moi.

Mes amis s'écrierent tous unanimement, qu'il falloit faire comparoitre le monſtre, et ſur le champ Kuzneczow alla le chercher. Le miſérable ſe préſenta ſans la moindre confuſion, et avec une fiérté pour me braver. Ayant fait ſigne à Monſ. Cruſtiew, il le queſtionna ſur les diſpoſitions de ſon ame, et ſur

les

les cauſes qui avoient pû produire en lui cet excés de rage. Voici quelle fut ſa réponſe.

" Depuis que j'ai connu votre chef, je n'ai pu lui " pardonner cette ſupériorité qu'il a pris ſur nous " tous. Ma jalouſie me porta ſouvent à la rage, " mais plus ſouvent, la confiance qu'il me té- " moigna, me ramena ; et je me ſuis ſouvent ap- " plaudis d'avoir maitriſé mon naturel, qui me por- " toit de me ſouiller avec des forfaits. J'ai cru " même mon attachement envers lui affermis, quand " la jalouſie me ſurprit. Je vis l'aimable fille du " Gouverneur, je devins amoureux d'elle, et la " nouvelle certaine de ſon mariage prochain, avec " votre chef, me conduiſit de jurer ſa perte. Vous " ſavez le reſte, Meſſieurs, et je vous proteſte que " quoique ſa généroſité ait conſervée ma vie, je n'ai " rien changé dans mon deſſein ; ainſi s'il vous " importe de conſerver ſa vie, n'épargnez pas la " mienne."

Pluſieurs de la ſociété lui répréſenterent ſa folie et ſa lacheté ; il ne répondoit que pour faire éclater ſon déſeſpoir. Son état pourtant me toucha, et je lui répondis avec douceur, que je n'avois aucun reſſentiment contre lui ; qu'il avoit dû s'accuſer lui même de ſa peu de confiance envers moi, avant de ſe permettre une enterpriſe auſſi lache contre ma perſonne : qu'il étoit bien vrai, que j'eſtimois beaucoup la fille du Gouverneur, que j'avois lieu d'être perſuadé de ſon amour ; mais que mon intention n'étoit pas de l'épouſer ; et qu'en conſéquence, ſon déſeſpoir étoit

prématuré. Je pris à témoins de ma parole toute la compagnie, ſur quoi le malheureux Stephanow ſe traina à mes pieds, les baiſa, me demandant mille pardons, et me conjurant d'oublier le paſſé. Je lui promis tout, à condition qu'il garderoit les arrêts inviolablement, et afin de m'aſſurer mieux de lui je nommai trois compagnons pour le veiller. Satisfait d'avoir ramené cet homme à lui meme, je renvoyai le comité, après avoir fixé l'aſſemblée à 9 heures.

Le 3, Monſ. Panow vint me voir dans la matinée, pour me remercier des bontés que j'avois témoigné à ſon malheureux ami, et il me demanda en ſon nom la grace de l'admettre chez moi; j'y conſentis d'autant plus volontiers que je pouvois compter ſur la droiture de Monſ. Panow. Le frénétique arriva enfin vers les dix heures, et me pria de lui confirmer la promeſſe, que je n'étois pas intentionné de me marier avec la fille du Gouverneur, ce que je fis avec empreſſement; la deſſus il me pria de lui permettre au moment de mon départ ſon enlèvement: ayant d'un coté pitié de ce malheureux, d'un autre coté dévant craindre les excés de ſa rage, je lui recommandai la patience, en promettant que je ferois tout pour ſatisfaire à ſes ſouhaits, autant que l'accompliſſement en répondroit avec la volonté de la fille; mes promeſſes contenterent ce pauvre homme, et il s'en retourna avec contentement au lieu de ſon empriſonnement. Monſ. Panow après ſon départ m'embraſſa cordialement, en me remerciant des peines que je prenois pour ramener un

homme

homme perdu et égaré. Je m'occupai le reſte de la journée à compoſer l'ordre des ſervices pour mes compagnons, afin que chacun remplit ſa tache. Vers le ſoir Monſ. Hettman arriva avec pluſieurs marchands pour leur faire perdre des parties aux echecs, ce qui arriva auſſi à ſon profit, et il ne gagna pas moins de deux mille cinq cent roubles cette nuit.

Le 4, je reçus une lettre de Niſney Oſtrogg, d'un nommé Loginow, compagnon, qui m'avertiſſoit que trois exilés de Verchney Oſtrogg étoient réſolus de venir chez moi pour être reçu dans notre ſociété; mais qu'il étoit aſſuré que leur deſſein étoit de ratrapper leur liberté en me trahiſſant; qu'autant qu'il pourroit ſoupçonner, ces trois exilés avoient été inſtruits par le nommé Levontiew de notre deſſein; il conclut la lettre en m'annonçant que lui et Sibaew étoient réſolus de revenir avec tous les compagnons prochainement.

Le 5, j'aſſemblai un comité pour ſtatuer une pétition à Monſ. le Gouverneur, de vouloir nous accorder un batiment pour le tranſport de nos effets et utenſiles à Lopattka, afin que nous puſſions former notre établiſſement. Après cette beſogne j'annonçai la prochaine arrivée de nos compagnons de Nizney Oſtrogg et le projet des trois exilés de Verchney; et nous réſolumes quant à ces derniers, de leur avouer qu'il étoit bien vrai, que nous avions formés le deſſein de nous évader pour nous ſouſtraire à la tyrannie, mais que depuis que le Gouverneur nous avoit fait éprouver ſa protection, nous nous étions déterminés de former une nouvelle

colonie à Lopattka, et qu'en conſéquence nous leur propoſerions de s'aſſocier à notre entrepriſe ; et j'exigeois de tous les membres de notre ſociété de les entretenir ſur le même pied.

Vers le ſoir un certain négociant, Krafitnikow, arriva, pour me propoſer de contracter avec lui, pour qu'il eût lui ſeul à faire les fournitures pour notre colonie, et il s'obligeoit d'avancer un credit de douze mille roubles. Je lui répondis que cet intérêt étant rélatif à tous les individus qui compoſoient la nouvelle colonie, je ne pouvois conſéquemment rien conclure avec lui, ſans avoir reçu préalablement la communication de leurs intentions ; mais que je ne doutois pas de leur acceſſion, vû les avantages qu'un pareil arrangement procureroit à la ſociété. Ce pauvre banian dévoroit déjà les grands avantages qu'une pareille excluſion lui dévroit procurer, et croyant pouvoir acheter ma bonne volonté, tira un ſac de deux cent roubles qu'il exigeoit que j'acceptaſſe ; j'y conſentis afin de mieux couvrir mes deſſeins et confirmer la perſuaſion du public ſur la formation de la nouvelle colonie : dans ce deſſein je le priai auſſi de ſe charger de me procurer quelques bons charpentiers et forgerons.

Le 6 j'étois invité chez Monſ. le Hettman ; il me remit un brouillon ſur ſes projets concernant les iles Aleuthes, et me pria de vouloir bien compoſer un mémoire pour être préſenté à ſa Majeſté l'Impératrice. La tête de cet homme étoit remplie de Chimeres; et j'eus toutes les peines du monde pour le

diſſuader

diſſuader des abſurdités groſſieres, ſur leſquelles il vouloit fondre ſon ſyſteme : peut être même que je n'aurois pas réuſſi, ſi Monſ. le Chancelier, qui arriva pendant notre conférence, n'eût pas appuyé mes raiſons.

Vers le ſoir, la famille de Monſ. le Gouverneur arriva chez Monſ. le Hettman, que je diſpoſai d'inviter quelques uns de mes compagnons, parmi leſquels ſe trouvoit Monſ. Stephanow ; et comme j'eus aſſez de tems avant leur arrivée, je diſpoſai Mademoiſelle Aphanaſia de vouloir bien diſſimuler ſes ſentiments envers lui. Elle me le promit, et je pouvois compter ſur elle. Nous paſſames ainſi la ſoirée très agréablement, et j'eus le loiſir de faire mes reflexions ſur la foibleſſe humaine ; le même Stephanow qui peu avant en vouloit à ma vie, ne ceſſa de m'honorer du titre de ſon ange tutelaire, ſon bienfaiteur, &c.

A notre départ, invité par Madame la Gouvernante, je l'accompagnai chez elle, où ayant eu tout le loiſir, je ſus le ſujet des tous les diſcours tenus entre Monſ. Stephanow, et Mademoiſelle Aphanaſia. Le réſultat étoit que Stephanow lui avoit fait une déclaration en forme, et l'avoit prié de vouloir bien l'agréer pour ſon mari. La réponſe de la demoiſelle étoit, que n'ayant pas encore eu le loiſir de le connoître, elle ne pouvoit, ni ne dévoit accepter ſa propoſition ; mais qu'elle eſpéroit que le tems avanceroit ſes ſouhaits ; que quant à ſa phiſionomie, elle ne lui déplaiſoit point, ainſi qu'il pouvoit eſpérer, mais quelle craignoit des obſtacles de ſes parents, qui exigeroient une dot pour aſſurer ſon bien-être ; et que

cette

cette affaire ſeroit bien difficile, vû que Monſ. Stephanow, en ſon état d'exilé, ne poſſédoit rien, et que ce dernier, et le plus grand obſtacle ne pouvoit être levé, que par ma protection; qu'elle lui recommandoit donc d'employer tous les moyens de gagner mon amitié, et ma bienveillance. Je remerciai cette admirable fille ſur ſa réſolution, mais en même tems j'étois vivemment preſſé de me voir l'inſtrument de ſes mortifications à venir. La douceur, et l'amitié banirent pour le moment ces triſtes reflexions de mon eſprit.

CHAP.

CHAP. XVIII.

Trahiſon méditée contre les Exilés. Ills eſſayent de procurer un Vaiſſeau ſans pouvoir y réuſſir. Leur Arrangement militaire. Dernier Projet.

RENTRÉ chez moi j'appris de Monſ. Cruſtiew l'arrivée de Meſſieurs Ivaſkin, Volodimir, et Puſkarew, les trois exilés qui m'étoient annoncés de Verchney. Le 7 au matin je reçus d'abord la viſite de Monſ. Stephanow, qui m'exceda par ſes baſſeſſes. Vers les 10 heures Monſ. Ivaſkin accompagné de ſes deux compagnons, vint me voir; leur premier diſcours roula ſur leurs ſouffrances et ſur leur naiſſance, ils le terminerent par des compliments d'avoir vecu aſſez long tems pour ſe ſoumettre à la conduite d'un chef auſſi éclairé que moi; me déclarant, qu'ils n'étoient venus que pour me déclarér qu'ils étoient prêts à ſacrifier leurs vies pour mon intérêt. Je les remerciai de leur complaiſance, mais je leur déclarai qu'étant auſſi miſérable qu'eux, je ne pouvois leur être bon à rien, ſi non pour adoucir, en quelque manière leur exiſtence, et en cas qu'ils vouluſſent s'aſſocier à notre compagnie pour former la nouvelle colonie, je partagerois avec eux les douceurs que notre travail et notre induſtrie nous procureroient. Mon diſcours les frappa vivement et Monſ. Ivaſkin me dit qu'ils avoient conçu

tout

tout autre eſpoir, ayant appris par quelques uns de leurs amis intimes, que j'étois réſolu de travailler pour nous mettre en liberté, et que ce n'étoit que cet eſpoir qui les avoit conduit vers moi. Sur cette déclaration je me déterminai de leur dire, qu'en vérité me voyant dans un état affreux de l'eſclavage, et voyant ſouffrir tant de braves gens, j'avois d'abord pris la réſolution de hazarder tout pour nous procurer la liberté, mais que depuis que le gouvernement nous avoit accordé une protection auſſi diſtinguée et nous avoit fournit des moyens de nous procurer un ſort doux et tranquille, j'avois changé ma réſolution et je l'avois fait adopter à tous mes compagnons, qui s'étoient réſolus de m'aider dans mes travaux; je continuai à leur détailler les avantages qui dévoient réſulter de notre entrepriſe, et je leur dépeignis ſi vivement les eſpérances que je concevois qu'ils furent entièrement convaincus ſur la réalité de la formation de la nouvelle colonie.

Après cet entretien pluſieurs de nos compagnons étant arrivés, nos diſcours roulerent ſur les moyens auxquels j'avois pourvu pour notre établiſſement, et je ſaiſis adroitement l'inſtant pour demander à Monſ. Ivaſkin quelle étoit ſa réſolution; il me répondit que la choſe meritoit bien d'être examiné, et qu'il ne pouvoit déterminer à l'inſtant; mais Meſſ. Voladimir et Puſkarew ſe déclarerent qu'ils vouloient ſe lier à notre ſort ſans réſerve; ils dirent encore en préſence de Monſ. Ivaſkin, que quant à lui, ils ne vouloient plus rien avoir de commun avec cet homme, qui avoit eu la baſſeſſe de vouloir obtenir ſa

grace,

grace, en perdant une quantité de braves gens; et ils déclarerent hautement qu'ils n'avoient entrepris le voyage avec lui, que pour nous ſauver en cas que notre véritable deſſein auroit été de nous ſauver de Kamchatka: enſuite en ſa préſence ils nous conterent tout le complot d'Ivaſkin; ce malheureux ſe voyant découvert, implora ma grace et ſon pardon, et je me bornai à lui répondre, que l'idée ſeule d'une action auſſi noire et atroce, m'aſſuroit ſa punition; que quant à moi, n'ayant jamais rien à me reprocher, je lui pardonnerois tout, pourvu qu'il veilla à ſe ſouſtraire à ma vûe.

Après ſon départ, ne voulant pas expoſer mon repos aux entrepriſes d'un homme auſſi méchant, je me rendis ſur le champ chez le Chancelier, à qui j'expoſai le deſſein du Sieur Ivaſkin; cet homme indigné contre lui, ſe rendit chez le Gouverneur, et obtint de lui un ordre de faire partir Ivaſkin pour Verchney, avec ordre de ne plus revenir à Bolſha. C'eſt ainſi que ſe termina l'intrigue de ce méchant homme. Mes compagnons me féliciterent ſur l'heureuſe iſſue de cette affaire, mais j'exigeai d'eux de ne rien découvrir de nos vûes et de nos méſures à nos nouveaux aſſociés, voulant préalablement m'inſtruire ſur leurs véritables intentions par moi même, avant de leur faire aucune ouverture.

Le 8 j'aſſemblai les chefs de notre ſociété, et je me rendis avec eux à la chancellerie pour préſenter notre pétition, dont Monſ. le Gouverneur fit faire la lecture. La délibération du conſeil fut, que le gouvernement ne pouvant nous fournir un vaiſſeau, rempla-

remplaceroit ce défaut par des bajdara, (grands bateaux du pays :) et qu'en conſéquence on nous les délivreroit en propriété, qui feſant pluſieurs voyages le long de la côte, nous rendroient autant de ſervices que le vaiſſeau ; et afin que nous n'éprouvions aucun retard, Monſ. le Gouverneur ordonna de me délivrer ſur le champ les dits bateaux. Il me fit en même tems délivrer la conceſſion du terrain de Lopattka et la permiſſion d'entamer mes opérations auſſitôt que je le jugerois apropos.

Cette réſolution peu favorable à nos intérêts, nous feſant perdre l'eſpoir d'avoir un vaiſſeau en notre pouvoir, me détermina d'aſſembler un comité, dans lequel après pluſieurs diſcuſſions il fut déterminé, que nous différerions ſous différents prétêxtes notre départ ; afin de pouvoir ſaiſir le moment quand un vaiſſeau ſeroit armé, pour nous en emparé de vive force, et exécuter notre évaſion ; et afin que l'exécution d'un tel projet ne fut pas donné tout à fait au hazard, nous fixames le 12 pour un comité ſecret, et les perſonnes qui le dévoient compoſer furent nommés ſur le champ : les voici,

Moi, Préſident ;
Monſ. Cruſtiew,
Kuzneczow,
Baturin,
Panow,
Gurcſinin,
Wynbladth.

Le 9, Srbaew et Loginow arriverent de Niſney-Oſtrogg avec douze autres compagnons. Ce jour

ayant

ayant dîné avec Monſ. le Gouverneur, après le repas Madame de Nilow me dit, qu'elle avoit le deſſein de me faire conſtruire une maiſon complette en bois, afin de pouvoir la tranſporter ſur les lieux ou j'aurois établis le chef endroit de la nouvelle colonie; et que je ne dévois avoir aucune inquiétude ſur l'arrangement de mon ménage, qu'elle ſe chargeroit de tout; car elle me déclara que ſon intention étoit, qu'au plus tard au mois de Mai mon mariage ſeroit célébré avec ſa fille. Cette prolongation calmant toute mon inquiétude je remerciai cette dame de tout mon cœur des ſoins qu'elle vouloit bien prendre à mon ſort; je paſſai le reſte de la journée dans la ſociété de cette aimable famille, et je ne me retirai que très tard. Arrivé chez moi je reçus une lettre de la part de Monſ. Norin commandant de Niſney, qui me fut apportée par Sibaew. Cet officier m'envoyoit une quantité de pelleteries en payant la ſomme que je lui avois avancée. Il me félicita ſur les bonnes graces du gouvernement, et ſur mon prochain mariage; et il finit ſa lettre par me demander ma protection.

Le 10 je tins des conférences avec les différentes perſonnes qui dévoient former le comité le 12; le reſte de la journée ſe paſſa à revoir nos armements et nos amunitions.

Le 11 nous continuames l'aſſemblée particulière pour ſtatuer l'ordre de ſervice en cas que nous ſerions obligés d'agir de vive force. Et il fut arrêté comme il ſuit de trois diviſions.

Le

La gauche, commandée par Monſ. Wynbladth.
Le Sieur Kuzneczow,
Stephanow,
Sibaew,
Bielſki,
Lobcſow,
Treize compagnons.
Le centre, Moi, chef.
Le Sieur Panow,
Kumin,
Meder,
Srebernikow,
Loginow,
Baturin,
Quatorze compagnons.
La droite, commandée par Monſ. Cruſtiew.
L'Archidiacre Protopop,
Le Prince Zadzkoy,
Le Sieur Brandorp,
Novozilow,
Lapkin,
Wolkow,
Douze compagnons.

Quant à Meſſ. Puſkarew et Voladimir, ainſi que les Sieurs Iſmailow et Boſcarow, qui nous avoient été propoſés antérieurement par Monſ. Stephanow, nous réſolumes de ne leur rien confier qu'après l'expédition terminée. Ce jour encore on décida que l'on feroit porter dans la ſalle de notre aſſemblée toutes les armes, que l'on entretiendroit chargées;

et

et afin qu'elles ne fuſſent pas viſible que l'on conſtruiroit un alcove.

Le 12, à huit heures du matin, le comité s'aſſembla, auquel je fis la propoſition de conſulter ſur l'expédient de nous procurer un batiment convenable, pour pouvoir effectuer notre ſortie, à l'inſtant que les glaces ſeroient fondues et que le port ſeroit ouvert. Monſ. Wynbladth opina de ſaiſir le moment où un navire ſeroit prêt à mettre à la voile; ordinairement la veille le capitaine donne une fête, où une partie de notre monde pourroit s'introduire en portant des liqueurs empoiſonnées, dont on pourroit faire uſage avant la nuit, et qu'ainſi vers le minuit que l'on ſe verroit en poſſeſſion du batiment, et qu'enſuite ſur un ſignal donné, toute la compagnie pouvoit aborder, et ſans riſque déterminer l'équipage, conſéquemment faire voile ſans la moindre oppoſition; ſon avis fut rejetté.

Monſ. Gurcſinin opina de nous borner à nos bateaux avec leſquels nous pourrions d'ile en ile [Kurilles] paſſer juſqu'au Japon, où nous trouverions des Hollandois, qui nous favoriſeroient pour paſſer en Europe. Son avis ne fut pas gouté non plus. La difficulté de pouvoir naviguer avec ces bateaux en pleine mer, étant accompagnée d'un danger évident de ſéparation; d'ailleurs pour parvenir juſqu'à l'etabliſſement des Hollandois à Nangaſaky, il faudroit faire le tour du Japon; choſe impraticable.

Monſ. Panow déclara qu'il n'oſeroit faire aucune propoſition étant ignorant dans les affaires de la ma-

rine, et qu'il ſe réfèreroit entièrement à ce que je ferois.

Monſ. Baturin propoſa de donner une fête au Gouverneur ſous le pretêxte de notre départ pour Lopattka, et d'inviter tous les principaux de la ville, et qu'au milieu de la nuit, nous pourrions les arrêter en les gardant pour otages, juſqu'à ce que le gouvernement conſentit de nous délivrer un batiment. La propoſition fut auſſi rejettée, parceque l'exécution en étoit compliquée. La troupe de la garniſon montant à deux cent quarante ſoldats, étant ſupérieure à la notre, reſteroit toujours maitreſſe de nous forcer à remettre en liberté les perſonnes arrêtées; la ville outre les ſoldats ayant près de ſept cent Coſaques (Milice) il n'étoit pas probable qu'une foule auſſi conſidérable, ne s'intéreſſeroit pas dans une telle querelle; et la dernière difficulté qui ſe préſentoit étoit inſurmontable; elle provenoit des officiers de la marine, qui ayant neuf ou onze vaiſſeaux dans le port, aſſembleroient leurs matelots à bord, et rendroient impoſſible notre ſortie.

Monſ. Kuzneczow et Monſ. Cruſtiew ſe provoquant à ma déciſion, alors je fis l'ouverture de ma propoſition. Je répréſentai au comité, les inconvenients qui ſeroient annexés à l'exécution des projets propoſés ci deſſus, et je les convainquis que toute opération de vive force me paroiſſoit impraticable, et que nous ne dévions en embraſſer aucune, juſqu'à ce que les circonſtances nous forceroient; qu'il étoit bien vrai que j'étois prêt à ſacrifier ma vie, mais que notre intérêt n'étoit pas ſi déſeſpéré,

que

que nous ſerions obligés de donner tout au hazard ; que mon intention étoit de profiter du départ de la corvette St. Pierre et St. Paul, que ce navire dévoit être prêt au 15 Mai, que ſon équipage n'étoit compoſé que de vingt deux matelots, outre cinq ou ſix paſſagers ; qu'en conſéquence mon intention étoit que dix ou douze de nos compagnons s'engageroient en qualité de matelots pour ſervir à bord de ce batiment. Que Monſ. Kuzneczow en ſa qualité de négociant, pourroit s'arranger avec le capitaine pour ſon paſſage, et qu'enſuite qu'il lui ſeroit facile d'engager le capitaine, à force de promeſſes et d'argent, de recevoir ſecretement et nuitement, pluſieurs balles de ſes pelleteries, ſous pretêxte d'éviter les droits expirés ; qu'ainſi le capitaine diſpoſé à cet arrangement, ſortiroit du port vers la nuit ; et qu'il nous ſeroit alors facile d'aborder le dit batiment par le moyen de nos bateaux. Qu'alors nous nous trouverions quatre contre un, et nous nous verrions maitres du batiment, ſans aucune effuſion de ſang, et qu'alors nous pourrions renvoyer l'équipage et les officiers, à terre dans nos bateaux, et continuer notre route.

Cette propoſition fut diſcutée et enfin approuvée unanimement, et le comité chargea Monſ. Kuzneczow, de choiſir douze compagnons pour les faire enroller pour le ſervice du dit batiment. Vers le ſoir toute la compagnie s'aſſembla, et reçut l'agréable nouvelle qu'on avoit fixé les méſures immanquablement pour exécuter notre entrepriſe, ſans compromettre la vie d'aucune perſonne. Cette déclaration

les conſola et les tranquiliſa. Je déclarai enſuite à la ſociété que je le croirois néceſſaire de faire un voyage à Lopattka, afin de fixer l'opinion publique ſur l'établiſſement de notre colonie. La compagnie ayant agréée ma propoſition, je nommai Meſſ. Stephanow, Panow, Wynbladth, et ſix autres compagnons pour m'accompagner.

Le 13 je prévins Monſ. le Gouverneur ſur mon voyage, ainſi que le Chancelier et le Hettman; et Monſ. le Gouverneur ordonna de me donner un ordre pour que tous les tajons (chefs) des villages Kamſcadales, me donnaſſent toute l'aſſiſtance comme ſi c'étoit lui même qui voyageroit. Madame de Nilow me promit une proviſion de comeſtibles pour le voyage. Le reſte de la journée fut employée à préparer nos traineaux et rafraichir les chiens.

CHAP.

CHAP. XIX.

Voyage à Lopattka. Sorcellerie Sibérienne. Retour à Bolsha.

LE 14, à ſept heures du matin, je partis avec quatre traineaux ; nous nous arrêtames au gouvernement pour prendre notre congé, et faire régal d'un déjeuner. Le fils de Monſ. le Gouverneur, et Mademoiſelle Aphanaſia nous accompagnerent juſqu'à Nichilova, ou nous dinames chez le Tajon. A Nichilova je pris congé de la famille du Gouverneur, et je continuai ma route juſqu'à Cſckawka, où nous couchames chez le tajon, chez qui nous trouvames un ſchaman, ſoi-diſant ſorcier, auquel les Kamſcadalles croyent de liaiſon avec le diable. Curieux de connoitre les manières de ces empiriques, j'inſiſtai auprès du tajon, qu'il conduiroit le ſchaman à me prédire mon aventure : le tajon le diſpoſa de complaire à ma demande, et ſix roubles mis en ſa main le décidoit. Voici quelle eſt la manière de ces ſorciers de Kamchatka.

Il fit d'abord ſortir toutes les femmes de la yourth, enſuite il ſe déſhabilla tout nud, et lava ſon corps entier de ſon urine, après quoi il s'habilla d'un vêtement long, fait de peaux de chiens tannées, il plaça ſur ſa tête un capuchon avec deux cornes, attacha à ſa bandoulière un tambour, ſe poſa au centre de la

yourth, et fit une ronde autour de lui ; ces préparatifs faits, il s'écria *Kutty, Kuttui, Kuttuchta*, et tira d'un ſachet une bouteille dont il but une partie de la liqueur ; après quoi, il ſe jetta à terre, et reſta immobile l'eſpace de dix à quinze minutes. Après ce tems il commença à hurler et crier, bientôt après ſe relevant, il battit de toutes ſes forces le tambour, et n'interrompit ſon mouvement que pour faire entendre des hurlemens. Les motions de cet homme étoient ſi violentes qu'il s'écria à force ; enfin ſa bouche, ſes yeux, et tous ſes membres, ſe trouverent en des convulſions, qui furent véritablement horribles à voir. Après une heure de toutes ces contorſions, le ſchaman s'aſſit par terre, et commença d'une voix rauque et foible ſa prophétie. Voici ce qu'il dit, mot-à-mot : " Te voila " bien pour demander à mon eſprit ton ſort, il te " ſécondera, pour venger la mort des eſprits de nos " peres que les Ruſſes ont égorgés. C'eſt Kutuchta " qui eſt avec toi. Tu verras couler le ſang de tes " ennemis, tu ſeras heureux dans ton voyage, mais " après, après quand tu verſera le ſang, et que le " tien coulera, que tu ſeras cher aux eſprits de nos " peres." Après ces paroles il s'endormit, et le tajon le fit porter dans un yourth ſéparé.

Sur les informations que je pris ſur la liqueur que le prétendu ſorcier avoit bu, le tajon m'expliqua que c'étoit une infuſion de muchomor, eſpèce de champignon, qui a la vertu d'enivrer ; il me dit que ſa force étoit telle que le ſchaman dormoit quelques fois deux ou trois jours. Cette information me rappella que ce muchomor feſoit le même effet qu'opium.

Après

Après cet entretien peu agréable, quoique curieux, je me couchai, et je paſſai une bonne nuit.

Le 15, nous arrivames à Kurinka, village compoſé de huit yourths, ou nous ſéjournames, pour laiſſer paſſer le tourbillon du vent, qui à chaque inſtant, nous menaçoit de nous enſevelir ſous la neige.

Le 16, nous arrivames à Compak, village ſitué au pied de la montagne Opala. Le tajon me préſenta pluſieurs piéces de la mine de cuivre, et quelques piéces d'azur.

Le 17, je couchai à Ozernaia, village ſitué ſur le bord d'une rivière du même nom ; cette rivière ſe jette dans le lac Kurille.

Le 18, nous arrivames à Tontina, village Kurille, dont le tajon nous reçut avec cordialité, et nous promit de nous accompagner pour reconnoitre tout le terrain de Lopattka ; mais comme nous n'arrivames que trop tard, et très fatigués, nous remimes à un autre jour de prendre notre réſolution.

Le 19, le tajon nous préſenta toute ſa famille, et nous offrit de nous ſervir de ſes bateaux, pour doubler le cap ; aſſurant que la partie de l'eſt de Lopattka étoit plus fertile que celle qu'il habitoit ; mais comme j'étois réſolu de mener toutes mes démarches, afin de perſuader le gouvernement que mon deſſein étoit celui de former la colonie, je propoſai le voyage dans l'intérieur ver le lac Kurille ; et ayant en conſéquence exigé du tajon de me fournir des guides, il ſe propoſa lui même avec un de ſes fils ; nous partimes donc à neuf heures du matin, et nous n'arrivames que très tard

ſur le bord du lac ; l'ayant côtoyé encore une heure vers l'eſt, nous arrivames à une habitation de Kurilles, et nous y paſſames la nuit.

Le 20, nous fimes une courſe vers la ſource d'une petite rivière qui ſe jette dans le lac. Elle eſt preſque au centre entre le cap Lopattka, et le lac, et par bonheur nous y trouvames une plaine bien agréable, mais comme c'étoit encore couverte de neige, je ne pouvois affermir mon jugement ſur ſon fol, et je me bornai à faire planter pluſieurs piquets, pour marquer l'emplacement pour la nouvelle ville ; enſuite je levai le plan qui dévoit produire ſon effet ſur l'eſprit de Monſ. le Governeur et les autres. De cet endroit nous partimes directement pour Tontina, où nous n'arrivames que le ſoir.

Le 21, au matin, après un repos paſſager, je demandai au tajon de me fournir deux bajdara, et le vent étant doux du nord-oueſt, je doublai le cap en très peu de tems ; l'ile Schoumtſkoy m'étant à la vue je me réſolus de l'aborder dans la partie du nord-oueſt, ou je paſſai la nuit, le vent étant calme, et ne voulant pas fatiguer les Kurilles à la rame.

Le 22, je paſſai à l'ile Poromuſir ; le vent commençant à tomber vers l'eſt, je réſolus de paſſer à l'ile Anfigonone, communément nommée Alaide. Nous quittames Poromuſir à dix heures du matin, et nous arrivames à trois heures et trois quarts à Alaide, où nous couchames ſur la neige, ayant pour lit nos peaux d'ours.

Le 23, le plus beau tems du monde, et le vent de l'eſt tirant vers le ſud, m'engagea de partir d'Alaide,

en

en bateau, pour revenir par mer à Bolſha; mais comme j'avois laiſſé mes traineaux et mes équipages chez le tajon de Tontina, je réſolus d'envoyer dans un des bateaux Monſ. Panow à Tontina, pour revenir à Bolſha, avec nos équipages. Après ſon départ je mis en mer vers les onze heures du matin; nous gouvernames au nord-eſt, un quart nord, et le vent forçant, nous fit faire un beau chemin. Vers les cinq heures nous nous trouvames à l'embouchure du Lopattka, nous y entrames avec bien de difficulté, les lames nous ayant fait toucher ſur la barre.

Le 24, à quatre heures du matin, nous repartimes de Lopattka, et nous côtoyames la côte; à trois heures après midi, nous entrames enfin dans le port de Bolſha, et nous relachames à Cſekawka, une anſe à l'entrée du dit port; car la rivière étant gelée, nous ne pouvions aller plus loin en bateaux. De Cſekawka, j'envoyai chez le tajon pour me faire venir des traineaux, et auſſitôt à leur arrivée ayant fait des préſents aux Kurilles de Tontina, je partis pour Bolſherezk, où j'arrivai le 25, à trois heures du matin.

Mon retour ſurprit Monſ. Cruſtiew, qui m'inſtruiſit que Madame la Gouvernante avoit envoyée ordre au tajon de Nichilova, de l'inſtruire ſur mon arivée, étant réſolu de faire un parti de plaiſir, et de venir au devant de moi; mais ce qui me ſatisfit le plus fut, d'être raſſuré que tout étoit tranquille, et que perſonne ne ſe doutoit plus de notre projet. Je me couchai pour prendre du repos; mais comme mon intention étoit de ſurprendre le Gouverneur par ma préſence, et de lui préſenter mon plan, j'ordonnai

nai qu'on m'éveilleroit à ſix heures, et me levant auſſitôt, je deſſinai mon plan, ſur lequel je traçai les emplacements de nos maiſons, et de nos jardins, ce qui feſoit un très bel objet. Le tout étoit fini à dix heures, et je me rendis ſur le champ au fort. Le ſergent de la garde m'ayant reconnu de loin, en avertit le Gouverneur et toute ſa famille, et je les trouvai ſur le pont-levis. La manière avec laquelle ils me reçurent, me pénétra vivement, et me troubla. Monſ. le Gouverneur m'ayant fait entrer avec lui dans ſon cabinet, reçut de moi le recit de mon voyage; mais à la vue du plan, il lui étoit impoſſible de modérer ſa joie; il dit qu'en vérité mon entrepriſe étoit la plus belle du monde, et qu'il ne doutoit pas en envoyant le plan, joint à ſa répréſentation, d'obtenir de la part de ſa Majeſté Impériale des marques de ſa ſatisfaction. Plein de cette idée, il envoya chercher le Chancelier et le Hettman, pour la leur communiquer; en attendant il m'envoya vers la famille, diſant qu'il falloit auſſi rendre compte de mon abſence à ſa chere Aphanaſia. Cette belle et aimable fille me reçut avec des tranſports que la candeur et la naïveté de ſon cœur lui inſpiroit, et ſa reſpectable mere partagea la joie de ſa fille.

Retenu à diner, je n'eus pas le loiſir de reflechir ſur l'agitation donc mon ame étoit ſecouée. Les difſérentes queſtions du Gouverneur, du Chancelier, et du Hettman, auxquelles il falloit répondre, occuperent tout mon eſprit; mais auſſitôt le diner fini, je me retirai ſous pretêxte de prendre du repos; mais j'étois bien loin d'en gouter; car rendu chez moi,

moi, une inquiétude, que je ne pouvois ſurmonter, s'empara de moi, et me força de donner un moment à des reflexions qui ſe préſenterent en foule. Le moment de l'exécution de mon entrepriſe s'approchoit de jour en jour. La reconnoiſſance et l'attachement que j'avois pris à la famille du Gouverneur, ſembla me reprocher de l'ingratitude; car je prévoyois qne mon départ entraineroit la ruine du Gouverneur et de toute ſa famille. La cour ne pouvant imputer à perſonne qu'à lui, les moyens dont je m'étois ſervi pour exécuter mon évaſion. Ces reflexions furent encore aggravées, étant obligé de prévoir le moment, où notre entrepriſe, quoique bien combinée, pourroit manquer, et que dans ce cas, il ne me reſtoit d'autre voye, que d'attaquer par ſurpriſe, et de forcer le fort, ce qui ne pourroit pas s'exécuter, ſans riſque de verſer le ſang de ceux qui s'étoient déclarés mes bienfaiteurs: car depuis que le Gouverneur me donnoit ſa confiance, et qu'il m'honoroit de ſon amitié, je lui dévois de la reconnoiſſance; d'un autre coté, étant chef du parti, je dévenois parjure, et homme indigne de vivre, ſi je perdois ou ſi j'abandonnois les intérêts de la ſociété.

Telles furent mes triſtes reflexions; je les communiquai à Monſ. Cruſtiew, homme d'eſprit, et ami ſincere: il m'embraſſa après avoir oui mon recit, et me dit, qu'ayant étudié mon caractere, il avoit toujours craint cette criſe préſente, pour l'amour de mon repos; qu'il m'étoit infiniment redevable de la confiance que j'avois placée en lui, et qu'il me parleroit avec franchiſe. Qu'en vérité la cour imputeroit

au

au Gouverneur mon évaſion, ſi elle étoit inſtruite des avantages qu'il m'avoit fourni; mais que le Chancelier et le Hettman étant compromis, ils concerteroient ſi bien leur rapport, que la cour ne ſauroit rien de tout ce que le Gouverneur avoit fait de favorable pour moi; que conſéquemment je pourrai me tranquiliſer, et que d'ailleurs entre mon obligation envers le Gouverneur, et envers la compagnie il n'y avoit pas à balancer; que tel étoit ſon opinion à l'égard de notre évaſion futur; mais en cas que nous ſerions obligés d'agir à main armée, qu'il en arriveroit un des deux, ou que nous ſerions tous maſſacrés, ou bien que nous ſerions les maitres du pays; et en ce dernier cas, qu'il dépendroit de moi, d'amener de force le Gouverneur avec moi; que lui même embraſſeroit ce parti avec plaiſir, pour ſe ſouſtraire à la punition, et qu'alors rendus en Europe, je trouverois des moyens d'aſſurer ma reconnoiſſance envers lui, et envers toute la famille.

Ces raiſons, toutes foibles qu'elles étoient, calmerent mon trouble, et je ſentis qu'un rien déſeſpere, et un rien conſole. Ceux qui liront le préſent paſſage doivent bien ſe garder de porter leur jugement ſur ma fermeté, ou ma foibleſſe. Monſ. Cruſtiew, après avoir obſervé ma tranquilité, propoſa de faire aſſembler un comité; et je lui permis de le faire à onze heures du ſoir.

CHAP.

CHAP. XX.

Emeute dangereuſe parmi les Exilés. Ses Conſéquences.

LES principaux s'aſſemblerent, et Monſ. Kuznec-zow me rendit compte, qu'il avoit réuſſi de placer dans l'équipage de la corvette St. Pierre et St. Paul, dix chaſſeurs, et deux Kamſcadalles, ſur leſquels il pouvoit ſe fier; que d'un autre coté il avoit obtenu ſon paſſage pour Ochoczk; et que le Capitaine étoit convenu avec lui, ſur la ſortie et ſur l'embarquement de ſes marchandiſes. Voyant ainſi avancer nos intérêts le mieux du monde, je goutai une ſatisfaction complette.

Le 26 au matin je reçus l'invitation de Madame de Nilow de l'accompagner à une promenade en traineaux, et elle me fit dire de prendre pluſieurs de mes amis avec moi. Nous nous rendimes en conſéquence au gouvernement, et nous partimes à la ſuite de Monſ. le Gouverneur, et de ſa famille; le Chancelier et le Hettman furent de la partie. A deux heures ſur le bord du Bolſha, vers ſon embouchure, on s'arrêta, et nous viſitames des maiſons nouvellement et très proprement baties en bois. Après leur inſpection Madame la Gouvernante me dit, qu'elles étoient deſtinées

tiné pour moi, et pour ſa fille; que le pere nous ayant donné du terrain, elle, en qualité de mere, nous donneroit des maiſons et des meubles. Monſ. le Gouverneur, qui juſqu'à ce moment avoit ignoré l'entrepriſe de ſon épouſe, l'approuva, et ordonna que le Chancelier commanderoit quelques ouvriers de plus, pour en achever la conſtruction. Monſ. Stephanow s'étant trouvé préſent, et ayant entendu le diſcours, ne peut s'empêcher de dire à Monſ. Cruſtiew, qu'il voyoit bien que je le jouois, et que je jouerois toute la ſociété; après ces paroles, il ſe retira, et partit avec ſon traineau; Monſ. Cruſtiew, pour me dérober la connoiſſance de ce qui ſe paſſoit, me dit ſeulement qu'il étoit obligé de partir, et me quitta auſſitot, de maniére qu'étant reſté ſeul avec Monſ. Baturin, j'accompagnai Monſ. le Gouverneur chez lui, et je dinai avec ſa famille.

Après le diner, Monſ. Sibaew demanda à me parler, et me dit, qu'il falloit abſolument me rendre à la maiſon, Monſ. Stephanow feſant un vacarme dangereux. Je le renvoyai, en lui diſant que j'arriverois ſans délai; mais dévant ſuppoſer quelque choſe auprès de Monſ. le Gouverneur, je lui dis en pleine compagnie, qu'étant inſtruit que Monſ. Stephanow étoit retombé dans des accés de rage et de frénéſie, j'allois lui donner du ſecours. Mademoiſelle Aphanaſia dit hautement qu'elle connoiſſoit ſa maladie, et qu'elle ne croyoit pas qu'elle fut mortelle. J'eus beau lui faire ſigne de changer ces paroles, elle fit ſemblant de ne pas me comprendre, et finit par me dire, vous allez vous intéreſſer au ſort d'un malheureux qui vou-

loit

loit vous priver de la vie ; et enſuite elle commença à pleurer. Ces paroles intéreſſerent le Gouverneur et il m'en demanda l'explication ; alors je lui contai tout naïvement mon avanture, et mon combat avec lui ; et je ne lui laiſſai pas même ignorer que le motif étoit l'amour qu'il avoit pour Mademoiſelle Aphanaſia. Sur cet information le Gouverneur me dit de le livrer à la priſon, et qu'il le rendroit ſage ; mais comme j'inſiſtois de me laiſſer le maitre de le tenir en priſon chez moi, en lui répréſentant que cet acte d'autorité étoit néceſſaire pour tenir en ſubordination, ceux qui étoient deſtines à former la nouvelle colonie, il ſe décida de me concéder ce droit, et Monſ le Chancelier ajouta, que c'étoit très bien fait de me laiſſer déployer mon autorité. Voyant cette diſpoſition de la part du Gouverneur, je lui demandai par écrit la conceſſion de ce droit ; le Chancelier la conçut et l'écrivit, et le Gouverneur la ſigna ſur le champ.

Tout cela m'empêcha de revenir tout de ſuite chez moi, et en arrivant je trouvai plus de cinquante ſoldats ou coſaques alentour de nos habitations, en diſpute avec mes compagnons. Je fus bientôt inſtruit que Monſ. Stephanow, après une diſpute avec Monſ. Cruſtiew, ayant vu un ſoldat, l'avoit appellé, et lui avoit dit de courir appeller du monde à ſon ſecours, car autrement je le ferois mourir, et qu'il avoit des ſecrets à reveler à la chancellerie. Ce ſoldat ayant convoqué pluſieurs autres, et quelques coſaques, étoit revenu avec eux au ſecours de Stephanow ; mais ce dernier ayant été deja renfermé par

nos

nos compagnons, fut reclamé par les ſoldats, qui à la fin voulurent forcer nos habitations, de manière que nos compagnons furent obligés de s'armer pour rallentir leur impétuoſité. Sur cette information je demandai ſi quelqu'un des ſoldats ſavoient lire ? un caporal me répondit qu'oui. Alors je lui fis lire l'ordre du droit ſigné du Gouverneur et du Chancelier : après la lecture, le caporal me demanda excuſe et pardon, me priant de ne pas dénoncer à Monſ. le Gouverneur ce qui s'étoit paſſé ; ce que je leur promis, et ainſi cette émeute s'appaiſa.

Rentré chez moi, Monſ. Cruſtiew me détailla, qu'il avoit heureuſement ſuivi Monſ. Stephanow, inférant de ces paroles qu'il alloit entreprendre quelque confuſion, et que ne l'ayant atteint que dans ſa maiſon, il avoit prié Meſſ. Kuzneczow et Gurcſinin de l'accompagner ; qu'étant ainſi entrés tous les trois chez Monſ. Stephanow, ils l'avoient trouvés occupé à écrire. Qu'à leur vue il s'étoit d'abord exhalé en propos très dangereux pour être entendus par des étrangers, et qu'à la fin, il leur avoit déclaré que dans un inſtant il alloit reveler tout le complot.

Qu'ayant ainſi à craindre tout de cet inſenſé, ils avoient voulu le ſaiſir, mais qu'il avoit eu aſſez de force pour renverſer Meſſ. Cruſtiew et Gurcſinin ; et nonobſtant que le Sieur Baturin le tenoit, qu'il étoit ſorti hors de la porte, et qu'il avoit excité un ſoldat paſſant, de convoquer des gens pour le délivrer, diſant qu'on alloit l'empoiſonner, et qu'il avoit des ſecrets de trahiſon à déclarer à la chancellerie ; qu'en attendant que le ſoldat eut couru à la ville, ils avoient

liés

liés et garottés le dit Stephanow, et qu'ils l'avoit enfermés dans la cave; mais que bientôt du monde s'étant aſſemblé, demandant la liberté de Stephanow, ils s'étoient vus dans la néceſſité de s'armer, et qu'en tout événement, Sibaew étoit occupé du priſonnier, avec ordre de le maſſacrer, au premier coup de fuſil qui ſeroit tiré.

Ce recit me fit craindre ſur la vie de ce malheureux, et je me hatai de changer l'ordre de Sibaew; enſuite craignant que le bruit n'en ſurprit le Gouverneur, je lui envoyai Monſ. Cruſtiew avec inſtruction ſur ce qu'il avoit à dire.

Je fis enſuite aſſembler toute la compagnie, et je n'attendois que le retour de Monſ. Cruſtiew, pour entamer mes procédures; il arriva enfin, et m'apporta la bonne nouvelle, que Monſ. le Gouverneur me laiſſoit entièrement le maitre du priſonnier, et de ſa punition; et que pour ce qui concernoit l'attroupement des ſoldats et des coſaques, il donneroit des ordres, que perſonne dorénavant n'oſeroit s'approcher de nos quartiers, dans la vue d'y commettre violence, ſous peine de cinquante knouts, et la condemnation aux travaux publics pour trois mois.

Ce meſſage agréable me fut délivré par Monſ. Cruſtiew en pleine aſſemblée, et du moment qu'il prit ſa place, je demandai leur avis ſur ce qu'il y avoit à faire avec le dit Stephanow. La majeure partie opinoit pour le faire mourir, en donnant pour raiſon qu'un homme capable de tels excés, compromettroit tôt ou tard la ſociété, et qu'il valoit mieux ſauver la vie à cinquante-ſept perſonnes, en ſacrifiant

une ſeule, et ſur tout celle d'un coupable ; mais je ne pus conſentir à cette réſolution, par l'attachement que j'avois pour Monſ. Panow, parent du priſonnier, et qui ſe trouvoit abſent. J'employai donc mes efforts pour en différer l'exécution juſqu'à ſon retour ; mais la compagnie me témoigna de l'inquiétude, en me preſſant de lui faire ſubir ſon jugement, et je ne parvins à calmer leurs appréhenſions que par un ſtratageme. Je propoſai de faire comparoitre Stephanow, et de lui faire ſubir toutes les réproches de la compagnie, et enſuite ſon jugement à mort ; mais que pour l'exécution, au lieu de l'arſenic et du ſublimé, je lui donnerois uniquement de l'émétique, qui feſant ſes effets, feroit accroire à Monſ. Stephanow, les approches de la mort ; j'attendrois de cette criſe ſa converſion, que cet inſtant décideroit de ſon ſort, et que la vie ou la mort dépendroit de ſon répentir, ou de ſa perſévérance dans ſes deſſeins criminels.

Ma propoſition eut ſon effet ſur la compagnie, et ils déférerent à mon opinion ; j'envoyai donc chercher le priſonnier par quatre compagnons armés, et en attendant ſon arrivée, on propoſa la doſe de l'émétique, qui étoit de trois grains. A ſon arrivée il ſe préſenta avec quelque contenance ; mais à la vue du gobelet ſur la table, il palit ; avant de lui faire aucune queſtion, on lui lut l'ordre du Gouverneur, et comme il connoiſſoit ſon écriture, on la lui fit voir afin qu'il crut l'évidence. Après ce préliminaire, je lui répréſentai, que ſa première inconduite n'ayant témoigné que ſa malveillance contre ma perſonne, lui avoit été pardonnée ; mais le cas préſent étant

d'une

d'une nature à compromettre toute la ſociété, je n'étois plus le maitre de changer la loi de la conſtitution, conſéquemment que je le remettois au jugement de la compagnie. Monſ. Cruſtiew enſuite déploya toute ſa rhétorique, pour répréſenter à ce malheureux ſes torts, et ſon aveuglement ſur ſes intérêts. Son diſcours fit couler des larmes à Stephanow, et il dit qu'il étoit un malheureux, et digne du plus grand ſupplice; enſuite chacun de la compagnie lui dit quelques réproches; et comme cette cérémonie dura quelque tems, le pauvre Stephanow s'évanouit et tomba par terre. Je le fis revenir par l'eſprit du ſel ammoniac. Durant ſon évanouiſſement, Monſ. Cruſtiew avoit rédigé la ſentence, et il l'écouta avec des angoiſſes; mais aux derniers paroles, " Ainſi le dit Stephanow eſt condamné à " boire la liqueur contenue dans la coupe, pour que " la mort s'en ſuive," il s'évanouit dérechef. Revenu à lui, il demanda à me parler; ce qui lui fut accordé; il me pria donc de lui pardonner ſes fautes, et de le délivrer, s'il étoit poſſible, de ce fatal jugement; que ſa vie et ſon ſang ſeroient employés pour mon ſervice; il déclara enſuite hautement, que ce qui lui arrivoit n'étoit qu'une punition de Dieu, qu'il avoit irrité, en voulant contracter un mariage tandis qu'il étoit déja marié, et ſa femme vivant en Ruſſie: qu'il abjuroit en ce moment le délire de l'amour, qui l'avoit conduit à perdre auſſi miſérablement la vie; enfin, ce miſérable preſſé de boire la coupe, implora la grace de la compagnie et ſa miſéricorde; mais la compagnie perſiſtant ſur

l'exécution de ſon jugement, et Stephanow voyant ainſi la fermeté de la réſolution des compagnons, prit enfin la coupe à la main ; mais en l'approchant à ſa bouche, ſa fermeté l'abandonna, et il tomba encore en foibleſſe entre les bras de Sibaew et Baturin, qui ſoutenoient la coupe. Revenu pour la troiſième fois à lui, il pleura amèrement, et ſupplia la compagnie de lui faire grace. L'état de foibleſſe où je voyois ce malheureux me fit pitié, et craignant que la boiſſon, quoique ſeulement compoſée de l'émétique, ne le privat de la vie par l'appréhenſion, je me ſuis interpoſé pour obtenir ſa grace, et elle ne lui fut accordée, qu'à condition qu'il ſeroit detenu en priſon juſqu'à notre départ. Il y conſentit, mais n'ayant pas aſſez de force, on différa de lui faire ſigner ſa ſoumiſſion ; il ne put que proférer quelques paroles pour me remercier pour ma protection, et il s'évanouit. Je le fis porter chez Monſ. Cruſtiew, où il fut ſaigné, par Monſ. Meder ; mais cette précaution ne le préſerva pas d'une violente maladie qu'il fit, et qui le retint au lit juſqu'à notre départ. Cet incident nous ayant occupé preſque toute la nuit, nous ne nous ſéparames qu'avec le jour.

Le 27 m'étant réveillé très tard, et n'ayant pu conſéquemment me rendre an gouvernement dans la matinée, comme je l'avois promis, Mademoiſelle Aphanaſia vint me voir, et me réprocha ma negligence. Elle accepta le déjeuner avec moi et Monſ. Cruſtiew, après lequel elle s'en retourna contente ſur ce qu'elle avoit appris, que je n'avois plus rien à appréhender de la part de Monſ. Stephanow.

Vers le midi Monſ. Panow entra chez moi. Ce digne homme, inſtruit ſur ce que j'avois fait pour ſon parent, ſe jetta à mon cou, et me remercia de ma bonté, et de mon indulgence. Il me conta enſuite qu'il ſavoit que Stephanow avoit médité l'enlévement de la fille du Gouverneur, et que c'étoit pour aſſurer ſon projet, qu'il s'étoit lié avec Iſmailow et Bocſarow, et ſix autres, qui étoient réſolus de quitter Kamchatka, et qu'il n'avoit différé de me donner avis ſur le complot, que par l'aſſurance qu'il avoit obtenu de la part d'Iſmailow et de Bocſarow, qu'ils ne feroient rien ſans l'en prévenir. Monſ. Panow du reſte me recommanda ces deux hommes, comme pouvant me ſervir à bord, étant inſtruits ſur le pilotage.

Après le diner je conduiſis Monſ. Panow chez Stephanow. Ce malheureux lui conta en ma préſence ſa dernière avanture, ne ménageant pas des expreſſions, pour reconnoitre l'énormité de ſon crime; et je ſentis quelque ſatisfaction, en me voyant aſſuré que ſon répentir étoit ſincère. Son parent ne le ménagea pas non plus, et lui recommanda la reconnoiſſance envers moi. Nous nous retirames bientôt, ne voulant pas irriter ſes ſentiments, et augmenter ſa confuſion; et enſuite revenus chez moi, nous paſſames la ſoirée aſſez agréablement.

CHAP. XXI.

Négociation du Comte avec le Capitaine d'un Vaiſſeau. Préparatifs pour la Criſe prochaine.

LE 28 dans la matinée, Monſ. Kuzneczow me demanda à me parler en ſecret; je priai donc Meſſ. Cruſtiew, Panow, et les autres, de ſe retirer. Après leur départ, Monſ. Kuzneczow me dit que le Sieur Cſurin, Enſeigne de vaiſſeau, commandant la Corvette St. Pierre et St. Paul, lui avoit confié qu'étant chargé de dettes à Ochoczk, il avoit de la peine à s'y retourner; et que d'ailleurs ayant encore un procés à l'amirauté, dont la mauvaiſe iſſue pouvoit le conduire à être envoyé aux mines, il ne ſe décideroit pas à faire le dit voyage, qu'à condition que Monſ. Kuzneczow lui aſſureroit une caution, pour la ſomme de trois mille roubles, et qu'il lui prometteroit de lui demander à l'amirauté pour commander un batiment particulier. Que cette ouverture avoit déconcerté entièrement ſon projet, ne pouvant plus compter ſur la complaiſance d'un autre capitaine, en cas que le Sieur Cſurin quittoit le commandement. Cette rélation m'allarma d'abord, mais ayant ſérieuſement réfléchi ſur la poſition de Monſ. Cſurin, je vis renaitre dans le fond de mon cœur, une certaine lumière d'eſpoir; car je conçus le projet de gagner le Sieur Cſurin, et de le lier à mes intérêts; je découvris

couvris donc mes idées à Monſ. Kuzneczow, et elles lui parurent très fondées ; mais il m'objecta qu'il étoit aſſuré, que le Sieur Cſurin étant fortement attaché à une fille, il ne la quitteroit point, et conſéquemment qu'il ne conſentiroit jamais de quitter Kamchatka; mais comme je levai cette dernière difficulté en diſant qu'il pourroit amener la fille avec lui, Monſ. Kuzneczow n'avoit plus rien à objecter.

Voulant moi même développer les ſentiments de Monſ. Cſurin, je chargeai Monſ. Kuzneczow de le diſpoſer à venir me voir, et de lui promettre en gros, qu'il feroit tout ce qui ſeroit néceſſaire, pour lui rendre les ſervices qu'il exigeroit de lui ; ayant ainſi renvoyé Kuzneczow, je rejoignis Monſ. Cruſtiew, qui ſe trouva en ſociété de pluſieurs compagnons : je les inſtruiſis franchement ſur ce que j'avois appris, et ſur le parti que j'avois pris ; et je leur trouvai trop de prévention, pour vouloir ſe perſuader que je réuſſirois dans mon entrepriſe.

Après le diner, Kuzneczow arriva, et m'annonça la viſite que Monſ. Cſurin venoit me faire. Je me retirai chez moi, et je n'eus que le tems d'ordonner de nous préparer du thé. A ſon entrée il me fit mille excuſes ſur la liberté qu'il prenoit de me préſenter ſes civilités, et enſuite il me demanda ſi j'avois quelque commiſſion pour Ochoczk ; qu'étant commandant du St. Pierre et St. Paul, il s'en chargeroit avec plaiſir, et que je pouvois compter ſur ſon exactitude.

Sur cette offre je lui répondis, qu'étant intentionné de faire venir quelques proviſions et quelques arti-

cles pour ma colonie, je profiterois de ſa bonne volonté, en le priant de ſe charger, d'une couple de milliers de piaſtres, et de les convertir aux marchandiſes que je lui indiquerois. Que ſi d'ailleurs je lui pourrois rendre quelque ſervice, qu'il n'avoit qu'à me parler; et que ſachant que les Meſſieurs de la marine étoient obligés de faire quelques pacotilles, pour ſoutenir les dépenſes et les frais auxquels ils étoient tenus pour faire honneur à leur corps, ſi donc à ce fin je lui offrois une ſomme, que j'eſpérois qu'il ne s'offenſeroit point.

La manière honnete et naïve avec laquelle je lui propoſai ces ſecours, le pénétra, et je m'aſſurai que je n'aurois pas de difficulté à fixer mes intérêts avec lui. Notre diſcour fut interrompu par le ſervice du thé, mais nous le reprimes auſſitôt que la table fut deſſervie. Il commença d'abord à me conter le ſujet du procés qu'il avoit à l'amirauté, et dont le fond étoit ſuivant:

Le Capitaine Lewaſcheff, avoit fait inſtruire le procés contre Monſ. Cſurin, pour avoir fait mutiner l'équipage du navire St. Catherina, dans l'expédition de l'an 1769. Pluſieurs matelots dépoſérent, que le Sieur Cſurin étoit la cauſe que le bateau dans lequel le Capitaine Kreniczin étoit embarqué, fut renverſé au milieu de la rivière de Bolſha, et comme ce Capitaine ſe noya par cet accident, le Sieur Cſurin fut attaqué criminellement. L'explication du fond de l'affaire me fournit une matière ample pour lui faire enviſager ſa conviction certaine: les raiſons que j'y apportai lui parurent ſi bien fondées, qu'il

me

me déclara que ſon parti étoit pris de prétexter une maladie, afin de ne pas commander le batiment; il me fallut donc le forcer en ce ſecond retranchement: je lui répréſentai que ſon retard ne le ſauveroit point, car ſans doute le conſeil le voyant obſtiné à ne pas revenir, exigeroit du Gouverneur de Kamchatka de le renvoyer priſonnier, et que de cela il ne gagneroit que quelques mois de délai, et que la confuſion en augmenteroit. Il conſentit encore ſur cette vérité, et me conjura de le recevoir dans ma nouvelle colonie, ou bien de lui favoriſer d'obtenir un paſſage aux iles Aleuthes, où il ſe fixeroit pour finir le reſte de ſes malheureux jours. En prononçant ces derniers mots les larmes lui coulerent, me diſant qu'il ne regrettoit pas ſa vie et ſa fortune, mais qu'étant eperdument amoureux d'une fille avec laquelle il vivoit, il ne pourroit jamais la quitter.

Après une telle confeſſion, il me pria d'avoir pitié de ſon état, et de lui accorder ma protection et mes conſeils. Je lui promis de m'occuper ſérieuſement de ſes intérêts, mais qu'il me falloit quelque tems pour conſidérer murement ſur le parti à prendre, et je lui donnai ma parole que je le tirerois de ſon embarras; mais j'exigeois préalablement, qu'il n'en parleroit à perſonne, et qu'il ne ſongeat pas même de quitter le commandement de ſon vaiſſeau. Il me jura de faire tout ce que je lui preſcriroit, et ainſi nous nous quittames. Comme je crus néanmoins dévoir l'intéreſſer par quelques avances, je le rappellai pour lui remettre un ſac de cinq cent roubles, avec le compliment que je le priois d'accepter cette avance

pour

pour faire emplette de quelque galanterie pour ſa demoiſelle. Il voulut d'abord le refuſer, mais je l'obligeai en lui déclarant, que s'il s'obſtinoit à un refus, je ne me perſuaderois pas qu'il m'étoit véritablement attaché. Il accepta donc ce préſent, et je me réjouis d'avoir fait et conclu un ſi beau marché.

Revenu chez Monſ. Cruſtiew, j'annonçai à la ſociété les bonnes diſpoſitions de mon nouveau protégé; ils furent tous interdits, et ne ſurent que penſer de la célérité avec laquelle j'allois en beſogne. Ils prirent la réſolution de ne me plus contredire en rien; et d'en attendre avec patience et ſans inquiétude le réſultat. Je les aſſurai de ma part, que je ne negligerois rien pour affermir mon plan ſur la plus ſcrupuleuſe attention; et que je le conduirois juſqu'au moment de l'exécution, qui ſeroit naturellement aiſée, ſi toutes fois un incident d'une trahiſon de la part de nos aſſociés, ou une découverte de la part du gouvernement, ne nous forçat point à précipiter nos méſures.

Sur cette reflexion Monſ. Panow fit une digreſſion, et me pria de déclarer au moins à la ſociété, le plan que j'adopterois en cas que nous fuſſions découverts et attaqués au dépourvu. Sur cette queſtion poſitive je crus dévoir répondre, que la réſolution que je prendrois, dépendoit des circonſtances et des méſures que le gouvernement prendroit; qu'il m'étoit en conſéquence impoſſible de fixer ma réſolution en ce moment, et qu'en attendant j'exhortois les compagnons de ne pas s'effrayer de la criſe qui pouvoit nous ſurprendre, mais de ſe bien confirmer dans la réſolution de mourir en heros: j'y ajoutai que pour

prévenir

prévenir toute ſurpriſe, j'étois aſſuré de recevoir un avis poſitif ſur tout ce que l'on pourroit traiter contre moi au gouvernement; ainſi que pourvu que nous euſſions une nuit franche, je répondrois du fort et de la garniſon, et qu'enſuite je dévois croire que la ville ne tiendroit pas, étant placée de manière que les canons de la fortereſſe en pouvoient atteindre les extrémités.

Cette réponſe ſatisfit Monſ. Panow, mais comme elle donna matière à une plus longue conférence, chacun y plaça ſon môt, et tous unanimement répéterent qu'ils me ſerviroient fidèlement au moment critique.

Voulant paſſer la ſoirée au gouvernement je quittai notre compagnie, et rendu au fort je fus reçus en homme de la famille; j'y paſſai la ſoirée très agréablement, et je ne rentrai chez moi qu'à minuit.

Le 29 je m'occupai avec Monſ. Meder pour compoſer trois pétards, afin de pouvoir nous en ſervir, en cas que les circonſtances exigeaſſent de forcer la fortereſſe, et la chancellerie. Pendant mon occupation je réfléchis ſur l'intérêt du Sieur Cſurin, et je formai un plan. Je lui fis dire de venir me parler vers le ſoir. Avant le diner je viſitai Monſ. Stephanow dont la fiévre avoit augmentée le jour précédent; mais comme il ſe trouva un moment tranquille, il me demanda mille excuſes ſur ce qu'il avoit oſé faire contre moi, et il me paroiſſoit effectivement répentant; je le conſolai donc de tout mon cœur, et lui fis entrevoir, qu'il étoit toujours le maitre de conſerver tout mon eſtime et toute mon amitié, pourvu qu'il

ne

ne répétoit pas ſes fautes. Il me confirma dans la bonne opinion que j'avois conçue ſur ſa conduite à venir, par des ſerments réitérés.

Après le diner je me retirai chez moi, et j'attendis l'arrivée de Monſ. Cſurin qui vint à cinq heures. Il débuta par des promeſſes et des aſſurances de ſon dévouement, et finit par me demander ce que j'avois ſtatué à ſon égard; je lui répondis donc:

1°. Que j'exigeois de lui de retenir le commandement de la corvette, et de ſe conformer entièrement à l'arrangement qu'il avoit pris avec Monſ. Kuzneczow.

2do. Qu'à ſon départ je lui dirois ce qu'il avoit à faire, et qu'en ce moment je me bornai à le prévenir, que le Sieur Kuzneczow arrangeroit les affaires du navire, de manière que la ſeconde journée de la ſortie, ou découvriroit une voie d'eau, qui lui ſuffiroit pour avoir des raiſons de relacher, et que de cette manière je le mettrois à portée de pouvoir relacher à Lopattka; qu'en attendant je préparerois l'eſprit et la bienveillance du Gouverneur en ſa faveur, et que de cette ſorte je lui offrirois des moyens de former ſon établiſſement avec nous. Que cette voie me paroiſſoit uniquement honorable pour ne pas faire le voyage d'Ochoczk. Quant à ſon établiſſement et ſon mariage futur avec la fille, je lui promis deux mille roubles et la place de capitaine de milice.

Ma propoſition lui plut, et il s'obligea par ſerment de ſe conformer étroitement à tout ce que j'avois exigé de lui: il s'offrit même de ſigner ſon engagement qu'il confirma par un ſerment. Cette affaire finie

finie je le congédiai, et je me hatai de faire assembler le comité pour faire part à la compagnie de mes opérations ; et comme je le crus très nécessaire de ne plus perdre de vue Monsr. Csurin, je chargeai officiellement Monsr. Kuzneczow, de se lier avec lui, et de rester son inséparable.

CHAP.

CHAP. XXII.

Préparatifs pour le Départ. Mademoiſelle Aphanaſia fait la Découverte de l'Intention des Exilés.

LE 30 Monſ. Cruſtiew et Monſ. Panow à la tête de vingt-cinq de nos compagnons, furent députés chez Monſ. le Gouverneur, pour le prier de vouloir bien recevoir le titre de protecteur de la nouvelle colonie; ils furent encore chargés d'exécuter une pareille démarche auprès du Chancelier et du Hettman, en leur donnant des titres rélatives à l'établiſſement; et en dernier lieu, ils dévoient préſenter aux magiſtrats de la ville, un mémoire pour demander leur aſſiſtance et leur appui en faveur de la nouvelle colonie, qui dévoit porter le nom de Nilovaja en honneur de Monſ. le Gouverneur; ils remplirent leur commiſſion et nous rapporterent qu'ils avoient reçus un accueil gracieux, chez tous ceux auxquels ils avoient étés addréſſés.

Le 31 je reçus de la part de la ville un meſſage, qui me raſſura ſur ce que la ville avoit reçu mon mémoire favorablement, et qu'en conſéquence de l'utilité et du ſervice que la capitale ſe promettoit, de notre induſtrie, et de notre attachement, elle nous envoya une agrégation aux droits de citoyens de Bolſherezk, pour tous les enfans qui ſeroient nés dans la nouvelle colonie. Après avoir fait quelques préſents au meſſager, je communiquai à la compagnie notre bonne

bonne fortune, qui s'amuſa bien ſur le fond de cette comédie dont j'étois l'auteur.

Le 1er. d'Avril, connoiſſant que les vaiſſeaux employés au cabotage d'Ochoczk à Kamchatka, ne prenoient ordinairement pour leur proviſion que dix ou douze barriques d'eau; j'ordonnai à Monſ. Solmanow de faire acquiſition de vingt-cinq barriques, de les faire bien raccommoder, et de les tranſporter à Cſckawka, en donnant pour pretêxte que ces barriques nous étoient néceſſaires pour établir la cuite du ſel de la mer. Ce jour vers les dix heures je reçus un meſſage de Mademoiſelle Nilow, qu'elle viendroit chez moi dans l'après-midi, et qu'elle me prioit de reſter ſeul, car elle avoit des choſes d'importance à me communiquer; croyant que ce meſſage n'avoit pour baſe qu'une plaiſanterie, j'étois bien éloigné de me préparer à des ouvertures, et ma ſurpriſe fut d'autant plus complette, que rien ne me fourniſſoit raiſon d'appréhender quelque découverte. Mademoiſelle Nilow arriva à trois heures de l'après midi; l'agitation de ſon premier abord, m'annonçoit qu'elle ſentoit une affliction; elle me fixa un moment, mais bientôt les larmes lui coulerent, et dans cet état d'amertune elle ſe jetta dans mes bras, s'écriant qu'elle étoit malheureuſe et abandonnée. Ses ſanglots lui couperent la voix, et il ſe paſſa plus d'un quart d'heure, ſans que je puſſe lui arracher aucune parole ſuivie. Son état emût mon ame, et j'eus recours à tout pour calmer ſon trouble; mais il m'étoit bien difficile d'y parvenir, ignorant entièrement les raiſons de ſon chagrin.

Un

Un inſtant revenu à elle même, elle me pria de fermer la porte, que perſonne ne put nous troubler; alors je me jettai à ſes genoux, en la priant de me donner de l'éclairciſſement ſur ſon état, ſon appréhenſion, et ſes peines. Voici ce que j'appris de cette aimable enfant.

Elle me dit que ſa fille de chambre lui avoit découverte, qu'un certain Ivan Kudrin (un des mes compagnons) lui avoit propoſé de s'attacher à ſa fortune, et que cet indiſcret avoit aſſuré cette fille, qu'il alloit quitter Kamchatka avec moi, pour faire le voyage en Europe, où il eſpéroit lui rendre la vie agréable. Que la fille de chambre avoit d'abord fait ſon rapport à elle, mais comme elle n'avoit jamais pu croire que j'étois capable envers elle d'une trahiſon auſſi atroce, elle avoit voulu s'en inſtruire perſonnellement; qu'en conſéquence elle avoit diſpoſée la ſervante à donner un rendezvous au Sieur Kudrin, afin de le queſtionner plus amplement; et qu'afin qu'elle put entendre toutes les paroles, elle s'étoit cachée derrière un rideau; que de cette manière, elle s'étoit aſſurée du malheur de ma trahiſon: qu'elle vouloit bien m'épargner ma confuſion, en me laiſſant ignorer tout ce qu'elle avoit appris; mais que ne pouvant plus vivre après un tel affront, elle étoit venue pour me dire adieu.

Après cette parole finie, elle s'évanouit, et j'eus bien des craintes ſur ſon accident. Revenu de ſa foibleſſe, cette charmante fille me demanda ſi elle dévoit croire ce qu'elle avoit entendue, Son évanouiſſement m'ayant laiſſé tout le loiſir d'arranger un plan,

plan, je me jettai à ſes pieds, en la priant de m'écouter tranquilement, et de juger enſuite ſi j'étois coupable ou non. Elle me le promit, et voici ce que je lui dis.

" Vous vous rapellerez, ma chère, les informations " que je vous donnai ſur ma naiſſance, et le rang que " je tins en Europe; vous pleurates vous même en " entendant mes récits. Le malheur d'être exilé à " Kamchatka, m'auroit dès long tems conduit à me " ſouſtraire à la tyrannie par un mort volontaire, " ſi la connoiſſance de votre amitié, et de votre at- " tachement ne m'en avoient préſervées; j'ai donc " vêcu pour vous; ſi vous pouviez lire dans mon cœur, " vous me plaindriez; car la poſſeſſion de votre " perſonne m'eſt devenue néceſſaire, ainſi que ma " liberté; mais cette liberté n'eſt point celle que " votre digne pere m'a donné; non certes, j'entends " celle de me voir dans mon état, et dans mon rang; " et ſi j'ai enviſagé votre poſſeſſion, ce n'étoit que " dans la vue de vous rendre heureuſe, en par- " tageant avec vous, mon état et ma fortune. " Ces deux principes ne peuvent s'exécuter à Kam- " chatka, car quel rang y pourrois-je vous donner " que celui d'une exilée. Les bontés de Monſ. votre " pere ne peuvent être qu'éphémère; ſon ſucceſ- " ſeur rappelleroit bientôt ſes ordonnances, et me " replongeroit dans cet état de ſouffrance et de mé- " pris, duquel je ne ſuis ſorti que pour un moment. " Répréſentez vous donc, ma chère amie, quel ſe- " roit mon chagrin, et mon déſeſpoir, de vous voir " partager mes peines, et mon ignominie; car vous

" ſavez que tous les Ruſſes croyent les exilés " déſhonorés; vous m'avez forcée de venir à [illegible]laration; c'eſt mon attachement, et la " ſincerité de mon cœur qui l'accompliſſent. J'ai " différé à vous la faire, mais je vous jure que ma " réſolution n'en étoit pas moins priſe." Ici elle m'interrompit en me diſant, " Pourquoi donc vous " êtes vous caché de moi, vous, qui ſavez, que " j'o[illegible], et que je ſuis encore prête à vous ſuivre " au bout de l'univers?" Cette aſſurance m'enhardit d'aller plus en avant, et d'attacher cette charmante perſonne à mon intérêt ſecret; c'eſt pourquoi je lui dis, que la ſeule crainte, qu'elle refuſeroit mes propoſitions, à cauſe de l'attachement qu'elle avoit pour ſes parents, m'avoit empêchée de les lui faire; mais qu'aujourd'hui, n'ayant plus rien à appréhender de ce côté, je lui découvrirois, que mon intention ayant été de partir de Kamchatka, j'avois voulu l'enlever, et que pour l'en convaincre, j'étois prêt à appeller Monſ. Cruſtiew, qui lui confirmeroit la vérité. Sur cette aſſurance elle m'embraſſa, me pria de lui pardonner d'avoir manquée de confiance, et me déclara qu'elle étoit prête à quitter tout, et à me ſuivre.

Parvenu à ce dégré de confiance, je bannis de ſon eſprit toute crainte. J'eſſayai différentes tentatives pour approfondir ſa réſolution; et je me convainquis, qu'elle étoit totalement décidée à ſuivre mon parti. Raſſuré ainſi ſur le ſecret qu'elle m'avoit promiſe de garder inviolablement, il ne me reſtoit plus que l'inquiétude, ſur ce que la ſervante en étoit

étoit inſtruite : je lui en fis part ; mais elle me tranquiliſa, en m'aſſurant que la ſervante lui étoit trop attachée pour qu'elle divulguat notre ſecret ; qu'elle avoit en outre une paſſion pour le nommé Kudrin, qu'ainſi elle pouvoit répondre d'elle. Notre entretien quoique commencé tragiquement, finit très agréablement ; et je reçus les ſerments d'une ame naïve et innocente, ſur ſon attachement et ſa fidélité.

Mademoiſelle Nilow ne ſe retira que vers les dix heures. Après ſon départ je fis venir le Sieur Kudrin, à qui je réprochai ſon inconduite et ſa légèreté, en lui expoſant à quel danger il avoit expoſé toute la ſociété ; je lui promis pourtant de ne rien révéler de tout ceci à la compagnie, mais que j'exigerois de lui dorénavant, d'être plus circonſpect, et d'éviter ſur ces matières toute explication ultérieure avec ſa fille ; pour ſa tranquilité privée, je lui donnai ma parole de faire en ſorte qu'il pouvoit amener ſa belle. Ce pauvre diable ayant entendu mes premières paroles, fut tranſi d'appréhenſion ; il ſe jetta à terre, en criant miſéricorde (croyant à ce qu'il me dit après, que j'allois le livrer au jugement, dont il ne pouvoit attendre que la peine de mort :) mais après ma concluſion il ſe releva pour me baiſer les mains, et pour me jurer une fidélité éternelle ; quant à moi, j'étois content et ſatisfait, de m'être ſi bien tiré d'un auſſi mauvais pas, et d'avoir pû remêttre les affaires ſur une bonne aſſiette.

Après le départ de Kudrin, je rejoingnis Monſ. Cruſtiew, qui ayant ſus dès le matin que Mademoiſelle Nilow dévoit venir chez moi, et me voyant

ſortir ſi tard, me badina ; mais quand je lui découvris tout ce qui s'étoit paſſé, il ne put revenir de ſon étonnement ; me repétant que par tout ce qu'il avoit vû, que j'avois fait et opéré, il étoit perſuadé que j'étois né ſous une influence heureuſe, et que ſous de tels auſpices, rien ne pouvoit nous manquer. Je ris de ſon enthouſiaſme, mais je remerciai ma bonne fortune, qui avoit écartée tant d'incidents facheux.

Le 2, Madame de Nilow me fit inviter pour le déjeuner ; elle me prit à part, et me demanda, ce que j'avois fait à ſa fille ; qu'en rentrant elle avoit été extrêment joyeuſe, tandis que depuis trois jours, elle n'avoit pas ceſſée de pleurer. La réponſe étoit difficile, et je ne me tirai d'embarras qu'en diſant, que Mademoiſelle de Nilow m'avoit confiée un ſecret, qui ne regardoit qu'elle même ; et que préalablement, elle avoit exigée de moi, de le garder : convention que je ne pouvois pas trahir. Madame de Nilow plaiſanta ſur cela et fit enſuite appeller ſa fille, et lui dit, qu'elle exigeroit d'elle de me délier de ma convention, afin de lui dire ce qui s'étoit paſſé entre nous hier ; mais comme elle craignoit de répondre pour ne pas ſe compromettre, je crus dévoir lui demander la permiſſion, de dire à ſa digne et reſpectable mere, le ſujet de notre entretien de hier, et ce que avions décidés ; ſur quoi elle me répondit, qu'elle ſe fieroit en tout à ma prudence, et que ſi je le croyois néceſſaire de tout dire, que j'en étois le maitre, mais qu'elle vouloit être préſente, pour ſavoir ſi je diſois vrai. Alors je déclarai, que pour me nuire on avoit inſinué à Mademoiſelle Aphanaſia, que je n'étois pas de la

religion

religion Grèque, et qu'on lui avoit inſpiré l'idée d'exiger de moi d'accepter cette religion; qu'elle m'en avoit fait la propoſition il y a deux jours, et que je lui avois répondu, que quoique je croyois toutes les religions égales, je ne me permettrois pas le changement; que la-deſſus elle m'avoit répondue, que cela pourroit empêcher notre mariage, à quoi j'avois répliqué que nous mourrions donc ſans réproches: que ces paroles l'avoient excitées à un chagrin, dont elle n'avoit pû être quitte qu'en s'expliquant avec moi, et qu'après le dernier diſcours je dévois eſpérer que Mademoiſelle ne ſe laiſſeroit plus conſeiller. La mere après avoir patiemment écoutée mon rapport, gronda ſe fille d'avoir voulu ſe mêler des affaires de la religion; et elle ſe contenta de lui dire, qu'elle eſpéroit dorénavant de ſa prudence moins d'extravagance, après quoi elle ſe retira et nous laiſſa en liberté. Je profitai de ce moment pour la confirmer dans ſa réſolution, et elle m'aſſura que je pouvois être tranquile ſur le compte de la fille de chambre, qui déſiroit autant qu'elle de nous voir en Europe. Nous finimes notre converſation, ſur le bonheur dont nous dévions jouir en liberté; après quoi je me retirai, et j'ordonnai pour le 5, une aſſemblée générale. Ce jour je viſitai Monſ. Stephanow, à qui on appliqua des veſſicatoires, ayant perſiſté dans un délire continuel, trois jours et autant de nuits.

CHAP. XXIII.

Différents Procédés. Le Chancelier reçoit de l'Information ſur les Entrepriſes des Exilés. Efforts du Comte pour prevenir les Conſéquences de cette Découverte.

LE 3 d'Avril, Monſ. Solmanow ayant fait l'achat de vingt-deux barriques, les tranſporta à Cſekawka. Monſ. Kuzneczow m'avertit auſſi qu'il avoit acheté une barrique d'eau de vie, à raiſon de ſept cent quatre-vingt roubles, que je payai ſur le champ. Meſſ. Baturin et Wynbladth ayant eus la commiſſion de ſaler du poiſſon, me rapporterent qu'ils en avoient préparés deux tonneaux, et un tonneau d'huile de baleine; et que quant à la farine, qu'ils ne pouvoient en procurer que quatre cent cinquante livres.

Le 4 Monſ. Kuzneczow m'annonça, que le Sieur Cſurin dévoit ſe rendre à bord du vaiſſeau pour l'agréer, qu'en conſéquence ceux de nos compagnons, qui s'étoient engagés dans le ſervice, devroient partir le 7; et que pour être à portée de ſurveiller Monſ. Cſurin, il étoit réſolu de s'y rendre lui même. J'acquieſçai à ſa propoſition, en l'exhortant de donner toute attention à l'interêt qui lui étoit confié; mais en même tems d'être toujours prêt à revenir au premier appel; et afin que notre correſpondance fut

établie, je lui commis de ſtationer à Mikutka un Kamſcadalle affidé, qui ſerviroit à lui porter mes avis et mes ordres. Vers le ſoir de ce jour je fus informé que Monſ. le Gouverneur étoit tombé malade.

Le 5 ayant été obligé de faire viſite à Monſ. le Gouverneur, je remis la tenue de l'aſſemblée vers le ſoir. Arrivé au fort je trouvai tous conſternés; effectivement le Gouverneur étoit bien malade, et incommodé d'une colique violente; je lui fis prendre un peu de l'extrait d'aloes dans de l'eau de vie, et j'eus le plaiſir de le voir levé vers le midi; il me remercia de mon ſecours, et me pria de lui en faire une proviſion; obligé de revenir chez moi, je refuſai le diner.

Après le diner nous nous aſſemblames, et je rendis compte à la compagnie des méſures que j'avois pris, pour nous aſſurer du vaiſſeau la corvette St. Pierre et St. Paul; mais je crus auſſi devoir prévenir l'aſſemblée, ſur les craintes de quelques incidents facheux. C'eſt pourquoi j'exigeois de tous, que dorénavant perſonne n'entreroit dans la ville, ſans avoir un compagnon; que j'exigeois auſſi d'eux de ne plus hanter les cabarets, où il étoit ſurvenû pluſieurs diſputes entre eux et les ſoldats de la garniſon ou les Coſaques. Que le moment de l'exécution de notre projet s'approchant, il ſeroit eſſentiel d'éviter tous les mal-entendus et d'être ſur nos gardes; et qu'en conſéquence je les exhortois de ſe tenir tranquiles dans leurs maiſons, et toujours auprès des chefs que je leurs avoient nommés, afin que dans un incident, ils puſſent ſe rallier, et ſuivre mes ordres. Toute la compagnie me répondit unanimement, qu'ils feroient

tout ce que je leur ordonnerois, et que je pourrois être assuré de leur obéissance et de leur fidélité. Content de leur disposition, je les remerciai de leur confiance en moi, et je les régalai de ponche, dont on en consomma une grande quantité, et nous ne nous retirames qu'à quatre heures du matin.

Le 6 je passai la journée à prendre du repos, excepté une visite que je fis au gouvernement le soir. Le 7 Monsr. Kuzneczow prit son congé de moi avec dix de nos compagnons; ce jour Monsr. Baturin m'avertit que les nommés Ismailow, Bocsarow, et Zablikow, lui avoient fait beaucoup de questions sur mon projet de la nouvelle colonie, et qu' Ismailow, en parlant tout bas à Bocsarow dit, " nous ne saurons " rien de lui, il est ami de Samuelovicz, mais nous " nous addresserons aux autres." Que sur ces mots il avoit conçu un soupçon, sur ce que ces trois garçons étoient instruits de quelque chose. Ce rapport me fit revenir à la mémoire, que Monsr. Stephanow étant lié avec ces personnes, les avoit pû instruire; pour m'en éclaircir donc je me rendis chez lui, mais son état ne me permettoit pas de lui faire aucune question; ainsi il ne me restoit que de m'addresser à Monsr. Panow, à qui j'ordonnai d'en rechercher un des trois, et de le sonder afin que je puisse prendre mes mésures à tems.

Monsr. Crustiew instruit sur la chose, me parût très inquiet contre son ordinaire (car il étoit un homme de courage et avec une ame ferme;) après quelques instants de reflexions, il me dit qu'il sauroit bien découvrir ce dont il étoit question, mais qu'il avoit des

indices à craindre une découverte de la part du gouvernement, que nous ne pourrions plus éviter s'il arrivoit que ſes idées fuſſent vraies, car il me dit qu'Iſmailow étoit parent du chancelier, en qui il plaçoit ſa confiance. L'appréhenſion de Monſ. Cruſtiew auſſi vivement marquée me força d'exiger de lui de me dire ce qu'il penſoit ſur la rélation de Monſ. Baturin. Il me répondit qu'il craignoit une intrigue de femmes, me diſant qu'il étoit aſſuré que Monſ. Kuzneczow étoit intentionné d'amener la ſoeur du Serjeant Cuzmina, et que peut être il s'étoit permis de faire une confiance à cette femme; que d'un autre côté il étoit convaincu que le Sieur Iſmailow fréquentoit auſſi la méme perſonne, et que de là il inféroit qu'Iſmailow avoit eu quelques indices ſur notre projet, et que c'étoit là la raiſon qui le pouſſoit à découvrir des certitudes.

Monſ. Cruſtiew me promit, que de ſa part il feroit ce qui dépendroit de lui, pour s'en aſſurer par la femme même; mais qu'en attendant il me conſeilloit de me rendre auprès de Monſ. le Chancelier, de bien obſerver ſa contenance, et que je pourrois alors facilement reconnoitre, ſi ſon neveu lui avoit déjà parlé ſur la découverte.

Ces pas me parurent raiſonables, et je déterminai de me rendre ſur le champ chez Monſ. le Chancelier, tandis que Monſ. Cruſtiew feroit la découverte. Arrivé chez Monſ. le Chancelier il me reçut avec plus de politeſſe, mais avec moins de cordialité qu'à l'ordinaire; il me propoſa du thé que j'acceptai: le diſcours roula d'abord ſur le gouvernement, et le Chancelier

me

me rappella toutes les facilités, que j'avois trouvés auprès des chefs pour les faire condeſcendre à mes projets; il repêta deux fois, qu'il eſpéroit que mon zele, et ma conduite, juſtifieroient leurs opinions et leurs démarches; à ce diſcours je lui répondis, que j'étois pénétré des bontés avec leſquelles on m'avoit traité, et que je ne negligerois pas une occaſion favorable pour témoigner ma reconnoiſſance. Après un moment de ſilence, Monſ. le Chancelier me demanda à quel point j'étois lié à Kuzneczow; je lui répondis que le Sieur Kuzneczow dès mon arrivée à Kamchatka, m'ayant rendu des ſervices eſſentiels dans la criſe de mon indigence, je croyois dévoir reconnoitre ſes bons offices, en un moment où j'étois à mon aiſe. Il me répondit, qu'il ſouhaitoit que mes motifs fuſſent tels, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de me dire, que dans la ville on gloſoit ſur notre union; ſurtout depuis qu'on avoit vû Monſ. Kuzneczow armé d'un fuſil aſſiſter les exilés, au moment de leur diſpute et de leur querelle avec les ſoldats et les Coſaques, au ſujet de Monſ. Stephanow.

Cette ouverture m'ayant aſſez fait connoitre, que Monſ. Iſmailow avoit entrêtenu ſon oncle, ſur ſes ſoupçons, ſi non découvertes, je me ſuis réſolu de franchir le pas; et je lui dis que j'étois inſtruit d'où provenoit cette prévention contre Monſ. Kuzneczow; j'inſtruiſis le Chancelier, que Kuzneczow et ſon neveu, fréquentoient une femme que je lui nommai; la ſoeur du Serjeant Cuſmina: que la jalouſie avoit dictée à ſon neveu cet expédient, pour déſſervir ſon rival; quant à moi, que j'étois charmé de cette occaſion

caſion de pouvoir lui dire, comme à mon bienfaiteur, mes ſentiments. Que je le croyois bien convenable au Sieur Kuzneczow de fréquenter une femme du commun, mais que celà fieroit fort mal à ſon neveu qui jouiſſoit d'un rang diſtingué; mais que ce qui m'avoit mortifié de plus en ceci, étoit que j'avois entendu que ſon neveu avoit intention de ſe marier avec cette fille, et que pour prevenir la honte d'une telle action, j'avois diſpoſé Monſ. Kuzneczow, à la perſuader de faire un voyage avec lui à Ochoczk, où ils dévoient ſe marier; que j'aurois laiſſé ignorer à Monſ. le Chancelier, cette preuve de mon attachement à ſa perſonne, ſi je n'avois pas eu à craindre, que la réticence en ce moment, pourroit aliéner ſon amitié.

Le Chancelier après m'avoir écouté, réfléchit un moment, et enſuite m'embraſſa, me diſant que ſans mon arrivée, il auroit fait un pas très dangereux. Il m'inſtruiſit donc, que ſon neveu depuis quelques jours, l'avoit conſtamment entrêtenu, qu'il étoit aſſuré que Kuzneczow et moi, nous projettions de partir de Kamchatka, et que même nous étions intentionnés d'enlever des femmes; qu'il étoit ſur de notre complot, mais qu'il alloit encore s'en aſſurer par de nouveaux éclairciſſements; que ſur ce rapport réitéré, il avoit déterminé de faire chercher Monſ. Stephanow pour l'examiner, et qu'il regardoit mon arrivée comme un bonheur qui lui évitoit la honte et la confuſion de m'avoir pû ſoupçonner; que mon rapport lui ayant fait ouvrir les yeux, il alloit s'occuper à corriger ſon neveu.

L'ayant

L'ayant remis en ſi bon train, je le priai de ſe faire inſtruire par le Capitaine Cſurin, s'il n'étoit pas vrai que Kuzneczow alloit partir avec lui pour Ochoczk, et s'il n'avoit pas auſſi arrangé le paſſage pour une femme.

Le Chancelier envoya ſur le champ chercher le Sieur Cſurin, et après la confirmation ſur ce que j'avois dit, il me promit une ſatisfaction complette de la part de ſon neveu.

CHAP.

CHAP. XXIV.

Continuation du Sujet du Chapitre précédent.

CONTENT d'avoir remédié à une affaire auſſi déſeſpérée, je me hatai de revenir chez moi, où je trouvai Monſ. Cruſtiew dans une inquiétude terrible, et qui ne pouvoit pas ſe contenir de rage en me voyant rire ; il commença par me dire, qu'il étoit aſſuré que le Chancelier êtoit prévenu et occupé à nous dévoiler au gouvernement ; que la ſœur de Cuzmina lui avoit dit, que le Sieur Iſmailow avoit écouté ſous la fenetre, les diſcours que Kuzneczow lui avoit tenû, et dans leſquels il lui avoit dit, qu'il promettoit de l'épouſer, ſi elle vouloit ſe reſoudre à s'embarquer avec lui, et paſſer en Europe ; que le voyage ſeroit long, mais qu'elle ſeroit dédommagée par ſon amour et par ſa fidélité. Que ſur cette propoſition elle lui avoit demandé comment donc croyoit il pouvoir ſe rendre en Europe ; que la-deſſus Kuzneczow lui avoit répondu, que quand on étoit mené et dirigé par des chefs tels que moi, on ne dévoit être inquiet de rien ; que le Sieur Kuzneczow ne lui avoit plus rien dit, mais qu'après ſon départ Iſmailow étoit rentré, lui avoit fait mille inſultes, et ne l'avoit quitté qu'en menaçant de faire conduire Kuz-

neczow

neczow aux mines; qu'elle avoit craint de dire à ce dernier ce qui s'étoit paſſé, pour éviter une querelle.

Voilà ce que mon ami m'apprit, et je le renvoyai ſur le champ, pour dire à cette fille, qu'en cas qu'elle fut appellée chez le Chancelier, de dire que Monſ. Kuzneczow lui avoit propoſé, et étoit convenu avec elle, de paſſer à Ochoczk, pour ſe marrier, et que c'étoit moi qui lui avoit promis une dot de mille roubles, pourvu qu'elle partit, et qu'elle évita les viſites de Monſ. Iſmailow, afin de ménager Monſ. le Chancelier. Monſ. Cruſtiew, tout ſtupefait ſur le meſſage dont je lui chargeai, me demanda ſi je croyois qu'il étoit fou; alors voyant qu'il ne comprenoit pas mes intentions, je lui annonçai toute ma converſation avec le Chancelier. Ce récit le mit au fait, et il courut pour exécuter ma commiſſion. De mon côté, comme Monſ. Kuzneczow n'étoit pas encore parti, je lui fis venir, et lui donnai auſſi des inſtructions, en cas qu'il fut queſtionné par le Chancelier. Mes méſures ainſi priſes, je me tranquiliſai, et je fis un repas tranquile bien avant dans la nuit, car il m'étoit impoſſible de prendre quelque choſe durant les appréhenſions.

Le 8 j'appris que Monſ. le Chancelier avoit examiné Monſ. Kuzneczow, et la ſœur de Cuſmina ſéparément, et que dès la pointe du jour, il avoit envoyé ſon neveu à Verchney Oſtrogg, avec ordre de ne pas revenir à Bolſoretz ſans ſon conſentement. Le ſoir il vint chez moi, me demanda mille excuſes ſur ces ſoupçons, et me pria d'accepter les milles roubles que j'avois promis à la fille; mais je refuſai

de

de les accepter, en le priant de vouloir bien m'en diſpenſer, en preuve de ſa confiance en mon caractère.

Le 9 Monſ. Kuzneczow me demanda ſon départ, et m'aſſura que je pouvois compter entièrement ſur le Sieur Cſurin. Cette nouvelle me conſola dans mon affliction; car quoique le Chancelier parut ſe réconcilier avec moi, je ne pouvois plus compter ſur ſa bonhommie, ſon naturel inquiet et peureux ne pouvant lui permettre de banir de ſon eſprit l'aventure de ſon neveu; et comme les moindres indices pourroient faire renaitre ſes ſoupçons, je crus devoir me décider de tenir mon parti conſtamment aſſemblé, et pour mieux me raſſurer contre les ſurpriſes, j'engageai Mademoiſelle Nilow d'être attentive, ſur tout ce qui ſe paſſeroit au gouvernement; ſurtout quand le Chancelier ſeroit préſent.

Ce même jour j'aſſemblai la compagnie, à laquelle je rendis un compte de tout ce qui s'étoit paſſé entre moi et le Chancelier, et je déclarai que quoique toutes nos méſures étoient parfaitement bien établies, j'étois moralement ſur qu'elles ne nous ſerviroient de rien, car je dévois croire que nous ſerions découverts avant l'époque du départ du vaiſſeau. Qu'en conſéquence j'allois propoſer à la compagnie encore une méſure. La compagnie s'écria unanimement, qu'elle agréeroit tout ce qui me paroitroit bon, et qu'il ne dépendoit que de moi de donner des ordres rélatifs. Sur cette déclaration pleine de confiance, je répréſentai qu'il nous ſeroit impoſſible de réſiſter à la force que le gouvernement pourroit employer

ployer contre nous, ſi nous reſtions près de la ville; ainſi qu'au premier indice d'une découverte, je propoſerois à la compagnie de nous retirer au bord de la mer, où nous pourrions nous ſoutenir dans le retranchement du fanal; que cet retranchement ſe trouvoit défendu par quatre groſſes piéces de canon, qui nous ſuffiroient pour éloigner les aſſailans; et qu'en attendant, étant aſſuré du Sieur Cſurin, je le diſpoſerois de mettre le vaiſſeau hors de l'anſe, à force de dégager la glace, et que je ne déſeſpérois pas, ſous huit jours, pouvoir ſuivre avec efficace ce parti.

La compagnie me répondit encore une fois, que ce projet étoit ſalutaire et néceſſaire, et qu'il falloit l'exécuter; en conſéquence de cette réſolution, je formai des inſtructions pour Monſ. Kuzneczow, que je lui envoyai par le Sieur Sibaew, et je chargeai Monſ. Panow de diſtribuer à pluſieurs de nos compagnons, de l'argent pour acheter de la poudre de guerre dans toutes les boutiques, et s'il étoit poſſible du grand magazin, étant informé, que le canon de la redoute du fanal, étoit bien pourvu de boulets et de grappes, mais qu'il n'y avoit pas de quoi tirer ſix coups en poudre. Le reſtant de la journée nous paſſames avec Monſ. Cruſtiew, avec lequel j'eus une conférence ſur ce qu'il nous faudroit faire ſelon l'émergence des circonſtances.

CHAP.

CHAP. XXV.

Différents Procédés rélatifs à l'évaſion projettée par les Exilés. Découvertes faites par le Gouvernement.

LE 10, Monſ. Baturin m'avertit, que les Sieurs Bocſarow et Zablikow, avoient écrits une lettre à Monſ. Stephanow, et que cette lettre lui dévoit être remiſe par une femme Kamſchadale: ſur cette information je prévins Monſ. Panow, qui ſe chargea de veiller auprès de ſon parent, et il alla le voir ſur le champ. Nous le vimes revenir bientôt, et il nous rapporta la lettre, diſant qu'elle lui venoit d'être remiſe à l'inſtant par la femme indiquée, et qu'après ſa lecture, Stephanow avoit dit, " que c'étoit lui-même, le mal-" heureux, qui avoit été l'auteur de tout le mal qui " pouvoit arriver;" et qu'il l'avoit prié de me la remettre, avec prière de faire enſorte que ces deux hommes fuſſent mis à la mort, ſans que notre ſecret fut découvert; car il avoua qu'il leur en avoit lui-même confié la plus grande partie. Voici la teneur de la lettre.

" Le traitement que vous avez eprouvé de l'in-" digne chef que vous vous êtes choiſi, a excité " notre compaſſion; nous ſommes inſtruits que vo-

" tre maladie n'eſt que ſuppoſée, et que vous êtes " priſonnier; nous vous annonçons donc, que nous " ſommes prêts à vous délivrer, et vous pouvez " compter que nous ſacrifierions nos vies pour vous " ſauver. Le ſerment que nous avons fait avec " vous, nous a empêché de dénoncer votre abomi- " nable chef; d'ailleurs nous ne voudrions pas être " les auteurs de la mort de tant de braves gens qui ſont " de votre parti, ſi toutes fois la votre eſt conſervée; " mandez nous donc un môt, et marquez nous l'heure " de la nuit, à laquelle nous pourrons, ſans être " découverts, entrer dans votre priſon. Mais ſi " vous croyez que pour nos intérêts il ſoit conve- " nable de vous delivrer du tyran, faites nous con- " noitre votre volonté, et ſa mort eſt aſſurée. Rap- " pellez vous les engagements que vous avez con- " tracté avec nous, et ſoyez aſſuré de notre fidélité.

" Signé, Bocsarow et Zablikow."

Cette lettre dont je fis la lecture en préſence de quelques compagnons, les conſterna; et pluſieurs voulurent prendre la réſolution d'aller à la recherche de ces deux braves, leur faire querelle, et les dépêcher. Monſ. Panow fut le ſoutien de cette opinion; quant à moi, je déclarai que je regretterois d'être la cauſe de la mort de deux jeunes gens auſſi déterminés; et que j'avois lieu de croire que nous nous pourrions ſervir d'eux; et afin de réuſſir dans mon deſſein, je propoſai à Monſ. Panow de diſpoſer ſon parent à leur faire une réponſe, dont je compoſerois la minute; et que j'étois par cette voye, aſſuré de les ramener à nous, pourvû que Monſ. Stephanow vou-

lut nous ſervir. Monſ. Panow me raſſura la deſſus, et j'imaginai la réponſe ſuivante.

" Vous ſerez convaincus de ma maladie réelle par " mon écriture. Depuis le jour que je vous quittai, " je me ſuis trouvé alité. Je vous remercie, mes " amis, des ſecours que vous m'offrez, mais ils me " ſont ſuperflus, car je peux vous aſſurer, que je " trouve ma ſeule conſolation en reconnoiſſant mes " torts envers mon chef. Vous le haiſſez parce- " que je vous l'ai dépeint haiſſable; mais de grace, " je vous conjure par les liens de mon ſerment avec " vous, n'aggravez pas mes remords, en attentant " quelque choſe contre ce digne et reſpectable " homme; je l'ai crû mon ennemi, je l'ai offenſé, " j'ai même recherché ſa mort. Sans doute vous " avez crû qu'il s'en ſeroit vengé; mais non, il " s'eſt déclaré pour mon protecteur, et il a conſervé " ma vie, au péril de la ſienne. Je lui dois donc " tout, et je vous exhorte de reſpecter le protecteur " de votre ami. Je vous écris cette lettre pour pre- " venir les ſuites de votre impétuoſité; venez, ac- " courez chez moi, afin que je vous inſtruiſe de " mon état. L'entrée vous ſera libre, et à votre " vûe, je me flatterai de vous rendre un ſervice eſ- " ſentiel, en vous feſant connoitre un homme au- " quel vous vous pourriez unir."

Cette réponſe fut agréée, et Monſ. Panow la porta chez ſon parent qui la copia, et l'envoya par la même meſſagere. Vers les onze heures du ſoir, Monſ. Panow vint me prier de paſſer chez ſon parent, qui déſiroit me préſenter Bocſarow et Zablikow, avec ſix

autres compagnons. Rendu chez lui, il me pria de m'approcher, alors en me prenant la main, et la baiſant, il me récapitula toutes les fautes qu'il avoit commis, et énuméra les marques de bonté et de confiance que je lui avois témoigné, et ne finit que par me demander pardon; enſuite, ſans me laiſſer le tems de lui répondre, il me préſenta Meſſ. Bocſarow et Zablikow, avec leurs compagnons, m'aſſurant qu'ils déſiroient être aſſociés à notre compagnie, et qu'il répondroit de leur attachement, et de leur fidélité. Sur cette ouverture je demandai a ces Meſſ. s'ils étoient bien réſolus de s'incorporer dans notre compagnie, ſans ſavoir nos projets et nos méſures; ils me répondirent qu'ils étoient inſtruits ſur tout; et qu'ils étoient déterminés de me reconnoitre pour leur chef avec connoiſſance de cauſes. Après cette courte explication, je leur dis, que je les attendrois demain à trois heures de l'après midi, pour procéder à leur réception, mais comme ils me prierent de vouloir bien leur permettre qu'ils demeuraſſent dorénavant avec nous, je leur accordai de paſſer la nuit chez nous, car ils me proteſterent qu'ils ne vouloient plus ſortir avant d'être reçus dans la compagnie.

Le 11 je viſitai Monſ. le Gouverneur, qui me parut un peu rêveur, et comme il m'importoit d'en approfondir les raiſons, il me dit que le Chancelier perdoit la tête, et qu'il lui avoit parlé d'une entrepriſe entièrement chimerique. Croyez vous, continua-t-il, que le fou vous ſoupçonne de vouloir déſerter; il m'a faché, et à la fin, je l'ai renvoyé avec humeur, car il

oſa encore ajouter que ma fille étoit de votre complot. Je répondis en riant à Monſ. le Gouverneur, que je connoiſſois la foibleſſe de Monſieur le Chancelier, qui d'ailleurs un homme eſtimable, avoit laiſſé prendre ſur lui un empire à ſon neveu Iſmailow, qui d'un coté jaloux de ma bonne fortune, et ayant eu une diſpute avec un des mes amis (Kuzneczow) avoit compoſé une hiſtoire, dont le récit avoit tourné la tête au Chancelier; enſuite je lui contai tout ce qui s'étoit paſſé à cet égard, entre moi et Monſ. le Chancelier. Mon narré remit le Gouverneur en bonne humeur, et il ſe détermina de faire venir le Chancelier, qui me voyant aſſis avec le Gouverneur fut ſurpris. Monſ. le Gouverneur porta la première parole, en diſant qu'il m'avoit tout dit ſur les ſoupçons de Monſ. le Chancelier, et de mon côté je l'inſtruiſis, que j'avois rapporté à Monſ. le Gouverneur tout ce qui s'étoit paſſé entre nous. Le Chancelier parut y faire peu d'attention, et me dit en face que j'étois coupable, et qu'il s'étoit répenti de m'avoir crû dans le tems, mais comme il étoit aſſez heureux de me trouver en un lieu de ſureté, qu'il avoit dequoi me convaincre, et quil ne ſe doutoit pas que Monſ. le Gouverneur me logeroit dans la priſon. Après quoi, il tira de ſa poche une lettre de ſon parent, qui contenoit la confirmation de la première accuſation, et ce parent ſe provoquoit ſur les Sieurs Bocſarow et Zablikow. Après la lecture de cette lettre, il demanda à Monſ. le Gouverneur s'il avoit raiſon ou non. Monſ. le Gouverneur

rêva un peu, et je profitai du moment, en proposant de faire venir les deux témoins cités, et assurant que je me déclarerois coupable s'ils pouvoient me prouver quelque chose. Pour appuyer ma proposition, je dis à Monſ. le Gouverneur, qu'il savoit que Monſ. Stephanow étoit mon ennemi irréconciliable, que Bocsarow et Zablikow étoient ses amis intimes, et qu'en conséquence ils ne me flatteroient point; que d'ailleurs je prierois Monſ. le Gouverneur, de me permettre de me retirer dans son cabinet, pendant qu'on les examineroit.

Cette proposition fut agréée par Monſ. le Gouverneur, mais Monſ. le Chancelier s'enragea de se voir bravé à ce point. Il demanda donc qu'on les envoyat chercher, et comme je les avois dit qu'ils étoient chez Monſ. Stephanow, on alla droit les chercher chez lui. Jusqu'à leur arrivée, je me suis permis de plaisanter le Chancelier, mais le Gouverneur lui déclara, que si l'allarme qu'il lui avoit donné étoit fausse, il romproit son amitié avec lui.

Enfin on annonça les deux témoins, et je me retirai à leur entrée. Monſ. le Chancelier leur montra la lettre de son neveu, et ils répondirent qu'ils reconnoissoient bien l'écriture de leur ami, mais qu'ils ne savoient rien dire sur ce qu'il indiquoit par la lettre; qu'en un mot ils n'avoient aucune connoissance d'aucun complot; qu'il étoit vrai qu'étant liés à Monſ. Stephanow, et que ce dernier s'étant plaint contre moi, ils s'étoient déclarés contre moi, et qu'ils m'avoient cherché des querelles; mais que leur inimitié étant personelle, ils ne se permettroient pas de mentir;

qu'ils

qu'ils ſe rappelloient bien qu'un jour Monſ. Iſmailow leur avoit conté une hiſtoire faite à plaiſir, et qu'il étoit parvenu à les ſéduire, au point qu'ils dévoient me chercher querelle pour me mal-traiter, mais qu'ayant découverts que toute la rélation de Monſ. Iſmailow étoit fauſſe, ils avoient abandonnés la querelle, et qu'ils ſe trouvoient maintenant bien mortifiés d'être encore compromis, et que certainement Monſ. Iſmailow leur rendroit raiſon tôt ou tard.

Après cette déclaration de la part de Bocſarow et Zablikow, Monſ. le Gouverneur les congédia poliment, et les incita de conſerver des ſentiments d'eſtime et d'amitié pour moi; et du moment qu'ils furent ſortis il me tira du cabinet, afin que je fuſſe témoin de la confuſion de Monſ. le Chancelier, qui n'eut pas la hardieſſe de m'enviſager; mais je fis mon poſſible pour le remettre, et à force de prières et de politeſſe, je parvins enfin à le faire parler; il s'excuſa ſur la malice de ſon neveu, contre lequel il vomit des imprécations; enfin il demanda des excuſes au Gouverneur, qui lui fit ſentir qu'il n'aimoit pas d'être joué à ce point. Ainſi toute la beſogne de la conciliation roula ſur moi, et après quelques coups d'eau de vie, j'obtins mon but.

Arrivé à ce point, je quittai Monſ. le Gouverneur pour faire ma viſite à Madame de Nilow et ſes demoiſelles, par leſquelles je fus reçu à bras ouverts. Le récit de ce qui s'étoit paſſé chez le Gouverneur, les interdit pour un moment, mais le dénouement les remplit toutes de ſatisfaction, ſur tout Mademoi-

ſelle Aphanaſia, qui ne ſe trouvoit pas à ſon aiſe à mon débût; enſuite ayant pris mon congé, je me retirai, en béniſſant le hazard de m'avoir procuré les moyens, d'avoir attiré dans mon parti, ces deux témoins dangereux, qui, inſtruits ſur tous nos intérêts, auroient pu nous perdre.

CHAP.

CHAP. XXVI.

Procédés du Gouvernement de Kamchatka, en Conſéquence d'avoir découvert le Plan du Comte pour délivrer les Exilés.

ARRIVE chez moi je dinai, et après le diner je fis la réception de Meſſ. Bocſarow et Zablikow avec toute la cérémonie. Après cette beſogne je fis part à mes compagnons des dangers que j'avois couru, et je remerciai publiquement nos nouveaux compagnons, ſur le ſervice qu'ils m'avoient rendus.

Nous paſſames la ſoirée en aſſemblée, et je ne les quittai que pour recevoir Monſ. le Chancelier qui venoit pour ſe raccommoder avec moi; étant ſeul avec lui je lui répréſentai, que ſa conduite envers moi étoit abſurde; que ſi j'avois fait de mon mieux pour le raccommoder avec Monſ. le Gouverneur, il ne dévoit pas attribuer cette démarche de ma part à mon inſenſibilité, mais au déſir de voir regner l'harmonie entre les chefs; que Monſ. le Chancelier auroit dû ſe méfier des inſinuations de ſon neveu, après avoir découvert la première fois ſon complot, et la fauſſeté avec laquelle il lui avoit impoſé; que je voulois bien oublier le ſecond affront, mais que s'il arrivoit que le Chancelier ſe permit une troiſième fois quelque choſe de pareille, je m'en vengerois. Il me proteſta d'être ſincère dorénavant, et nous nous ſéparames bons amis.

Le

Le 12, je reçus une lettre de Monſ. Kuzneczow, qui m'inſtruiſit que Monſ. Cſurin s'occupoit à l'agrément de ſon navire, mais qu'il n'y avoit pas moyen de pouvoir franchir la glace durant ce mois. Quant à la rédoute qu'il répondroit de ſa priſe, et que ſon feu protégeroit celui du navire, qui dans la poſition où il étoit, battiroit le chemin par où il falloit approcher; que le Sieur Cſurin étoit diſpoſé à courir tout le hazard de notre fortune, ayant ſa fille avec lui. Il finit ſa lettre en me priant de faciliter les moyens à ſon amie de pouvoir le joindre. L'amitié et l'attachement de Monſ. Kuzneczow exigeant toute ma reconnoiſſance, je chargeai Sibaew qui m'avoit apporté la lettre, d'envoyer la Cuſmina dans un des bateaux à Cſekawka.

Après le diner ce jour je ſentis une violente colique, qui fut ſuivie d'une fièvre qui m'obligea de me mettre au lit; la nuit les douleurs augmenterent, et je fis prier Meſſ. Cruſtiew et Panow de paſſer chez moi, auxquels je confiai les ſoins et la ſurveille de notre compagnie.

Le 13, Monſ. Cruſtiew ayant prévenu Mademoiſelle Aphanaſia de ma maladie, elle accourut, et ne voulut plus quitter mon lit; cette aimable fille à ce que l'on me dit après mon rétabliſſement, ne voulut pas qu'aucune autre perſonne me ſervit. La fièvre continua toujours. La 14, 15, et 16, les criſes furent variables; celle du 17 força Monſ. Meder de me ſaigner; au 18 on me donna l'émétique, et le 19 la fièvre me quitta.

Le

Le 20, ayant pu me lever, Mademoiſelle Aphanaſia avertit ſa mere de mon rétabliſſement. Elle vint accompagnée de ſes autres enfans, pour me féliciter ſur ma convaleſcence. C'étoit alors que j'appris tous les ſervices que Mademoiſelle Aphanaſia m'avoit rendue, je l'en remerciai de tout mon cœur, et certainement ma reconnoiſſance fut gravée dans ſon cœur. Après le départ de Madame de Nilow, quoique ſa fille fut reſtée auprès de moi, Monſ. Cruſtiew me rendit compte que tout s'étoit maintenu en bon ordre, et que nos appréhenſions dévoient diminuer, par la tranquilité qui regnoit rélativement à nos intérêts.

Le 21, je crus dévoir diſpoſer Mademoiſelle Aphanaſia de s'en retourner au gouvernement; je lui répréſentai que ſa préſence étoit néceſſaire, afin que nous ne fuſſons pas ſurpris par le défaut de la ſurveillance; et comme perſonne ne pourroit mieux nous informer qu'elle, ſur ce qui ſe paſſeroit auprès de ſon pere, je l'exhortai de s'en retourner le plus promptement poſſible; ces raiſons la déterminerent, et elle me quitta en verſant des larmes.

Après ſon départ, Monſ. Cruſtiew m'informa qu'il croyoit que le Chancelier s'étoit lié avec le Hettman, et méditoit notre ruine; que le Hettman étoit parti depuis deux jours à Verchney Oſtrogg, et qu'il avoit tout lieu de croire, que l'aventure de la mort de Levontiew en étoit le motif, parceque Meſſ. Bocſarow et Zablikow avoient reçus une lettre d'Iſmailow, (qui les ſuppoſoit encore de ſes amis) dans laquelle il leur aſſuroit une découverte d'aſſaſſinat commis par mon ordre. Pour ſoutenir ſon opinion il me communiqua

la

la lettre; et ſon contenu me confirma, que nous dévions nous attendre et nous préparer à repouſſer un attentat de vive force; car quoique je fus bien ſur que les circonſtances qui accompagnérent la mort de Levontiew, ne pourroient rien dépoſer contre nous, je dévois craindre que la dépoſition du Tajon, après m'avoir remis une lettre pour le Gouverneur, feroit un effect, qui ſoutenu par le crédit du Chancelier et celui du Hettman, ne pourroit pas manquer de me précipiter; plus je conſidérai l'affaire, plus elle me paroiſſoit critique, et comme je me trouvois encore foible ne pouvant reſter long tems debout, je chargeai Monſ. Cruſtiew de recevoir les deux exilés, compagnons de Monſ. Ivaſkin, dans notre ſociété; leur attachement m'ayant été ſuffiſamment connu. Il l'exécuta le même jour, et ils furent ſi ſatisfaits de ma confiance, qu'ils me remercierent à genoux de la grace que je leur avois fait, de les aſſocier à ma compagnie, et de leur fournir occaſion, ou de ſe venger d'un gouvernement injuſte qui les avoit fait ſi durement ſouffrir, ou bien de mourir les armes à la main.

Le 22 je convoquai toute la compagnie, et je fis diſtribuer les armes à chaque compagnon, avec les munitions néceſſaires, afin qu'en cas que notre maiſon fut inveſtie, ils ne reſtaſſent pas ſans armes; et comme il étoit à craindre que nous ne fuſſions pas attaqués que de nuit, je fis établir un ſervice reglé pour l'entretien de la garde et de la patrouille. Les armes furent diſtribuées la nuit, afin que leur tranſport ne nous déclarat point.

Le

Le 23, Mademoiſelle Aphanaſia vint me voir à la dérobée, m'apprenant que ſa mere étoit en pleurs, et que ſon pere lui avoit tenu des propos, qui lui feſoient craindre qu'il ſe doutoit de notre complot. Elle me conjura d'être ſur nos gardes, et de ne pas venir au gouvernement quand même j'y ſerois appellé; qu'elle craignoit de ne pouvoir plus me voir, mais en ce cas, qu'elle m'enverroit ſa ſervante; mais qu'en tout cas que je ſerois obligé d'employer la force contre le gouvernement, elle me prioit de ménager la vie de ſon pere, et de ne pas prodiguer la mienne. J'embraſſai tendrement cette charmante fille, et la remerciai des ſoins qu'elle prenoit pour ma conſervation, et comme il me paroiſſoit intéreſſant que l'on ne découvrit pas ſon abſence, je la priai de s'en retourner, et de recommander à la bonne fortune, l'iſſue de nos intentions. Avant ſon départ je lui recommandai de veiller ſur tout ce qui ſe paſſeroit auprès de ſon pere, en la priant de m'envoyer un ruban rouge en cas que le gouvernement décideroit de m'arrêter, ou de m'attaquer; et en ſecond, qu'au moment d'une allarme, elle ouvriroit le volet de ſa fenêtre qui donnoit dans le jardin, et feroit poſer un traineau au travers du foſſé du côté de la dite fenêtre. Elle me promit de faire tout ce que j'avois demandé d'elle, elle me raſſura par des ſerments, et en me baignant de ſes larmes elle ſe retira.

Après ſon départ je crus encore dévoir élever un mat, pour pouvoir hauſſer un fanal, et je fis prévenir nos compagnons que le fanal ſeroit le ſignal du ralliement.

Le

Le 24, occupé à parer toutes les ſurpriſes, je fis briſer un pont qui aſſuroit le paſſage au travers d'un ravin qui nous ſéparoit de la ville, et je le fis remplacer par une ſeule piéce de bois qui n'offroit le paſſage qu'à une perſonne. Vers les trois heures de l'après midi, Monſ. Cruſticw m'inſtruiſit que le Hettman étoit de retour, et qu'il avoit amené avec lui le Tajon en queſtion, qu'Iſmailow étoit auſſi venu chez ſon oncle, et que ceci nous dévoit ſuffir pour prendre nos méſures. Pour nous éclaircir mieux de la choſe, nous envoyames deux de nos compagnons du parti de Bocſarow à la découverte. Ils ne revinrent que le ſoir très tard, et nous rapporterent que le Hettman avoit eu une longue conférence avec le Chancelier, et que vers les cinq heures ils avoient étés chez le Gouverneur, accompagnés d'Iſmailow et d'un chef Kamſchadalle. Ce rapport nous fit redoubler nos gardes et nos patrouilles, et tous les compagnons reſterent armés.

Le 25, au matin, la ſervante de Mademoiſelle de Nilow, m'apporta le ruban rouge, et me dit verbalement, de me bien garder de venir au fort; et que ſa maitreſſe ainſi que ſa mere étoient en pleurs, que Monſ. le Gouverneur les avoit très mal-traité juſqu'à ſouffleter Madame. Vers les dix heures Monſ. le Gouverneur envoya un ſerjeant chez moi, pour m'inviter de venir déjeuner avec lui; je répondis que ſortant d'une maladie dangereuſe, je ne pouvois pas m'y rendre, mais que j'eſpérois pouvoir me rendre demain à ſes ordres. Le ſerjeant me répliqua qu'il me conſeilleroit de me rendre de bonne grace,

ſi

ſi je ne voulois pas y être trainé ; je me contentai à lui répliquer, de porter ma réponſe à Monſ. le Gouverneur, et de faire enſuite ſon devoir, mais que je lui conſeillois de faire ſa confeſſion avant de ſe préſenter.

Vers le midi, je vis Monſ. le Hettman venir vers notre maiſon avec deux Coſaques. Je le reçus très poliment, et il me dit qu'il venoit de la part de Monſ. le Gouverneur, pour m'engager à venir chez lui; qu'en confiance il m'en diroit les motifs, et que c'étoit encore une des folies du Chancelier que je pourrois parer aiſément, et que je ne dévois pas heſiter de m'y rendre ; mais comme je lui répondis que ma maladie ne me permettoit pas de me rendre auprès de Monſ. le Gouverneur, et qu'aujourd'hui certainement je n'irois point, il s'ébahis et me ménaça de me faire mener pas ſes Coſaques. Je ne lui répondis que par un éclat de rire, il cria donc à ſes Coſaques d'entrer et de me forcer à le ſuivre, ſur quoi je ſifflai et auſſitôt cinq de mes compagnons ſe préſenterent, et déſarmerent Monſ. le Hettman et ſes deux Coſaques, auxquels je déclarai qu'ils étoient mes priſonniers.

Après ce coup, Monſ. le Hettman me demanda permiſſion d'écrire à Monſ. le Gouverneur, je lui dis qu'il pourroit écrire pourvu que je luſſe la lettre, et que je la dépêcherois chez Monſ. le Gouverneur. Il propoſa dans ſa lettre à Monſ. le Gouverneur d'entrer en compoſition avec moi, lui annonçant qu'il étoit priſonnier ; je joignis à ſa lettre la mienne, dans laquelle j'expoſai que la trahiſon préméditée de Monſ. le Chancelier,

Chancelier, ſur laquelle j'étois inſtruit, m'avoit déterminée à ce parti, et que je ſupplioit Monſ. le Gouverneur de ne pas conſidérer ma démarche comme tendant à exciter un ſoulevement, et qu'il ne dépendroit que de Monſ. le Gouverneur, de me permettre d'effectuer mon départ pour Lopattka.

Vers les cinq heures, Monſ. le Gouverneur me fit dire, que ſi je ne remettois point le Hettman en liberté, je payerois de ma vie mon inſolence; que dès demain il alloit procéder en pleine aſſemblée à mon jugement. Que ſi j'y étois reconnu innocent, il me donneroit la ſatisfaction du Chancelier, mais en cas que je me reconnoiſſois coupable, qu'il me conſeilleroit de venir demander mon pardon, et implorer les bontés et la clémence du trône.

Sur ce meſſage, je fis réponſe par écrit, que s'il ne s'agiſſoit que de ma perſonne, je n'héſiterois pas un inſtant de me préſenter, mais qu'en qualité de chef d'un parti, reconnu pour tel par ſon propre ordre, je ne pouvois rien faire de moi même; et comme il étoit tard que je me reſerverois auſſi à demain de conſulter mes compagnons, et que de leur réſolution dépendroit ma conduite, ainſi que la liberté de Monſ. le Hettman.

A neuf heures du ſoir j'envoyai en parti ſix compagnons, pour enlever Monſ. le Chancelier, mais il ſe garda bien de quitter le fort; en ſa place on m'amena Iſmailow ſon neveu, Sudeikin ſon ſecretaire, et le Tajon, qui dévoit dépoſer contre moi.

Le 26, je reçus de la part de Mademoiſelle Aphanaſia, deux rubans rouges, et j'appris par un de nos

compagnons

compagnons, que le Gouverneur avoit fait aſſembler le conſeil; que perſonne ne ſavoit comment Iſmailow et le Tajon avoient été enlevés, et que ne trouvant pas les témoins, Monſ. le Gouverneur avoit fait des réproches au Chancelier, le menaçant de ſa colere et de ſon indignation, l'appellant un traitre et un homme qui ſe plaiſoit à exciter des troubles; et qu'enfin tout le monde étoit perſuadé que l'accuſation de Monſ. le Chancelier étoit fauſſe, qu'Iſmailow et le Tajon s'étoient décampés pour ne pas ſubir la confrontation, et que le Gouverneur irrité de ne pas voir comparoitre les témoins, avoit renvoyé les conſeillers et s'étoit retiré au fort.

A onze heures, je reçus un meſſage que Monſ. le Gouverneur étoit perſuadé et convaincu de mon innocence; qu'il conſentoit que la compagnie gardat en ôtage Monſ. le Hettman, mais que pour la forme il enverroit quatre ſoldats pour me querir, et qu'il me prioit enfin de m'y rendre. Je répondis au meſſage que je me fiois entièrement à la parole de Monſ. le Gouverneur; qu'il pourroit donc envoyer la garde pour me chercher, que je ferois tout mon poſſible auprès de mes compagnons pour les faire conſentir à mon départ, et que je ne doutois pas de leur acquieſſement, vu qu'ils avoient en ôtage le Hettman.

Après le renvoi de ce meſſage, j'en reçus bientôt une autre avec une lettre de Mademoiſelle Aphanaſia, qui me prioit de venir au gouvernement; elle m'aſſura que Monſ. ſon pere étoit plus porté que jamais en ma faveur. Je pouvois compter ſur la droiture de l'attachement de cette amiable fille, et ſa lettre

auroit pu influer ſur moi, mais j'y trouvai inſéré beaucoup de coupures de ruban rouge, qui m'indiquerent le parti à prendre. J'ordonnai donc à Meſſ. Baturin, Wynbladth, et Panow, de ſe mettre à la tête de leurs diviſions pour pouvoir opérer dans la nuit, car je dévois m'attendre à une attaque, étant inſtruit que les ſoldats de la garniſon étoient occupés à préparer leurs armes, ainſi que les Coſaques dans la ville. Notre nombre montoit à cinquante ſept perſonnes, mais Monſ. Cruſtiew m'avertit qu'il avoit envoyé ordre à Monſ. Kuzneczow de revenir avec ſon monde, et qu'il attendoit l'entiée de la nuit. Pour ne pas être ſurpris, je fis former trois diviſions, qui ſe logerent alentour de ma maiſon, et je ne ſuis reſté que cinquième dans la mienne.

CHAP.

CHAP. XXVII.

Le Gouvernement envoye une Force Militaire pour faire Priſonnier du Comte. Les Exilés les oppoſent, et par la ſupériorité de leur Courage, et de leur Adreſſe Militaire, avec un heureux Concours d'Evènements, ils ſe rendent Maitres du Fort. Le Gouverneur eſt tué pendant l'Attaque.

VERS les cinq heures du ſoir, je vis arriver un caporal avec quatre grenadiers; ils s'arrêterent à ma porte, criant de l'ouvrir par ordre de l'Impératrice; je me permis de le badiner, en lui diſant qu'il mentoit; que l'Impératrice étant à Peterſbourg, elle n'honoroit pas de ſes ordres des faquins comme lui, mais que s'il vouloit être poli, que nous ferions mieux les affaires. La deſſus il me dit que le Gouverneur l'avoit inſtruit que nous étions convenus que je le ſuivrois; ainſi qu'il feroit tout ce que je voudrois; alors je lui propoſai d'entrer lui ſeul pour boire un coup avec moi, et enſuite pour ſe charger de quelques papiers qui me ſeroient néceſſaires, pour les préſenter à Monſ. le Gouverneur, et comme il me répondit qu'il le vouloit bien, je le fis entrer, en fermant la porte après lui; et en un inſtant il ſe vit préſenter quatre piſtolets avec la ménace d'être expédié ſur le

champ, s'il oſoit parler un mot. Amené dans la chambre, je le queſtionnai ſur tout ce qui me parut néceſſaire à ſavoir, et ſa dépoſition finie, je l'ordonnai d'appeller les ſoldats un à la fois chacun par ſon nom, pour venir boire un coup, ce qu'il fit, et de cette manière je me rendis maitre de ce détachement, que je fis lier, garotter, et fourrer dans la cave.

A neuf heures du ſoir, on m'avertit qu'on avoit obſervé un détachement qui s'approchoit du ravin; alors ayant pris le détachement de Monſ. Wynbladth je leur criai de ne pas haſarder le paſſage; ils me répondirent par quelques coups de fuſil, alors je fis tirer ſur ceux qui ſe preſſoit de paſſer, et après en avoir jetté trois par terre, le détachement reſta immobile et ſe coucha ventre à terre; il me fut pourtant facile d'obſerver que l'officier avoit détaché une homme vers la fortereſſe, ſans doute pour demander des ſecours; j'envoyai donc à la découverte; mais on n'obſerva rien que vers les onze heures, quand on m'annonça qu'une troupe s'avançoit en arrière de nous, et que le bruit qu'on entendoit feſoit accroire qu'elle avoit du canon à ſa ſuite. Sur cette information, j'ordonnai à Monſ. Wynbladth d'obſerver le détachement du ravin, et alors me feſant rejoindre par la diviſion du centre, je m'avançai vers la troupe ennemie; avant de la joindre je vis arriver Monſ. Stephanow armé qui pouvoit à peine ſe ſoutenir, et il n'eut que le tems de me dire qu'il venoit vaincre ou mourir avec moi. Cette réſolution lui valut mon eſtime; car ce miſérable à peine pouvoit-il ſe ſoutenir,

tenir, et pourtant il fit tout pour encourager les compagnons.

Arrivés à la diſtance de cinquante pas, l'officier commandant le détachement de la troupe, cria de nous rendre priſonniers, ſans quoi il ne nous ménageroit point. Je lui répondis qu'il falloit nous expliquer auparavant ſur les conditions; il me demanda donc quelles étoient les conditions que je voulois. Notre entretien nous conduiſit à quinze pas de diſtance, alors nous commençames notre feu, et nos adverſaires, dès notre première décharge perdirent contenance, et abandonnerent leurs canons ſe hatant de regagner les bois, en quoi l'officier fit la plus grande faute, car s'il s'étoit retiré vers la fortereſſe nous n'aurions jamais pû la forcer. Sa faute m'inſpira de l'eſpoir, et je n'eus beſoin que d'un petit quart d'heure pour raſſembler tout mon monde, alors je me ſervis de ces canons pour tirer ſur le détachement placé derrière le ravin. Mes coups quoiqu'en l'air firent qu'aucun n'oſat hazarder de ſe lever, de maniére que j'eus tout le loiſir de m'approcher du fort. La ſentinelle nous voyant venir et appercevant le canon trainé, nous prit pour le détachement; et après avoir crié, qui vive, demanda ſi nous avions le priſonnier; je fis répondre affirmativement. Ce factionnaire ſe déména comme un poſſédé pour faire baiſſer le pont-levis, nous y entrames avec vivacité, et n'y trouvant que douze hommes de garde, ils furent promptement expédiés. Enſuite pendant qu'un parti de mes compagnons montoient pour nettoyer les caſernes, je fis lever le pont-levis et poſer une

garde. Ces précautions priſes, comme j'entendis du tiraillement dans la cour, et que je voyois qu'on attachoit le petard pour forcer les portes de l'intérieure, je me hazardai de paſſer par la fenêtre que je trouvai ouverte. Alors Madame de Nilow et ſes enfans, me demanderent ma protection pour ſauver leur pere et mari. Je me hatai donc de pénétrer à ſon appartement, et je le priai de ſe rendre à la chambre de ſes enfans pour conſerver ſa vie; en réponſe il me dit qu'il alloit m'arracher la mienne, et il me tira un coup de piſtolet dont il me bleſſa; voulant neanmoins reſpecter ſa perſonne, je continuai à lui répréſenter que toute réſiſtance de ſa part ſeroit inutile et je le conjurai de ſe retirer. Sa femme, ſes enfans ſe jetterent à ſes genoux, mais rien ne put le fléchir, il ſe jetta ſur moi et me prit par la gorge; il ne me reſtoit plus que l'alternative de me voir égorger, ou de lui paſſer l'epée au travers du corps, quand tout d'un coup le petard enfonça la première porte, la ſeconde fut ouverte, et je vis paroitre Monſ. Panow à la tête d'un parti, qui le pria encore de me lacher; mais ne pouvant obtenir rien ſur lui, il lui fendit la tête pour me délivrer.

Le 27 d'Avril. Ce coup porté, Il me ſeroit impoſſible de pouvoir répréſenter le triſte tableau qui ſe préſentoit à mes yeux. Madame de Nilow proſternée à mes pieds, ſes filles évanouies, embaraſſerent la fermeté de mon ami et je me vis preſque anéanti. Monſ. Panow me voyant dans cet accablement me força de quitter l'appartement, diſant qu'il ſe chargeroit de la conſervation de Madame de Nilow et

ſa famille; mais qu'il me prioit de me rendre auprès du parti des compagnons qui étoit encore en priſe avec les ſoldats. En entrant dans la cour, je vis un ſpectacle nouveau, car je la voyois couverte de morts et de bleſſés, dont quelques uns m'informerent que nos compagnons étoient occupés à forcer une cave, dans laquelle pluſieurs ſoldats s'étoient réfugiés; je dirigeai ma courſe pour ſauver la vie à ces miſérables; et ayant rencontré Meſſ. Wynbladth et Cruſtiew, avec quatre autres compagnons, je me hatai de gagner avec eux le baſtion ſous lequel la cave ſe trouvoit, quand tout d'un coup nous entendimes un coup de mouſquet, et le cri " aux ennemis, aux " ennemis." Ces cris furent ſuivis par des décharges réglées, qui nous confirmerent qu'ils ne pouvoient provenir du feu de nos gens diſperſés, c'eſt pourquoi nous rebrouſſames chemin, pour arriver à la ſentinelle qui crioit conſtamment. Y étant rendus enfin, et montés ſur la banquette de la palliſſade, nous reconnumes qu'un gros parti de Coſaques raſſemblés ſe diſpoſoit à l'attaque. Je détachai Monſ. Wynbladth pour faire revenir tous nos compagnons, et ſe borner à laiſſer une garde de quatre hommes pour ſurveiller les ſoldats dans la cave; mais en attendant leur arrivée, je me vis forcé de ſoutenir une attaque très vive; heureuſement les échelles que les Coſaques avoient apportés ſe trouvoient trop courtes, et l'obſcurité de la nuit ne permit pas à nos ennemis d'obſerver les endroits dégarnis du fort. Leur fuſilade continuelle nous permit de les viſer par les mortiers, et nous leur tuames quatorze hommes en dix

minutes ſans qu'aucun de nous ait reçu un coup de feu. A l'arrivée de Monſ. Wynbladth avec vingt-deux compagnons, nous montames deux piéces de trois livres ſur la platte-forme, et deux coups nous ſuffirent pour éloigner les miliciens.

Après leur retraite, comme nous devions craindre une ſeconde entrepriſe de leur part, nous nous occupames à monter et charger tous les canons de la place, et enfin à faire nettoyer la cour et les caſernes des morts; les compagnons ſe prêterent avec zele à l'exécution de mes ordres, de manière qu'à trois heures du matin tout étoit en ordre.

CHAP.

CHAP. XXVIII.

Les Procédés du Comte, et de ſon Parti d'Exilés, depuis qu'ils eurent Poſſeſſion du Fort, juſqu'à la Réſignation de la Force Militaire du Gonvernement, qui donna des Otages au Comte.

LE factionnaire du baſtion ayant entendu dérechef, une tumulte du côté de la ville, j'y montai moi même, et ayant vu pluſieurs flambeaux allumés, je pris la réſolution d'envoyer à la découverte, et Monſ. Cruſtiew ſe chargea de la commiſſion, prenant avec lui deux compagnons.

Après leur départ je demandai à Madame Nilow la permiſſion de la voir, et l'ayant obtenu, je me rendis chez elle; je la trouvai couché, et je me jettai à ſes pieds, pour lui demander pardon, d'avoit été la cauſe, quoiqu' involontaire, de la mort de ſon mari; je la priai de vouloir bien conſidérer ma conduite envers lui, quand au dépens de ma vie je voulois ménager la ſienne. Sa vive douleur ne lui permit pas de me faire des réproches; elle ſe contenta de me demander ſes enfans et que je retiraſſe la garde que Monſ. Panow avoit établi; mais comme je l'inſtruiſis que la garde n'étoit que pour ſa ſureté, elle conſentit de la laiſſer; quant à ſes enfans, j'ignorois

rois où ils pouvoient êtres, mais une ſervante nous inſtruiſit que Monſ. Panow les avoit conduit dans la ſalle, et qu'il avoit eu ſoin de les faire ſaigner par le Sieur Lapin. Cette rélation me ſuggera de propoſer à Madame de Nilow, les mêmes ſecours, et elle les accepta. Je me hatai donc de faire venir Monſ. Lapin, à qui je donnai l'ordre ſur mon intention, et ne croyant pas devoir me préſenter devant les perſonnes dont l'ame dévoit être remplie de triſteſſe et d'amertume, je recommandai au dit Sieur, de ne negliger aucun ſoin auprès de cette famille déſolée.

Réſortis des appartements pour viſiter les poſtes, on me rapporta que Monſ. Cruſtiew étoit de retour, je le rejoignis donc pour ſavoir ce qu'il avoit pu découvrir. Il me rapporta que la ville étoit entièrement abandonnée par les hommes. Que le Hettman délivré de ſa priſon par une partie des ſiens, avoit armé tous les Coſaques, et qu'il s'étoit retiré ſur la hauteur à une demie lieue du fort, et qu'il avoit déclaré, qu'il nous affameroit dans le fort, et que la troupe n'étoit pas moins que de ſept à huit cent hommes armes..

Sur cette information je fis aſſembler les compagnons en leur répréſentant, que certainement nous étions à l'abri de toute attaque dans le fort; mais que ſi nous differions de prendre une partie vite, et ſans perdre aucun moment, nous nous verrions, peut-être ſous vingt-quatre heures, ſi bien inveſtis, que nous ne pourrions pas ſortir; et qu'ainſi affamés nous ſerions reduits à nous rendre à la diſcretion de nos ennemis. J'informai la compagnie ſur le rapport de

Monſ.

Monſ. Cruſtiew, en priant tous les individus d'ouvrir leurs avis pour nous tirer d'embarras; mais comme on ne pouvoit s'accorder ſur aucun plan; j'ouvris le mien, que j'avois déjà formé d'avance, du moment que je fus inſtruit ſur la réſolution de Monſ. Hettman. Le voici.

Je déclarai que j'étois réſolu d'envoyer un détachement, de vingt-deux à vingt-quatre compagnons dans la ville, pour conduire toutes les femmes et les enfans dans l'égliſe; et du moment, qu'on les y auroit renfermées, on porteroit tous les meubles de bois et de matières combuſtibles alentour de cette égliſe; et enfin, quand tout ſeroit ainſi diſpoſé, (ce qui pourroit ſe faire encore juſqu'au jour) que l'on avertiroit les femmes de ſe préparer à la mort, en leur déclarant, que ſi leurs maris vouloient s'oppoſer de vive force, il ne nous reſtoit d'autres moyens que de les ſacrifier. Qu'après cette déclaration on propoſeroit à trois femmes et une douzaine de filles d'aller chez leurs parens, pour exiger d'eux de mettre bas les armes.

La compagnie agréa cette propoſition, et Monſ. Panow ſe chargea de l'exécution en me diſant, qu'il le croyoit néceſſaire de faire tranſporter le corps du Gouverneur dans la dite égliſe, afin d'intimider davantage les femmes. Après ſa ſortie je donnai des ordres rélatifs, et le corps de ce malheureux chef, dont la vie m'avoit été chère, y fut inſtamment tranſporté.

Une action continuelle m'avoit fait oublier de faire panſer ma bleſſure, mais voulant profiter du moment

moment de la tranquilité, je fis venir le Sieur Lapin, qui me déclara que les ſuites en ſeroient facheuſes, pour avoir laiſſé le ſang ſe cailler. Effectivement le froid en avoit congelé une grande partie ; pour le dégeler il falloit m'approcher du feu, et ce ne fut qu'alors que je commençai à reſſentir des vives cuiſſons, et je ne pus plus me relever pour marcher, juſqu'à ce que le Sieur Lapin m'eut tiré la balle, en quoi je le reconnus très habile. Après mon panſement, ne pouvant pas appuyer ma jambe, je me fis conduire à la chambre où étoient les bleſſés, et j'eus le douleur d'y voir neuf morts, et ſept dangereuſement bleſſés de mon parti, et près de cinquante ſoldats de la garniſon bleſſés ; les morts ayant étés tous jettés dans un des baſtions. Après avoir ordonné les ſecours néceſſaires à tous ceux qui en avoient beſoin, je me ſuis retiré dans la ſalle de la chancellerie, pour me délaſſer ; mais l'inquiétude ſur la réuſſite de mon projet, ne me laiſſoit aucun repos, juſqu'au retour de Monſ. Panow, qui me rapporta d'avoir fait renfermer plus de mille perſonnes, femmes, filles, et enfans, et que tous unanimement avoient demandés d'envoyer quelques unes d'entre elles vers leurs maris, et qu'elles promettoient de les ramener à nos pieds.

Le jour commençant à paroitre, je crus devoir hater cette expédition, et je me déterminai d'envoyer avec les femmes, un compagnon battant le tambour, en ſigne de parlementer ; et d'envoyer par lui une ſommation nette, dont voici la teneur.

" Inſtruits

" Inſtruits de la réſolution que vous avez priſes
" de nous bloquer dans le fort, et de nous reduire
" à la néceſſité d'être affamés, ou de recourir à vo-
" tre miſéricorde, en nous rendant à diſcretion.
" Cette réſolution que vous avez pris, ne marque
" que très peu de jugement de votre part: car en
" vérité, il eſt impoſſible que vous nous perſuadiez,
" que votre réſolution étoit dirigée à cette fin, tan-
" dis que vous laiſſates à notre merci, le plus pré-
" cieux dépôt que la nature vous a donnée; ce ſont
" vos femmes, vos filles et vos enfants, qui nous
" doivent garantir de votre fureur inſenſée, ou bien
" vous ne ſerez que des monſtres que la nature ab-
" horrera. Oui, vous ſerez les vrais bourreaux de
" vos familles, et leur ſang criera vengeance contre
" vous. C'eſt à vous maintenant d'adopter et de
" choiſir une des deux propoſitions que nous allons
" vous faire.

" 1. Nous exigeons de vous, une heure après
" la réception de la préſente, de mettre en liberté les
" quatre compagnons que vous avez pris en dé-
" livrant le Hettman; de mettre enſuite bas les
" armes, et de vous préſenter déſarmés au fort, afin
" que nous puiſſions prendre parmi vous, les ôtages
" qui nous ſeront néceſſaires pour prévenir des inci-
" dents qui pourroient dérechef occaſionner de nou-
" velles hoſtilités.

" 2. Eſt que refuſant d'exécuter à la lettre ce
" que nous vous preſcrivons, nous allons mettre
" le feu à l'égliſe, où ſont confinés vos femmes et
" enfans; elle ſera leur tombeau; et leurs cris

" vous

" vous convaincront de l'accompliſſement de no-
" tre réſolution.

" Nous vous envoyons à neuf heures préciſes la
" préſente déclaration ; hatez vous donc, de vous
" aſſembler et d'exécuter telle réſolution, que vous
" aurez jugés convenable à votre ſituation. A dix
" heures préciſes la notre ſera miſe en exécution."

Ayant fait ſigner cet écrit par les chefs de la compagnie, j'expédiai Sibaew vers les Coſaques avec quatre femmes et douze enfants.

Après le départ de notre meſſager, les compagnons furent occupés à amaſſer du bois, des chaiſes, des tables, &c. et différents utenſiles alentour de l'egliſe. Vers les huit heures, Madame de Nilow demanda à me parler, mais étant inſtruite que je ne pouvois pas me lever, pour venir lui rendre mes devoirs, elle vint elle même, avec ſa fille cadette. La fatigue que j'avois enduré la nuit, et l'effuſion de ſang, qui avoient alterés ma couleur, lui fit oublier ſa propre douleur ; elle ſe précipita vers moi, et par ſes premiers mots, ayant témoignée de l'inquiétude ſur mon état, elle raſſura mon ame. Cette digne femme ayant marquée une douleur juſte, ſur la perte de ſon mari ; me dit, que quoique la bienſéance lui défendit de me voir, elle ne pouvoit pas s'en diſpenſer en ce moment, pour me déclarer qu'elle reconnoiſſoit en tout ce qui s'étoit paſſé mon innocence ; qu'elle avoit vue, et admirée ma patience ; que bleſſé par ſon époux, et prêt d'être égorgé, je n'avois pas voulu me ſervir de mes armes contre lui ; et qu'ainſi j'étois juſtifié auprès d'elle ; mais comme il lui ſeroit impoſſible de faire adopter

adopter les mêmes ſentiments au public, elle avoit priſe la réſolution de ſe retirer auſſitôt après les funérailles de ſon mari, et que pour le faire, elle me demandoit ma permiſſion et mon appui. Elle continua ſon diſcours pour me dire qu'à l'égard de ſa fille, la voyant fermement attachée à ma perſonne, et ne pouvant s'expoſer au reſſentiment de ſes ſœurs, et de ſa famille entière, qu'elle conſentoit de me la remettre, pouvu que je lui promiſſe de lui faire un ſort, tel que je lui avois aſſuré par mon mariage. Dans la néceſſité de tranquiliſer cette mere déſolée, dont je dévois admirer la vertu et la fermeté d'ame, je promis tout. Alors elle embraſſa ſa fille, lui conſeillant de conſerver toujours le même attachement pour moi, et lui ſouhaitant d'être heureuſe; après quoi, ſe levant avec précipitation, elle me dit, vous êtes la cauſe de la perte de ſon pere, en devenant ſon mari, ſoyez auſſi ſon pere; et enſuite elle ſe retira.

Après ſon départ ſa fille me dit qu'elle avoit été tourmentée par les réproches de ſes ſœurs, qui l'accuſoient ouvertement d'avoir été dans le complot avec moi; quoiqu'elle auroit préférée de perdre ſa vie, pour conſerver celle de ſon pere. A ce nom les larmes lui coulerent encore; mains elle continua en me diſant, que dans ſa ſituation préſente, il ne lui reſtoit que le parti de me ſuivre; mais que pour que le public ne puſſe pas reprocher à ſa mere d'avoir conſenti à ſon départ avec moi, qu'elle exigeoit de moi que je la fiſſe enlever, ce que je lui promis; après quoi elle ſe retira auſſi, en me ſouhaitant

tant un heureux ſuccés dans la conduite de mon entrepriſe.

A neuf heures un quart, ne recevant encore aucune réponſe de la part des Coſaques, j'ordonnai que l'on commençat à établir quatre feux à la diſtance de trois toiſes de chaque angle de l'égliſe. A neuf heures et demie on m'annonça qu'on voyoit ſur la montagne, une quantité de mouchoirs attachés à des piquets, avec leſquels on feſoit des ſignes. A neuf heures trois quarts on découvrit près de cinquante hommes courir à toutes jambes vers la fortereſſe, mais ſans armes ; ce qui me fit croire que les Coſaques avoient pris le parti de ſe rendre. A dix heures onze minutes, deux Coſaques me furent préſentés tout eſſouflés, qui me dirent qu'on les avoit expediés pour me prévenir que ma première propoſition étoit acceptée, et que dans une demie heure toute la troupe ſe préſenteroit ſans armes ; ainſi qu'on me prioit de ne rien attenter juſqu'à ce qu'ils purent arriver.

Un moment après Sibaew arriva auſſi, et me déclara que d'abord à la lecture de ma lettre, ils avoient réſolus de marcher droit à l'égliſe pour délivrer leurs familles ; mais qu'inſtruits par les femmes que les matières combuſtibles étant amaſſées, et le feu entretenu, leur réſolution ne feroit que hater la deſtruction de tants d'innocentes créatures, ils étoient enfin entrés dans un débat qui ne put être terminé que par un empriſonnement du Hettman, qu'on alloit me livrer. A onze heures un quart, la troupe enfin arriva, et comme je donnai mes ordres à Monſ. Panow, il fit entrer dans le fort ceux que j'avois deſ-

tinés

tinés pour ôtages, et il renvoya les autres à l'égliſe, pour ramener les femmes à la ville ; mais il prit la précaution d'envoyer un détachement ſur la montagne pour la garde des armes, en attendant qu'on les tranſportat au fort. Tout étant ainſi rentré dans la tranquilité, je fis ouvrir la cave, de laquelle on fit ſortir quarante-deux ſoldats, et Monſ. le Chancelier, que je fis joindre au Hettman. Le nombre de nos ôtages montoit à cinquante-deux perſonnes, toutes notables du lieu, dont la vie me répondoit de tout attentat.

CHAP. XXIX.

Tranſactions depuis le Tems de recevoir des Otages de la Milice du Province, juſqu'à l'Embarquation du Comte et de ſon Parti à bord de la Corvette St. Pierre et St. Paul.

A MIDI Monſ. Panow ayant fait la revue de nos compagnons, il me rapporta que Monſ. Meder n'étoit pas préſent; on le chercha parmi les morts, mais on ne le trouva pas, et nous fumes très inquiets ſur ſon ſort, excepté Monſ. Cruſtiew, qui nous aſſura qu'il le croyoit bien caché chez lui, et que ſi je voulois l'envoyer chercher, qu'il étoit aſſuré qu'on le trouveroit dans le four. Monſ. Panow envoya ſur le champ quatre compagnons armés qui revinrent avec lui; mais avant de le faire entrer Monſ. Cruſtiew me prévint que les compagnons avoient trouvés le Sieur Meder à genoux, et que les voyant entrer il s'étoit écrié qu'il étoit innocent et qu'il n'avoit jamais rien ſu du complot. Ce récit me fit rire, mais ce qui me ſurprit, étoit de recevoir l'aſſurance que le dit Sieur Meder croyoit encore d'avoir été préſenté à la juſtice, pour me convaincre moi même ſur cette rélation je le fis entrer; il ſe précipita à terre, et renouvella ſes ſermens ſur ce qu'il n'avoit rien ſu du complot; je le fis relever, mais cela ne l'empêcha pas de me prendre

pour

pour le Gouverneur, et de continuer dans ſon délire; et ce n'étoit qu'après lui avoir fait toucher la main et donné un coup d'eau de vie à boire, qu'il revint à lui même. Alors il me conta franchement, qu'aux premiers coups de fuſil, il s'étoit retiré dans ſa maiſon, et avoit prié Dieu pour notre conſervation. Que vers le jour ayant entendu les Coſaques frapper à la porte, il s'étoit évanoui; et qu'étant enſuite revenu à lui même il avoit été perſuadé de notre deſtruction, et que frappé de cette idée il avoit perdu ſa préſence d'eſprit.

Après avoir pris un peu de nourriture, je donnai mes ordres à chaque chef pour ce qu'il avoit à faire. Monſ. Cruſtiew fut chargé de déſcendre la rivière pour s'emparer avec l'aſſiſtance de Monſ. Kuzneczow et de ſon parti, de la corvette St. Pierre et St. Paul, et de faire bruler tous les autres navires ou barques. Monſ. Baturin fut chargé d'examiner les magazins et le tréſor, pour en faire un inventaire. Monſ. Panow ſe chargea des funérailles du défunt Gouverneur, et de l'enterrement des morts. Monſ. Wynbladth eut le détail du ſervice militaire. Quant à moi, ma bleſſure me feſant ſouffrir à l'excés, j'étois incapable de ſuivre aucun beſogne; mais je plaçai tout mon eſpoir en l'habileté de Monſ. Meder, car le Sieur Lapin n'entendoit rien que des coups.

Vers le ſoir, je fis prier Madame de Nilow de me permettre de lui voir, mais elle me refuſa. La nuit à dix heures Mademoiſelle Aphanaſia vint me voir, et après avoir témoignée ſa douleur ſur mes ſouffrances, elle me prévint que Madame de Nilow étoit diſpoſée

de partir ſous deux jours ; qu'en conſéquence il ſeroit néceſſaire de la faire enlever auſſitôt qu'il me ſeroit poſſible. Je tranquiliſai cette aimable perſonne ſur ſes appréhenſions, et je pris un ſommeil paſſager.

Le 28, tout étant prêt pour les funérailles, j'ordonnai d'en prévenir Madame de Nilow pour obéir à ſa volonté ; elle ſe décida ſur le champ. Alors toute la ville fut obligée de ſe rendre à l'égliſe, et l'inhumation ſe fit avec la plus grande cérémonie, et je fis tirer vingt-et-un coups de canon de la fortereſſe. Après cette cérémonie, j'ordonnai à Monſ. Panow de perſuader l'Archévêque, ſoit par ménaces ou par promeſſes, de faire un ſermon dans l'égliſe ſur la révolution à notre avantage, et enſuite de recevoir ſur l'autel et ſur les évangiles le ſerment de fidélité envers moi de tous les compagnons, et qu'après toute cette cérémonie, les compagnons emporteroient l'image (dite miraculeuſe) de St. Nicolas, afin que l'ayant à bord on y put obſerver la liturgie. Ce procédé me parut utile, pour pouvoir contenir par cette ſuperſtition religieuſe, les eſprits imbus des préjugés de leur croyance. Je paſſai la journée avec la fièvre, et j'appris par le rapport du ſoir que tout s'étoit paſſé avec le meilleur ordre poſſible. Vers le minuit la fièvre m'ayant repriſe, je n'eus que le tems de confier à Monſ. Panow, que mon intention étoit de faire enlever Mademoiſelle de Nilow, et je lui en communiquai les raiſons.

Le 2 de Mai, ayant paſſé les jours précédents dans des délires, on me ſaigna trois fois, et Monſ. Panow ne jugea pas à propos de m'interrompre, mais vers

les

les trois heures de l'après midi, Monſ. Meder l'aſſurant que j'étois hors de danger, il m'inſtruiſit que Monſ. Cruſtiew s'étoit rendu maitre de la corvette, que les inventaires des magazins étoient faits, et que l'on s'occupoit à ramaſſer des proviſions pour notre voyage, et à la fin il me dit que Madame de Nilow étoit partie; qu'un inſtant avant ſon départ elle étoit venue me voir, et qu'elle avoit pleurée amèrement ſans dire un mot. Ayant demandé enſuite qu'étoit devenue ſa fille, il me répondit que la veille du départ de ſa mere, il l'avoit fait ſortir par la fenetre, ſans que ſes ſoeurs ayent apperçues la moindre choſe; qu'à leur reveille elles avoient faites un charivarie, mais que la mere ayant preſſée ſon départ en montrant beaucoup de reſſentiment contre ſa fille échappée, elles étoient reſtées dans la perſuaſion que leur cadette s'étoit déſertée volontairement. Que depuis leur départ Mademoiſelle Aphanaſia n'avoit pas quittée mon lit juſqu'à ce jour, et cela même après que Monſ. Meder l'avoit aſſuré qu'il n'y avoit plus rien à craindre ſur ma vie, et qu'alors elle s'étoit décidée à prendre du repos.

Vers le ſoir me ſentant un peu ſoulagé, j'admis chez moi les officiers de mon parti et mes compagnons, auxquels je témoignai toute ma recconnoiſſance. Ce jour j'ordonnai de compoſer des radeaux pour tranſporter notre artillerie, et nos amunitions par la rivière, juſqu'à bord du vaiſſeau. Ce jour encore dix-huit volontaires s'offrirent de ſuivre mon parti, parmi leſquels ſe trouva Iſmailow, neveu du Chancelier. Ce jeune homme prépara encore des

ſouffrances au ſecretaire de la Chancellerie, le Sieur Sudeikin, le chargeant de tout le mal qu'il avoit lui même voulu faire à la compagnie; et durant la nuit, il s'inſinua ſi bien dans l'eſprit de mes compagnons, qu'il obtint d'eux, non ſeulement ſon pardon, mais encore de l'aſſiſtance pour ſe venger ſur Sudeikin pour quelques différents procédés.

Ce fourbe les conduiſit à la maiſon du dit Sudeikin, (qui certainement ne cherchoit pas à nous faire du mal) le fit trainer hors du lit, et après l'avoir fuſtigés d'importance, et pillés ſa maiſon, le quitterent à demi-mort.

Le 3 de Mai, inſtruit par Monſ. Panow de la conduite du Sieur Iſmailow, je le fis mettre aux fers. Ce jour je fis emballer les archives de la chancellerie, pour les porter avec moi. La grande quantité de pelleteries que mes officiers trouverent dans les magazins, m'aſſuroit des moyens de pourvoir à mon arrivée en Europe, à la ſubſiſtance de tous mes compagnons; tranquiliſé donc de ce côté je commençai à jouir du repos d'eſprit. Vers les dix heures Mademoiſelle Aphanaſia vint me trouver; d'abord elle fit tous ſes efforts pour cacher ſa triſteſſe et ſes pleurs, mais enfin ces derniers trahirent ſa volonté; et comme elle ſe trouvoit oppreſſée par une douleur vive, je n'eus pas de peine à lui arracher ſon ſecret; ſa connoiſſance me troubla d'abord, mais à la fin elle m'inſpira ce reſpect qui provient d'une noble confiance dans tous nos procédés. Cette aimable fille me remettant une lettre, ſe borna à me dire, je ſais tout, pardonnez à ma première douleur; je

me

me ſuis préparée ainſi ne craignez aucune foibleſſe. Surprit du ton réſolu avec lequel elle prononça ces paroles, j'ouvris la lettre; elle fut écrite par Stephanow, qui prévenoit Mademoiſelle Aphanaſia, qu'ayant été jouée et trahie par moi, elle ſe dévoit à elle même et à ſa famille une vengeance éclatante, pour laquelle il s'offroit: il lui marquoit que j'étois marié, conſéquemment incapable de lui faire un ſort; il lui répréſentoit, qu'étant inſtruite ſur ce qu'elle ne pouvoit jamais devenir ma femme, elle ne pouvoit ſans ſe déſhonorer ſuivre mon parti, et il finit ſa lettre, en déclarant, qu'il effaceroit ſa honte par mon ſang, et que pour cela il n'attendroit que le rétabliſſement de ſa ſanté, afin de pouvoir lui offrir ſa main.

Cette lettre m'eut inſpirée en toute autre tems de la pitié, quoique pour un miſérable qui couroit à ſa perte, mais en ce moment elle m'affecta vivement; car ayant voulu différer ma déclaration, juſqu'a ce que j'aurois pu procurer un parti convenable à l'établiſſement de cette demoiſelle, je me vis ſurpris; elle me tira elle même de ma réverie, en me diſant, " Ecoutez, mon cher ami, ne vous affligez " point; votre Aphanaſia ne ſera point malheureuſe. " Elle vous aime, et vous aimera toujours. Elle " ne pourra pas ſe nommer votre femme, mais vous " la garderez comme votre enfant." Et ſur le champ elle me dit, " N'eſt ce pas, mon cher papa?" Cette ingénuité, ce caractère franc, ce héroiſme, tous réunis dans cette aimable perſonne me pénétrerent, et je ne pus me diſpenſer de payer le tribut à des

ſentiments auſſi élevés. Je lui demandai mon pardon, de ce que lui avois caché mon état; donnant pour ma juſtification mon attachement à ma famille, et à une compagnie, dont les membres avoient expoſés leurs vies pour préſerver la mienne. Pour l'intéreſſer davantage, et la conduire à l'indulgence, je portai mes excuſes ſur les ſentiments qui m'avoient entrainés vers elle: mes paroles, quoique très mal ſiédant à mon excuſe, furent reçues avec un intérêt qui me raſſura ſur mon pardon. Elle le prononça enfin, me déclarant que rien au monde ne pourroit la détourner de ſon attachement pour moi; qu'elle ſeroit contente de vivre dans le pays dans lequel je me fixerois, qu'elle jouiroit de toute ſa tranquilité en pouvant me voir et m'appeller ſon pere, et qu'elle eſpéroit de jouir dans le ſein de ma famille d'un repos parfait, étant réſolue de renoncer au mariage entièrement; et que la ſeule promeſſe qu'elle exigeoit de moi, étoit de la regarder comme ma propre fille, et de lui permettre de changer ſon vetement, afin qu'étant habillée en homme, elle me génat moins.

Monſ. Panow rompit notre converſation. Ce fidel ami, inſtruit ſur ce qui s'étoit paſſé, auroit déſiré de pouvoir aſſommer ſon parent; mais bientôt ayant appris la réſolution de Mademoiſelle Aphanaſia, il ſe jetta à ſes pieds pour rendre l'hommage à ſon courage, et elle ſe retira enfin avec cette tranquilité d'ame, qui ne peut être que le réſultat d'une réſolution fermement priſe. Après ſon départ Monſ. Panow me dit, qu'il avoit été bien informé du jour paſſé,

paſſé, que Mademoiſelle Aphanaſia avoit découverte que j'étois marié, mais qu'il n'avoit jamais pu apprendre d'elle le nom du délateur. Il me pria de lui permettre d'abandonner ſon parent à la juſtice, afin de délivrer la ſociété d'un monſtre pareil, qui pourroit un jour par ſes intrigues et ſa méchanceté, la conduire à ſa perte par ſa déſunion; et j'eus bien de la peine de pouvoir le tranquiliſer; mais enfin j'y réuſſis au moment où Monſ. Baturin arriva, qui me conta d'avoir été préſent à une ſcene chez Monſ. Stephanow. Mademoiſelle Aphanaſia y étant arrivée, elle lui avoit faite des réproches ſanglantes, de ſon peu d'attachement pour moi, et de ſon infidélité; elle lui déclara qu'elle mépriſoit ſon caractère et ſa perſonne, et qu'elle ne l'avoit jamais enviſagée autrement que comme un monſtre d'impiété et d'ingratitude; qu'il s'étoit baſſement mépris de croire qu'elle avoit déſirée devenir ma femme; qu'elle avoit été inſtruite par moi même de mon état, et que ſi elle s'étoit déterminée de s'attacher à moi, c'étoit en qualité d'amie, et ſi elle le dévoit dire, en qualité de ma fille; et elle finit ſon diſcours en exhortant Stephanow de rentrer en lui même, d'éloigner toute idée d'amour envers elle, et de corriger ſes moeurs. Que Stephanow irrité, devint furieux, et porta ſa main ſur un des piſtolets qu'il avoit à côté de ſon lit; mais que lui, Baturin, l'avoit déſarmé, et fait conduire immédiatement dans une maiſon ſéparée, où il ſe trouvoit gardé par deux compagnons.

Ce jour je fis diſtribuer à mes compagnons, tout l'argent de la caiſſe impériale, et une quantité de marchan-

marchandiſes, en toiles, ſatins, et taffetas. Je reçus auſſi une lettre de Monſ. Cruſtiew, qui me preſſa de me rendre au port, afin de contenir les compagnons, qui s'étoient permis des excés envers les Kamchadalles.

Le 4 de Mai. Ce jour, on tint un conſeil pour juger Monſ. Stephanow; et la ſentence porta, qu'il ſeroit exclus de toute voix dans les aſſemblées et charges du commandement parmi les compagnons. Mademoiſelle Aphanaſia à l'iſſue du comité ſe préſenta en habit d'homme armé, et la compagnie la ſurnomma Achilles; elle étoit charmante ſous cet habit, et poſſédoit certainement autant de courage, que l'on puiſſe s'imaginer dans une femme. Vers le midi les radeaux étant prêts, j'envoyai encore vingt-cinq compagnons, au bord de la mer, et ſous leur conduite trente-trois ôtages, dont la garde m'embarraſſoit dans la ville; et par terre, je fis expédier cent quarante-ſix traineaux chargés de pelleteries, pour être embarquées à bord de la corvette.

Le 5 Mai, 1771, j'ordonnai au prêtre de célébrer un ſervice divin ſolemnel, et à l'inſtant de l'évangile, je fis prêter le ſerment de fidélité envers moi, à tous les compagnons préſents. A l'iſſue de ce ſervice, je fis donner un repas au gouvernement, auquel pluſieurs habitans aſſiſterent; à ſept heures et demie je donnai l'ordre pour le départ, pour le ſix de Mai.

Le 6, après avoir nommé aux places de l'adminiſtration, et fait jurer aux habitans de n'entreprendre rien ſans moi, ou mes compagnons, tout le tems que nous continuerions notre ſéjour à Kamchatka,

j'effectuai mon départ, et ce moment paſſa au plus grand contentement des deux partis, quoique par des cauſes différentes. A onze heures du ſoir, j'arrivai à Cſekawka, où je fus reçu avec entouſiaſme par mes compagnons, et par le Sieur Cſurin commandant de la corvette, qui m'aſſura que le batiment ſeroit prêt pour l'onziéme de Mai.

Le 7, ayant viſité les travaux, je fus ſatisfait du zèle avec lequel mes compagnons s'occuperent; mais ce qui me contenta davantage, fut de voir cent quatre-vingts Coſaques, forcés par mes compagnons au travail. Ce jour Monſ. Cruſtiew me prévint, que le Tajon Kamchadalle de Cſekawka, s'étoit lié par ſerment à un Lieutenant de la garniſon échappé, qu'il lui avoit promis de m'aſſaſſiner, et que ce Tajon étoit arrivé et demandoit à me parler; j'ordonnai donc ſur le champ de l'arrêter. Conduit devant moi il nia l'accuſation, quoiqu'il convint que le dit Lieutenant lui en avoit fait la propoſition. Un piſtolet que l'on trouva ſur cet émiſſaire, aggrava ſa cauſe, et je crus devoir lui faire ſentir une léçon, par cinquante coups de baton; mais à peine en eut il reçu douze, qu'il s'avoua coupable, et déclara que le Lieutenant étoit chez le Tajon d'un village voiſin, avec Monſ. Gurgiew, beau frere de Monſ. Cruſtiew, un exilé très attaché au gouvernement. Sur ſa dépoſition, j'envoyai Monſ. Kuzneczow avec ſix compagnons, pour arrêter les coupables; ils les arrêterent et nous les amenerent à cinq heures. Leur ſentence et ſon exécution fut différés au lendemain. Je reçus ce jour une demande de plus de trente femmes

femmes et filles, qui vouloient ſuivre le ſort de leurs amis; mais comme il nous étoit impoſſible de pouvoir prendre du monde à bord, excepté trois, les autres furent refuſées, avec la promeſſe, qu'arrivés à la première île, nous renverrions le vaiſſeau pour les y amener.

Le 8 dans la matinée, la compagnie condamna Monſ. Gurgiew, exilé, et Monſ. Valnoy, Lieutenant, à recevoir cinquante coups de knout, et le Tajon le double. Cette exécution fut faite en un inſtant, et Meſſ. Gurgiew et Valnoy, renvoyés à la ville, pour leur guériſon.

Ce jour encore arriverent quatorze exilés, de différents lieux, me priant de les recevoir parmi nous; et la compagnie les agréa. Vers les ſix heures, le navire ayant reçu un radoube complet, fut redreſſé et gréé, et les compagnons ſalerent vingt-deux ours pour nous ſervir de proviſions.

Le 9 et 10 la compagnie fut occupée avec le chargement du vaiſſeau. Le onze, le batiment étant prêt, et en état de partir, je fis délivrer les ôtages, et je les renvoyai dans la ville; excepté le Sieur Sudeikin, ſecretaire de la chancellerie, que les compagnons forcerent de s'embarquer pour leur ſervir à bord de cuiſinier; donnant pour raiſon, qu'il lui falloit faire la pénitence, des maux qu'il avoit occaſionné à la compagnie à Kamchatka. Arrivé à bord, je fis arborer le pavillon de la confédération de Pologne, et cette cérémonie fut exécutée au bruit de vingt coups de canons.

CHAP.

CHAP. XXX.

Petit Extrait des Voyages faits à l'Eſt de Kamchatka.

Par Supplément, l'Extrait des différents Voyages entrepris de Kamchatka à l'Eſt, dont je trouvai les Manuſcrits dans la Chancellerie.

L'ANNEE 1728, le Capitaine Beering, en compagnie du Capitaine Tſirikow, fit une expédition pour découvrir le continent de l'Amérique : mais ils n'en reconnurent que le Cap Naninſkoi, que les Ruſſes avoient ſuppoſés être le cap Tſchukotſkoi. Cette première expédition n'ayant pas répondu aux inſtructions de la cour de Ruſſie, Monſ. Kreniczin en fit une autre l'année 1729, ſans en rapporter plus d'avantage. La troiſième expédition entrepriſe par ſes deux Capitaines l'année 1741 eut plus de ſuccés ; ils reconnurent les côtes de l'Amérique, et quelques iles. Le Capitaine Beering à ſon retour fit naufrage ſur une ile voiſine de Kamchatka, ſur laquelle il mourut, et l'équipage en honneur de ſon capitaine, nomma l'ile Beering. Le Capitaine Tſirikow ayant reçu à ſon bord les naufragés, revint à Kamchatka l'année 1742. Ses rélations ampoulées, aſſervirent les eſprits des Ruſſes ; et ſur tout des commerçants, qui ſe haterent d'équiper des vaiſſeaux pour rechercher les richeſſes de ces nouvelles iles.

Le

Le ſecond voyage fut celui de deux compagnons Buſſew et Srebernikow ; mais ils ne le firent qu'à l'ile Beering, et l'ile de Cuivre. Ce voyage fut entrepris le 22 Mai, 1745, et finit avec la rentrée du vaiſſeau en 1746.

Le troiſième fut celui de Nevodſchikow, entrepris auſſi l'année 1745, à bord de la galiote Eudochia, avec laquelle il reconnut les iles Aleuthes, les plus voiſines de Kamchatka. La copieuſe chaſſe et pêche des caſtors, lui ayant fournie un butin ſuffiſant, il exécuta ſon retour, après avoir laiſſé des traces d'une cruauté ſans example. Il amena avec lui pluſieurs jeunes gens enlevés des iles Aleuthes; mais il n'en amena qu'un ſeul à Kamchatka.

Le quatrième fut exécuté l'année 1747, par un armement de deux vaiſſeaux appartenant au Sieur Cholodilow, marchand. Un de ces navires relacha à l'ile Beering, et ſe contentant de la chaſſe de cette ile, retourna à Kamchatka. Son compagnon pouſſa ſa courſe vers l'eſt, et ayant viſité pluſieurs iles, rapporta une très riche cargaiſon en caſtors et en renards.

Le cinquième fut exécuté l'année 1750, par une compagnie privilégiée et excluſive. Elle ne fit pas de plus grands progrés ; les premières iles ayant ſuffies à la cargaiſon de quatre navires, ils s'en retournerent à Kamchatka.

Le ſixième celui de Nikiphor Trapeſnikow, l'année 1750 ; et la cour ayant envoyée à bord de ſon batiment, un officier de l'armée, avec vint-cinq Coſaques, ils viſiterent pluſieurs des iles Aleuthes; mais

mais ils rapporterent fauſſement d'avoir foumis ces iles à la domination de la Ruſſie; car l'année 1752, le Gouverneur de Kamchatka ayant envoyé un ſottnik avec quelques Coſaques, pour recueillir le tribut, ils furent tous égorgés. Le retour de Trapeſnikow redoubla la rage des armements, ſon ſeul vaiſſeau ayant rapporté une cargaiſon de cent quarante-deux mille roubles.

Le ſeptième fut entrepris par le même Trapeſnikow, l'année, 1754, à bord du brigantin St. Nicolas; et ce voyage prouva la connoiſſance de l'ile Atak.

Le huitième fut entrepris par Srebernikow, et il fut le premier qui découvrit les iles des renards. Il eſt parvenu juſqu'au 29° de longitude de Bolſha.

Le neuvième entrepris par Tolſty, l'année 1756. Il parvint juſqu'à Unalakſa, et en rapporta une cargaiſon de la valeur de deux cent mille roubles.

Le dixième fut entrepriſe par Stadenczow, l'année 1757, qui fit côte ſur l'ile Urumuſir, dans laquelle, les naufragés furent preſque tous maſſacrés.

L'onzième fut entrepris par Trapeſnikow. Il partit de Kamchatka l'année 1758; et après avoir viſité pluſieurs iles, ſe rendit à la fin à Urumuſir, où lui et ſon équipage eurent à ſoutenir des attaques ſuivies, de la part des naturels du pays, qui en tuerent vingt-ſix Ruſſes.

Le douzième fut celui entrepris par Boſchovin, l'année 1760. Il arriva juſqu'à l'ile Alakſa, très voiſine du continent de l'Amérique; et ſon équipage fut

fut preſque entièrement détruit par les naturels du pays.

Le treizième, l'année 1762. Une ſociété arma cinq navires, dans la vue d'exploiter le commerce, la chaſſe et la pêche des iles Aleuthes, et pour former auſſi une colonie; mais l'ignorance des gens qui commandoient ces batiments, en fit perdre quatre, et le cinquième n'arriva qu'après une abſence de trois années. Les meurtres et les brigandages que cet armement exerça ſur les habitans ſont incroyables.

Le quatorzième entrepris par Soloniow, l'année 1764. Ce navire toucha et relacha ſur la terre ferme de l'Amérique, l'ayant pris pour l'ile Unalakſa. Il eut des combats continuels à ſoutenir, et ſe vit enfin forcé, après une perte conſidérable de ſon équipage, de ſe retirer ſur une petite ile, ſur les habitans de laquelle il ſe vengea inhumainement, et ne revint à Kamchatka, qu'après avoir perdu les deux tiers de ſon équipage par le ſcorbut.

Le quinzième entrepris par Oczederin, l'année 1765. Ce navigateur ſe borna à ſe tenir à la pêche et à la chaſſe des petites iles. Il n'oſa pas rallier la côte d'Unalakſa.

Le ſeizième fut celui du capitaine Pierre Kreniczin. Il quitta Kamchatka l'année 1768, et au lieu de pouſſer ſes découvertes juſqu'à la terre ferme, ſe borna à demeurer deux années entières, ſur une petite ile, de laquelle il envoya ſes canôts et ſes chaloupes armés de matelots, ſur d'autres iles, pour faire le commerce, la chaſſe, et la pêche; de manière que la cour, pour tout ſon bénéfice, n'eut

que

que les frais qu'elle avoit fait. Le capitaine Kreniczin ne jouit pas non plus de l'avantage de ſon voyage, étant noyé par ſon équipage dans la rivière de Kamchatka, à ſon retour l'année 1770. C'étoit donc uniquement Monſ. Levaſcheff qui en eut tout le profit, ſans recevoir aucun blâme; car ayant été ſubordonné à Monſ. Kreniczin, il n'étoit pas réſponſable de la conduite de ſon commandant.

Le dix-ſeptième étoit celui de la corvette St. Pierre et St. Paul, avec laquelle j'eus le bonheur de quitter Kamchatka, le 12 de Mai, 1771, et avec laquelle j'eus auſſi celui d'arriver à Macao, le 22 de Septembre de la même année.*

* C'eſt ici la concluſion du premier tome, ſelon la diviſion du Comte, qui mit lui même ſa ſignature à cet endroit du manuſcrit.

CHAP. XXXI.

Manuduction à la Carte, avec des Détails ſur la Sibérie, et les Côtes de la Mer de Kamchatka; comprenant la Déſcription des Iles Kurilles et Aleuthes.

VOULANT mettre à profit le tems de mon repos, et pour diſtraire mes ennuis, je me ſuis propoſé de former une carte, et d'y joindre les notions que j'ai acquis ſur les points de l'eſt du continent ſeptentrional; afin, que ces notions puiſſent un jour éclairer et conduire avec ſûreté, des navigateurs entreprenants.

Déſcription de la ville de Jakutzk, dernière ville de Sibérie, ſituée dans la Tartarie ſeptentrionale. Cette ville eſt placée ſous le ſoixante-troiſième degré de latitude ſeptentrionale, à cent vingt-cinq lieues de France diſtant d'Ochoczk, ville et port ſur la côte orientale de la frontière. La ville de Jakutzk, eſt ſoumiſe au gouvernement d'Irkuczk, et elle eſt commandée par un Voivode. L'année 1764, on a compté quarante mille ames ſoumiſes au gouvernement de cette ville, toutes de la nation des Jakutts Tartares, peuple errant et vagabond dans les immenſes déſerts formant cette province. La ville eſt habitée par des exilés et des Coſaques, qui reſtent toujours armés, pour contenir les chefs Jakutts dans la dépendance. Sur le bord de la rivière de Léna, ſe trouve une fortereſſe, batie en bois, dont la garniſon

eſt

eſt compoſée de cent cinquante ſoldats. Pluſieurs gros marchands ſe ſont établis dans cette ville, pour faire le commerce de pelleteries. Toutes les caravanes qui viennent de la Ruſſie pour paſſer à Ochoczk, ou à Kamchatka, ſont obligées d'hyverner dans cette ville, la grande quantité de neige, et le froid exceſſif, les empêchant de continuer leur route toute la durée de l'hyver, qui dure huit mois entiers.

L'année 1770, arriva en cette ville, un tranſport conſidérable, conduiſant des canons, des ancres, des cables, et d'autres appareils pour la marine, deſtinés pour le port d'Ochoczk, où on vouloit établir une marine plus conſidérable; mais l'impoſſibilité de faire trainer par des chiens, ces charges péſantes, obligea le gouvernement de ſurſeoir à ce projet. Je trouvai le nombre de cent vingt-cinq officiers exilés en cette province, qui depuis le règne de l'Impératrice actuelle, ont été envoyés dans ces contrées barbares. La communication de cette ville vers Ochoczk, eſt entretenue par les Jakutts, qui ſont obligés de fournir chaque année au mois de Juin, ſix mille chevaux. La caravane, pour ſe rendre à Ochoczk, reſte trois mois en chemin; et la conduite des chevaux ne paſſe pas la Judoma, d'où on ſe ſert de chiens et de traineaux, pour tranſporter les charges juſqu'à Ochoczk.

Ayant moi même paſſé le trajet, et ayant reſté quatre-vingt quinze jours en route, j'ai vu, que de quatre-vingt chevaux, que l'on nous a fourni, à l'exception de dix-ſept, tous ſont crevés en chemin. Il eſt impoſſible au gouvernement de rémédier à cet

inconvénient, dont la continuation interdira entièrement la communication par terre avec Ochoczk. Les idées d'un tel évènement à venir, engagent le gouvernement Ruſſe à préparer les voyes, pour s'aſſurer de la navigation de l'Amour, qui ſe jette à la mer au ſud de l'ile Sachalin, et qui traverſe les parties méridionales de la Sibérie.

Uda, ville ſur le bord de la rivière du même nom, eſt ſituée ſous 55 deg. 24 min. de latitude, et 341 deg. 30 min. de longitude de Kamchatka. Cette petite ville eſt habitée par une centaine de familles exilées, qui ſe ſont ſouſtraites à la domination Ruſſe, ayant établies parmi elles un gouvernement. Les habitans de cette ville, ont ouverts un commerce avec la Korée, et peuvent ſe paſſer des ſecours de la Ruſſie. En place des bœufs et des vaches, cette nouvelle colonie entretient une troupe d'élans, dont la chair eſt agréable; les femelles donnent une quantité de lait, dont on fait du buerre et du fromage; j'ai mangé de l'un et de l'autre à Jakutzk. Cette province fournit les plus belles martres zibelines, et ſa concurrence eſt fort préjudiciable au commerce de la Ruſſie.

L'année 1770, le gouvernement d'Ochoczk, détacha un ſergent nommé Lohner, avec vingt-quatre ſoldats et quatre-vingt Coſaques, pour réduire à l'obéiſſance la ville d'Uda; mais cette troupe, au lieu d'exécuter les ordres, déſerta, et ſe fixa en Korée.

Le fleuve Uda ſeroit navigable, mais ſon embouchure eſt bouchée par les ſables mouvantes. D'Uda

vers

vers Ochoczk, la côte git N. E. La côte eſt ſaine, partout, à la diſtance de trois lieues au large ; et le fond de cinquante à quatorze toiſes ; toute l'étendue de cette côte n'eſt habitée que par des Tunguſes, dont la nourriture dépend de leurs troupeaux d'élans, et des baleines qui font côte. On a remarqué ſur cette côte, le courant du N. au S. en tout tems, et la marée monte à ſix pieds et quatre pouces.

Ochoczk, port ſous le 59 deg. 19 min. latitude, formé par la rivière du même nom, eſt 348 deg. 10 min. de longitude, du méridien de Kamchatka. L'entrée de ce port eſt droit au nord ; la ville eſt batie ſur le bord de la rivière, et la prétendue fortereſſe domine le port. Les exilés ſont employés aux travaux de la marine ; et il ne ſe paſſe guères une année, qui ne ſoit ſignalée par une révolte. Cette diſpoſition, ſoutenue par le déſeſpoir, ouvre l'entrée de la Sibérie au premier voulant ; et je peux dire avec aſſurance, que la vue du premier vaiſſeau étranger, fera l'époque de la révolution de la Sibérie ; car, depuis Ochoczk, juſqu'à Tobolſk, on peut compter pour le moins cent ſoixante mille exilés, ou leurs déſcendants, portant les armes. Les différentes hordes des Tartares, feront cauſe commune avec eux, pour anéantir la domination Ruſſe. Cet évènement ne peut être plus éloigné ; et la Ruſſie ſe verra privée par un coup de cette nature, de tout ſoutient, qui ſeul lui donna les moyens de jouer une rôle en Europe, par l'augmentation conſidérable de ſon numéraire.

On expédie toutes les années plusieurs vaisseaux de ce port; un à Idziga, un à Tigilb, trois à Kamchatka, et huit à dix aux iles Aleuthes. La cargaison de ces vaisseaux consiste en tabac, un peu de farine, de l'eau de vie, de la poudre de guerre, et quelques quincailleries. Ces vaisseaux en retour, portent des peaux de martres zibelines, de martres ordinaires, de castors, de renards, de rossomaks, des ours, des hermines, des élans, et du cuivre, qu'ils chargent à l'ile Beering, depuis quelques années. Les Russes ont fait jusqu'ici ce commerce paisiblement; mais depuis la désertion de plusieurs exilés, qui se sont fixés dans les iles Aleuthes, et qui ont contractés avec les sauvages, plusieurs vaisseaux ont été pris, et les équipages massacrés; plusieurs encore ont livrés leurs propres bâtiments, et ont préférés de se fixer dans ces iles, plutôt que de revenir en Sibérie. Cet esprit de désertion, s'étant communiqué au commun des gens, les armateurs n'arment plus qu'avec crainte, et solicitent vivement la cour de leur fournir à bord de chaque bâtiment, des troupes pour contenir les équipages. Mais qui leur répondra des idées des soldats? Ne sont-ils pas hommes? L'amour de la liberté, ne prendra-t-il pas l'empire sur eux?

La Russie ne doit sa tranquilité qu'à son éloignement, au secret avec lequel elle garde les intérêts de ce commerce, et à la nonchalance des autres états de l'Europe, dont les cabinets n'examinent point avec assez de profondeur les sources de la puissance

de cette vaſte monarchie. L'immenſité de l'étendue de ſes poſſeſſions, leur paroit impoſſible, et les empêche de croire, qu'avec le plus léger ſacrifice et volonté, on pourroit bouleverſer et anéantir ſa force.

La province d'Ochoczk, eſt de toutes manières la ſurface de la terre la plus déſagréable; couverte d'une neige et d'une glace perpétuelle, elle ne produit aucun végétal commeſtible; pas même des paturages pour les troupeaux. Toute la nouriture que l'on y trouve, conſiſte en poiſſons et en rénes. Ces derniers animaux ſe nourriſſent avec la mouſſe qui vient ſur les rochers. La province d'Ochoczk fournit du bois de cèdre, d'une groſſeur et d'une grandeur prodigieuſe; et ce bois ſeroit très propre pour border les vaiſſeaux. La côte depuis Ochoczk juſqu'à Taouï, court à l'eſt et à l'eſt-nord-eſt. A la diſtance de trois lieues de la terre, le fond eſt de quatorze à quinze braſſes, et ſabloneux; le courant porte du nord à l'eſt.

Taouï, petite ville et fortereſſe, batie ſur le bord de la rivière du même nom, dans laquelle réſide un Hettman de coſaques, avec une vingtaine de familles d'exilés, pour contenir les coſaques dans la dépendance, eſt ſituée ſous le 60 deg. 15 min. latitude ſeptentrionale, et 353 deg. 50 min. longitude, du méridien de Kamchatka. La rivière de Taouï forme un havre, mais peu profond; et la communication de Taouï vers Ochoczk, eſt entretenue par mer avec des bateaux, qu'on nomme Bajdara.

Idziga, ville et fortereſſe batie ſur le bord de la rivière du même nom, dans laquelle réſide un voivode, avec une garniſon de cent ſoldats, trois ou quatre cent coſaques, et près de deux cent familles exilées ; et cette ville compte de ſix mille Coſaques tributaires, qui ſont dans une guerre continuelle avec les peuples Tſuktſy ; elle eſt ſituée ſous 63 deg. latitude ſeptentrionale, et 4 deg. 20 min. longitude orientale de Bolſha.

Cap Penſina, ſous le 61 deg. 28 min. de latitude ſeptentrionale, et 4 deg. 28 min. longitude de Bolſha, ce cap coupe le golfe de Penſina en deux bras ; et celui du nord reçoit la rivière de Penſina, ſur le bord de laquelle eſt batie la ville et fortereſſe d'Anadir.

La rivière de Penſina, eſt ſituée ſous le 63 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 8 deg. 15 min. longitude de Bolſha. La navigation de cette rivière et ſon entrée, ne ſont guères praticables, à cauſe des rochers ſous l'eau, et de la glace continuelle que l'on y rencontre.

Tigilb, ville et fortereſſe batie ſur le bord de la rivière du même nom, et qui forme un très beau port, mais peu profond, dans lequel on pourroit conſtruire des brigantins et des chaloupes. L'entrée du port git ſous le 58 deg. 42 min. latitude ſeptentrionale, et 2 deg. 50 min. longitude de Bolſha. Cette ville eſt commandée par un voivode, et la garniſon eſt compoſée de quatre-vingt ſoldats, cent Coſaques, et deux cent exilés. Les

peuples

peuples Tſuktſy, inſultent ſouvent les poſtes extérieurs, et maſſacrent les voyageurs. A deux verſtes au ſud de cette ville, les limites de la province de Kamchatka ſont établies ; je veux en donner une déſcription plus ample.

CAAP.

CHAP. XXXII.

Déſcription de Kamchatka.

KAMCHATKA eſt une preſqu'ile conſidérable, dont les limites ſont bornées au nord par le 58 deg. 41 min. de latitude ſeptentrionale, et au ſud, par le cap du ſud, ſituée ſous le 51 deg. 15 min. de latitude ſeptentrionale. Cette preſqu'ile ſe préſente en forme d'une langue de chien; elle eſt arroſée d'une grande quantité de rivières, très poiſſoneuſes, mais point du tout navigables, excepté le fleuve de Kamchatka, et la rivière de Bolſha. Le fleuve de Kamchatka eſt nommé par les Kamſcadales, Santal; ſon embouchure ſe trouve à l'eſt de la preſqu'ile, ſous le 56 deg. 15 min. de latitude ſeptentrionale, et ſon entrée git du ſud au nord. Sur le bord de cette rivière eſt batie une ville, nommée Niſney Oſtrogg, commandée par un lieutenant, qui relève directement du gouverneur de Kamchatka, établi et réſidant dans la ville de Bolſha, qui eſt la capitale de la province.

La ville de Niſney Oſtrogg, eſt compoſée de trois cent maiſons, habitées par des Coſaques et des exilés mêlés, et par une très petite partie de Kamſcadales. Cette ville contient deux égliſes, ſervies par un protopop, et ſix autres prêtres. Le diſtrict ſoumis à la ville, contient environ trois mille Kamſcadales, qui ne s'occupent l'année entière qu'à la pêche et à la chaſſe.

La

La ſeconde ville de cette preſqu'ile eſt Bolſoretzkoy Oſtrogg, capitale, comme je l'ai dit. Elle eſt compoſée de cinq cent maiſons, baties régulièrement, mais ne formant qu'une ſeule rue, habitée par des Coſaques. Elle eſt ſituée par le 53 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale; et elle a pris ſon nom de la rivière, ſur le bord de laquelle elle eſt établie; car le nom de Bolſoretzkoy vient d'une grande riviére, et Bolſoretzkoy Oſtrogg, dit, ville de la grande rivière.

Au ſud de la ville, à la portée du canon, eſt batie une fortereſſe aſſez régulière; ayant un foſſé, cinq baſtions, et vingt canons en batterie. C'eſt dans cette fortereſſe que réſide le gouverneur, ayant ſous lui une garniſon de deux cent quatre vingt ſoldats. A la portée de cette fortereſſe, eſt batie en bois l'égliſe métropolitane, qui eſt iſolée. Les exilés ſont à l'oueſt de la ville, près d'un bois, à la diſtance d'une demie lieue. C'eſt à la proximité de cette ville, que la manſion de mon exil fut établie, et dans laquelle, par une grace ſpéciale de ſa Majeſté, l'Impératrice et l'authocratrice regnante de toutes les Ruſſies, on devoit aſſigner à mon corps, un eſpace de terre, ſuffiſante pour inhumer mon cadavre; heureuſement que la prédeſtination n'a pas répondue aux ordres de cette ſouveraine; car, arrivé à la fin de l'année 1770 dans un état d'eſclavage, je me vis maitre, dans le cours d'Avril, 1771, de la province entière, de la ville et de la fortereſſe.

La ville Bolſha, eſt diſtante de cinq lieues à l'eſt du bord de la mer, et de l'embouchure de la rivière.

Dans

Dans la droite direction de Bolsha, à l'est de cette presqu'ile, est situé le port de St. Pierre et de St. Paul, qui, à toute sa profondeur, peut recevoir des vaisseaux de la plus grande force, mais son entrée est difficile.

Le port serviroit parfaitement pour la construction; mais comme on ne trouve aucun bois propre pour la construction dans toute l'étendue de Kamchatka, il est à croire que ce port servira peu à la Russie. Au nord de la presqu'ile est un volcan, qui se trouvoit dans la plus grande crise pendant mon séjour; je fus le voir, et je manquai d'être la victime de ma curiosité.

Le terrein de toute cette presqu'ile, n'est qu'une plage de neige, parsemée de montagnes, dont plusieurs fourniſſent la matière brulante, et aux pieds desquelles on trouve une quantité de sources minérales. On ne pourroit cultiver aucun végétal dans ce climat ingrat; toutes les expériences faites ont démontrées l'évidence de cette assertion. La plus grande partie que la Russie pourroit tirer de Kamchatka, outre les pelleteries, seroit en établiſſant des forges en fer, et en cuivre. Malheureusement la cruauté avec laquelle les Russes ont traités les indigènes, a diminuée leur nombre; car, au commencement de l'arrivée des Russes, on comptoit près de soixante et dix mille naturels du pays; et pendant mon séjour, à peine pouvoit-on en trouver onze mille, qui doivent encore diminuer par l'oppression; étant forcés de fournir un contingent annuel en esclaves, pour servir les soldats et les Co-

saques

ſaques, et outre cela, de pourvoir au ſervice de la marine. D'après l'examen le plus authentique, je me ſuis aſſuré, que la population de toute la preſqu'ile dans l'année 1771, conſiſtoit :

En 364	Soldats.
29	Officiers de terre.
422	Chaſſeurs Ruſſes.
1500	Coſaques et leurs officiers.
26	Officiers civils.
82	Marchands Ruſſes.
700	Déſcendants des exilés libres.
1600	Exilés de différentes conditions.
8000	Kamſcadales mâles.
2 à 3000	Femmes Kamſcadales.
40	Femmes Ruſſes.
200	Femmes déſcendantes des exilés.
15963	Total de la population

CHAP.

CHAP. XXXIII.

Remarques concernant les Côtes de Kamchatka.

1. LA côte de l'eſt eſt ſans fond, et le courant, du nord au ſud, eſt conſtant.

2. La côte de l'oueſt a un fond regulier; à une lieue de la côte, dix braſſes; à deux, vingt braſſes; et ainſi juſqu'à cent braſſes; à cet éloignement, le fond ſe perd, et le courant eſt du ſud au nord.

La communication dans l'intérieur, eſt en tout temps entretenue par des traineaux attélés de chiens; mais très ſouvent les voyageurs ſont enſevelis dans les tourbillons de neige. Celle de la côte ſe fait par des Bajdara, bateaux du pays, faits de planches de bois, couſues enſemble avec de la baleine. Le nord-eſt de Kamchatka eſt habité par deux peuples, les Coſaques, et les Tſuktſy, ennemis des Ruſſes.

Différents caps de ce continent.

Cap Illim, ſitué ſous le 58 deg. 36. min. latitude ſeptentrionale, 5 deg. 45 min. longitude de Bolſha.

Cap Olata, 59 deg. 30 min. latitude ſeptentrionale, 11 deg. longitude de Bolſha.

Cap Suatir, 62 deg. latitude ſeptentrionale, 22 deg. 9 min. longitude de Bolſha.

CHAP.

CHAP. XXXIV.

Déſcription des Iles Aleuthes, découvertes à l'eſt de Kamchatka.

COMME toutes ces iles qui ſe trouvent depuis 60 deg. de latitude ſeptentrionale, vers le nord, ſe trouvent ſans habitants, je paſſe leurs déſcriptions, me contentant de les inſérer dans une carte, quoique les Ruſſes prétendent que les Tſuktſy ſe retiroient ſouvent dans ces iles, dans leur paſſage d'un continent à l'autre; et cette aſſertion me paroit d'autant plus fondée, qu'ayant vu avec mes propres yeux les deux caps à la fois, je ne puis douter de la vérité de ces émigrations effrénées. Le cap de la côte occidentale de l'Amérique, git par 63 deg. 15 min. de latitude ſeptentrionale, et 26 deg. de longitude de Bolſha. Au nord-nord-eſt de ce cap, ſe trouvent deux iles placées; on aſſure que ces deux iles étoient autrefois habitées; mais comme la dernière expédition du capitaine Levaſcheff, de l'année 1768, les a trouvé ſans habitans, je les paſſe et continuerai les détails plus intéreſſants.

1. L'ile du Baron, ſituée par le 59 deg. de latitude ſeptentrionale, et 23 deg. 30 min. de longitude de Bolſha. Cette ile eſt dépourvue de tout bois, mais elle abonde en caſtors, et en loups marins.

2. Ala Giſcha Homin, cap du continent de l'Amérique, ſitué par le 58 deg. de latitude ſeptentrionale, et 25 deg. 33 min. de longitude de Bolſha; la côte

côte de ce cap, court vers le nord-oueſt juſqu'au 59 deg. 45 min. de latitude ſeptentrionale, et cette côte eſt très inégale dans ſon fond, et remplie de rochers et de bancs.

3. Ile Kadick, ſous 54 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, 33 deg. 16 min. de longitude de Bolſha, eſt une ile très bien peuplée, abondante en caſtors et en renards; elle eſt remplie de ſouffre, et on y trouve du fer travaillé, que les habitans rapportent, le recevant en échange de la grande terre. Cette ile eſt auſſi médiocrement boiſée, et on y trouve une rivière, dont l'entrée ſe préſente du ſud au nord. Son fond eſt de dix à huit pieds. Pendant l'été une grande quantité d'oyes et de canards ſauvages s'y rendent, dont les habitants ramaſſent de grandes proviſions. Leur navigation ſe fait par des canôts de cuire. On compte neuf autres iles, toutes habitées à la proximité de l'ile Kadick, vers le ſud et ſud-ſud-oueſt. Ces iles ſont fréquentées par les vaiſſeaux armés des chaſſeurs d'Ochoczk et de Bolſha; mais les rapports de l'équipage d'un vaiſſeau de retour en 1769, qui en a rapporté pluſieurs flèches avec des bouts d'argent, eſt entièrement faux; car on a découvert que le chef de cette expédition avoit fait lui même ces flèches d'argent, dans la vue d'obtenir du gouvernement une récompenſe particulière. Le vrai eſt, que ces iles ſont abondantes en renards et en caſtors, et que dans l'année 1770, le 28 Octobre, un vaiſſeau de retour, qui avoit été armé par Arſenic Kuſneczow, a rapporté neuf mille peaux de caſtors, et trois mille peaux de renards. Il faudra obſerver

obſerver, que les caſtors de ces iles ſont bien préférables à ceux de Canada, et que chaque peau de ces caſtors ſe vend en la Chine, de quatre-vingt, à cent, et cent vingt roubles, et près du double au Japon.

4. Ile de Renards, ſous le 53 deg. 45 min de latitude ſeptentrionale, et 31 deg. 28 min. de longitude de Bolſha. Elle eſt copieuſe en renards, et bien peuplée. Les habitants connoiſſent l'ouvrage du fer et du cuivre; ils obtiennent le fer des Ruſſes, et le cuivre dans le pays même. Cette ile a un très beau port au nord-eſt; mais les habitants, ayant reçus parmi eux pluſieurs transfuges Ruſſes, ſe ſont mis en état de défendre le débarquement; mais ils commercent volontairement, et les Ruſſes obtiennent, par cette voye pacifique, pour du tabac, de l'eau-de-vie, des verroteries, et du fer, des richeſſes immenſes en pelleteries.

A une petite diſtance vers le nord-oueſt, ſe trouvent quatre autres iles, et vers le ſud trois; ces dernières ſont eſcarpées, et compoſées d'un amas de rochers. Le canal, enveloppé par ces iles, eſt très-dangereux. Il porte du ſud-eſt au ſud-oueſt; mais plus ſouvent encore la mer bouillonne avec une violence, qui occaſionne un tangage continuel, propre à démâter et dédoubler les navires.

5. Ile Amſchud, ſous le 53 deg. de latitude ſeptentrionale, et 29 deg. 14 min. de longitude de Bolſha, eſt auſſi bien peuplée, et contient une bourgade régulière, gouvernée par un Tajon, ou chef. Dans l'année 1768, l'équipage d'un navire armé de chaſſeurs, ayant trouvé ſur cette ile beaucoup de marcaſite,

caſite, et une mine de cuivre, prirent ces minéraux pour de l'or, et s'y fixerent pour exploiter ſes richeſſes. Quelques mal-entendus étant ſurvenus, ont occaſionnés entre eux et les naturels du pays, une guerre qui fut funeſte aux Ruſſes. Depuis cela, Monſ. Ochotyn, exilé déſerté de Kamchatka, s'eſt fixé dans cette ile, et ayant contracté des alliances avec les naturels du pays, s'en eſt rendu chef.

6. Ile Urumuſir, ſous le 52 deg. 35 min. de latitude ſeptentrionale, et 28 deg. 15 min. de longitude de Bolſha, eſt très peuplée, et gouvernée par pluſieurs Tajons, qui ſont tous ſoumis à un chef, dont je ferai mention plus particulièrement dans mon journal; au nord-eſt de cette ile, ſont ſituées deux autres moyennes, et au nord-nord-oueſt, trois autres.

7. Iles des Caſtors, ſont trois iles, nommées par les Ruſſes Jaſſacznié Oſtrova, ou iles tributaires. La plus grande eſt ſous le 58 deg. de latitude ſeptentrionale, et 26 deg 45 min. de longitude de Bolſha. Cette ile a de très beaux ports; le premier dans la partie orientale, et l'entrée eſt au ſud-eſt. Le ſecond à l'oueſt, et ſon entrée eſt au nord-nord-eſt. L'année 1770 on a compté ſix cent habitants, qui payent tribut à la Ruſſie en mille peaux de caſtors.

8. Ile de Vaches, ſous le 51 deg. 35 min. de latitude ſeptentrionale, et 24 deg. 45 min. de longitude de Bolſha. Cette ile a été ainſi dénommée, par la grande quantité de vaches marines, que l'on y trouve, et dont la chair ſert d'approviſionnement à tous les vaiſſeaux des chaſſeurs. Leurs dents ſont très recherchées pour le commerce de la Chine.

Cette ile a pluſieurs baies, mais peu profondes, et le bois y eſt rare. Outre ces iles, il y en a encore une grande quantité d'autres, mais dont la ſituation ne peut pas être déterminée, et qui d'ailleurs ne ſont pas d'une grande conſéquence ; c'eſt pourquoi je ne ferai plus mention que de,

9. L'ile Beering, ſituée ſous le 55 deg. 45 min. de latitude ſeptentrionale, et 8 deg. 30 min. de longitude de Bolſha. Cette ile porte le nom du capitaine, qui le premier l'aborda et mourut en cette ile.

10. L'ile de cuivre, ſituée ſous le 54 deg. 45 min. de latitude ſeptentrionale, et 9 deg. 50 min. de longitude de Bolſha ; elle porte le nom de cuivre par l'abondance de ce métal, dont les vaiſſeaux en prennent en leſte une grande quantité, et le dépoſent à Ochoczk, où j'en ai vu de grands amas, ſans que l'on cherche d'en tirer aucun profit. Ayant vérifié la poſition de quelques-unes de ces iles moi-même, et m'étant aſſuré par les différents journaux de leur ſituation, je ne donne rien au hazard ; mais la découverte ſuivante a reſtée inconnue juſqu'ici : c'eſt un capitaine nommé Cuſma Koroſtilow, qui a fait le voyage, et de retour à Kamchatka attaqué du ſcorbut, me pria de lui compoſer la carte d'après ſon journal, qu'il me remit, et dont je me ſuis aſſuré de la certitude, par pluſieurs hommes de l'équipage de ſon navire.

11. L'ile de Cuſma, ſous le 48 deg. 45 min. de latitude ſeptentrionale ; et 23 deg. de longitude de Bolſha, eſt très bien peuplée et boiſée ; les habitants ſont vêtus à la Chinoiſe, en toile faite d'une herbe

pareille au chanvre. Dans la partie orientale de cette ile eſt une montagne, de laquelle Cuſma et autres de ſon équipage, ont obſervés une terre à la diſtance de huit à neuf lieues vers l'eſt.

12. L'ile de Perles, ſous le 47 deg. 32 min. de latitude ſeptentrionale, et 24 deg. 18 min. de longitude de Bolſha, eſt de même bien peuplée, et les habitants vivent en ſociété. Ils ſont armés de lames de fer et d'arcs. Comme on a trouvé ſur la côte pluſieurs grands bateaux à voile, il eſt à préſumer qu'elle communique avec celle de Cuſma. Outre ces deux iles, le journal de Cuſma, indique la découverte d'un grand pays, compoſé de pluſieurs iles, qui, ſelon ſon eſtime, ſe trouvent ſous le 44 deg. de latitude ſeptentrionale. Il avoit relaché ſur une de ces iles, qu'il eſtimoit avoir cinquante lieues de circonférence. Sa rélation m'a conduit à rechercher ces iles, et effectivement je les ai trouvé, ſous le 46 deg. 12 min. de latitude ſeptentrionale, et 10 deg. 8 min. de longitude de Bolſha. Malheureuſement les circonſtances m'ont empêchées de pourſuivre cette découverte, ainſi je ne puis que ſouhaiter une meilleure réuſſite aux autres voyageurs.

CHAP.

CHAP. XXXV.

Déſcription des Iles Kurilles.

CES iles ſont au nombre de vingt-huit. Leur ſituation eſt depuis le 51 deg. 30 min. de latitude nord, juſqu'à 45 deg. de la même latitude. Les trois premières les plus nords, dépendent de Kamchatka, mais toutes les autres ſont indépendantes.

De ces iles, la plus exacte et la plus poſitive déſcription eſt la préſente, car je n'ai rien écrit, que ce qui eſt réel. La rélation du Capitaine Spanberg, et de pluſieurs autres, que j'ai trouvé dans les archives de Kamchatka, comme celle du Sieur Walton, lieutenant de vaiſſeau, du Capitaine Irtiſchew, du Capitaine Chmitewſkoi, et du Lieutenant Sind; mais la manuduction du Sieur Cſorni, qui depuis vingt-cinq ans fréquentoit ces iles, et y feſoit le commerce excluſive, m'a donné toutes les lumières néceſſaires.

1. Amphigonon ou Alayd, ſous 51 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. 30 min. de longitude de Bolſha, n'eſt qu'une montagne lapideuſe, et environnée de récifs très dangereux.

2. Sumeſu, ſous le 51 deg. 3 min. de latitude ſeptentrionale, et 30 min. de longitude de Bolſha. Cette ile eſt pareillement lapideuſe. Au nord, elle a un port, dans lequel peuvent hyverner de petits bateaux. Sur cette ile on trouve quelques caſtors, et

une quantité de poiſſons que l'on nomme Koſattka. L'eau y eſt en abondance; et en hyver, la neige ſe fondant, forme pluſieurs ruiſſeaux. De la pointe du ſud, on en voit une troiſième,

3. Poromuſir, ſous le 50 deg. 52 min. de latitude ſeptentrionale, 15 min. longitude de Bolſha. Elle eſt inacceſſible à cauſe des rochers et des récifs qui l'environnent. Elle manque de bois. Les Kamſcadales, pour l'aborder, ſe ſervent de bateaux de cuire.

4. Cirinky, ſous le 50 deg. 7 min. de latitude ſeptentrionale, 10 min. de Bolſha. Sur la côte d'oueſt de cette ile, ſe trouve un port très ſpacieux et commode, dans lequel les vaiſſeaux peuvent ſéjourner en tout temps. Cette ile eſt très peu habitée; le bois eſt cédre et ſapin; elle ne manque pas de poiſſons, de caſtors, et ſurtout de loups marins. Sur cette ile on trouve pluſieurs ſources d'eau douce, dans la partie méridionale.

5. Launath, ſous le 49 deg. 43 min. de latitude ſeptentrionale, 359 deg. 52 min. de longitude de Bolſha. Cette ile git nord et ſud. Sa longueur eſt de cinq lieues, et ſa largeur de trois lieues; elle n'eſt habitée que par intervalles par des Kurilles, qui viennent des iles plus ſuds, et dont l'objet de leur voyage eſt la pêche de caſtors. L'ile a du bois, mais point d'eau, et point de port.

6. Trinité, ſous le 49 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. 21 min. de longitude de Bolſha. Cette ile n'eſt qu'un amas de rochers.

7. Galanth,

7. Galanth, ſous le 49 deg. 26 min. de latitude ſeptentrionale, et 23 min. de longitude de Bolſha. A l'eſt de cette ile eſt un très beau port. Elle eſt très bien boiſée, mais l'eau y eſt rare. Elle abonde en caſtors, mais elle eſt ſans habitants.

8. Colloſſe, ſous le 49 deg. 9 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. 33 min. de longitude de Bolſha, n'eſt qu'un amas de rochers, de bancs, et de bas fonds.

9. Rouge, ſous le 49 deg. 7 min. de latitude ſeptentrionale, et 20 min. de longitude de Bolſha. Ce n'eſt qu'un rocher.

10. Sommeil, ſous le 48 deg. 50. min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. de longitude de Bolſha. Elle eſt très bien boiſée, et il y croit une quantité de pavots, dont la graine a fait endormir et mourir trois perſonnes, que Cſorni avoit envoyé pour la chaſſe.

11. Volcan, ſous 48 deg. 40 min. de latitude ſeptentrionale, et 50 min. de longitude de Bolſha. Le volcan a été éteint l'année 1767, après un grand tremblement de terre. Les environs de la montagne principale, ſont encombrés par des pierres de ponce, des grands morceaux de ſouffre, et une quantité d'un métal fondu, très péſant; on reconnoit cette ile par ſa noirceur.

12. Courbé, ſous le 47 deg. 49 min. de latitude ſeptentrionale, et 37 min. longitude de Bolſha, n'eſt auſſi qu'un amas de rochers.

13. L'Exil, ſous le 48 deg. 40 min. de latitude ſeptentrionale, et 1 deg. 4 min. de longitude de

Bolſha. L'année 1757, les Kamſcadales trouverent en cette ile, cinq Kurilles chaſſés de leur pays, et ce rencontre fit donner le nom à cette ile. Elle eſt peu habitée, et n'eſt qu'un amas de rochers.

14. L'Agneau, ſous le 48 deg. 27 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. 17 min. de longitude de Bolſha, eſt très peu peuplée, mais bien boiſée; les habitans de cette ile ſont très habiles dans le commerce, et ſont toujours pourvus des productions des manufactures du Japon, en toile, en couteaux, &c. Ces inſulaires arrivent quelques fois à Kamchatka. Au ſud-oueſt de l'ile on trouve un petit port.

15. Chien, ſous le 48 deg. 22 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. 43 min. de longitude de Bolſha, n'a ni port ni eau. L'année 1768, le nommé Cſorni, dans l'eſpace de quatre mois, prit ſix mille huit cent chiens marins, et la dénomma ainſi.

16. Voivoda, ſous le 47 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 358 deg. 30 min. de longitude de Bolſha. Cette ile étoit ainſi dénommée, à l'honneur du Voivode Démétri Nédozilow, qui, l'année 1762, expédia ſecrétement ſur cette ile, un ſerjeant et un pilote, avec douze ſoldats, dans la vue de ramaſſer beaucoup d'or, que le bruit commun en aſſuroit en quantité ſur cette ile; mais comme on n'eut aucune nouvelle de cette expédition juſqu'en 1769, Ivan Cſorni la viſita, et n'y trouva perſonne. Dans la partie du ſud, il trouva une croix avec une inſcription, par laquelle il fut inſtruit, que ce détachement avoit paſſé aux iles de Jedzo. On ne trouve aucun

cun port ſur cette ile, ni point d'or, mais une grande quantité de caſtors, et de vaches marines.

17. Uſigak, ſous le 47 deg. 16 min. de latitude ſeptentrionale, et 1 deg. 13 min. de longitude de Bolſha. Au ſud-oueſt de l'ile, eſt un excellent port, capable de contenir de forts vaiſſeaux. L'ile eſt partout boiſée, et bien peuplée par des Kurilles, qui ont formés une petite ville. Ivan Cſorni y fit un commerce très avantageux, et m'a aſſuré, qu'il avoit traité en différents temps, pour le moins dix-huit livres de poudre d'or, beaucoup en piéces d'or du Japon et de Jedzo, et il m'a montré de ces différents ors. Celle de Jedzo diffère du Japon par ſa couleur, qui eſt très pale. Cſorni s'eſt aſſuré, que les Japonois n'arrivoient jamais dans cette ile, excepté quand ils y ſont conduits par un temps forcé.

18. Bouc, ſous le 47 deg. 20 min. de latitude ſepténtrionale, et 359 deg. 53 min. de longitude de Bolſha. Cette ile a été viſitée l'année 1740, par la première expédition. On y trouva de très belles perles; mais ſi elles ne ſont pas plus belles que celles que j'y ai vu, elles ne méritent pas le voyage.

19. Chévre, ſous le 46 deg. 50 min. de latitude ſeptentrionale, et 1 deg. 24 min. de longitude de Bolſha, eſt très peu peuplée, ſans port, et ſans aucun avantage.

20. Marikan, ſous le 46 deg. 40 min. de latitude ſeptentrionale, et 359 deg. de longitude de Bolſha. Elle git nord et ſud, et ſa longueur eſt de treize lieues, et ſa largeur de ſix. Au ſud-eſt de l'ile eſt

un

un très beau port. Cette ile eſt habitée par des Kurilles barbus, que les Ruſſes nomment Machnati. On y trouve une mine de cuivre rouge, très chargée d'or. L'année 1765, un vaiſſeau appartenant à la compagnie d'un négociant nommé Lapin, a rapporté plus de cinq quintaux de ce cuivre; mais cette marchandiſe a été confiſquée, ſous prétexte, que la permiſſion du gouverneur n'accordoit aux armateurs que le commerce de pelleteries. Les habitants de cette ile vivent en ſociété; et ils ont des bœufs, des porcs, de la volaille, &c. Tous ces inſulaires ſont vêtus à la Chinoiſe. Leur teint eſt baſané, et ils ſe nourriſſent de ris et de bœufs.

21. Bereza, ſous le 45 deg. 35 min. latitude ſeptentrionale, et 358 deg. 20 min. de longitude de Bolſha, forme un triangle. Elle a au nord, un très beau port; elle eſt très peu peuplée, et les habitants s'occupent à la pêche des caſtors, et autres animaux marins, principalement de la baleine, dont ils font, de la graiſſe ou de l'huile, un commerce très avantageux avec les iles de Jedzo, en retirant en échange, de l'or, de la toile, du fer, et différents utenſiles. Sur cette ile, les habitants entretiennent une eſpèce de culture en ris. Au nord-oueſt, et à l'oueſt de cette ile, ſe trouvent encore ſix autres iles, mais qui ne ſont compoſées que de rochers.

22. Bonne Eſpérance, ſous le 45 deg. de latitude ſeptentrionale, et 356 deg. 30 min. de longitude de Bolſha, git du nord au ſud. Elle a trente lieues de longueur, et deux très beaux ports, l'un au nord-eſt, et l'autre au ſud-oueſt. Dans la partie méridionale,

dionale, on rencontre deux villes régulièrement baties. L'année 1764, arriverent à Kamchatka des habitants de cette île, pour conclurre un traité avec les Ruſſes; les actes de la chancellerie font mention, que ces envoyés préſenterent trois petits ſacs en cuire, remplis d'or, et un manteau fait de plumes d'oiſeaux. Ces envoyés furent embarqués ſur le navire Eliſabeth, pour être envoyés à Péterſbourg; mais le navire ſubmergea en pleine mer. Cette île eſt très riche en bétails, en ris, et en autres fruits. Ivan Cſorni, avoit conçu le deſſein de s'établir en cette île; il eſtimoit ſa population à quatre mille ames mâles, portant les armes, qui ſont une eſpèce de ſabre, une lance, et un arc. On y trouve parmi eux pluſieurs Ruſſes déſertés, qui ſont très honorés parmi eux. Le climat y eſt très tempéré, et l'air ſain. A l'oueſt, à la diſtance de deux lieues, on trouve le fond à trente-trois braſſes.

Voilà la vraie ſituation des iles Kurilles, et je ne peux pas y comprendre les iles de Jedzo, comme le font les Ruſſes; car les iles de Jedzo ſont habitées par un peuple civiliſé et établi en gouvernement; je veux donc en faire un article ſéparé, en démontrant que tout ce qui a été écrit ſur la prétendue terre ou continent de Jedzo, terre de compagnie, &c. doit être reconnu pour les iles de Jedzo.

CHAP.

CHAP. XXXVI.

Déſcription des Iles de Jedzo.

CES iles, que tout navigateur à une diſtance, prendra pour une même terre, ont induits les Hollandois dans les plus grands erreurs; et les miſſionaires de la Chine, les ont enveloppés de tant de récits fabuleux, que l'on ne ſauroit y fixer ſon eſtime. Ayant pris les éclairciſſements néceſſaires, appuyées de vraies découvertes, je veux en donner la déſcription.

1. Kawith Idzon, ſous le 45 deg. 5 min. de latitude ſeptentrionale, et 353 deg. de longitude de Bolſha, eſt très peuplée. Elle a au ſud trois ports ſuperbes; et elle eſt partout bien boiſée. Dans la partie du ſud, eſt la ville de Matza, dont les maiſons ſont baties en bois Dans cette ville réſide un chef ſubordonné au Kunaſchir Idzo, ſouverain de toutes ces iles, et réſidant à l'ile Kunaſchiran. La ville contient plus de deux mille maiſons, et elle eſt défendue par pluſieurs fortins en bois, entourés de foſſés. Dans cette ile, on exploit l'argent et le cuivre, et on en fait la pêche des perles rouges, que les marchands Japonois, arrivant aux mois de Mai et d'Octobre, échangent régulièrement contre de la toile, et des étoffes de ſoie, ainſi que contre des inſtruments en fer, et des armes.



Ancienne-

Anciennement les Japonois étoient en guerre avec les habitants d'Idzon ; mais depuis l'année 1762, la paix paroit être bien établie. Les habitans de ces iles, ont de grandes barques, avec leſquelles ils font voyage à la Korée, à la Chine, et au Japon. L'année 1758, un pilote Ruſſe, nommé Maſtlow, qui fit naufrage aux iles Kurilles, fut vendu par les habitants à Kawith, et ſut ſi bien ſe recommander dans l'eſprit du chef, qu'il l'éleva au rang de Béſal, ou commandant de la troupe. Ce même Maſtlow, écrivit une lettre l'année 1768, au gouverneur de Kamchatka, par laquelle il l'exhortoit d'entreprendre un commerce avec ce pays ; cette lettre arriva par la voye des Kurilles ; mais le gouverneur, perſuadé qu'elle étoit compoſée furtivement par quelques négociants Ruſſes, mépriſa cette invitation, et le Coſaque qui apporta cette lettre des Kurilles, fut empriſonné, et battu par le Batogh, en récompenſe de ſon zèle.

2. Cſulgan Idzon, ſous le 43 deg. 27 min. de latitude ſeptentrionale, et 352 deg. 58 min. de longitude de Bolſha. L'ile git de l'eſt à l'oueſt, vingt lieues de l'étendue, et ſix lieues dn nord au ſud. Le capitaine Spanberg, l'année 1741, vit les côtes de cette ile, mais il ne s'approcha pas ; elle eſt auſſi fertile que Kawith, et ſon nom provient du cuivre dont elle abonde, car Cſulgu veut dire cuivre. Elle a, dans la partie ſeptentrionale, une ville et un port. La ville ſe nomme Tchouppou Idzon, ville du ſoleil.

3°. Maanas

3. Maanas Idſon, ſous le 44 deg. de latitude ſeptentrionale, 351 deg. de longitude de Bolſha, git du nord-eſt au ſud-oueſt, trente-huit lieues d'étendue en longueur, et douze à dix-ſept de largeur. L'année 1743, un pilote, nommé Névodzikow, qui vit encore à Kamchatka, aborda à cette ile, dans une Bajdara. Il me rapporta, que pour un vieux chapeau, il avoit reçu deux piéces d'or, frappées avec une marque, et peſant enſemble deux onces et demie; et je vérifiai le fait à la chancellerie, ces deux piéces ayant été envoyées à Péterſbourg. Le nommé Névodzikow fut reçu très civilement, et renvoyé par les habitans; mais le lieutenant Walton, revint en cette ile avec une double chaloupe, et quelques excès commis par ſon équipage, occaſionnerent leur perte. Au ſud de l'ile eſt auſſi un très beau port, et une ville. Cette dernière ſe nomme Ouratilkiva Idzon, ville rouge. Elle eſt très commerçante, bien peuplée, et ſoumiſe à Kunaſchir.

4. Kunaſchir Idzon, nommée par les Ruſſes Zélénoi Oſtrow, ou ile verte, eſt ſituée ſous le 42 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 350 deg. 35 min. de longitude de Bolſha. Cette ile git nord-eſt et ſud-oueſt. Sa longeur eſt de ſoixante-cinq lieues, et ſa largeur de vingt-huit à douze, inégale. Au nord de l'ile eſt un très beau port, dans le fond duquel ſe jette une belle rivière, mais peu profonde. Pluſieurs baies du côté de l'oueſt, fourniſſent une très bonne pêche de perles. La principale ville ſur cette ile, ſe nomme Kunaſchiran, où réſide le Roi du pays. Outre cette ville, on compte encore d'autres

tres moyennes; Kunaſchir Matza, au ſud-oueſt de l'ile; Kunaſchir Api, au centre; et Kunaſchir Orgutt à l'eſt. Les rélations de Spanberg témoignent, qu'à ſon paſſage, il vit plus de deux cent bateaux au large de l'ile.

L'année 1769, la cour de Péterſbourg envoya deux jeunes gens, nommés Antippe Tatarinow, et Ottlaſow, qui avoient appris à Irkuczk quelques mots Japonois, aux iles Jedzo; mais tout le temps de mon ſéjour on n'en a eu aucune nouvelle. La notion la plus certaine que j'ai ſur cette ile eſt, qu'elle eſt gouvernée régulièrement par un Roi; que les étrangers arrivant, ſont obligés de s'y fixer par des mariages, et qu'ils vivent ſurveillés. Que leurs richeſſes ſont immenſes, et que la force en hommes armés eſt conſidérable; cette ile ayant pu réſiſter aux efforts de l'Empereur du Japon, une ſuite d'années.

5. Fiaſſi Kamoui Idzon, ſalut de Dieu, ſous le 41 deg. 10 min. de latitude ſeptentrionale, et 348 deg. de longitude de Bolſha. Cette ile eſt très bien peuplée, et ſon gouvernement ſoumis à Kunaſchir, eſt régulièrement adminiſtré. L'on a vu des chevaux ſur cette ile; les habitans ſont toujours armés, et en différends avec les Koréens, et non-obſtant, le commerce entre ces deux nations eſt ſans interruption, par la voye de l'ile de Matzumay. Cette ile a deux villes, l'une au ſud, et l'autre à l'oueſt.

6. Matzumay, ſous le 41 deg. 30 min. de latitude ſeptentrionale, et 347 deg. de longitude de Bolſha. Sa longueur du nord-eſt au ſud-oueſt, eſt de quarante lieues, et de l'eſt à l'oueſt, large de vingt-

vingt-ſept. Cette ile a deux bons ports, l'un au nord et l'autre au ſud. Elle eſt coupée par pluſieurs belles rivières. La ville capitale eſt dans la partie de l'oueſt de l'ile, nommée Matzumay. Cette ile a été conquiſe par les Japonois, qui entretiennent une garniſon de trois mille hommes de guerre, et il s'y trouve plus de mille quatre cent Japonois exilés, condamnés aux travaux. Les naturels du pays, après la conquête, ſe ſont retirés preſque tous ſur Kunaſchir.

La Compagnie Hollandoiſe, l'année 1754, propoſa à l'Empereur du Japon, de faire un voyage au nord de ſon pays, ſous ſon bon plaiſir, et de conquérir les iles de Jedzo ; mais l'Empereur n'accepta pas cette propoſition ; même il défendit aux Hollandois d'y ſonger, ſous peine d'être exclus de leur commerce.

Ce détail précis, conſtatera aujourd'hui la vérité ſur tout ce qu'on a pu dire et écrire, ſur la prétendue terre de Jedzo, ou terre de compagnie.

CHAP.

CHAP. XXXVII.

Par Supplément à la Déſcription de la Côte de Tartarie, et de l'Ile Sachalin.

LE golfe d'Uda, formé par le cap d'Allangaddi, ſitué ſous 54 deg. 10 min. de latitude ſeptentrionale, et 345 deg. 15 min. de longitude de Bolſha, et giſant au nord de l'embouchure du fleuve Amour, eſt parſemé d'ilots, qui en ferment et en bouchent l'entrée.

Le fleuve Amour, dont l'embouchure eſt ſituée ſous 52 deg. 50 min. de latitude ſeptentrionale, et 346 deg. de longitude de Bolſha, eſt nommé par les Koréens Sachalin ; et ſon cours s'étend près de cinq cent lieues dans le pays, portant des navires de la plus grande grandeur. Son embouchure eſt nette au ſud, dans laquelle ſe trouvent quinze petits ilots, formant un golfe très abondant en perles. Au ſud, ce golfe eſt formé par le cap Vaſitua, ſous 52 deg. 20 min. de latitude ſeptentrionale, 347 deg. 5 min. de longitude de Bolſha. L'importance de ce fleuve pour la Ruſſie, eſt la plus grande ; car moyennant un bras de ce fleuve, on peut communiquer avec Mandſchou, et par le ſecond juſqu'à Teiſſou, ſitué ſur le golfe de Pékin.

L'ile de Sachalin, eſt à l'eſt de l'embouchure du fleuve d'Amour, dont le milieu git par 52 deg. de latitude ſeptentrionale, et 349 deg. de longitude de

Cette ile s'étend du nord au ſud, à ſoixante-neuf lieues, et de quinze à vingt lieues de l'eſt à l'oueſt. Elle eſt coupée par des rivières, et préſente d'excellents ports et baies. L'année 1761, on a compté quatre petites bourgades, habitées par des Gilakes, peuples indépendants, qui font le commerce avec les Ruſſes et les Koréens. Cette ile fournit les plus belles pelleteries, en martres zibelines, et en renards. Dans le nord elle eſt montagneuſe et ſauvage; mais le pays vers le ſud, préſente une belle contrée. Au nord de cette ile eſt une autre petite ile nommée du Verre, par le 54 deg. 30 deg. latitude ſeptentrionale, et 350 deg. de longitude de Bolſha, qui eſt remplie de talc, mais elle eſt déſerte.

CONTI-

CONTINUATION DU MEMOIRE

CONTENANT

LE VOYAGE PAR MER DU COMTE DE BENYOWSKY;

Contenant le Journal de ſon Voyage par Mer, depuis la preſqu'ile de Kamchatka, juſqu'à Canton dans la Chine.

L'ANNE 1771, le 11 du mois de Mai, rendu au port de Bolſha, à bord de la corvette St. Pierre et St. Paul, je fis les diſtributions ſuivantes, pour aſſurer le ſervice de notre voyage; et je fis percer le navire pour vingt piéces de canons, dont douze étoient en bois.

Moi, Comte de Benyowſky, Commandant en chef,
Comte Cruſtiew en ſecond.

QUART.

Du Tribord.	*Bas Bord.*
Meſſ. Panow,	Meſſ. Winbladth,
Kuzneczow,	Stephanow,
Zablikow,	Meder,
Popow,	Iſmailow,
Loginow,	Bocſarow,
Clurin,	Koſtromin,
Urbanowſky,	Gurcſinin,
Conrathi, Maitre,	Baturin,
29 Chaſſeurs ſervant de matelots.	28 Particuliers, feſant ſervice de matelots.
37 perſonnes.	36 perſonnes.

Total, 75 en ſervice.

9 Femmes, et 12 Particuliers, 21

Total général, 96 perſonnes.

Armement de la Corvette.

96 Perſonnes, dont 9 femmes.
8 Piéces de canon.
2 Obuſiers.
2 Mortiers à bombes.
120 Mouſquets, avec les bayonnettes.
80 Sabres.
60 Piſtolets.
1,600 Livres de poudre de guerre.

2,000 Livres de plomb en bales.
800 Livres de viande ſalée.
1,200 Livres de poiſſon ſalé.
3,000 Livres de poiſſon ſec.
1,400 Livres d'huile de baleine.
200 Livres de ſucre.
500 Livres de thé.
4,000 Livres de farine gatée.
40 Livres de beurre.
113 Livres de fromage.
6,000 Livres de différents férails.
120 Grénades.
900 Boulets de canon.
50 Livres de ſouffre.
200 Livres de ſalpêtre.
36 Barriques à l'eau.
126 Caiſſes de pelleteries.
14 Ancres, et différents cordages avec rechange de voiles.
Une chaloupe, et un canôt.

La corvette tirant huit pieds onze pouces, et huit pieds cinq pouces d'eau.

Vers les onze heures avant midi, je fis celébrer un ſervice divin, d'après le rite Grec. On chanta le Te Deum, et après, toute la compagnie prêta le renouvellement du ſerment de l'obéiſſance à mes ordres. Vers les cinq heures du ſoir, je déſcendis la rivière, et je mouillai à l'embouchure, comme il paroit par le plan ci-joint.

Jeudi, le 12 Mai, au point du midi, je levai l'ancre, et après avoir relaché mes ôtages, je ſortis

du port, et pris une route vers le ſud, le vent calme et un peu du nord-nord-oueſt.

La journée étant brumeuſe, le vent preſque calme, je fis remorquer le navire, et ſonder ſur le banc; ayant fond par trois braſſes, trois un quart, et trois et demie, gros ſable verdatre. A quatre heures, le vent commençant à ſoufler, je fis voile droit au milieu de deux bancs; je fus arrêté par une glace flottante, et j'eus le bonheur de la rompre par une canonade. Selon le rapport du quartier maitre, tout le monde en bon état, franchis les pompes, de ſix pouces à deux et demie. Départ 52 deg. 32 min. latitude; 359 deg. longitude; arrivé 51 deg. 34 min. latitude, 358 deg. 36 min. longitude de Bolſha: vent nord-nord-oueſt, courant du ſud au nord, route ſud.

Vendredi, le 13 Mai, le tems très nébuleux, le vent forçant du nord-nord-oueſt, ſondé ſouvent, ayant fond par ſeize et vingt-quatre braſſes, ſable fin verdatre. Fortes lames du nord-oueſt. Tenant la route ſud, vers le ſoir obligé de prendre les ris dans les huniers. A la pointe du jour, nous découvrimes le rocher d'Alayd vers l'oueſt. A neuf heures je tins conſeil, pour la tenue de notre route, et je propoſai de relacher dans une des iles Kurilles, pour faire quelques proviſions, et pour cuire du pain. La compagnie déclara pour agréable tout ce que je ferois.

Selon le rapport tout le monde bien portant. Départ 51 deg. 34 min. latitude ſeptentrionale, 358 deg. 36 min. longitude de Bolſha. Arrivé 50 deg 27 min.

min. latitude ſeptentrionale, 359 deg. 15 min. longitude de Bolſha. Vent nord-nord-oueſt; le courant du ſud au nord; la route ſud-ſud-eſt.

Samedi, le 14 Mai, dans le canal des iles Kurilles, tems très brumeux, avec neige; la mer houleuſe et à contre lames. Vu pluſieurs baleines, pourſuivis par les eſpadons. Un courant violent obſervé du ſud au nord. Tenu la route ſud-ſud-eſt ayant la vue de deux iles; celle de babord au ſud-ſud-eſt, celle de tribord au ſud-oueſt un quart ſud. La vue de ces iles, occaſionna du trouble; car pluſieurs de la campagnie me demandérent de relacher; et comme ils s'emporterent en ménaces, voyant que je ne feſois pas attention à leur démande, j'en fis mettre deux aux arrêts; et par raiſon et crainte de mutinerie, je me décidai de renoncer à la relache aux iles Kurilles. Ayant ſondé au milieu du canal formé par ces deux iles, nous trouvames à vingt-trois braſſes fond, ſable fin, et corail verdâtre. Vers les ſix heures du ſoir, le vent augmenta, et je diminuai les voiles la nuit. A la pointe du jour, nous découvrimes un bajdara, bateau du pays, qui, nous ayant découvert, ſe retira vers la terre. Vu beaucoup d'oiſeaux, dont le vol étoit dirigé du ſud au nord. Départ 50 deg. 27 min. latitude ſeptentrionale, 359 deg. 15 min. longitude de Bolſha. Arrivé 50 deg. 15 min. latitude ſeptentrionale, 30 min. longitude de Bolſha. Vent d'oueſt; le courant du nord au ſud; route ſud-eſt 19 deg. 37 min.

Dimanche, le 15 Mai, tems très nébuleux, la mer houleuſe, le vent forcé, mais égal; vers le ſoir le

bout de hune de la grande voile caſſa; on employa la journée à défiler les cordages, et à faire des filets. En mer nous obſervames des herbes flottantes, et quelques baleines.

Selon le rapport, tout le monde en bon état. Une barrique d'eau coulée. Départ 50 deg. 15 min. latitude ſeptentrionale, 30 min. longitude de Bolſha. Arrivé 51 deg. 21 min. latitude ſeptentrionale, 3 deg. 54 min. longitude de Bolſha. Vent d'oueſt; le courant du ſud-oueſt au nord-eſt; route nord-eſt 57 deg. 39 min.

Lundi, le 16 Mai, tems très nébuleux, neigeant beaucoup, le vent par rafale. Ce jour le nommé Iſmailow, fut accuſé d'avoir fait une propoſition ſéditieuſe aux deux Kamſcadales; il fut condamné aux arrêts, et au pain et l'eau.

Selon le rapport, ſix hommes et une femme malades. Départ 51 deg. 21 min. latitude ſeptentrionale, 3 deg 54 min. longitude de Bolſha. Arrivé 52 deg 34 min. latitude ſeptentrionale, 5 deg. 30 min. longitude de Bolſha. Vent d'oueſt; le courant du ſud au nord; route nord-eſt, un quart nord.

Mardi, le 17 Mai, le tems un peu clair, le vent par rafale, le ſoleil apparant par intervalles. Vers la ſoirée, pluies et neige; pris pluſieurs morues, vu de baleines nageants du ſud au nord. Pluſieurs vols d'oiſeaux de l'eſt à l'oueſt. La nuit le vent força, la mer portant grandes lames.

Selon le rapport, quatre perſonnes malades. Départ 52 deg. 34 min. latitude ſeptentrionale, 5 deg. 30 min. longitude de Bolſha. Arrivé 54 deg. 15 min. latitude ſeptentrionale, 6 deg. 58 min. longitude

tude de Bolſha. Vent oueſt, un quart nord-oueſt; courant du ſud au nord ; route nord-eſt.

Mercredi le 18 Mai, tems très-brumeux, avec neige et pluie. Nous trouvâmes de grands amas d'herbes flottantes, dont nous fîmes proviſion, afin de nous en ſervir au beſoin. Vu pluſieurs aigles noirs. Ce jour on travailla à mettre la chaloupe et le canôt en état de ſervir et à nettoyer les armes.

Selon le rapport, quatre perſonnes malades ; départ, 54 deg. 15 min. de latitude ſeptentrionale, et 6 deg. 58 min. de longitude de Bolſha. Arrivé, 55 deg. 19 min. de latitude ſeptentrionale, et 7 deg. 54 min. de longitude de Bolſha. Vent d'oueſt ; courant, du ſud-eſt au nord-oueſt ; route, nord, un quart nord-eſt.

Jeudi le 19 Mai, ayant à la vue l'île Beering, le temps ſombre, mais brumeux ; ayant eu bonne hauteur, je déterminai cette île par 55 deg. 15 min. de latitude nord, et 8 deg. de longitude de Bolſha. M'étant approché à la diſtance d'une demie lieue du côté de l'oueſt, je mouillai par vingt-huit braſſes fond de ſable gros, avec coquillage.

Auſſitôt mouillé, je détachai le canôt ſous les ordres de M. Panow, et dix compagnons armés, pour reconnoitre l'île ; et dès qu'ils auroient découverts un abri, de m'en indiquer la réalité par trois feux, et d'envoyer le canôt ſur le champ à ma rencontre ; et, en cas qu'ils trouvaſſent quelque vaiſſeau dans le port ou rade, de venir m'en rendre compte avant de mettre pied à terre. Après ſon départ, je fis lever l'ancre, et je louvoyai ſous les deux huniers ; me laiſſant

dériver

dériver ſur l'ile ; à la diſtance d'un quart de lieue, le vent calma, et je fus forcé de faire remorquer le navire. Bientôt nous obſervames le ſignal, et nous approchames une baie, dans laquelle je trouvai cinquante braſſes très bon fond ; le canôt étant arrivé, m'indiqua le mouillage, et j'y rendis le navire mouillant par huit braſſes.

Selon le rapport, deux malades ; départ, 55 deg. 19 min. de latitude ſeptentrionale, et 7 deg. 54 min. de longitude de Bolſha. Arrivé, 55 deg. 19 min. de latitude ſeptentrionale, et 8 deg. de longitude de Bolſha. Vent du ſud, et calme ; courant du ſud au nord ; route nord et l'eſt.

Vendredi le 20 Mai, ſous l'ile Beering, mouillé dans la baie, le temps beau et calme. Quoique Monſ. Panow m'eut aſſuré qu'ils n'avoient trouvés perſonne ſur l'ile, j'envoyai une partie à la découverte ; je commandai une autre à terre, pour nous conſtruire une cabane et des fours pour la cuiſſon du pain, étant réſolu moi-même de déſcendre à terre. J'ordonnai de nettoyer la cale du navire, de mettre à l'air nos proviſions, et de nettoyer du mieux le navire ; après avoir ainſi donné les ordres nèceſſaires, je me ſuis embarqué dans le canôt avec ſix compagnons, et je relevai le plan de la baie.

Déſcendu à terre, j'établis une tente pour me loger ; vers les cinq heures, le parti envoyé à la découverte, revint, et me rapporta, qu'à la diſtance d'une demie lieue de la baie, ils avoient découverts une cabane, dans laquelle ils avoient trouvés un bien, et ſur u ne barrique renverſée, un billet écrit, qu'ils

qu'ils me remirent. M. Kuzneczow, commmandant du parti, m'aſſura d'avoir encore trouvé quatre barriques d'huile de baleine dans la cabane, avec dix ou douze quintaux de poiſſon ſalé ; il ajouta, que ſelon ſon opinion, il y avoit certainement du monde ſur l'ile, parce qu'il avoit obſervé des traces récentes ſur la neige, et un bain conſtruit récemment ; pour éclaircir mes doutes, je lus le billet ; voici ſon contenu :

" Salut à tous ceux qui arrivent en la préſente " ile. Je les informe, que le navire Eliſabeth, ſorti " du port d'Ochoczk, l'année 1769, ſous mon com- " mandement, ſéjourna en cette ile une année en- " tière, après avoir été endommagé par des tem- " pêtes. Aſſurés au bout d'un ſi long trajet, que " tous nos efforts pour le remettre en état de nous " réconduire étoient inutiles, nous le dépiéçames, et " de ſes débris nous formames des bateaux, avec " leſquels je vais entreprendre un voyage vers les " iles à l'eſt, dans l'eſpérance de trouver quelque " vaiſſeau, pour effectuer mon retour avec mon " équipage. Fait le 24 Janvier, 1771.

" Ivan Ochotyn, Capitaine.

" Baltasa Balakirow, Pilote."

Vers le ſud de l'ile, Monſ. Kuzneczow trouva encore cinq croix érigées, ſur une deſquelles il lut l'inſcription ſuivante :

" A l'honneur de Dieu, et de St. Nicholas, l'an- " née 1769, le 28 Avril, cette croix fut érigée par " Pierre Kréniczin, commandant de l'expédition " envoyée pour la découverte de la Califournie."

Cette

Cette dernière découverte ne fut pas intéreſſante pour moi; mais celle d'avoir trouvé une eſpèce de navets, et de très bon ail, nous devint très-utile, ainſi que la proviſion du poiſſon ſalé et de l'huile de baleine. Quant au billet rapporté, je l'examinai bien, et je demeurai convaincu, que l'écriture en étoit fraiche. Différentes reflexions me conduiſirent à rappeller à ma mémoire, que j'avois entendu ſouvent parler du nommé Ochotyn, que l'on me dit à Ochoczk, exercer la piraterie. Pour mieux éclaircir mes doutes, je m'informai de mes compagnons, ſi quelqu'un d'eux connoiſſoit Ochotyn; et ſur le champ pluſieurs m'aſſurerent, qu'Ochotyn n'étoit pas un Ruſſe; que s'étant emparé du navire qu'il commandoit, et ayant diſpoſé ſon équipage à ſuivre ſa fortune, il s'étoit établi ſur les iles Aleuthes; et que depuis deux années, il avoit captivé d'autres navires Ruſſes, dont les équipages s'étoient mis ſous ſon commandement; enfin, qu'il devoit avoir plus de cent Européens avec lui, et une quantité d'inſulaires, qui l'ont nommés leur chef. Sur ces informations, je conclus qu'Ochotyn, ou bien des gens de ſon parti, étoient ſur notre ile. En conſéquence donc, je choiſis cinq compagnons bien armés, et approviſionnés, et je les détachai chacun ſéparément, donnant à chacun un billet d'invitation, addreſſé au dit Ochotyn, ou aux gens de ſon parti; mais afin de ne rien donner au hazard, j'ordonnai une bonne garde à terre et à bord.

Selon le rapport, point de malades.

Samedi le 21, à l'ile Beering, dans la baie de St. Maurice, ainſi nommée par mes compagnons, le

tems

tems beau, la neige fondant. Ce jour on mit la farine à terre, et on commença à cuir le pain dans les fours, dont on en établit cinq. Mes compagnons me conſtruiſirent une cabane commode. Ce jour je détachai vingt-deux compagnons, pour tranſporter les poiſſons ſalés, et les barriques d'huile de baleine; en ſus, ſix compagnons furent commandés pour la coupe du bois, et le charpentier Nikita, coupa et arrangea un nouveau bout pour la grande voile. Vers le ſoir, on tranſporta à bord vingt-deux barriques d'eau fraiche, quatre cordes de bois à bruler, et une partie du poiſſon ſalé, avec une barrique d'ail, et une quantité de racines. La nuit paſſa tranquillement, et vers les cinq heures du matin, je fus réveillé par Monſ. Cruſtiew, qui m'inſtruiſit d'avoir entendu pluſieurs coups de fuſil, tirés vers le ſud de l'ile. Je ſortis ſur le champ de ma cabane, et j'entendis encore pluſieurs autres coups ſuivis; ſur quoi, j'ordonnai ſur le champ de battre l'allarme, et je me fis rejoindre par vingt compagnons, que je tirai du bord pour découvrir la choſe, et pour donner de l'aſſiſtance à mes compagnons, que j'avois détaché la veille. J'ordonnai à Monſ. Winbladth de s'embarquer avec ſeize hommes dans la chaloupe, et de ſe rendre vers le ſud à la pointe de la baie, afin d'obſerver tranquillement le bruit qu'il pourroit entendre. Aprés l'avoir envoyé, ayant laiſſé le commandement à Monſ. Cruſtiew, je m'embarquai moi-même dans le canôt, avec huit compagnons; nous atteignimes bientôt la chaloupe, et la dépaſſames; arrivé ſur la pointe du ſud, j'apperçus une Bajdara,

qui

qui ramoit vers nous avec cinq perſonnes. A leur approche, nous les reconnumes pour Ruſſes, dont un d'eux héla, et nous déclara avoir une lettre à remettre au commandant de la corvette St. Pierre. Bientôt après, ils nous atteignirent, et me remirent une lettre. Après ſa lecture, je propoſai à ces nouveaux arrivés de venir à bord de mon vaiſſeau; ils agréérent ma propoſition, et me déclarerent que leur général leur avoit ainſi ordonné; je les conduiſis donc à bord, et nous y montames à dix heures préciſes.

A mon arrivée, je trouvai mon équipage dans la plus grande conſternation. Monſ. Stephanow me rapporta d'avoir découvert un complôt à la révolte, en m'indiquant le nommé Alexi Andréanow pour délateur. L'ayant donc examiné, je m'inſtruiſis, que le Sieur Iſmailow, avec ſon ami Zablikow, et quinze autres, s'étoient liés par ſerment, de ſaiſir la première occaſion, où la plus grande partie ſeroit à terre, et quand je me trouverois à bord, pour s'aſſurer de ma perſonne, et enſuite pour mettre à la voile et retourner à Kamchatka; et en cas qu'ils ne pourroient pas effectuer ce projet, de m'aſſaſſiner, de mettre le feu au vaiſſeau, et de quitter l'ile dans la chaloupe. Cette dépoſition d'Andréanow, fut confirmée par les nommés Popow et Ravalow; j'armai donc inceſſamment ceux qui m'étoient les plus affidés, et enſuite j'aſſemblai toute la compagnie, à laquelle j'expoſai les auteurs du complôt, qui furent ſur le champ chargés de chaines, et portés à terre pour être remis au jugement d'un conſeil

ſeil que je nommai, et dont Monſ. Cruſtiew étoit préſident. Après avoir expédié cette beſogne, je donnai mes ſoins pour témoigner des honnêtetés aux porteurs de la lettre de Monſ. Ochotyn.

Selon le rapport, un malade, dix-neuf priſonniers.

Dimanche, le 22 Mai, à l'ile Beering, dans la baie St. Maurice, le temps pluvieux et chargé d'orage; vent ſud-oueſt. Vers les trois heures, mon adjutant me préſenta un mémoire, au nom de toute la compagnie, portant la demande que le Sieur Iſmailow, et le Kamſcadale Parenczin, avec ſa femme, fuſſent débarqués et abandonnés dans l'ile, et les autres ſéduits par eux, punis de cinquante coups de fouet, et enſuite réhabilités, après avoir renouvellés le ſerment d'obéiſſance. J'accédai d'autant plus volontiers à cette demande générale, qu'il étoit très important de donner un exemple, et d'établir mon autorité par une exécution auſſi importante. Après avoir donc envoyé mes ordres par écrit à Monſ. Cruſtiew à terre, je communiquai à toute la compagnie le contenu de la lettre que j'avois reçu; le voici :

" Salut en Dieu, au brave et intrépide comman-
" dant du vaiſſeau St. Pierre, et à toute ſa com-
" pagnie.

" Nous ſommes très joyeux d'apprendre, nos
" chers amis et compagnons, votre heureuſe arri-
" vée en cette ile. Les hommes que vous avez en-
" voyés pour nous découvrir, nous ont inſtruits ſur
" toutes vos intentions, et nous les gardons, moins

" comme

" comme ôtages, que comme amis, que nous vou-
" lons renvoyer vers vous avec des proviſions, qui
" vous doivent manquer. Permettez que nos com-
" pagnons, expédiés avec la lettre, viſitent vo-
" tre bord, peut être rencontreront-ils quelques
" connoiſſances, ce qui nous ſeroit très agréable.
" Nous prions le commandant de nous informer,
" s'il agréeroit une conférence avec nous; et pour
" cet effet, nous le prions, en nous renvoyant nos
" compagnons, de nous indiquer l'endroit qu'il aura
" choiſi pour le rendez-vous. Nous vous ſouhai-
" tons tout le bien, et nous nous recommandons
" en votre amitié. Adieu.

" JEAN OCHOTYN,

" au nom de la compagnie."

Après avoir recueilli les différents ſentiments ſur ce qu'il y auroit à faire, je me déterminai de renvoyer un des cinq avec ma réponſe, et de garder les quatre autres, juſqu'à ce que l'on m'eut renvoyé mes gens. Ma lettre étoit conçue en ces termes:

" Je ne ſaurois exprimer la ſatisfaction que j'ai
" reſſenti, en apprenant la nouvelle de votre ſéjour
" en cette île. La conduite et la bravoure du fa-
" meux Ochotyn, lui ont méritées depuis une année
" mon eſtime; et rien ne me tarde plus que de le
" voir, et de l'aſſurer de mon amitié particulière.

" N'attribuez pas à ma défiance les précautions
" que j'exige pour notre rendez-vous; perſuadez-
" vous que l'excés de la prudence n'eſt nuiſible,
" qu'à des gens ſans courage. J'exige donc de

vous

" vous, que demain, à ſix heures, Monſ. Ochotyn
" ſe rende avec quatre de ſes gens, ſur la pointe du
" ſud de la baie, où j'arriverai à la même heure,
" avec un égal nombre; à notre vue, nous nous
" déſarmerons, et nous nous rejoindrons.

" Maurice Auguſte."

Ce jour fut employé à l'embarquement du biſcuit, que nos gens avoient faits de notre farine pourrie. Vers le ſoir, je donnai la permiſſion à ſix de nos compagnons, d'aller à la chaſſe; avec ordre de revenir à ſix heures du matin. Monſ. Méder, revenant à bord, me rapporta pluſieurs noix, et pluſieurs pièçes du bois de camphre travaillé, qu'il trouva ſur le rivage. Vers les onze heures, notre cable fut coupé, et nous eumes beaucoup de peine à retirer l'ancre. A cinq heures du matin, je fis tirer trois coups de canon, et après avoir confié le commandement du vaiſſeau à Monſ. Panow, je m'embarquai dans la chaloupe, avec quatre compagnons. Vers les cinq heures trois quarts, j'arrivai à la pointe, où je trouvai Monſ. Ochotyn à terre. Etant déſcendu moi même, je fus reçu par lui très-civilement. Il étoit d'une belle figure, de l'age de trente-ſix ans, et parloit très bien l'Allemand et le François. Après les premières civili és d'un part et d'autre, il me conta ſon hiſtoire et ſes aventures, dont ſon récit exigeroit une déſcription particulière; mais je me bornerai à en donner la ſubſtance.

Monſ. Ochotyn étoit né gentilhomme Saxon; il avoit ſervi ſous le règne de l'Impératrice Eliza-

beth, dans le régiment de Smolenſkoi, en grade de Capitaine, qu'il ne quitta que pour être employé en qualité d'Adjutant, auprès du Général Apraxin ; et qu'au moment où le dit Général ſon chef, fut arrêté par l'ordre de l'impératrice, il fut auſſi conſigné dans un cachot, avec le ſieur Baron Kluſewſky, qui effectivement ſe trouve encore exilé à Jakutzk, ſous le nom de Fiſkin. Qu'il ne fut tiré du cachot, que pour faire le voyage en qualité d'exilé en Sibérie. Qu'à ſon arrivée à Jakutzk, il avoit demandé et obtenu d'être envoyé à Ochoczk, où il s'étoit engagé à bord d'un navire armé pour la pêche des caſtors, ſur lequel il fit deux voyages ; mais qu'au troiſième, étant aſſuré de l'attachement de cinquante compagnons, et rendu aux iles Aleuthes, il s'étoit emparé du vaiſſeau, avec lequel il avoit été engagé contre deux autres, dont il fit capture, et dont l'équipage ſe lia à ſa fortune. Qu'au commencement, ſon partie étoit de cent trente-quatre hommes déterminés, en état de combattre les forces maritimes d'Ochoczk ; que depuis dix-huit mois, il eut le bonheur de s'établir ſur une des plus grandes des iles Aleuthes, dans laquelle il avoit contracté des liaiſons, par des mariages, que ſes compagnons firent avec les filles du pays. Que l'aſſurance de l'amitié des naturels de ces iles, l'avoit déterminée d'y former des colonies ; mais comme il étoit dépourvu d'armes et d'utenſiles néceſſaires, il étoit réſolu de ſe rendre à Kamchatka, et à Ochoczk, pour détruire de fond en comble ces deux établiſſements,

et

et de tirer à ſon profit tout ce qu'il trouveroit convenable à ſon uſage.

En finiſſant cette explanation, il me propoſa d'unir mes forces avec les ſiennes, et d'exécuter un projet d'une vengeance auſſi éclatante, qui nous devoit être commune. Sur cette déclaration naïve je lui répondis, que j'étois vivement mortifié de ne pouvoir pas condeſcendre à ſes intentions; que ma ſituation exigeoit mon prompt retour en Europe; que d'ailleurs, ſa force actuelle étoit ſuffiſante pour aſſurer la réuſſite de ſon entrepriſe; mais que le voyant déterminé à former dans ces iles des colonies, je lui conſeillerois de s'adreſſer à une puiſſance Européenne, pour obtenir un appui, et qu'à cet effet, je m'offrois de le ſervir. Mes reflexions lui parurent raiſonnables, et il agréa mes offres, comme je le marquerai plus amplement à ſa place. De mon côté, je lui fis un récit fidèle pour ce que me regardoit, et nous nous liames par ſerment et par amitié; après quoi, nous nous ſéparames; lui pour rejoindre ſes compagnons, et moi pour rentrer dans mon vaiſſeau, où, étant rendu, je trouvai tout en bon ordre.

N. B. La famille de Monſ. Ochotyn, eſt connue en Saxe ſous le nom de Leuchtenfeld; et pour juſtifier ſon aſſertion, il s'eſt prévoqué au Baron Laffert, officier Pruſſien, qui fut exilé à Kolima, et qui revint en Europe l'année 1760, ſur la preſſante réclamation, que ſa Majeſté le Roi de Pruſſe en fit.

Lundi, le 23 Mai, 1771, à l'ile Beering, dans la baie St. Maurice, le tems clair, vent ſud oueſt; la journée entière fut employée, pour ragréer le vaiſſeau. Vers les trois heures, arriva un canôt de la part de Monſ. Ochotyn, qui m'envoya en préſent cent cinquante belles peaux de caſtors; en échange deſquelles je lui envoyai deux cent livres de poudre de guerre, cent livres de plomb, et une quantité conſidérable de férails, &c. mais ce qui fit une très grande ſenſation de joie parmi les gens de Monſ. Ochotyn, étoit de recevoir deux cent quarante aunes de toile, et vingt-cinq ſacs de farine.

Vers le ſoir, je fis embarquer vingt-deux ſacs de biſcuit, et deux barriques de poiſſon ſalé. Dans la nuit je me rendis chez Monſ. Ochotyn, en compagnie de Monſ. Panow. Arrivés à ſon camp, nous trouvames ſix cabanes bien baties, et défendues par une palliſſade, flanquée de quatre petits canons; nous le trouvames avec trente-cinq compagnons, aſſis auprès du feu. Il nous fit d'abord ſervir du thé, et enſuite nous continuames à diſcourir toute la nuit, et à compoſer les lettres qu'il me donnoit pour l'Europe, afin de pouvoir déterminer une puiſſance à agréer ſes projets. A l'aube du jour, je pris mon congé de lui, et je revins à mon bord à huit heures. A dix heures, j'aſſemblai toute ma compagnie, à laquelle je propoſai de quitter l'ile pour continuer notre voyage, propoſant de nous rendre à la Chine, d'où nous pourrions nous rendre en Europe avec plus de commodité. Sur cette propoſition, la compagnie me demanda

du

du tems pour conſidérer le parti qu'ils avoient à prendre, et la réſolution fut différée juſqu'au lendemain.

Selon le rapport, tout en bon état, ſans malades.

Mardi, le 24 Mai, à l'ile Beering, dans la baie St. Maurice, le tems brumeux et diſpoſé à l'orage, le vent ſud. A deux heures après midi, mon adjutant me préſenta trois députés de la compagnie, qui m'indiquerent que la réſolution de la ſociété étoit priſe, et que les compagnons s'étoient déterminés de chercher le paſſage par le nord de Kamchatka. Que la ſaiſon d'été nous aſſuroit une réuſſite, et quand même nous trouverions des obſtacles inſurmontables, nous ſerions toujours à même d'aterrer au continent de l'Amérique. Sur cette répréſentation, inſtruit d'ailleurs par mes amis intimes, que la compagnie étoit réſolue de ſuivre malgré moi ce plan, j'y conſentis; craignant de choquer ouvertement, la déciſion de la campagnie, dont un grand parti, après avoir reſléchi ſur tout ce que s'étoit paſſé à Kamchatka, pourroit avoir reſſentis quelques remords, et me jouer un tour de trahiſon, le voiſinage de Kamchatka facilitant toute entiepriſe.

Vers le ſoir, je reçus un avis de Monſ. Ochotyn, que Monſ. Stephanow lui avoit écrit, qu'il étoit réſolu, avec une partie de nos compagnons, de s'incorporer dans ſa troupe, et qu'en conſéquence, il me conſeilloit de quitter l'ile au plus vite; et il m'aſſura qu'en cas d'une révolution, il m'aſſiſteroit pour punir les coupables. En conſéquence de cet avis, je fis aſſembler toute la compagnie, à laquelle je déclarai, que

je ne ſuivrois qu'à regret leur plan, étant perſuadé que nous allions nous attirer des maux et des ſouffrances volontaires; que je ne croyois point pouvoir doubler le cap Tſuktſi, et que le monſon d'oueſt expirant, pourroit bien nous empêcher d'acôter la côte de l'Amérique. Mais qu'étant déterminé de ſacrifier tous mes ſentiments, à la volonté de la compagnie, qui ſeroit en tout tems ma loi, je ſatisfierois à leur expectation; mais que je croyois devoir prévenir la ſociété, que j'avois des raiſons non équivoques, de ſoupçonner pluſieurs compagnons d'avoir tramés quelques deſſeins, préjudiciables à nos intérêts communs; et que ſi je ne nommois pas les chefs, c'étoit uniquement l'eſpoir de les voir rentrer dans leur devoir, auquel ils dévoient attribuer mon pardon. Réſolu ainſi de quitter l'ile au premier ſouffle de vent, j'envoyai à terre pour ériger une croix, avec l'inſcription ſuivante.

" Le 24 Mai, 1771, Maurice Auguſte Aladar de " Benyowſky, après ſa délivrance heureuſe de l'exile " de Kamchatka, ayant ſéjourné en cette ile, a fait " ériger cette croix."

Vers les dix heures, Monſ. Stephanow demanda à me parler en particulier; l'ayant admis dans ma cajoute, il me déclara qu'il avoit connoiſſance d'un complot formé contre moi, et qu'il étoit réſolu de ne plus me quitter, pour veiller à ma conſervation. Je lui en témoignai ma ſurpriſe, lui diſant franchement, que ſi j'avois appréhendé quelque choſe, je l'aurois fait arrêter le premier, ayant des preuves ſuffiſantes contre lui; mais que n'ayant pas le naturel

d'un

d'un homme foible, il devoit ſa conſervation à mon mépris. Après cette réponſe, je lui communiquai la lettre de Monſ. Ochotyn, en lui diſant que je ſerois diſpoſé d'oublier tout; et même, que je n'exigerois pas de lui de me nommer ſes complices, pourvu qu'il en témoignat ſa répentance, et qu'il ne donnat aucune matière à retracer ſes diſpoſitions criminelles; et que pour lui prouver juſqu'où alloit ma délicateſſe, je lui promettois d'enſevelir dans un ſecret ſes trances, de peur qu'étant découvert pour un homme auſſi méchant, il ne fut vilipendé. La fermeté avec laquelle je lui parlai, le térraſſa, et il ſe jetta à mes pieds, ſe reconnoiſſant coupable et criminel, et implorant ma miſéricorde; je l'aſſurai donc de mon pardon.

Selon le rapport, tout en bon état.

Mecredi le 25 Mai, au débouquement de la baie St. Maurice, le tems très nébuleux, l'ile couverte de vapeurs; le vent du ſud à l'oueſt changeant au large, nous eumes le vent ſud-ſud-eſt. Vers les trois heures en pleines voiles, la chaloupe et le canôt furent reçus à bord, et je dirigeai ma route vers le nord. Vers le ſoir, le vent changea, et paſſa du ſud à l'eſt. Dans la matinée nous reconnumes le cap du nord de l'ile, à l'eſt, et eſt un quart ſud-eſt.

Selon le rapport, tout en bon état. Arrivé, 55 deg. 58 min. latitude ſeptentrionale, 7 deg. 56 min. longitude de Bolſha. Vent ſud-ſud-oueſt et ſud-ſud-eſt; courant ſud-eſt; route nord.

Jeudi, le 26 Mai, le tems clair; quelque interyalle de neige, mais gélant; fortes lames du ſud-

oueſt. Vers le ſoir, nous vimes pluſieurs piéces de bois flottantes, auxquelles des morceaux de glace furent attachés. A la nuit, nous découvrimes pluſieurs vols d'oiſeaux, du nord au ſud. Durant toute la nuit, nous eumes le ciel clair et étoilé; mais le froid augmenta, et nos manœuvres commencerent à geler. A la pointe du jour, nous fumes environnés de bois flottant, et de morceaux de glace. Vers les dix heures, une baleine nous approcha, d'une grandeur prodigieuſe; et je fus obligé de faire tirer à coups de canons deſſus, dont le ſecond coup la fit plonger.

Selon le rapport, tout en bon état. Arrivé 57 deg. 45 min. latitude ſeptentrionale, 7 deg. 54 min. longitude de Bolſha; départ 55 deg. 58 min. latitude ſeptentrionale, 7 deg. longitude de Bolſha. Vent ſud-oueſt; courant du ſud au nord; route nord.

Vendredi, le 27 Mai, ſous voiles; le tems clair, un froid exceſſif, le vent par rafale très fort, l'agitation de la mer très violente. Notre vaiſſeau fut heurté à pluſieurs repriſes, par des glaçons énormes, dont la ſuperficie étoit parſemée de bois. Vers le ſoir, nous fumes fortement ſerrés entre deux glaçons, qui flotterent avec la direction du vaiſſeau. Le tangage du navire, fit que la proue fut fortement leſée par le frottement de la glace. Durant la nuit, nous reçumes une briſe carabinée, qui nous ménaça de perdition. La glace ſerra ſi violemment le vaiſſeau (dont le craquement augmenta notre appréhenſion) qu'il ſe déclara une voye d'eau conſidérable, et nous fumes obligés de pomper ſans rélache, pour franchir

l'eau,

l'eau. Au jour, nous trouvames nos voiles caſſées, et glacées entièrement; c'eſt pourquoi j'ordonnai d'entretenir conſtamment un feu au pied de chaque mât, ſur le pont, qui fut auſſi couvert de glace à deux pouces d'épaiſſeur; et je réuſſis à faire déglacer les voiles par la chaleur de la fumée. Vers les dix heures, le glaçon du tribord ſe dégagea, et nous évitames celui du babord.

Selon le rapport, tout le monde bien portant, mais la pompe ayant treize pouces d'eau. Arrivé 58 deg. latitude, 9 deg. 59 min. longitude; vent ſud-oueſt; courant ſud-oueſt au nord-eſt; route eſt-nord-eſt.

Samedi, le 28 Mai, le tems clair, ſans neige, un froid inſupportable, le vent inégal, mais forcé, fortes lames du nord-nord-eſt. Je fis changer les huniers qui ſe trouvoient endommagés; à trois heures, nous obſervames en mer un bateau éloigné de trois lieues de nous au nord. Vers le ſoir je fis ſonder; point de fond; la nuit très claire, mais très froide; le vent augmenta et nous fit faire un bon chemin; avec le jour, nous découvrimes terre; vers onze heures j'ordonnai de prendre ſa vue, et quoique la différence des cartes Ruſſes m'embaraſſa, je le pris pour le cap d'Apachazana. Arrivé 59 deg. latitude, 13 deg. 20 min. longitude; vent oueſt-ſud-oueſt; courant du nord au ſud; route eſt nord-eſt.

Dimanche, le 29 Mai, tems très nébuleux, le vent ſoufflant avec force, la lame très forte du nord-oueſt, qui par le jet des glaçons nous mit pluſieurs fois

fois en danger; des amas conſidérables de ces glaçons qui s'encombloient, formoient des montagnes entières alentour de nous, et nous ménacerent d'une perte inévitable; car le vaiſſeau étant à chaque inſtant rencontré par les glaçons, recevoit de fortes ſecouſſes, et ces glaçons s'attachant au corps du navire, et ne conſervant pas le même flottement, l'endommagérent de tous part. Chaque coup de tangage, fut ſuivi d'un bruit épouvantable, occaſionné par la rupture des amas des glaçons. L'eau augmentant auſſi, contribua à l'augmentation de nos craintes; elles furent encore plus allarmantes pendant la nuit, et toute la compagnie la paſſa dans un état de ſtupéfaction. Vers les quatre heures du matin, le vent augmentant, emporta notre petit foquet, et vers les cinq heures, nous démata de notre mât de hune. Vers les ſix heures, le vaiſſeau donna à la bande ſur le babord, et la barre du gouvernail reſtat immobile. Pour notre bonheur, le jour nous fit remarquer, qu'une partie des glaçons s'étoit fourrée entre le gouvernail et le vaiſſeau; je dépêchai donc deux matelots pour le briſer à coup de marteau; enſuite je fis revenir le vaiſſeau, et j'eus bien du bonheur, que cet accident ne nous ſoit ſurvenu la nuit, car nous aurions été perdus ſans reſſource. Vers le midi, le vent ſe calma, et nous nous trouvames à deux lieues et demie d'une terre.

La pompe fut franchie de vingt-deux pouces, à ſept pouces et demie.

Selon le rapport, trois malades. Arrivé 59 deg. 10 min. latitude, 14 deg. 34 min. longitude; vent

ouest-

oueſt-nord oueſt; courant du nord-eſt au ſud-oueſt; route eſt, un quart nord-eſt.

Lundi, le 30 Mai, le tems très nébuleux, le vent paſſant au ſud eſt, le ciel chargé, dans la partie du nord-eſt; ſondé à pluſieurs repriſes; vers les cinq heures, nous eumes fond par quatre-vingt cinq braſſes, baſe de fond ſable gris et coquillage pourrie; la mer couverte de glaçons.

Vers les neuf heures, Monſ. Cruſtiew, me demanda un comité au nom de la compagnie; j'ordonnai donc ſur le champ l'aſſemblée, laquelle étant ouverte, les compagnons me priérent de ne plus continuer la route vers le nord, vu qu'ils étoient aſſurés de notre perte. Cette occaſion me fourniſſant une ample matière de leur réprocher leur peu de confiance, qu'ils m'avoient témoignés en me forçant de prendre cette route du nord. Je crus leur devoir répréſenter toutes les ſuites facheuſes qui en réſulteroient, ſi je me voyois expoſé une ſeconde fois de ne ſuivre que leur volonté. Les objets d'horreurs qui les avoient allarmés le jour précédent, étant encore préſents, appuyerent mes ſermons, et je n'eus pas de peine à obténir de toute la compagnie la ſoumiſſion, que dorénevant, ils me laiſſeroient toute la liberté de faire ce qui me ſembleroit bon et avantageux. En marque de ma ſatisfaction, je fis délivrer une gratification extraordinaire en eau de vie. A dix heures, Monſ. Panow me prévint, ſur ce que pluſieurs de nos compagnons étoient réſolus de nous quitter au premier aterrage. Cette découverte fut vérifiée dans ce moment; quatre d'eux ſe préſenterent,

rent, me demandant au nom d'un parti, dont ils ne me voulurent pas déclarer le nombre, d'aborder la terre, ſous prétexte, qu'ils vouloient faire une proviſion de caſtors, dont les peaux leur ſerviroient en tems et lieux. La manière réſolue avec laquelle ces députés vinrent me faire cette demande, me fit craindre une révolte à bord, qui devenoit d'autant plus dangereuſe, que nous nous trouvames à vue de terre, et de terre tenant à Kamchatka. C'eſt pourquoi, les ayant prié d'attendre ma réſolution un moment, j'ordonnai en attendant à Monſ. Winbladth, d'aſſembler un parti de nos compagnons affidés, et de revenir avec eux à ma cajoute, tandis que Monſ. Panow veilleroit avec les autres ſur les mouvements de tous ceux qui lui paroitroient ſuſpects. Cet ordre fut promptement exécuté; alors je fis arrêter les mutins, en ordonnant un conſeil pour leur examen dans l'après midi.

Selon le rapport, cinq malades, quatre priſonniers. La pompe fut franchie de dix-huit pouces à ſix. Arrivé 59 deg. 40 min. latitude, 16 deg. 45 min. longitude; vent ſud-ſud-oueſt; courant du nord au ſud; route nord eſt un quart eſt.

Mardi, le 31 Mai, le tems clair, le vent forcé, ne nous permettant de ſervir que les baſſes voiles; quelqu'intervalle de ſoleil; entourré de glaçons. A deux heures l'aſſemblée du conſeil, pour examiner le complot; le nommé Andreanow, déclara qu'ils étoient au nombre de vingt-deux, et que Monſ. Stephanow, ſe trouvoit vraiſemblablement à leur tête, quoiqu'il ne pouvoit l'aſſurer poſitivement, ne l'ayant

entendu

entendu nommer que par le Sacharinow, ce que ce dernier nia. Le conſeil aviſa la convention de toute la compagnie, à laquelle j'expoſai le fait, en en priant tous les individus, de donner leurs avis ſur ce qu'ils croyoient convenable dans cet évènement. La réſolution fut unanime de punir ſévèrement les coupables, et ſi on en pouvoit découvrir l'auteur, de le jetter à la mer. En conſéquence de leur réſolution, huit que j'eus lieu de ſoupçonner d'être chefs du complot, furent condamnés à recevoir, chacun vingt-cinq coups de fouet; et les autres témoignant un répentir, en furent quittes pour demander à genoux leur grace à la compagnie; mais comme je devois craindre les ſuites de cette mutinerie, je leur fis oter les armes. Monſ. Panow, irrité contre ſon parent, de le voir toujours occupé à cabaler, lui déclara qu'il étoit réſolu enfin de le maſſacrer lui-même, au premier indice trahiſon; et cette déclaration, faite en préſence de la compagnie, fit un effet admirable.

Vers le ſoir, je fus allarmé par un cri et un tumulte que j'entendis ſur le pont; il fut occaſionné par le nommé Sacharinow ami du Sieur Stephanow, qui ménaça Sibaew de l'aſſaſſiner; mais comme Monſ. Cruſtiew ſe trouvoit préſent, il fit arrêter et mettre aux fers Sacharinow.

La nuit claire, mais gélant très fort, au point que toute notre eau dans la cale fut glacée; heureuſement que la force du vent éloigna les glaçons. Vers les dix heures, nous vumes pluſieurs baleines nager du nord au ſud. A onze heures, je fis appliquer au nommé Sacharinow, cinquante coups de fouet.

Selon

Selon le rapport onze malades ; trois barriques rompues. Franchi la pompe, de ſeize pouces à ſix. Arrivé 61 deg. 37 min. de latitude, et 19 deg. 3 min. de longitude ; vent ſud-eſt ; courant du nord ; route nord-nord-eſt.

Mecredi, le premier Juin, le tems très nébuleux, l'air épais, avec un froid humide, peu inquiété des glaçons ; mais le navire étant entourré de bois flottant. Vu pluſieurs vols d'oiſeaux, que l'on nomme urille ; ces oiſeaux ſont tous blancs, excepté que la tête, les extrémités des ailes, et la queue ſont noirs, et le bec et les pattes d'un jaune foncé ; ils s'approcherent ſi près, que je fus à portée d'en tuer deux ; ils ſont auſſi gros que des canards, et leur viande avoit aſſez bon gout. Vers la nuit, le vent augmenta, et tira vers le ſud ; ſa force m'obligea de ne me ſervir que des baſſes voiles. A la pointe du jour, je fis ſonder, et nous trouvames quarante-huit braſſes d'eau, fond ſable et coquillage. Vers les dix heures, nous nous trouvames à portée d'une terre, à l'eſt, un quart ſud-eſt. Peu après, nous la reconnumes pour une ile ; et ayant découvert un autre cap, au nord-eſt, un quart nord, je pris la réſolution de paſſer entre les deux, la ſonde à la main, ayant de trente-ſix à vingt-quatre braſſes de fond ; à midi prècis, le cap nous reſta au nord, un quart nord-oueſt, et l'ile au ſud.

Selon le rapport, treize malades ; le navire ne feſant plus d'eau. Arrivé 62 deg. de latitude, et 22 deg.

deg. 36 min. de longitude. Vent ſud-ſud-eſt; courant du nord-oueſt au ſud-eſt; route nord-eſt.

Jeudi, le 2 Juin, le temps un peu clair, avec intervalles de neige. Le vent très frais du ſud et ſud-ſud-oueſt; la mer groſſe. Je fis ſerrer toutes les voiles majeures, me contentant de faire ſervir ſeulement la miſaine et les huniers; les bas ris pris toute la nuit. Nous vimes beaucoup de loups marins et de baleines. A la pointe du jour, nous fumes entourrés de glaçons, ſur leſquels il y avoit une très grande quantité d'oiſeaux de terre. La ligne de la ſonde fut pluſieurs fois coupée par les glaçons. Le tems augmentoit en froid.

Selon le rapport, treize malades; franchi la pompe de neuf à quatre pouces. Arrivé 63 deg. 30 min. de latitude, et 25 deg. 4 min. de longitude. Vent ſud-ſud-eſt; courant du nord au ſud; route nord-eſt.

Vendredi le 3 Juin, vers les trois heures après-midi, nous découvrimes un glaçon très épais, auquel nous vimes une grande maſſe de terre attachée, qui avoit encore des arbriſſeaux de bout. A ce ſigne, je fis ſonder, et nous trouvames ſoixante-quatorze braſſes, fond de gros ſable et coquillage; le vent forçoit par rafale, et la neige dura preſque ſans rélache. Vers le ſoir, le vent calma un peu, mais c'étoit pour raſſembler toute ſa furie, et pour nous aſſailler avec la dernière impétuoſité. Un ouragan ſe déclara du ſud-oueſt, et ſouffla à nous faire perdre tout eſpoir de revoir le jour. Les heurtements des glaçons furent ſi fréquents, que je crus à chaque

chaque moment notre navire rompu. Heureuſement, j'avois eu la précaution d'amener nos baſſes vergues, et le mât de hune; l'artimon fut emporté. Cet affreux ouragan, redoubla encore vers la pointe du jour, quand nous nous vimes tout d'un coup à la diſtance d'une lieue éloigné d'un récif, ſur lequel les vagues ſe fendoient avec un bruit effroyable; mais vers le jour, nous reconnumes en plein le danger que nous courrions, découvrant des maſſes d'une hauteur prodigieuſe de glaçons, entaſſés les uns ſur les autres. La ſonde nous donna vingt-ſix braſſes de fond; et vers les dix heures, nous découvrimes la terre.

Selon le rapport, quinze malades; le navire feſant beaucoup d'eau. Arrivé 64 deg. 45 min. de latitude, et 26 deg. 30 min. de longitude. Vent ſud-oueſt; courant du nord au ſud; route nord-nord-eſt, et nord-eſt un quart nord.

Samedi, le 4 Juin, déterminé de ne pas lacher priſe dans ma courſe, ſans déterminer l'éloignement qui pourroit ſe trouver entre les deux caps, dont les Ruſſes affirmoient le peu d'éloignement, je réſolus de diriger ma route au nord oueſt; c'eſt pourquoi je prolongeai la côte, et vers les quatre heures, obſervant que la terre du cap de l'Amérique prenoit la direction à ſon nord vers l'eſt, je me ſuis éloigné. Vers les 5 heures, nous trouvames terre à l'oueſt-ſud-oueſt, que nous reconnumes bientôt pour des iles; la glace portée ſur nous par le courant, nous ſerra ſi près que nous obſervâmes la nuit, et nous en diſtinguames trois avec le jour; pour

éviter la direction des glaçons, je fis forcer voiles, et à dix heures nous découvrimes terre, et deux bâteaux venants à nous. La ſonde nous donna trente-quatre braſſes, et vers les onze heures, je mouillai à la diſtance de trois lieues, par vingt-deux braſſes, et je levai la vue de la terre. Arrivé 65 deg. 20 min. de latitude, et 25 deg. 30 min. de longitude. Vent ſud-oueſt; courant du nord-eſt; route nord-nord-oueſt.

Dimanche, le 5 Juin, à l'ancre, entourré de glaçons, le vent redoublant par rafale, et la mer très groſſe. A trois heures les bateaux nous atteignirent, et furent reconnus pour des Tſuktſy. Je les fis inviter à bord par un Koréak que nous avions avec nous, et ils aborderent hardiment. Par eux j'appris poſitivement, que nous n'étions éloigné de Tſukocz Koy Noſs que de quatorze lieues à-peu-près; que les iles que nous avions vus étoient quatre, dont la plus ſud étoit la plus grande; que le cap que nous avions quittés la veille, étoit celui de la grande terre Alakſina, nom par lequel les Tſuktſy dénottent l'Amérique. A quatre heures, me voyant preſſé par les glaçons, et ſur l'information qu'il me ſeroit impoſſible de paſſer outre, je pris la réſolution de revenir ſur la côte de l'Amérique, le vent me favoriſant en ceci; pendant que je prenois cette réſolution, le cable fut coupé par les glaçons à dériver, et je n'eus que le temps de faire rembarquer les Tſuktſy, auxquels je fis préſent de quelques couteaux et de l'eau-de-vie. A cinq heures, je me mis en route ſous les deux baſſes voiles, le navire feſant

beaucoup d'eau. Vers les dix heures de la nuit, nous apperçumes au ſud la noirceur qui nous indiqua les iles mentionnées. Les glaçons nous incommoderent moins, la direction du vaiſſeau ayant été analogue au courant qui les charioit. Vers les ſix heures du matin, nous doublames le cap d'Alakſina, et vers les onze heures, nous découvrimes un enfoncement entre les briſants, et la terre. Les glaçons à l'abri du cap, nous permirent toute manœuvre, et je pris la réſolution à tout évènement, de rechercher le mouillage.

Selon le rapport, douze malades ; le navire feſant à trente-huit pouces d'eau. Arrivé 64 deg. 50 min. de latitude, et 26 deg. 4 min. de longitude. Vent ſud-oueſt ; courant nord ; route ſud-ſud-eſt.

Lundi, le 6 Juin, m'étant approché de l'enfoncement, je découvris une anſe, et j'y mouillai à l'aide de la ſonde par huit braſſes. Je relevai cette anſe, dans laquelle ſe jettoit deux ruiſſeaux.

Auſſitot mouillé, je commandai vingt-huit compagnons à terre, pour dreſſer des tentes en voiles ; et vers les deux heures et demie, je débarquai moi-même avec Monſ. Cſurin, qui, ayant remarqué un endroit propre pour donner la bande au navire, me propoſa de le viſiter. Je donnai donc des ordres néceſſaires pour ſon déchargement, et Monſ. Cſurin fut chargé de ſa viſite et des réparations néceſſaires, ſous la garde de Monſ. Panow ; trente-ſix compagnons, furent deſtinés pour cet ouvrage, tandis que les autres devoient s'occuper à la chaſſe, à la pêche, et à couper du bois.

Mardi,

Mardi, le 7 Juin, tout le monde étant occupé au travail, je priai Monſ. Kuzneczow, comme le plus allert, de prendre des compagnons avec lui, et d'aller à la découverte. Ce jour Monſ. Cſurin me fit le rapport, que quoique le navire avoit reçu des dommages dans ſon frambord, qu'il ſeroit en état de ſoutenir un voyage dans la mer du ſud; et que les voies d'eau, n'étoient occaſionnées que par la ſortie de l'étoupe; qu'il eſpéroit terminer ce travail par le calfatage en quelques heures. Ce rapport me conſola, et ayant viſité moi même le bâtiment, j'en fus aſſuré de la certitude. Monſ. Kuzneczow ne revint qu'à huit heures du ſoir, et me rapporta, qu'il avoit grimpé ſur la montagne voiſine au nord, et qu'il avoit découvert au nord-eſt la mer, mais à l'eſt, une étendue d'un pays immenſe, peu montagneux, et en beaucoup de parties ſans neige et arroſé de rivières; que l'approche de la nuit ne lui ayant pas permis de diſtinguer des objets éloignés, il me demandoit la permiſſion de prendre des compagnons frais, pour pourſuivre ſa découverte à l'eſt; car il m'aſſuroit d'avoir des indices d'une habitation. Le voyant auſſi bien diſpoſé, et voulant avoir une connoiſſance poſitive ſur ce pays, je lui permis d'éffectuer ſa découverte. Je paſſai la nuit avec pluſieurs de mes amis, à ſurveiller nos compagnons, devant craindre de leur part encore quelques trames; heureuſement ils ſe tinrent tranquilles.

Mecredi, le 8 Juin, le vaiſſeau ayant été calfaté, il fut rechargé et arrumé de nouveau, et les barriques d'eau remplies. La pêche nous donnoit une

barrique et demie de poiſſon ſalé, et la chaſſe, ſeulement vingt caſtors, avec quelques loups marins; mais les chaſſeurs nous rapporterent une grande proviſion d'ail, et deux cent quarante piéces d'une racine très agréable: elles étoient à peu près de la groſſeur d'une tête d'enfant, peſant trois ou cinq livres chacune. A onze heures, tout le monde fut rembarqué, et nous n'attendimes que le rétour du Sieur Kuzneczow.

Selon le rapport, treize malades, le navire feſant ſept à onze pouces d'eau.

Jeudi, le 9 Juin, à une heure après midi, Monſ. Kuzneczow arriva ſur le bord de la mer, et je lui envoyai le canôt. A ſon arrivée, il me rapporta avoir trouvé dans l'éloignement de quatre lieues, une habitation compoſée de quatorze cabanes, dont les habitans s'étoient enfuis, et qu'ils n'avoit trouvé qu'une vieille femme et quelques enfants dans les cabanes; que la vieille femme étoit d'un teint trés baſané, mais avec beaucoup de figures peintes ſur ſon front, et les narines percées; mais que n'ayant pu ſe faire entendre d'elle, par aucun mot Koréak où Tſuktſy, il n'en avoit pu tirer aucun éclairciſſement; qu'ayant trouvé dans les cabanes pluſieurs arcs et flèches, avec le bout de fer bien fait, il les avoit emporté, ſachant que cela me feroit plaiſir, ainſi qu'un habillement preſque complet, fait de plumes d'oiſeaux; que n'ayant trouvé rien plus de remarquable, il s'étoit retiré, en laiſſant pluſieurs couteaux et des petits miroirs à la place des choſes qu'il avoit emporté; en quoi je l'ai très fort approuvé.

Cette

Cette découverte, enfin me confirma d'avoir été assez heureux de vérifier la distance des deux caps, pour constater le détroit, sur lequel on a tant conjecturé, et que les Russes ont annoncés par une rélation fausse. Car il n'est pas vrai qu'aucun vaisseau ait passé ce détroit. Quoique les gens de l'équipage emploiés pour effectuer ce voyage, se soyent rendus à Anadyr, leur vaisseau ayant échoué sous le 15 degré de longitude de Bolsha, et 73 de latitude; ils acheverent leur route par terre à Anadyr, et de là à Kamchatka; mais non pas par mer, comme ils l'ont publiés. A trois heures, ayant levé l'ancre, je mis à la voile, et je sortis de l'anse d'Aladar; nous naviguames au sud-est un quart est, aidé d'une marée très forte. A la pointe du jour, je découvris que nous étions passés entre la grande terre et une ile qui est nommée Aladar, et je reconnus un nouveau cap sur la grande terre, qui formoit une baie; j'observai que le milieu de cette baie gisoit nord, ayant eu vers dix heures la connoissance d'un autre cap, dont la pointe est distinguée par une montagne en pain de sucre. Arrivé 63 deg. 10 min. latitude, 28 deg. 25 min. longitude; vent oueſt-sud-oueſt; courant du nord oueſt; route sud-est, un quart sud.

Vendredi, le 10 Juin, ayant remarqué que la côte prenoit une nouvelle direction vers l'est, je me déterminai de la côtoyer; l'incommodité des glaçons nous ayant quitté, et le vent me favorisant en ce projet, nous fimes une belle journée; c'étoit la première depuis notre sortie de Kamchatka. Le vent

frais, mais point forcé, la mer peu houleuſe, et partout le fond de quarante-cinq à vingt-ſix braſſes; la nuit ne fut pas moins belle que le jour. A cinq heures du matin, nous vimes une quantité prodigieuſe d'oiſeaux, dont le vol étoit dirigé de ſud eſt au nord-oueſt; mais nous perdimes de vue la terre, et nous ne la revimes que vers les dix heures, dans un éloignement très grand vers le nord-eſt; mais comme notre route nous en approcha, nous la diſtinguames de mieux en mieux. A onze heures trois quarts, je levai ſa vue.

Selon le rapport, neuf malades; la pompe franchie. Arrivé 63 deg. latitude, 31 deg. 4 min. longitude; vent oueſt-ſud-oueſt; courant du ſud; route eſt un quart ſud-eſt.

Samedi, le 11 Juin, le tems clair et beau, le vent forcé mais égal; ayant eu la terre conſtamment en vue, et une ſuite de vols d'oiſeaux, dans la direction du jour précédent. Une tranquillité ſans exemple à bord, et ſans aucun incident. Vers les dix heures j'obſervai un cap, et la terre prenoit la direction de l'eſt.

Selon le rapport, ſept malades; la pompe franche; arrivé 61 deg 42 min. latitude, 33 deg. 40 min. longitude; vent oueſt; point de courant; route ſud-eſt, un quart ſud.

Sondé trente-huit braſſes fond.

Dimanche, le 12 Juin, le tems beau et clair, le vent du jour précédent. Vers les huit heures, ayant apperçu la terre à l'eſt et au nord, je ſondai, et ayant trouvé vingt-deux braſſes fond, je continuai mon chemin

chemin à petites voiles, et la noirceur de l'horiſon, m'indiquant la proximité de la terre, je mouillai par quatorze braſſes. A la pointe du jour, je me trouvai à une lieue et demie d'un cap à l'eſt, et d'un autre au nord, un quart nord à la diſtance de cinq lieues à l'entrée, d'une baie, qui m'engageoit fortement d'y relacher; mais les compagnons exigoient de faire la route la plus courte, qui nous conduiroit à quelqu'établiſſement Européen; me répréſentant, qu'ils ne s'étoient point engagés de courir les mers pour faire des découvertes; je crus devoir ſatisfaire à leurs voeux, et abandonnant ainſi mon projet, je fis lever l'ancre, et je continuai la route en ſuivant le giſement de la côte.

Selon le rapport, cinq malades; la pompe franche; arrivé 60 deg. 40. min. latitude, 35 deg. 52 min. longitude; vent oueſt; courant du ſud-oueſt; route ſud-ſud-eſt.

Vingt-ſix braſſes fond.

Lundi, le 13 Juin, le tems commençant à changer, et le vent dévenant inégal par rafale, je fis ſerrer les huniers, ne conſervant que les deux baſſes voiles. Pour me conformer à la réſolution de la compagnie, je fis porter au plus près du vent. La nuit ſe paſſa en calme plat, et un tangage épouvantable. Au jour, ſans avoir vu de terre ni trouvé de fond, le navire fut enveloppé par des herbes flottantes. La compagnie ſentant le relachement du froid, témoigna ſon contentement. A dix heures, nous obſervames trois rochers élevés, dont je doublai celui du ſud.

Selon le rapport, cinq malades; la pompe franche;

Arrivé, 59 deg. 10 min. de latitude, et 34 deg. de longitude. Vent oueſt, et oueſt-nord-oueſt ; point de courant ; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Vis la côte à l'eſt, de neuf à dix lieues d'éloignement, très haute.

Mardi, le 14 Juin, le tems très épais, et diſpoſé à l'orage ; les nuages ſe chargeant, et entaſſant les uns ſur les autres ; le vent paſſé au nord-oueſt augmenta de force ; mais ſon inégalité ceſſant, je crus pouvoir me ſervir de mes voiles hautes ; la mer ſans houle, et ſans lames, m'encouragea de faire un bon chemin. La nuit pareille au jour, ſans la vue de la terre ; nous remarquames ſon giſement, par la noirceur qui s'étendoit ſur l'horiſon vers l'eſt. Sondé pluſieurs fois, mais point de fond.

Selon le rapport, cinq malades, la pompe franche.

Ayant vu de terre, je la relevai. Arrivé 57 deg. 25 min. de latitude, et 32 deg. de longitude. Vent nord-oueſt ; point de courant ; route ſud-eſt, un quart ſud.

Mecredi, le 15 Juin, ayant depuis le matin obſervé la diſpoſition d'un orage, je fis amener après le midi, les huniers, et le mât de hune, pour recevoir le coup. Il ne ſe déclara heureuſement que par degrés, et ſa force ne commença qu'à trois heures ; elle fut une des plus violentes ; je fis courir tout le jour ſous les baſſes voiles. Vers les ſix heures, nous nous trouvames entre le cap et une ile que nous doublames, mais voyant encore la vue d'une ſeconde, je changeai ma route, la prenant à l'eſt ſous la ſeule miſaine ; mais la force du vent m'obligea enfin vers

les

les dix heures du matin, de mettre à la cape, mais le roulis violent fit conſentir nos haubans et gall-haubans, au point que la mâture n'avoit aucun appui. J'y fis rémédier autant qu'il étoit poſſible, en feſant ſaiſir tous les haubans enſembles par des cordages.

Jeudi, le 16 Juin, je courus le danger de me jetter ſur une ile que je n'évitai que par une ſorte de miracle. Nous paſſames cette journée dans les plus grands dangers; le navire embarquoit toutes les lames, et l'eau ne pouvant plus être vuidée par les ſecours des pompes, nous menaça de couler bas à chaque inſtant; parmi cette affliction, je ſentois la perte que j'allois faire, des plus riches pelleteries que j'avois à bord, et dont le débit à la Chine, me promettoit près d'un million de piaſtres.

Vendredi, le 17, ſe déſiſtant inſenſiblement de ſa force, nous nous conſolames, et je fis travailler à force pour nous remettre de la confuſion. Vers le jour, le vent ſe calma, et je fis roidir les haubans et gall-haubans, en réhauſſant les huniers et les vergues. A neuf heures, le vent calma tout-à-fait, et le ſoleil ſe feſant revoir, nous permit de prendre la hauteur.

Selon le rapport, dix-neuf malades; les pompes conſtamment en jeu, ſans les pouvoir franchir. Arrivé, 55 deg. 35 min. de latitude, et 31 deg. 30 min. de longitude.

Samedi le 18 Juin, le tems encore chargé, la mer battue de pluſieurs lames; le vent variable, paſſant du nord, et nord-eſt; quelques intervalles de ſoleil. Ayant pris le parti de relacher à l'ile qui m'étoit indiquée

diquée par Monſ. Ochotyn, je réſolus de me mettre bien à l'eſt par ſa latitude, pour ne pas la manquer; c'eſt pourquoi je pris la route du ſud-eſt. A deux heures, voulant remettre en ordre l'arrumage, je fis ouvrir la cale, dont il ſortit des vapeurs infectés, ſans doute par la corruption des pelleteries. Ceux des femmes et des malades qui étoient enfermés durant le coup de vent, furent portés ſur le pont; d'abord ils reſſentirent des foibleſſes, mais enſuite ils ſe trouverent confortis. La nuit, la houle de la mer s'appaiſa, et le vent ſe fixa au nord-eſt, un quart nord. Les pompes furent conſtamment en jeu, ſans pouvoir les franchir, et la marche du vaiſſeau ſe trouva fortement rallentie. A la pointe du jour, on découvrit du bout du mât, terre droit en avant du navire. J'employai toutes les reſſources pour aterrer. Vers le midi, nous la reconnumes pour une ile; ayant pluſieurs fois ſondé ſans trouver aucun fond.

Selon le rapport, dix-huit malades; le vaiſſeau feſant dix-huit pouces d'eau par heure. Arrivé 54 deg. 28 min. de latitude, et 32 deg. 46 min. de longitude. Vent nord-eſt, un quart nord; courant du nord-eſt; route ſud-eſt, un quard ſud.

Dimanche, le 19 Juin, à une heure, le temps diſpoſé au beau, la mer belle et le vent moyen, je fis ſerrer toutes les voiles, et je détachai ſeize hommes, ſous le commandement de Meſſ. Winbladth et Kuzneczow, à terre dans la chaloupe, pour la reconnoitre; me laiſſant dériver vers le ſud le long de la côte. Toute cette journée fut employée à reparer

les

les dommages ſoufferts par la tempête. Vers les ſept heures, Monſ. Kuzneczow me rejoignit, ayant à ſa ſuite deux bateaux du pays, conduits par des inſulaires, à la tête deſquels ſe trouvoient deux Ruſſes étrangers. Il me fit le rapport, que cette ile étoit nommée Kadik la grande; qu'au ſud eſt, il s'en trouvoit encore une, que les habitants appelloient ile aux renards noirs; qu'à ſon débarquement il fut d'abord entourré par les inſulaires armés de lances et de flèches, qui vouloient lui diſputer le paſſage; mais qu'ayant remarqué parmi eux pluſieurs Ruſſes, qu'il leur avoit crié, que s'ils étoient de la partie de Monſ. Ochotyn, ils devoient reconnoitre ſes amis. Qu'à ces paroles, deux Ruſſes s'étoient détachés, pour avoir une plus ample explication; et qu'étant enfin convaincus de la vérité de notre union avec Monſ. Ochotyn, par le rapport que Monſ. Kuſneczow leur fit de ſon ſéjour à l'ile Beering, ils avoient appaiſés les inſulaires, qui ayant mis bas leurs armes, étoient venus avec empreſſement pour donner des témoignages de leur ſatisfaction; et qu'ils avoient propoſés de le conduire à leurs habitations; ce que Monſ. Kuzneczow ne pouvoit pas accepter. Voulant apporter toute diligence pour s'en revenir, deux Ruſſes s'étoient déterminés de l'accompagner; et pour nous témoigner leur bonne volonté, ils avoient faits charger deux bateaux de différentes racines, et d'une quantité de peaux de caſtors et de renards

Sur cette rélation, j'ordonnai, de bien recevoir les inſulaires, et de les regaler de notre mieux, tandis

dis que je m'empreſſai de recevoir les amis d'Ochotyn. Ils me dirent, qu'ils étoient au nombre de vingt-deux ſur cette ile, dont les Tajons avoient reconnus le commandement de Monſ. Ochotyn ; et qu'en ce moment ils étoient occupés à la conſtruction de pluſieurs barques, ſelon les ordres de leur général. Ils me demanderent enſuite de voir quelques marques, en preuve de mon entrevue avec Monſ. Ochotyn. Pour les ſatisfaire, je crus devoir leur montrer ſa lettre, qu'il m'avoit donné pour le Tajon d'Urumuſir. La lecture de cette lettre, ayant banie toute méfiance de leur part, ils ſe propoſerent de me ſervir de pilotes, pour me conduire juſqu'à l'ile Urumuſir. J'acceptai avec grand plaiſir cet offre, mais je leur répréſentai qu'un ſeul d'eux nous ſuffiroit ; ils tirerent donc au ſort, qui tomba ſur Gregoire Salaſiow. Nous nous laiſſames conduire juſqu'au jour ; alors ayant compoſé un préſent pour le Tajon, que je confiai au compagnon de Salaſiow, je fis diſtribuer des couteaux et des miroirs, à tous les inſulaires qui ſe trouvoient dans les bateaux, et les ayant congédié, nous remimes en route, ayant nos deux bateaux à la remorque.

Vers les neuf heures, nous trouvant à l'ouverture d'une baie, Salaſiow me demanda d'aller à terre, pour prendre une bajdara pour nous piloter, afin que nous puſſions faire du chemin ; je complus à ſon conſeil, et il revint encore avant midi, avec un canôt conduit par des hommes. L'addreſſe avec laquelle je vis conduire ce bateau, et la viteſſe de ſa marche,

marche, quoique n'ayant qu'un lambeau de toile ſur un petit baton au centre, m'étonna fortement.

Selon le rapport, dix-huit malades; les pompes conſtamment en jeu. Arrivé 54 deg. de latitude, et 32 deg. 30 min. de longitude. Vent nord-eſt; courant nord-eſt; route ſud-oueſt, un quart ſud. Toujours en vue de la terre.

Lundi, le 20 Juin, le tems beau, et le ſoleil communiquant ſa chaleur, la mer belle, et ſans houle; des vols d'oiſeaux; Salaſiow me voyant contempler, m'informa qu'à cette ſaiſon les oyes et les canards ſe retiroient vers Alakſina, dont il me fit un détail, qui me confirmoit que la terre d'Alakſina étoit la véritable Amériqne; et il m'aſſura, que du nord de l'ile Kadik, en la diſtance droit vers le nord, il n'y avoit pas plus de trente-cinq à quarante lieues, pour aterrer ſur la grande terre. Que les inſulaires feſoient ſouvent des voyages, pour viſiter leurs parents et amis; et que le Tajon de Kadik, étoit marié avec une des filles du Tajon d'Alakſina Homin. Vers les trois heures, ayant les bateaux conduits par les inſulaires devant nous, nous reconnumes une ile, que Salaſiow me diſoit être l'ile des Renards; et il m'informoit, qu'au ſud de cette ile, il y en avoit encore trois autres. Vers les cinq heures, nous vimes encore une ile par notre tribord, et le nommé Salaſiow, me dit qu'il y en avoit quatre enſembles, dont je marquai la poſition d'après ſon information. La ſituation de ces iles, feſoit que la mer bouillonnoit: je me décidai donc de mouiller, et j'en conſultai mon pilote, qui me dit, que dans la partie où nous

étions, nous aurions le fond par vingt braſſes ; effectivement nous le trouvames par dix huit, et j'y mouillai au milieu du canal. Auſſitôt après notre mouillage, Salaſiow s'embarqua dans le bateau, et alla à terre, me diſant que je pouvois continuer ma route en conſervant le même canal, et qu'il me rejoindroit en avant au débouquement ; me priant de vouloir bien arborer un pavillon tout bleu, et tirer quelques coups de canons. La nuit nous obſervames pluſieurs feux ſur notre tribord à la grande ile, et un ſur la petite. A cinq heures du matin, je levai l'ancre, et je mis en route, en conſervant une belle perſpective de l'ile que nous prolongames. Vers les dix heures, nous vimes une ſeconde ile ſur le babord, et ſa poſition fut conforme à l'indication de Salaſiow.

Selon le rapport, ſeize malades. Les pompes conſtamment en jeu. Arrivé 53 deg. 49 min. de latitude, et 30 deg. 41 min. de longitude. Vent nord-eſt ; courant nord-eſt ; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Mardi, le 21 Juin, le tems et vent du jour précédent, nous continuames notre route avec rapidité. Ce jour, Monſ. Panow m'aſſura, que nous ne devions la bonne conduite de la compagnie, qu'au bonheur d'avoir été lié d'amitié à Monſ. Ochotyn ; et qu'il s'étoit aſſuré par lui-même, que ſans la crainte d'Ochotyn, un parti des compagnons, auroit exécuté le deſſein de jetter le navire à la côte ; effectivement la parfaite tranquillité de tout mon monde, excédée par la fatigue forcée avec les pompes,

me conduiſit à croire les conjectures de Monſ. Panow ; mais content des avantages dont je jouiſſois par cette tranquillité, je le croyois ſuperflu d'approfondir les raiſons qui la produiſoit.

Vers les cinq heures, nous vimes revenir Monſ. Salaſiow, accompagné de trois autres barques ; elles nous porterent une quantité de poiſſon ſec, de racines, et cent ſoixante peaux de caſtors. Monſ. Salaſiow rentrant à bord, me préſenta les proviſions et les pelleteries, au nom du Tajon de l'ile, dont il amena le fils avec lui, en me priant de le conduire à l'ile Urumuſir, où il alloit pour viſiter ſes parents. Je lui accordai avec plaiſir le paſſage, et j'envoyai à ſon père un aſſortiment de quincailleries, avec un beau fuſil en préſent ; et après avoir encore diſtribué aux inſulaires des bagatelles, je les renvoyai. Vers les ſept heures, nous dépaſſames la pointe du ſud-oueſt de l'ile, et nous en vimes une autre droite devant nous. Salaſiow me dit, qu'elle ſe nommoit Amſchud. Par là, nous doublames mieux le cap, et ce ne fut que vers les deux heures, que nous nous remimes en route. A ſix heures, nous eumes connoiſſance d'une ile ſur notre babord, que Salaſiow me rapporta d'appartenir à Urumuſir ; et qu'il s'en trouvoit encore une autre derrière la première ; effectivement, les compagnons du haut du mât la diſtinguerent. Vers les onze heures, nous obſervames encore trois autres iles ſur notre tribord, que Salaſiow nommoit les caſtors ; et nous vimes en plein l'ile Urumuſir, au ſud de nous, à la diſ-

tance

tance de deux lieues, et Salaſiow ſe chargea de nous piloter dans l'anſe.

Selon le rapport, dix malades. Les pompes conſtamment en jeu. Arrivé 52 deg. 25 min. de latitude, et 28 deg. 15 min. de longitude. Vent nord-eſt, un quart eſt; courant nord-eſt; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Mecredi, le 22 Juin, le vent calme, nous mimes la chaloupe et le canôt à la mer, et on remorqua le navire. Vers les deux heures, nous nous trouvames à l'ouverture d'une anſe, dans laquelle nous entrames, et mouillames à la diſtance d'un cable de la terre, par quatre braſſes et demie d'eau.

Auſſitôt mouillé, Salaſiow me demanda d'aller à terre, pour prévenir les habitans et les compagnons de Monſ. Ochotyn ſur notre arrivée, afin de prévenir tout tumulte. Je détachai avec lui Monſ. Kuzneczow. Vers les trois heures il fut de retour, avec deux autres Ruſſes, qui m'inviterent à déſcendre à terre, m'offrant de me céder un logement commode, et un magaſin en état de contenir le chargement de notre vaiſſeau. Monſ. Kuzneczow me rapporta, que les Ruſſes lui avoient promis toute aſſiſtance de la part des inſulaires, mais que je ne pourrois voir le chef de l'ile que le lendemain, à cauſe de l'éloignement de ſon habitation. Avant de quitter le bord, j'ordonnai à Monſ. Cſurin, de ſe charger du navire; je lui laiſſai vingt-huit compagnons les plus affidés, avec Meſſ. Panow et Baturin, et je fis déſcendre tous les autres avec moi à terre, ainſi que les femmes et les malades. Déſcendu à terre, on m'introduiſit dans

dans un logement très commode, à la proximité d'un autre bâtiment ſpacieux, qui pouvoit ſervir de magaſin. Ayant d'abord logé les malades et les femmes, j'établis un camp pour mon monde, et j'envoyai ſur le champ ordre de travailler au déchargement du navire, dont je chargeai particulièrement Cruſtiew et Winbladth, me contentant d'avoir Meſſ. Kuzneczow et Sibaew, avec douze compagnons près de moi.

Les deux Ruſſes qui étoient venus au devant de moi m'offrir le logement à terre, me quitterent, comme ils me dirent, pour raſſembler leurs compagnons et les inſulaires, afin de me venir voir en cérémonie.

Vers les huit heures, Salaſiow revint pour m'inſtruire, ſur ce que le chef de l'ile viendroit me rendre la viſite avec la femme d'Ochotyn, et un grand nombre d'inſulaires; et qu'en conſéquence, qu'il ſeroit à propos de faire quelques legers préſents aux principales perſonnes, dont il m'en nomma onze. Après qu'il m'eut quitté pour aller rejoindre ſes compagnons, je paſſai la nuit entière debout, pour veiller au débarquement des effets; et les piéces d'artillerie ne nous occuperent pas le moins. L'aſſiduité du travail fut ſi grande, qu'avec le ſeule chaloupe et le canôt, du bord, juſqu'à cinq heures du matin, tout fut debarqué, et j'eus la ſatisfaction de voir le vaiſſeau à la bande.

A neuf heures du matin, on m'annonça un viellard inſulaire, qui parloit Ruſſe. Je le fis entrer dans la cabane, et je le vis accompagné d'un garçon de douze ans, qu'il m'offrit en préſent, et que j'ac-

ceptai, à condition qu'il me permettroit de lui faire un préſent à mon tour. Sa phyſionomie me convainquit qu'il n'étoit pas Ruſſe; l'entendant pourtant bien parler cette langue, j'étois curieux de ſavoir de lui quelques détails ſur ce prodige. Sans doute il devina mon embarras; car il éclata de rire, et ſans attendre ma queſtion, il me dit, Monſieur l'Européen, tu ſera ſurpris que je t'appelle ainſi, mais je te dirai que j'en ſais plus que tous les Aleuthes.

Ecoute bien; je fus pris dans ma jeuneſſe par les Coſaques, qui me conduiſirent dans leur pays; où ils m'envoyerent d'une ville à l'autre, juſqu'à ce que je tombai au pouvoir d'un marchand, qui m'envoya avec des Coſaques, à la recherche de mon pays; nous le trouvames enfin, et les Coſaques me mirent à terre, pour inviter mes compatriotes d'avoir le commerce avec eux; mais moi, une fois rendu à ma patrie, je n'en voulus plus revenir chez les Coſaques, mais reſtant dans mon ile, le Tajon me prit en affection, et me donna Kalki ſa fille en mariage; et comme je ſavois tout, après la mort de mon beau pére, les Aleuthes me firent leur Tajon, et je fus le plus ſavant, le plus fort, et le plus riche Tajon des Aleuthes. Me voyant vieux, j'ai abandonné le pouvoir à mon fils, et je me contente d'être ſon ami. Mon fils ne doit plus craindre les Coſaques, car un Tajon Européen s'eſt marié avec ſa fille, et ce Tajon eſt un Dieu. Voila pourquoi j'ai ris, et je rirai encore.

Par ce dernier mot, comprenant qu'il vouloit parler d'Ochotyn, je lui dis que je le connoiſſois bien,

et qu'il étoit de mes amis ; que j'avois une lettre de ſa part pour ſon beau-pere.

Sur cette aſſurance, ce bon vieillard ſe jetta ſur mon corps, me nommant ſon fils, ſon cher fils, et enſuite il me pria de lui laiſſer partir, pour porter cette nouvelle à ſa famille. Après le départ de ce bon hommes, j'ordonnai de viſiter les caiſſes des pelleteries, et nous m'en trouvames pas une ſans être endommagée. Je fis tirer toutes les peaux, pour les mettre à l'air et les ſecher, et pour les choiſir enfin, pour ſéparer celles qui n'étoient pas endommagées ; et les femmes ſe chargerent de cette beſogne en entier.

Jeudi, le 23 Juin, à terre ſur le bord de l'anſe d'Urumuſir. A une heure, on m'annonça l'arrivée du Tajon, eſcorté par les Ruſſes du parti d'Ochotyn, et avec une ſuite très conſidérable. Le vieux bon homme les précéda tous, et me préſenta ſa femme, le Tajon ſon fils, ſes enfants, la femme de Monſ. Ochotyn, et quelques principaux parmi les inſulaires. Après cette cérémonie, le cortége fit un cercle, au milieu duquel le Tajon s'aſſit avec toute ſa famille campée de même ; alors ayant fait apporter la lettre de Monſ. Ochotyn, je la remis au Tajon, et en voici le contenu.

" Salut à mon pere, le Tajon Tuachta, chef des " iles Aleuthes.

" Dans l'eſpérance que Dieu conduira mon ami " chez vous, je lui ai donné la préſente lettre, pour " vous annoncer notre union, et pour vous prier de

" lui donner toute l'aſſiſtance dont il pourroit avoir
" beſoin.

" J'attends l'arrivée du vaiſſeau, pour aller à Kam-
" chatka, d'où j'eſpère de revenir avant la neige
" prochaine, pour embraſſer ma femme, et ous
" perſuader de ma tendreſſe. Tout ce que je pren-
" drai aux Coſaques, ſera pour vous et vos ſujets.
" Je recommande encore par cette préſente à mes
" compagnons, de témoigner toute ſoumiſſion au
" porteur de ma préſente, mon ami; et de lui té-
" moigner autant d'obéiſſance comme à moi même.
" Je vous le recommande mon pere, toute notre fa-
" mille, mes compagnons, et ma femme. Soyez
" heureux.

" Signé OCHOTYN.

" *A l'île Béering, le*
" *24 Mai*, 1771."

Cette lettre fut lue par un Ruſſe, et fut interprétée par le pere du Tajon à haute voix. La femme de Monſ. Ochotyn pleuroit, et les larmes me convainquirent, que les peuples que nous appellons ordinairement ſauvages, pourroient nous ſervir de modéles quand il s'agiroit d'attachement ou d'amitié. Après la lecture, un parmi les Ruſſes, s'avança vers moi, en me diſant qu'il étoit nommé le commandant de l'île, pendant l'abſence de Monſ. Ochotyn; qu'en conſéquence de ſes ordres, il me prioit de diſpoſer de lui, ainſi que de quarante autres compagnons. Je le remerciai de ſon offre, en répondant que ſi quelques uns ſeroient diſpoſés de bonne volonté à

nous aſſiſter dans les travaux, que je recevrois leurs ſecours avec reconnoiſſance. Le Tajon de ſon côté, me fit dire par ſon pere, qu'il vouloit faire une amitié avec moi; et il fit ſur le champ apporter ſept baguettes en cuir, remplies d'eau pour laver le viſage. Le Tajon en prit une, et diſtribua cinq autres, aux cinq autres Tajons, et me preſenta la ſeptième. Après cette cérémonie, on apporta du feu, et chacun de nous prit un charbon, et dit nous brulerons les Coſaques avec un pareil feu; et le ſerment finit par la diſtribution de ſept flèches; chacun rompit la ſienne, et dit, entre nous toutes les armes ſont inutiles. Après ce ſerment, les aſſiſtants apporterent des pierres, et élevèrent une maſſe, pour perpétuer la mémoire de notre ſerment; après quoi je régalai les Tajons d'eau de vie, et je diſtribuai aux inſulaires, pour le moins deux cent livres de tabac; et en ſus je partageai mes préſents, en échange deſquels, le Tajon me promit des belles pelleteries.

A l'approche de la nuit, les inſulaires ſe retirerent ſur une hauteur à portée de nous, et établirent leur camp. Inſtruit par les compagnons d'Ochotyn, qu'ils alloient célébrer une fête de rejouiſſance, je réſolus d'aller les voir un inſtant; effectivement je m'y rendis, et du moment que le Tajon me vit venir, il alla au devant de moi, pour me faire entrer dans le cercle, afin de mieux voir leur danſe. En vérité elle étoit bien ſingulière, car au ſon d'un tambourin, toute la compagnie s'agita comme poſſédée de la rage; et les Ruſſes me dirent, que je verrois bientôt tout le monde endormi; et que c'étoit l'effet ordi-

naire d'une infuſion de muchomor, que les inſulaires avaloient à l'occaſion de chaque fête. Cet incident effectivement ne tarda pas à arriver, et le Tajon lui même ſuccomba au ſommeil, excepté le vieillard ſon pere, qui m'accompagna juſques chez moi. Je ſaiſis cette occaſion, pour lui demander pour quel raiſon il s'étoit défait du garçon qu'il m'avoit donné; il me fit réponſe, que l'année paſſée ayant été à Kadik, le Tajon de cette ile lui en avoit fait cadeau; et que le garçon étoit ne ſur la grande terre d'Alakſina, ſans doute fait priſonnier par les Aleuthes, auxquels ils avoient jurés une inimitié déclarée; et que craignant les ſuites de cette animoſité de la part de ce jeune homme, il s'étoit décidé de s'en défaire au premier moment favorable.

Comme je lui promis, en acceptant ſon préſent, de lui en faire un autre en échange, je lui donnai un beau fuſil, une livre de poudre, cinquante bales, et cinq livres de tabac, avec une bouteille d'eau de vie. L'ayant ainſi ſatisfait, je le congédiai pour prendre quelque repos; Monſ. Kuzneczow ſe chargea de veiller la nuit. A mon reveil, j'appris que vingt-deux compagnons du parti d'Ochotyn, étoient allés pour aider à la réparation du vaiſſeau, et que deux d'entr'eux étant tonneliers, s'étoient chargés de rebattre nos tonneaux, dont nous avions un grand beſoin pour la conſervation de l'eau, la chaleur du climat dans laquelle nous allions voguer, ne pouvant nous offrir la reſſource des glaçons qui nous donnerent une bonne eau.

A neuf

A neuf heures, on m'annonça une quantité de filles qui venoient s'offrir; le rapport m'en ayant été fait tard, il ne dépendoit plus de moi de changer la choſe, car mes compagnons avoient ſaiſis l'occaſion, et chacun s'en avoit choiſi une compagne. Voulant voir par moi même le travail que l'on feſoit au vaiſſeau, je me rendis à bord, où je vis avec ſatisfaction, que tout alloit être fini en vingt-quatre heures de temps, et en conſéquence que je pourrois quitter l'ile ſous deux ou trois jours. Voulant mettre ce temps à profit, pour découvrir l'intérieur, je me décidai de faire quelques courſes, et ſur tout de viſiter les iles que nous avions découverts en arrivant à Urumuſir.

Selon le rapport, ſix malades. On m'apporta une quantité de racines et de poiſſons, de la part du Tajon.

Vendredi, le 24 Juin, accompagné de Monſ. Kuzneczow, je fis une courſe vers l'eſt de l'ile, et je parcourus de belles plaines, certainement ſuſceptibles de bonne culture; mais je n'y découvris aucun veſtige qui auroit pu m'induire à croire, que les inſulaires cultivoient la terre. Toute leur nourriture conſiſtoit en quelques racines, des poiſſons, et la chair de caſtors et de vaches marines. Le bois qui croiſſoit en cette ile, étoit bon et propre à toute conſtruction.

Les habitations des inſulaires, dont nous avons découverts et viſités pluſieurs reſſemblent parfaitement aux balagans des Kamſcadales. De retour de ma courſe, et mécontent de n'avoir rien trouvé digne d'attention, je changeai mon deſſein de faire des courſes, et je

me propoſai de redoubler d'activité, pour remettre le vaiſſeau en état de partir.

Selon le rapport, ſix malades. Samedi, le 25 Juin, Monſ. Cſurin me rapporta, que le vaiſſeau étoit en état de recevoir ſa cargaiſon; j'ordonnai donc à Monſ Cruſtiew, de l'exécuter. Les compagnons de Monſ. Ochotyn, nous rendirent le plus grand ſervice.

Vers les deux heures, le pere du Tajon arriva, en m'apportant en préſent ſoixante peaux, et un canôt fait de cuir, dont la légèrté me ſurprit; car deux hommes pouvoient facilement le porter, quoiqu'il étoient à huit rames; il n'y avoit que la quille du bateau en bois, tout le reſte étoit fait de barbes de baleines, et l'enveloppe étoit de cuirs de loups marins; le poil en déhors, et les peaux couſues avec une eſpèce de corde faite de boyaux de caſtors. A cinq heures, arriva auſſi le Tajon, avec des préſents, et je le regalai, avec toute ſa compagnie, avec de l'eau-de-vie et du ſucre. Inſtruit ſur mon départ prochain, il me demanda une lettre pour Monſ. Ochotyn, et je lui délivrai une de la teneur ſuivante.

HONORABLE AMI!

Après une navigation pénible et déſagréable, ayant été obligé de remonter, par l'obſtination de mes compagnons, juſques par ſoixante-ſix degrés nord, je ſuis enfin revenu vers le ſud, et j'ai profité des vents pour viſiter votre ile; en quoi Salaſiow, un de vos compagnons de l'ile de Kadik, m'a très bien ſervi,

et

et je vous les recommande particulièrement. Arrivé en cette ile, vos amis et compagnons m'ont aidés de toutes leurs forces, pour remettre mon vaiſſeau en état de ſoutenir un long voyage ; et les inſulaires, à leur exemple, nous témoignerent de la cordialité. Le Tajon Tuachta, principalement nous a comblé d'attentions et d'amitiés. J'aurai déſiré que les préſents que j'ai pu diſtribuer aux inſulaires, auroient pu être d'un plus grand prix ; mais hélas ! vous ſavez que quand on ſort de Kamchatka, on n'en ſort pas riche ; d'ailleurs tout mon avoir conſiſtoit en pelleteries, choſes dont les inſulaires abondent. Pendant le tems de mon ſéjour, j'ai obſervé avec ſatisfaction, que les inſulaires vous étoient attachés ſincèrement ; ainſi je vous recommande de tirer d'eux le meilleur parti poſſible ; et je vous conſeillerois d'avoir toujours près de vous, un parti affidé de ces gens ; car parmi les Ruſſes, qui ſont avec vous, il ſe trouvera des gens qui ſentiront le mal du pays. Pour vous mettre à l'abri des complots, vous devez conſtamment occuper vos gens, et je vous répète encore une fois, qu'en votre place, pouvant avoir deux ou trois batiments en propre, je me retirerois vers le ſud ; ſans doute vous y trouveriez des iles, et le climat vous ſeconderoit d'établir une colonie floriſſante. Avec la connoiſſance que vous avez ſur le commerce de la Chine, ayant la reſſource d'avoir conſtamment de quoi fournir au commerce en pelleteries, par vos relations avec les Aleuthes, vous ne pourriez pas manquer de jouer le plus beau role. Adieu, mon ami ; je vous ſouhaite toute proſpérité,

et

et vous pouvez croire que je ferai de mon mieux, pour faire adopter en Europe vos propoſitions.

Signé, MAURICE AUGUSTE.

Ayant communiqué cette lettre au Tajon, je pris congé de lui, étant réſolu de m'embarquer au jour ſuivant. A huit heures du matin, j'ordonnai que tout le monde fût embarqué, et après avoir fait des préſents à Salaſiow, et à tous les autres de ſa compagnie, je m'embarquai avec les malades et les femmes. Arrivé à bord, j'y trouvai tout proprement arrangé. Selon le rapport, deux malades; le bâtiment ſept pieds huit pouces d'eau.

Dimanche, le 26 Juin, le tems beau et clair, l'air chaud et calme. A trois heures, je fis remorquer le vaiſſeau, pour le mouiller au milieu de la paſſe. Les compagnons célébrerent une fête, en feſant batiſer l'Américain reçu à bord, et on lui donna le nom de Zacharie. Le matin, étant inſtruit qu'il ſe trouvoit près de cinquante femmes à bord, je les fis débarquer, après leur avoir fait diſtribuer des préſents, et j'appareillai à onze heures préciſes.

Selon le rapport, deux malades; la pompe franchie, n'ayant pris en vingt-quatre heures, que huit pouces d'eau.

Lundi, le 27 Juin, à la voile, le tems beau, l'air tempéré, le vent étant au nord-eſt, petit frais; toutes les voiles dehors, gouvernant au ſud-oueſt, un quart ſud; nous conſervames la vue des trois iles, juſqu'à quatre heures, et la pointe du ſud-oueſt de l'ile, juſqu'à neuf heures. La nuit claire, et le ciel étoilé, nous voguames

voguames paiſiblement. A dix heures du matin, on cria terre du haut du mât, et le vent étant toujours favorable, je l'approchai à deux lieues de diſtance.

Selon le rapport, deux malades; la pompe franche. Arrivé 51 deg. 30 min. de latitude, et 25 deg. 25 min. de longitude. Vent nord-eſt; point de courant; route ſud-oueſt.

Mardi, le 28 Juin, pour éviter les briſants, qui entourroient l'ile, je remis la route à ſud, un quart ſud-eſt. Vers les ſept heures, le vent commença à forcer, et la mer devenoit houleuſe; le vent changea du nord-eſt à l'eſt, et revenoit; le navire tourmenté par deux lames, l'une du nord, et l'autre du ſud-eſt. A huit heures, ayant découvert le cap du ſud de l'ile, au nord, un quart nord-oueſt, je remis en route, dans le deſſein de reconnoitre les iles, qui m'avoient été indiquées comme ſituées ſous le 48 degré. A dix heures, le vent ſe fixant à l'eſt, ſouffla avec violence; et je n'eus que le tems de ſerrer mes hautes voiles. Sa force et ſon impétuoſité calma la houle, et la mer devint auſſi unie qu'un étang. Le loc nous donna dix nœuds et demi par heure, ſous la ſeule miſaine. A ſept heures, le vent commença à baiſſer, et je fis ſervir les huniers, pour conſerver la même marche au vaiſſeau. A dix heures, on découvrit terre droit devant nous; à midi, nous n'en étions éloignés que de trois lieues.

Selon le rapport, un malade; la pompe franche. Arrivé 49 deg. 6 min. de latitude, et 22 deg. 40 min. de longitude. Vent eſt; point de courant; route ſud-eſt, un quart ſud.

Mecredi

Mecredi, le 29 Juin, le vent toûjours ſoufflant avec force, à trois heures nous dépaſſames un cap de l'ile Cuſma. Vers les cinq heures, l'horizon ſe couvrit de nuages épaiſſes, et vers les ſix heures, nous eumes de la pluie, mais elle fut de peu de durée, et le vent repaſſa au nord-eſt, et redoubla ſa violence, qui me démâta d'un petit hunier, ainſi que du mât d'artimon. Ce choc ayant fait bouleverſer la cargaiſon, fit rompre ſix barriques, dont l'eau coula ; cette perte me chagrina d'autant plus, que je m'attendois d'en voir encore diminuer notre proviſion, aſſuré que dans le climat chaud, les cercles des barriques ne réſiſteroient pas.

Selon le rapport, cinq malades ; la pompe franche. Arrivé 48 deg. 40 min. de latitude, et 18 deg. 30 min. de longitude. Vent nord-eſt ; point de courant ; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Jeudi, le 30 Juin, tems embrumeux, avec de la pluie ; le vent variant du nord-eſt au nord, avec fortes lames du nord-oueſt.

Voulant prendre toutes les méſures pour écarter les inconvéniens du manquement d'eau, je donnai l'ordre, à ce que l'eau fut diſtribuée régulièrement ; mais bientôt Monſ. Stephanow vint me répréſenter au nom de la compagnie, que la quantité de biſcuit et d'eau, que j'avois réglé, n'étoit pas ſuffiſante ; et qu'ils en exigeoient le double, ainſi que la portion en eau-de-vie dont les compagnons avoient beſoin pour ſe fortifier. Cette démarche de Monſ. Stephanow m'irrita au point de le ménacer de le faire jetter à la mer, s'il continuoit ſa cabale. Je voulus enſuite

ſuite lui repréſenter l'abſurdité de ſa conduite, mais il ne m'écouta point, et ſe permettant des invectives groſſières, ſortit de la cajoute, ſans doute pour achever ſon complot. Pour le prévenir, je fis aſſembler les principaux de la compagnie, pour conſulter avec eux ſur le parti à prendre; car avec la connoiſſance que j'avois des eſprits des individus formant le parti de Monſ. Stephanow, je devois m'attendre à des ſuites plus conſéquentes. A peine étions nous aſſemblés, que nous fumes avertis, que Monſ. Stephanow avoit encouragé un parti des compagnons, d'enfoncer une barrique d'eau pour ſatisfaire à leur ſoif; et que pour les mieux exciter à cet acte d'inſubordination, qu'il avoit déclaré, que nous étions à la proximité de la terre, et qu'il étoit aſſuré ſur la certitude de ce qu'il diſoit, par mes propres obſervations et cartes, que j'avois compoſé ſur les informations qui m'avoient été données par Monſ. Ochotyn, &c. Il leur répétoit, qu'il ſavoit bien la raiſon pourquoi je ne voulois pas rélacher en cette terre, et qu'il leur diroit le ſecret une autre fois; qu'en ce moment il étoit tems de me forcer de ſuivre les ordres qu'ils me donneroient. Ce rapport, nous détermina de monter ſur le pont, pour exhorter les compagnons à faire leurs devoirs; mais nous les trouvames tous armés, et à leur tête Monſ. Stephanow, qui ne ménagea aucune imprécation contre moi; et me déclara, que la compagnie l'ayant déclaré chef, il me conſerveroit la vie, uniquement pour prolonger mes ſouffrances, et il ordonna ſur le champ aux gens de ſon parti, de ſe ſaiſir de moi;

heureuſement

heureuſement que Monſ. Kuzneczow s'aviſa en tems de reveiller les compagnons qui ſe repoſoient dans leurs hamacs; ils ſortirent au nombre de neuf par le panneau du devant, tous armés, et me ſervirent de boulevard. Forcés ainſi de nous tenir ſur le devant du vaiſſeau, nous fumes ſpectateurs des plus grands déſordres, auxquels le Sieur Stephanow lui même ne put plus rémédier; car étant entrés dans la cajoute, les compagnons de ſon parti, apporterent trois barriques d'eau-de-vie; tant que proviſion en ce genre ſe trouvoit à bord, elle fut en partie conſommée par eux, et en partie verſée ſur le pont. C'étoit au milieu de cette débauche, que la nuit en ſurprit les acteurs; qui, tous enivrés, ſans ſavoir ce qu'ils feſoient, et ſans vouloir entendre les rémontrances du Sieur Stephanow, déſcendirent pour ſe coucher; ſe voyant ainſi deſtitué de tout ſecours, ce malheureux les ſuivit, pour les répréſenter les dangers auxquels ils s'expoſoient en me laiſſant reprendre l'autorité.

Nous profitames de leurs troubles et confuſions, pour fermer les panneaux du pont; et tandis que j'allois pour viſiter ma cajoute, Monſ. Panow, avec deux compagnons, Sibaew et Loginow, arrêterent Monſ. Stephanow, qui fut enchaîné et attaché au mât d'artimon.

A une heure après-minuit, Monſ. Winbladth me rapporta, que les compagnons révoltés, échauffés par la grande quantité d'eau-de-vie qu'ils avoient pris, avoient voulus recourir à l'eau; et que, ne ſachant pas ce qu'ils feſoient, ils avoient défoncés

quatorze

quatorze barriques d'eau, qui ſe trouverent entièrement coulées, et qu'il ne nous reſtoit que deux barriques et demie en tout.

Tels étoient les ſuites de cette rage, à laquelle Stephanow les avoit provoqué ; mes amis me conſeillerent de faire arrêter et enchaîner les coupables ; mais j'avois l'ame trop pénétrée de la miſère à laquelle nous allions être expoſés, pour vouloir augmenter par une diſſention ouverte, les déſagréments préſents et à venir.

A cinq heures, ayant pris la précaution de me ſaiſir des armes de tous ceux qui avoient ſuivis le parti de Stephanow, je fis monter tous les compagnons ſur le pont, et je leur expoſai la conduite du Sieur Stephanow, en leur répréſentant vivement les ſouffrances et les peines auxquelles nous reſterions expoſés, ſans pouvoir y rémédier. Les malheureux qui avoient commis une injure auſſi récente, ignoroient entièrement le mal qu'ils avoient faits en perdant notre eau ; inſtruits de ce fait, ils firent éclater leur déſeſpoir, en accuſant Monſ. Stephanow d'avoir été l'auteur de tout ce qu'ils avoient faits ; et ils demanderent tous unanimement ſa mort, diſant qu'il falloit immoler un monſtre tel que lui ; et ce ne fut qu'avec bien de la peine, que je parvins à obtenir d'eux de le laiſſer vivre ; mais comme il me convenoit néanmoins de lui faire ſentir que je ſavois punir les crimes, je propoſai de le déclarer indigne de la ſociété, et je le condamnai à ſervir la cuiſine. Cette même ſentence avoit été portée contre le Sieur Sudeikin, ſecretaire de Kamchatka, que j'a-

vois

vois amené priſonnier, et qui depuis s'étoit attaché à Stephanow. Ce miſérable, pour entendre ſa ſentence, fut conduit au pied du grand mât; et comme il croyoit qne j'allois le faire mourir, il eut la baſſeſſe d'implorer ma clémence; et plus encore, après avoir entendu ſa ſéntence de me remercier de la miſéricorde que je lui avois témoigné en cette occaſion. Monſ. Panow, indigné de ſa puſillanimité, étoit prêt à lui caſſer la tête, mais je l'en empêchai.

Selon le rapport, vingt-et-un malades; la pompe franche. Arrivé 47 deg. 40 min. de latitude, et 15 deg. 30 min. de longitude. Vent nord, et nord-eſt; point de courant; route ſud-oueſt.

Vendredi, le 1 Juillet, 1771, vent toujours ſe rapprochant vers l'oueſt; le tems pluvieux, et diſpoſé à l'orage. Ce jour nous vimes beaucoup d'herbes flottantes, et la mer me paroiſſoit changée; je fis ſonder pluſieurs fois, ſans rencontrer le fond; les compagnons s'occuperent à ramaſſer l'eau de la pluie, et ils en remplirent deux barriques Ce ſecours nous fortifia, et venoit auſſi à propos; mais comme cette eau avoit contractée un gout du goudron, les compagnons eurent l'attention de s'engager de ne plus boire d'autre eau, afin de conſerver notre proviſion pour moi, pour les malades, et pour les femmes, ce qui me fut annoncé par Monſ. Kuzneczow. Vers le ſoir le vent ſe calma, mais il ſe releva à deux heures après minuit, et continua à ſouffler bon frais, ſe fixant au nord-oueſt, un quart nord. A ſix heures Monſ. Cſurin m'annonça, qu'il y'avoit encore quatre barriques pleines d'eau, et que ces

barriques

barriques étoient couvertes des planches qui formoient la cloiſon de la chambre de ſa femme. Ce rapport me conſola encore; mais je lui défendis de ne rien faire connoitre ſur cette découverte aux compagnons. Ce jour l'on replaça le mât du petit foch de l'artimon, et celui du petit hunier.

Selon le rapport, quatre malades; la pompe franchie. Arrivé 46 deg. 30 min. de latitude, et 12 deg. 35 min. de longitude. Vent nord-nord-oueſt; point de courant; route ſud-oueſt.

Samedi, le 2 Juillet, tems très chargé; vers une heure un orage ſurvins, qui nous donna une pluie abondante, mais elle abattit le vent, qui à trois heures devint calme; mais la mer bouillonna autour du navire, ce qui me fit préſumer un courant. Vers les cinq heures, la mer reçut une agitation des plus violentes, et le vaiſſeau roula d'une force ſi extraordinaire, que pluſieurs fois j'obſervai, non ſans fremir, les vergues de la grande voile, et celles de la miſaine engagés. Vers les ſept heures, le ciel chargé du nord-oueſt, nous indiqua la briſe; elle ſe déclara par une violence; heureuſement que je le reçus avec tous les ris pris dans les huniers; le ſillage du vaiſſeau fit un bruit, occaſionné conſtamment par un courant contraire à ſa direction; et certainement je ne dus notre ſalut qu'à ce courant; car dans l'obſcurité de la nuit, nous n'aurions pus éviter de nous jetter ſur la côte. Notre danger ſe découvrit avec le jour; voyant à trois quarts de lieues de nous, des briſants, je fis immédiatement ſonder, ayant fond par trente-ſix braſſes vaſe et co-

quillage pourri. M'étant encore approché, je mouillai à neuf heures, par vingt-huit braſſes, et j'envoyai ſur le champ le canôt à terre avec Monſ. Kuzneczow, pour reconnoitre la terre, et quelque port ou anſe; mais le vent ayant forcé, caſſa notre cable, et nous dérada; c'eſt pourquoi je fis tirer pluſieurs coups de canon pour rappeller mon canôt, n'ayant point eſpoir d'aborder cette terre avec un vent auſſi impétueux. La crainte de perdre le canôt et mon monde, me força de me mettre à la cape, mais le courant me portant rapidement vers la côte, j'étois obligé de me relever pluſieurs fois ſous la miſaine; cette manœuvre fatigua beaucoup le vaiſſeau, et nous mit ſouvent en danger d'une perte évidente.

Selon le rapport, ſix malades; la pompe franchie. Arrivé 45 deg. 57 min. de latitude, et 11 deg. 30 min. de longitude. Vent nord-oueſt, et nord un quart oueſt; tempête; mouillé et à la cape, ſous une terre inconnue.

Dimanche, le 3 Juillet, à la cape, et le vent furieux, changeant du nord-oueſt à l'oueſt; d'une minute à l'autre tirant des coups de canons, pour rappeller notre canôt. Vers les quatre heures, me relevant de la cape le hunier de la miſaine, fut engagé par une lame, qui nous fit donner à la bande, de manière que le vaiſſeau reçut une quantité d'eau, et j'eus de la peine à le redreſſer. Les compagnons, à l'approche de la nuit, craignerent de ſe voir expoſés encore à un pareil danger; ils me demanderent hautement, ou de continuer ma route,

ou

ou de jetter le navire ſur un banc de ſable qu'ils avoient obſervés. Leur ayant répréſenté que ce ſeroit une barbarie d'abandonner neuf de nos plus affidés compagnons, dans une terre inconnue, à la merci des ſauvages; je leur aſſurai, que j'étois déterminé de ne pas quitter ces parages, duſſois-je périr; car je ne voulois pas avoir le reproche d'avoir abandonné aucun de mes compagnons, et que j'avois honte de leur peu de délicateſſe en me feſant la demande de continuer la route. Que quant au ſecond point, il nous ſeroit impoſſible de l'effectuer; car le vent s'étant tourné juſqu'à l'oueſt, ne nous permettroit pas d'accôter la terre dans un endroit fixe; et que l'unique moyen pour le faire, ſeroit de s'abandonner au courant, qui pourroit nous jetter ſur le récif; ainſi que j'étois fermement réſolu de ne rien faire de ce qu'ils me propoſoient. Ma réponſe déterminée les choqua, et pluſieurs s'emporterent en ménaces. Parmi les autres, le nommé Baylakin s'écria, qu'il alloit bientôt terminer la diſpute; alors en arrachant un couteau des mains d'un compagnon, il courut vers moi; mais je prévins ſa réſolution, en lui lachant un coup de piſtolet, qui porta heureuſement pour ne pas le faire mourir, mais le mit hors d'état de me nuire. Ce coup porté, pluſieurs compagnons voulurent engager une querelle de vive force; mais voyant Meſſ. Panow, Cruſtiew, Baturin, Winbladth, et pluſieurs autres armés de piſtolets, et prêts d'exécuter mon commandement, ils s'appaiſerent. La nuit enfin arriva, ſans revoir nos compagnons; ainſi je fis entretenir des feux à bord,

en feſant tirer de diſtance en diſtance le canon. Vers les huit heures le factionnaire s'écria, qu'il entendoit crier à la mer ; nous courumes tous pour vérifier le fait, et nous eumes la grande ſatisfaction de voir pluſieurs yeux à peu d'éloignement de nous. Leur peu de durée nous conduiſit à croire que nos compagnons tirerent des coups de fuſil ; en quoi nous ne nous trompames pas. A huit heures un quart, ils aborderent par le babord, et furent reçus, non ſans riſque de voir briſer le canôt. Leur heureux retour confondit les mutins, qui n'oſerent plus reparoitre.

Monſ. Kuzneczow me fit le détail des peines et de la fatigue avec leſquelles il étoit revenu, et en vérité c'étoit un miracle que le canôt avoit pu réſiſter à la force de la mer. Son rapport fut ſuivant : qu'ayant quitté le vaiſſeau, il s'étoit rendu près de terre en une heure de tems ; mais que ne voyant pas la poſſibilité d'aborder, il avoit été obligé de doubler un cap, qui le mettant à l'abri du vent, lui offrit un aterrage heureux dans une anſe, dans laquelle il avoit trouvé pluſieurs bateaux mouillés, et une très grande barque à deux mâts. Que déſcendu à terre, il avoit vu des habitants vêtus à la chinoiſe, en bleu avec des paraſols ; et qu'il les avoit accoſté hardiment, ayant laiſſé dans le canôt ſix compagnons. Que les inſulaires l'avoient invités d'aller plus en avant dans le pays, et qu'il auroit ſuivi leurs invitations, s'il n'avoit pas entendu le ſignal de ſon rappel. Qu'à ce ſignal, il avoit fait ſon poſſible, par des geſtes et par des

ſignes,

ſignes, pour faire comprendre à ces inſulaires, qu'il étoit obligé de s'en retourner, et que ces gens n'avoient témoignés aucun déſir de le retenir ; mais tout ce qu'il avoit compris étoit, qu'ils avoient voulus lui expliquer, que le tems étoit peu favorable pour aller en mer, et qu'il devroit coucher à terre pour s'en retourner quand le ſoleil reviendroit ; mais que le voyant déterminé de partir, un parmi les inſulaires lui ayant mis ſa main ſur ſa poitrine, comme il le croyoit en ſigne d'amitié, lui avoit fait accepter ſon paraſol, et une pipe, avec une bourſe, contenant du tabac ; et que n'ayant rien près de lui pour reconnoitre ce préſent, qu'il lui avoit donné ſon ſabre garni en argent ; et que l'inſulaire, charmé de ce cadeau, lui avoit donné un couteau. Quant au pays, il me dit avoir vu une quantité de cochons, mais point de bœufs ; et que les cabanes ou maiſonnettes baties près du rivage, étoient régulièrement allignées, et parfaitement ombragées par des arbres plantés ; et que la côte paroiſſoit bien boiſée.

Ce rapport entendu par toute la compagnie, excita dans tous les individus le déſir de relacher en cette terre, et ils me prierent de faire mon poſſible pour me conſerver dans ſon voiſinage. Mon intérêt ne fut pas moindre, ainſi je réſolus de m'entretenir à ſa proximité ; mais tout notre eſpoir s'évanouit, voyant le vent ſe fixer à l'oueſt, et redoubler ſa force avec furie. Je luttai juſqu'à deux heures du matin ; mais alors ne pouvant plus tenir à la cape, je laiſſai courir le vaiſſeau ſous le

petit foch, et nous filames de huit à neuf nœuds. Vers le jour, le vaiſſeau étoit entouré de marſouins, et d'oiſeaux, et le vent força toujours.

Selon le rapport, quatre malades, un bleſſé; la pompe franchie. Arrivé 45 deg. 20 min. de latitude, et 13 deg. de longitude. Coup de vent de l'oueſt; route ſud-eſt un quart eſt.

Lundi le 4 Juillet, le vent toujours forcé, et le tems en pluies, qui me promettoit du calme. Sa violence malheureuſement fixa à l'oueſt, et m'otoit tout eſpoir de pouvoir ratrapper la côte de la terre que nous avions quittés; je fis ſerrer la miſaine, prenant ma route au plus près du vent. J'examinai ce jour le paraſol qui me fut remis par Monſ. Kuznéczow; il étoit de papier imbibé d'huile, et peint de pluſieurs caractères Chinois ou Japonois, et la pipe étoit d'un métal compoſé, et blanc; la bourſe contenant le tabac étoit de ſatin brodé. Le couteau étoit d'une trempe parfaite, et le manche d'ivoire, bien travaillé; tout cela me convainquit que cette île étoit en commerce avec les Japonois. Vers le coucher du ſoleil, le vent ſe calma, et me permit d'amener la grande voile, et les huniers tous les ris pris.

Selon le rapport, trois malades, un bleſſé. Arrivé 44 deg. 6 min. de latitude, et 12 deg. de longitude. Vent d'oueſt; route ſud-ſud-oueſt, ſud-oueſt ſud.

Mardi, le 5 Juillet, le tems chaud, le vent inclinant vers le ſud. La journée fut employée pour roidir nos manœuvres, que la chaleur avoit fait mollir;

lir ; outre cette beſogne, je fis changer les voiles ; car elles étoient ſi caſſées et uſées, qu'elles laiſſoient échapper une grande partie du vent, et je diſtribuai les vieilles, pour faire des caleçons aux compagnons.

Ce jour, j'aſſemblai un conſeil, pour ſtatuer ſi nous devions aborder au Japon ; car n'ayant pas des connoiſſances poſitives ſur aucune ile, je croyois devoir prendre cette route, afin de nous ſouſtraire à la faim, et à la ſoif qui nous menaçoient. En fait de vivres, nous avions encore ſix barriques de poiſſon ſalé, et deux barriques de poiſſon ſec ; mais le poiſſon ſec commençoit à pourrir par la chaleur, et ſe puanteur me prognoſtia, que nous ne pourrions pas en faire longtems uſage. Tout notre biſcuit étoit conſommé, et il ne nous reſtoit pour toute reſſource que ces deux barriques de poiſſon ſec, deux barriques d'eau de pluie ; et quatre barriques d'eau douce ; ainſi je ne devois compter, que pour ſix à huit jours de vivres, et quatorze de poiſſon. Le Comité décida de faire route pour le Japon ; mais en cas que nous rencontrerions quelqu'ile, de l'aborder. Cette réſolution fut communiquée à toute la compagnie, qui, ménacés de la faim, ſe montrerent très dociles, et conſenterent à tout. Monſ. Méder ayant viſité notre proviſion de poiſſon ſalé, m'aſſura que dans un ou deux jours, je ſerois obligé de le faire jetter tout à la mer ; et que pour en tirer un parti, il me conſeilloit de faire bouillir les ſalaiſons juſqu'à la conſiſtence d'une pâte, de faire enſuite ſécher cette pâte en forme de pain, et qu'a-

lors cette proviſion nous pourroit ſervir en cas de beſoin. Ayant trouvé ce conſeil admirable, je lui commis le ſoin d'exécuter ce qu'il avoit propoſé. La nuit belle, et le ciel étoilé, nous conduiſirent juſqu'à vers les ſix heures ; le vent commença à varier, et à dix heures, un grain ſurvenu, le fixa au nord-oueſt. Ce jour on prépara des lignes pour la pêche des poiſſons, dont nous en avions rencontrés pluſieurs.

Selon le rapport, cinq malades, un bleſſé ; la pompe franchie. Arrivé 43 deg. 20 min. de latitude, et 12 deg. 8 min. de longitude. Vent oueſt-ſud-oueſt, et nord ; route ſud-ſud eſt.

Mecredi, le 6 Juillet, le tems chargé au nord-oueſt, mais la pluie ayant appaiſée ſa force, et abattue la houle de la mer, nous permit de faire ſervir toutes les voiles, et je pris la route vers l'oueſt. Nous vimes ce jour une quantité d'herbes flottantes, et pluſieurs oiſeaux, qui dirigerent leur vol vers le nord-oueſt. Les pêcheurs ne prirent que deux poiſſons médiocres, péſant enſemble trois livres. Au ſoleil couchant, nous entendimes, pour la première fois, le tonnerre. Les compagnons là-deſſus me prierent de leur permettre de ſe faire ſaigner ; car ils craignoient ſans cette précaution les inconvénients de la chaleur qui ſe feſoit ſentir. J'accordai d'autant plus volontiers leurs réquiſitions, qu'une telle précaution ne pouvoit nuire à leur ſanté. La nuit ſombre et ſans lune, mais le vaiſſeau feſant un grand chemin nous en conſola. A la pointe du jour, le quartier-maitre cria terre ;

monté

monté ſur le pont, je pris auſſi pour terre des nuages; mais le charme ſe diſſipa avec le ſoleil. Dans la matinée Monſ. Méder ſaigna quinze compagnons.

Suivant le rapport, trois malades, un bleſſé; la pompe franchie. Arrivé 43 deg. 20 min. de latitude, et 9 deg. 4 min. de longitude; vent nord, un quart nord-eſt; route oueſt, un quart ſud-oueſt.

Jeudi, le 7 Juillet, le tems très beau, la mer belle et unie. La chaleur du ſoleil découvrit le bois par la fonte du goudron. J'ordonnai de le goudronner à frais, et d'arroſer les bords et les ponts au lever du ſoleil chaque jour; ſon ardeur nous incommodant fortement, je fis couper une voile pour faire une tente. Ce même jour on mit la chaloupe en état, et j'occupai les compagnons à nettoyer leurs armes, et à faire des filets; la nuit fut auſſi belle. A neuf heures du matin, nous découvrimes quelque choſe nageant; les compagnons mirent ſur le champ le canôt à l'eau, et allerent chercher l'objet. A leur retour, ils amenerent à la traine un bateau renverſé, très endommagé; l'ayant fait hauſſer à bord, j'obſervai que c'étoit un petit bateau de pêcheur; car j'y trouvai encore quelques lignes, faites de la ſoie amarrée; les compagnons viſiterent le bateau, et ſe chargerent de le raccommoder, pour nous en ſervir en cas de beſoin. Ce jour encore quinze autres compagnons ſe firent ſaigner.

Selon le rapport, trois malades; le bleſſé en état de ſervir. Arrivé 42 deg. de latitude, et 6 deg. 38 min.

min. de longitude. Vent nord-nord-oueſt ; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Vendredi, le 8 Juillet, le vent augmenta inſenſiblement ; le tems très beau, le ſoleil ardent. Ce jour nous fimes l'eſſai du pain de poiſſon ; nous le trouvames âpre, aigre, et très ſalé, mais la néceſſité nous le fit manger. Vers le ſoleil couchant, nous vimes une grande quantité de marſouins, mais nous n'en pumes prendre aucun. La nuit conſtamment belle et ſans nuages. Au jour, quatre compagnons ſe préſenterent au nom de la compagnie, pour demander grace en faveur de Monſ. Stephanow ; et comme j'étois aſſuré de leur fidélité envers moi, je leur promis, que je le ferois avec d'autant plus de ſatisfaction, que je ne déſirois rien plus ardemment, que de convaincre la compagnie de mon dévouement, pour tout ce qu'elle voudroit exiger de moi. Après leur départ, j'aſſemblai une comité des principaux, auxquels je déclarai mon intention de reprendre dans notre ſociété le Sieur Stephanow. Tous conſentirent à ma réſolution, excepté Monſ. Panow ; qui me déclara, que j'aurai plus d'une fois encore à me plaindte de cet homme infame, qui le feſoit rougir par l'union avec laquelle il lui étoit lié du ſang. Ce jour Monſ. Méder ſaigna encore vingt compagnons.

Selon le rapport, trois malades ; la pompe franchie. Arrivé 41 deg. 28 min. de latitude, et 4 deg. 26 min. de longitude. Vent nord-nord-oueſt ; route ſud-oueſt, un quart oueſt.

Samedi,

Samedi, le 9 Juillet, en conſéquence de ma réſolution, je fis venir Monſ. Stephanow, et je lui annonçai ſa grace, et ſa réception dans notre ſociété, en l'exhortant de vouloir enfin ſe déſiſter de cette inimitié qu'il me portoit. Je lui répréſentai qu'il ne devoit pas douter de la fincérité avec laquelle je lui offrois mon amitié ; car il ne tenoit qu'à moi de me débarraſſer de lui. Il parut extrêmement content, et promit ſur ſa foi et ſur ſon honneur de ſe conduire avec plus de délicateſſe ; il ne ménagea aucun ſerment pour confirmer ſa répentance, et pour mettre le ſceau à ce qu'il me dit. Il me pria de faire aſſembler la compagnie, pour reconnoitre publiquement ſa faute, et demander ſon pardon ; et quoique je m'excuſai ſur ce que je ne pouvois et ne devois pas permettre une telle démarche de ſa part ; il perſiſta, et pria les aſſiſtants de le ſeconder en ſa demande, en aſſurant qu'il ne pouvoit pas jouir d'aucune tranquillité, juſqu'à ce qu'il eut convaincu toute la compagnie, que ſon cœur étoit d'accord avec ſa bouche. Ne pouvant enfin lui faire changer cette réſolution, je priai Monſ. Cruſtiew de faire ce que le Sieur Stephanow demandoit.

Après la ſortie de Monſ. Cruſtiew avec le pénitent, je témoignai de la joie à Monſ. Panow, de voir enfin ſon parent ramené à la raiſon ; mais ce galant homme me dit, que je me verrois trompé dans mon eſpérance ; qu'il le connoiſſoit trop pour pouvoir eſpérer ſa correction ; il ajouta qu'en ce moment il le croyoit vraiment diſpoſé de tenir ſon engage-

engagement, mais qu'il oſeroit parier, qu'avant huit jours, il donneroit des nouvelles preuves de ſa méchanceté, et qu'il me prioit inſtamment de ne me jamais fier à ce miſérable.

Vers les cinq heures, on me rapporta, que les cercles d'une barrique étoient caſſés, et l'eau entièrement coulée, et qu'un autre étoit à deux tiers vuide, ainſi qu'il ne nous reſtoit que trois barriques, et quelques pots d'eau, avec environ neuf cent livres de poiſſon ſec, et en pain. Inquiet, comme je devois l'être, et exténué par une fatigue continuelle, je paſſai une nuit cruelle; et comme il me falloit cacher mon trouble devant mes compagnons, la contrainte m'accabla au point, que je me trouvai pris de foibleſſe à pluſieurs repriſes cette nuit. Je ne pouvois eſpérer des ſecours ni de la pluie ni de la roiée; malheureuſement la ſaiſon ne promettoit pas d'eau, et les parages m'étoient trop inconnues pour fonder mon eſpoir ſur la connoiſſance. Au jour, je fis convoquer toute la compagnie, pour lui faire enviſager notre ſituation, et pour exiger d'elle de ſe borner à la ration d'une demie livre de poiſſon, et une demie bouteille d'eau; et afin de les convaincre ſur ce que j'avois dit, je fis apporter en leur préſence notre proviſion de poiſſon. Malheureuſement, au lieu de neuf cent livres, nous n'en trouvames que quatre cent ſoixante; et après la viſite de l'eau, il en manquoit beaucoup à trois barriques. Cette poſition les réduiſit au déſeſpoir, car ils m'aſſuroient, qu'il leur ſeroit impoſſible de ſe ſoutenir avec une auſſi foible nourriture qu'étoit

le

le poiſſon, qui d'ailleurs irritoit encore le ſoif. Effectivement, leurs répréſentations étoient juſtifiées par ma propre expérience ; et pour prévenir toute diſpute ſur la diſtribution, je fis partager notre proviſion entre tous les compagnons, et chacun en reçut ſa part, conſiſtant en quatre livres trois quarts à-peu-près ; et il n'y eut que les femmes, auxquelles j'avois conſervé du biſcuit, quoique gâté. Pluſieurs des compagnons reçurent leurs proviſions en pleurant amèrement ; et les autres maudirent ceux qui les avoient induits à la révolution de Kamchatka. Tel étoit le tableau qui ſe préſentoit devant mes yeux.

Selon le rapport, ſix malades ; la pompe franchie. Arrivé 39 deg. 40 min. de latitude ; et 5 deg. de longitude. Vent ſud-oueſt, un quart ſud ; route ſud ſud-eſt, cinq degrés ſud.

Dimanche, le 10 Juillet, le tems clair, l'air chaud à l'excès, le vent frais, mais inégal ; au coucher du ſoleil le vent forçant, les nuages chaſſés avec impétuoſité ; à onze heures de la nuit, le tonnerre ſe fit entendre, et le ciel fut éclairé ; mais ſeulement quelques grains de pluie tomberent à bord. A quatre heures, je fis ſerrer les voiles hautes ; le vaiſſeau donnant fortement à la bande, puiſa une quantité d'eau ; c'eſt pourquoi je fis couvrir les panneaux avec de la toile goudronnée.

Selon le rapport, onze malades ; la pompe franchie de trente-ſix pouces à huit. Arrivé 38 deg. de latitude, et 5 degrés de longitude. Vent oueſt-nord-oueſt ; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Lundi,

Lundi, le 11 Juillet, coup de vent déclaré, le ciel chargé de nuages, le tonnerre et les éclairs continuels; la prudence exigeoit de mettre le vaiſſeau à la cape, mais notre ſituation ne nous le permettoit pas; c'eſt pourquoi j'encourageai mes compagnons de continuer le ſervice; malheureuſement, ils étoient tous ſi accablés, que je déſeſpérai de pouvoir conſerver le navire en tenant le vent. Une nuit affreuſe ſuccéda à ce jour; elle fut accompagnée de tout l'horreur que l'on ſe peut imaginer à la mer; les voiles du petit foch et de la miſaine, caſſerent à la fois; le claquement de ces deux voiles, feſant un bruit épouvantable, augmenta les craintes. Le vent redoublant par rafale, ménaça de nous démâter entièrement; et aucun compagnon ne voulant monter pour ſerrer les huniers, il m'étoit impoſſible de les faire amener, ou de les carguer. Vers les trois heures du matin, le mât d'artimon fut fendu par la foudre, mais le feu n'y prit point. Le pont du vaiſſeau ſe trouva conſtamment rempli d'eau. Si le vent avoit changé, avec cette rapidité que j'avois éprouvé ſi ſouvent dans ma navigation, nous étions perdus ſans reſſource; heureuſement, il ne bougea point.

Selon le rapport, vingt-trois malades; franchi la pompe de vingt-huit à ſix pouces. Arrivé 36 deg. 25 min. de latitude, et 3 deg. de longitude. Vent oueſt-nord-oueſt; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Mardi, le 12 Juillet, Meſſ. Cruſtiew et Panow me répréſenterent, que pluſieurs compagnons ayant conſommés leur nourriture, alloient périr par la faim,

faim, ſi je ne trouvois pas quelqu'expédient; eux mêmes firent éclater leur déſeſpoir. Occupé donc à chercher des moyens, je tombai ſur l'expédient de faire bouillir quelques peaux de caſtors, et de les aſſaiſonner d'huile de baleine. Je communiquai à mes amis cette idée, et ils m'en témoignerent leur gratitude. Pour en faire donc l'eſſai, j'ordonnai d'échauder une peau, et après l'avoir nettoyée, de la faire bouillir. A ſix heures, nous en eumes une toute préparée; et ayant trouvé ce ragout capable de nous empêcher de mourrir de faim, je fis ſur le champ en diſtribuer aux compagnons. L'empreſſement avec lequel ils s'occuperent à préparer le ragout, leur fit oublier le danger que nous courumes par l'impétuoſité vent; et il ne fut pas poſſible de les employer à aucun ſervice du bord, de manière que toute la beſogne roula ſur moi, et ſur les officiers. La nuit ſe conſerva avec la même violence de vent, et la houle commençoit à nous ménacer des plus noirs périls, quant le vent, tout d'un coup, vers les quatre heures du matin, rallentit ſa force, et je ne fus pas peu ſurpris, de voir la mer auſſitôt tombée. Cette circonſtance, m'indiqua l'approche de la terre; mais en quelle direction la chercher, voilà ce qui m'étoit impoſſible de déviner. Au jour, mes compagnons me remercierent d'avoir eu ſoin de leur procurer une nourriture; et n'en ayant pas d'autre, je la fis apprêter auſſi pour les malades. Monſ. Méder me conta, que pluſieurs compagnons avoient lavés leurs ſouliers et leurs bottines, et qu'au moment où il parloit, il y en avoit dans la marmite plus

de

de vingt paires; effectivement ce rapport me fut confirmé; et je ne pus que gémir ſur notre miſere, qui, dans vingt-quatre heures, devoit augmenter par le manquement d'eau.

Selon le rapport, vingt-neuf malades; la pompe franchie à l'ordinaire. Arrivé 35 deg. 4 min. latitude, 1 min. longitude; vent oueſt-nord-oueſt; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Mecredi, le 13 Juillet, le tems s'éclairciſſant peu-à-peu, avec intervalles de ſoleil, je fis d'abord ouvrir les écoutilles pour donner de l'air au vaiſſeau; enſuite on raccommoda la miſaine, on remit un autre foch, le notre ayant été emporté, et pour remplacer le mât d'artimon, je me ſervis d'un mât du grand hunier, que j'avois pris de réchange à Kamchatka; et non-obſtant notre foibleſſe, nous parvinmes à le placer avant la nuit. Pendant que nous nous occupions de ce travail, les femmes furent occupées à tirer les peaux avariées, et il s'en trouva, ſept-cent quatre-vingt-deux de caſtors, deux cent ſoixante-huit de renards, et mille, neuf cent de martres zibelines. Elles furent toutes diſtribuées à la compagnie. Au jour nous découvrimes beaucoup d'herbes flottantes, et des oiſeaux qui reſembloient à des aigles; cette vue renouvella en moi cette lumière d'eſpérance, qui ſeule peut faire ſurmonter les obſtacles qui paroiſſent invincibles. Vers le midi, nous obſervames, que les nuages ſe changerent vers le ſud; et nous attendimes avec empreſſement un orage, pour faire quelque proviſion d'eau; mais notre attente fut trompée, et le vent reſta immobile.

Selon le rapport, vingt malades; la pompe franchie à l'ordinaire. Arrivé 33 deg. 5 min. latitude, 358 deg. 56 min. longitude; vent oueſt-nord-oueſt; route ſud-oueſt, cinq degrés ſud.

Jeudi, le 14 Juillet, le ciel revenu ſans nuages, l'air chaud, le vent égal, fort, ſans excés, la lame du côté du vent. Monſ. Meder me rapporta, qu'il n'y avoit qu'environ cinquante pintes d'eau, et qu'il croyoit devoir en garder au moins la moitié pour les malades. Je lui ordonnai donc de faire ainſi; et que pour le reſte, qu'on la diſtribuat aux compagnons avec le jour. Quant à moi, ne voyant plus aucun moyen de remédier au manquement d'eau, je me réſignai au ſort, qui m'accabloit par de ſi cruelles épreuves; et ne pouvant plus trouver aucune conſolation, je paſſai la nuit à reſpirer l'air frais. L'aube du jour me ſurprit, et la fraicheur de la matinée me ſervit de rafraichiſſement. A ſept heures, j'aſſiſtai à la diſtribution de l'eau; mes compagnons la reçurent avidement, et pluſieurs la burent ſur le champ; pendant que d'autres, plus ſages, conſerverent la leur. Après la diſtribution, ne croyant plus ſoutenir ma vie, et me ſentant oppreſſé par la foibleſſe occaſionnée par la famine, je préſentai ma carte à la compagnie, et je leur indiquai, que nous nous trouvions encore éloignés de deux cent quarante, et peutêtre trois cent lieues de la côte du Japon; que je n'avois aucune connoiſſance de quelqu'ile dans notre voiſinage, par conſéquent qu'il faudroit fix à ſept jours d'un vent favorable, dont il n'y avoit aucune apparence; et comme je ne croyois pas pou-

voir me ſoutenir juſqu'à cette époque, je crus devoir leur indiquer la route qu'ils auroient à tenir, en cas qu'ils fuſſent aſſez heureux de pouvoir ſoutenir leurs vies. La confiance naturelle, avec laquelle je leurs ouvris mes ſentiments, les toucha tous vivement, et ce ne fut pas ſans la plus vive émotion, et un contentement parfait, que je les vis tous empreſſés de m'offrir de partager avec moi leurs lots. A cette occaſion, le nommé Sudiakow, déclara, qu'il avoit encore dans ſon coffre trois poiſſons ſalés, et il me les offrit, ainſi qu'une cruche d'eau, qu'il avoit épargnée ſur ſa conſommation. La générosité de ce compagnon fut applaudie, et il reçut le ſurnom de généreux, que la compagnie lui conſerva. Forcé d'accepter ce ſecours, je le fis à condition du partage; et au moment ou je pris la hauteur, la compagnie me demanda de faire route pour le Japon.

Selon le rapport, dix-huit malades; la pompe franchie à l'ordinaire. Arrivé 32 deg. 36 min. latitude; 357 deg. 15 min. longitude; vent nord-oueſt et nord-nord oueſt; route ſud-ſud-oueſt, cinq degrés ſud.

Vendredi, le 15 Juillet, le tems beau, le ſoleil ardent, le courant à l'oueſt. Nous découvrimes une quantité d'oiſeaux, dont on en crût reconnoitre de terre; ce qui donna un nouvel eſpoir à la compagnie. Pluſieurs compagnons ayant bus de l'eau de la mer, furent pris d'un vomiſſement violent; Monſ. Meder crut devoir la faire infuſer avec du thé, pour

la

la corriger, mais cette précaution n'en altéra pas l'amertume; j'en eſſayai moi même.

Au coucher du ſoleil, deux compagnons nous crierent du haut du mât du grand hunier, qu'ils voyoient la terre; auſſitôt tout le monde monta au haut du mât, mais le ſoleil étant couché, ils n'en purent rien voir. Les compagnons qui l'avoient crus voir, m'indiquerent que ſa direction étoit à l'oueſt, prenant un peu du ſud; je mis donc toutes les voiles poſſibles dehors, ordonnant une bonne garde pour la nuit; mais, feſant vingt-quatre lieues trois quarts, depuis l'heure à laquelle ils avoient crus découvrir la terre, juſqu'à quatre heures du matin, ils furent convaincus, qu'ils avoient pris des nuages pour la terre. A cinq heures, on ne découvrit rien du haut du mât, que des nuages très épaiſſes devant le vaiſſeau. A cette même heure, mon chien, que je nommois Neſtor, ſe porta ſur l'avant du vaiſſeau, aboyant continuellement, et ſentant l'air. Monſ. Meder ayant obſervé cela, courut vers moi, m'aſſurant qu'il ne doutoit plus de la proximité de la terre; car il ſoutenoit, que c'eſt l'ordinaire des chiens de la ſentir. Monſ. Kuzneczow monta lui même au haut du mât du hunier, jurant qu'il n'en déſcendroit plus, juſqu'à ce qu'il verroit la terre. Vers les huit heures, il nous cria terre, mais un moment après, il nous réeria, qu'il avoit pris des nuages pour la terre. Vers les neuf heures, Zacharie, mon Américain, regardant avec les autres au devant du vaiſſeau, s'écria, Alakſina, Alakſina, enſuite il courut vers moi pour me répéter Alakſina,

et il me tira, en me diſant en Ruſſe, dont il avoit appris quelques mots, venez, venez; rendu ſur le devant, il me montra avec ſon doigt l'endroit, répétant toujours Alakſina, tandis qu'aucun de nous ne put rien découvrir. Je hélai Monſ. Kuzneczow, en lui diſant que l'Américain voyoit terre, mais Kuzneczow répondit qu'il ne voyoit rien; pour lui indiquer donc l'endroit, j'envoyai Zacharie près de Monſ. Kuzneczow, à qui j'envoyai auſſi ma longue-vue. A neuf heures et demie, Monſ. Kuzneczow enfin cria terre. Sur ſon aſſurance, je montai moi même, et je jouïs du plaiſir de voir enfin nos maux ſoulagés. A onze heures ayant la terre viſiblement devant nous, je ſondai, et nous eumes fond par vingt-huit braſſes; je m'approchai à un quart de lieue, et je mouillai par dix-huit braſſes.

Selon le rapport, vingt-ſix malades; la pompe franchie. Arrivé 32 deg. 47 min. latitude, 355 deg. 8 min. longitude; vent nord, un quart nord oueſt; route oueſt, cinq degrés nord.

Samedi, le 16 Juillet, mouillé ſous une ile, à un quart de lieue de diſtance, par dix-huit braſſes, vent nord et nord-nord-oueſt. A deux heures après midi, j'envoyai Meſſ. Panow et Kuzneczow à terre, avec douze compagnons dans le canôt, afin de reconnoitre l'ile, et de découvrir quelqu'anſe, pour pouvoir mettre le navire en ſûreté; je fis auſſi embarquer pluſieurs barriques, pour nous envoyer de l'eau. Vers les neuf heures, nous vimes à terre trois feux, qui étoit le ſignal de la découverte d'un port; mais les feux nous paroiſſoient dans l'éloigne-

ment de deux lieues, au nord-oueſt de notre mouillage. A onze heures le canôt revint avec quatre hommes, en nous apportant de l'eau, qui fut conſommée avec avidité. Le nommé Sibaew, me rapporta que Kuzneczow avoit découvert au nord de l'ile, une anſe très commode pour notre vaiſſeau, dans laquelle ſe jettoit un ruiſſeau, dont l'eau étoit parfaitement fraiche; qu'en conſéquence, il me prioit de lui renvoyer le canôt, pour venir avec le jour au-devant du navire afin de le conduire au mouillage. Cette nouvelle heureuſe, conſola tout le monde, mais la continuation de ſon ennarré, fut encore plus ſatisfaiſante, quant il m'aſſure qu'il y avoit une quantité de cochons et de cabrits ſur l'ile. A ce recit, tout le monde vouloit aller à terre; et j'eus toutes les peines du monde à pouvoir en retenir quelques uns à bord, pour conduire le bâtiment. Les compagnons, n'écoutant que leur volonté, s'emparerent de la chaloupe, et partirent au nombre de quarante-neuf. Après le départ de la chaloupe, j'envoyai le canôt auſſi, armé de ſix hommes, pour reſter aux ordres de Monſ. Kuzneczow.

A cinq heures un quart du matin, je fis lever l'ancre, et j'approchai ſous le petit hunier; à ſix heures, je découvris le canôt à la mer, et je fis route, en filant la côte au nord-oueſt, un quart nord. La vue de cette ile, étoit très agréable. Vers les huit heures, le vent calma tout à fait, et je fus obligé de mouiller dérechef par douze braſſes. A cette même heure, je donnai des ordres à Monſ. Kuzneczow, d'aller chercher la chaloupe, afin de pouvoir faire

tirer le vaiſſeau. A neuf heures et demie, la chaloupe et le canôt arriverent, et j'entrai dans l'anſe, dans laquelle je mouillai par ſix braſſes, à ſoixante toiſes de la terre; et je fis amarrer le vaiſſeau ſur terre, ayant le grand ancre mouillé à cent vingt toiſes au large du bord du rivage.

Selon le rapport, dix-huit malades; les pompes franchies. Arrivé 32 deg. 47 min. latitude; 355 deg. 8 min. longitude; vent nord, et calme; route oueſt, cinq degrés nord, et nord-oueſt.

Dimanche, le 17 Juillet, je fis débarquer les malades et les femmes, ne laiſſant que quatre hommes de garde à bord, avec deux officiers. On employa ce jour pour couper du bois, et faire des cabanes et des tentes, ainſi qu'un magaſin pour débarquer notre chargement. Monſ. Winbladth ſe chargea d'élever une batterie, dans laquelle il plaça deux piéces de trois. Les compagnons débarqués le jour précédent, apporterent pluſieurs piéces de gibier pour les malades, et une chèvre; pluſieurs entr'eux rapporterent différents fruits et plantes, d'un ſaveur délicieux; je fis la défenſe de les manger crus; cûits, et rotis, ils étoient bons et ſalutaires, comme la ſuite nous le prouva. L'abondance de l'eau, et l'aſſurance de vivres, fit oublier à la compagnie les maux paſſés; les individus ne s'entretinrent plus que de la douceur qu'ils alloient gouter; quant à moi, je bénis le ſort, qui me délivra des horreurs d'une mort cruelle, et plus encore, des réproches que j'avois à attendre de mes compagnons.

La nuit étoit belle; mais la beauté du ciel ne m'empêcha pas de donner toute ſa durée au ſommeil; car mon corps épuiſé par les fatigues et par l'inſomnie, avoit beſoin de ce ſoulagement. Au jour, je fis aſſembler toute la compagnie, pour diſtribuer les différentes parties du ſervice à faire; les uns pour la garde du vaiſſeau, les autres pour la pêche, pour la chaſſe, pour le racommodage des barriques, des voiles, &c. Après cette diſtribution des travaux, je déclarai que mon intention étoit, auſſitôt les proviſions faites, de mettre à la voile pour me rendre à Manille dans les iles Philippines, d'où nous pourrions nous rendre plus facilement en Europe. Ma déclaration fut reçue très froidement, et les compagnons me répondirent, qu'ils avoient beſoin de ſe repoſer, et qu'enſuite ils s'aviſeroient ſur le parti à prendre.

Selon le rapport, dix-huit malades.

Lundi, le 18 Juillet, à terre ſur l'ile de la Liqueur, nom, que mes compagnons lui donnerent, à cauſe de l'excellente eau qu'ils y avoient trouvés. A deux heures, Loginow, envoyé pour découvrir l'intérieur de l'ile avec quatre compagnons, revint, et me rapporta des ananas, et des bananes en quantité, avec pluſieurs coques de bois, dont il m'aſſuroit que l'ile abondoit; mais ce qui excita la plus grande confuſion, furent quelques piéces de cryſtal de roche, et des pierres contenant des parties métalliques, luiſant comme de l'or et très peſantes. La vue de cette pierre, exalta l'imagination de mes compagnons; et les piéces de cryſtal les induiſirent au raiſonnement;

ils conclurrent, que ce cryſtal ſe trouvant par la ſuperficie de la terre, elle contenoit ſans doute des maſſes de diamants dans ſa profondeur; la mine découverte ne pouvoir être autre choſe que de l'or. J'eus beau leur répréſenter que les apparences étoient ſouvent trompeuſes; qu'ainſi le cryſtal ne ſe changeroit pas en diamant, et que la prétendue mine d'or, pouvoit bien n'être autre choſe que du marcaſite; mais mes répréſentions ne furent pas écoutées. L'illuſion avoit pris une trop forte racine pour pouvoir la diſſiper en ſi peu de tems qu'elle s'étoit formée; et la vivacité avec laquelle les compagnons prirent leurs réſolutions, m'en fit appréhender des ſuites facheuſes. Cinq entr'eux ſe préſenterent, pour me déclarer, que les compagnons excédés des peines et des ſouffrances, qu'ils avoient eſſuyés dans leurs voyages, étoient réſolus d'y fixer leur ſéjour pendant quelques mois, d'autant plus volontiers, que l'ile leur offroit une nourriture ſuffiſante, et qu'en tout ce tems ils s'employeroient pour fouiller la terre, afin de ramaſſer la mine, et pour miner les rochers, pour rechercher le fond du cryſtal, afin de pouvoir ſe procurer une quantité d'or et de diamants, dont ils feroient un bon uſage quand ils ſeroient rendus en Europe. Ils accompagnerent cette déclaration avec des ſerments, qu'ils ne changeroient point leurs réſolutions; et ils exigerent de moi une promeſſe que je me conformerois à leur volonté; mais comme je ne crus pas devoir leur donner ma parole ſur le champ, je les renvoyai avec promeſſe que je me conſulterois ſur leurs propoſitions, et que je leur rendrois ma ré-

ſolution

ſolution dans la matinée ſuivante. Après leur départ je convoquai mes amis, pour délibérer ſur le parti à prendre; les uns et les autres, me conſeillerent de me ſoumettre à la volonte de la compagnie, comme à la loi du plus fort; me répréſentant que les compagnons ſe voyant à terre, n'écouteroient aucune raiſon; et que connoiſſant leur opiniatreté, je devois craindre les extrémités. Leur avis ne me conſola pas; car déférant à la volonté de la compagnie, je devois m'attendre à des intrigues et à des cabales, dont l'ile pouvoit devenir funeſte à mon parti. Je paſſai ainſi la nuit à faire des projets, pour faire revenir les eſprits.

Avec le jour, je trouvai ma tente entourrée des compagnons, me demandant ma réſolution. Mes amis ſe tinrent peu éloignés, pour m'aſſiſter en cas de beſoin. Dans cette circonſtance, je crus devoir leur répréſenter, que j'avois réſolu de faire examiner la mine, ſi elle contenoit de l'or ou non; car je le croyois bien fou, de ſe donner la peine de ramaſſer des pierres, ſans en retirer aucun profit; qu'en conſéquence, je priois les compagnons d'en nommer deux d'entr'eux qui s'entendoient à la fonte des métaux pour en faire l'eſſai; leur déclarant, qu'en cas que la mine ſeroit d'un bon produit, je me déciderois de reſter en cette ile tout le tems que la compagnie jugeroit à-propos; mais que la découverte du cryſtal ne nous ſerviroit en rien, étant aſſuré que le cryſtal ne ſe trouvoit jamais dans les mines de diamants. Dans la perſuaſion où les compagnons étoient, que la mine ne pouvoit être autre

que

que d'or, ils ſe contenterent de ma réponſe ; et députerent Andréanow et Ribnikow, deux orfèvres, pour en faire l'eſſai, et c'étoit avec la plus grande ſatisfaction, que je me vis gagner ſur les eſprits de tant d'enragés. Mes amis me complimenterent ſur cette réuſſite, et Monſ. Panow m'aſſura, qu'il feroit ſon poſſible pour anéantir la cabale, qu'il ſuppoſoit toujours être l'ouvrage de Monſ. Stephanow.

Selon le rapport, quatorze malades.

Mardi, le 19 Juillet, beau temps, mais l'ardeur du ſoleil très fort, et le vent calme. Ce jour on m'apporta une grande proviſion de poiſſon, dont j'en fis ſécher la moitié pour notre proviſion, et l'autre fut diſtribuée à la compagnie. Monſ. Baturin m'informa. que le ſel étoit diminué, et ſe propoſa d'en faire une cuite, et je lui donnai trois Kamſcadales pour l'aſſiſter. Vers les deux heures, en compagnie de Meſſ. Panow et Winbladth, j'allai faire une courſe dans le pays ; nous le trouvames bien agréable, rempli de cocotiers, d'orangers, et de bananiers, avec un certain fruit qui reſſembloit à des poires ; mais comme elles étoient trop aigres, nous ne les mangeames pas. Sur un des monticules, nous trouvames pluſieurs piéces de cryſtal et de cinnabre ; mais ce qui nous conſola davantage, fut d'avoir découvert une cinquantaine de cochons marons ; nous allions les ſuivre, pour en tuer quelques-uns, quand le garçon pilotin, Potoſſiow, vint me parler pour me référer, que le Sieur Stephanow avoit aſſemblé un parti des compagnons, auxquels il avoit parlé avec vivacité, et que tous enſemble s'étoient retirés dans le bois

bois pour faire un ſerment. Sur cette information, nous retournames vers notre camp; nous y arrivames à l'entrée de la nuit, qui étoit une des plus belles que j'aye vu dans ma vie, le ciel étant ſans nuages, et étoilé, avec une clarté parfaite et raviſſante. Je dirigeai mes premiers pas vers la tente de Monſ. Cruſtiew, qui fut ſurpris d'entendre la rélation de ma découverte, m'aſſurant que de toute la journée, il n'avoit pas quitté le Sieur Stephanow, ſinon un intervalle d'une demie heure; et qu'il lui paroiſſoit impoſſible que ce tems lui ait ſuffit pour former la ligue; mais Monſ. Panow l'aſſura, que le Sieur Stephanow étoit capable de tout, et qu'il le croyoit coupable. Sa conduite précédente, me rangea du parti de Monſ. Panow, et je crus devoir prendre mes meſures, pour prévenir le complôt. Pour cet effet je fis aſſembler tous mes amis, auxquels je pouvois donner toute ma confiance. Leur nombre montoit à trente-ſix perſonnes; j'en détachai ſur le champ ſix à bord, pour relever ceux qui y étoient; douze autres je diſpoſai à la garde de nos petites piéces à terre, et le reſte devoit ſe tenir armés, et faire une garde régulière, ſans pourtant que la défiance parût. Les choſes ainſi diſpoſées, j'attendois le jour. A ſept heures du matin, les chaſſeurs furent les premiers qui ſe préſenterent, pour me dire que leur courſe avoit été infructueuſe, et qu'ils n'avoient rien pu découvrir pour chaſſer. Quoique j'étois bien inſtruit, qu'au lieu de la chaſſe, ils avoient été avec Stephanow aſſemblés, je diſſimulai mon déplaiſir; mais ma diſſimulation ſe rompit, en apprenant,

apprenant, que tous ceux que j'avois deſtiné à raccommoder nos barriques, nos voiles, &c. avoient délaiſſés le travail, et ne vouloient plus rien faire. J'ordonnai en conſéquence une aſſemblée générale de la compagnie, préciſément pour le midi.

Selon le rapport, huit malades.

Mecredi, le 20 Juillet, le même tems du jour précédent. La compagnie s'étant aſſemblée, j'expoſai avec énergie notre ſituation, les peines que j'avois eu, pour remplir conſtamment les ſouhaits et les déſirs de la compagnie, et ſon ingratitude envers moi, dont j'éprouvois encore les effets par une nouvelle mutinerie. Je leur obſervai, que l'obſtination dans laquelle je voyois les individus à ne pas vouloir travailler, nous conduiroit à la plus affreuſe diſette, &c. et je leur demandois les raiſons qui les avoient conduits à cette réſolution, ſi indigne de gens d'honneur, et de courage. Pluſieurs d'entre les compagnons montrerent le Sieur Stephanow, criant, " parle, parle, et nous te ſoutiendrons." Sur ce ſignal ce malheureux parla, en m'invectivant et en me ménaçant, ainſi que Monſ. Panow, d'une mort prochaine et violente. Je l'interrompis dans ſes imprécations, pour prononcer un diſcours, par lequel je remerciai les compagnons, d'avoir juſqu'à ce jour partagés mes travaux ; je leur déclarai, que ſi j'avois conſervé l'empire ſur eux, ce n'étoit que pour conſerver leurs vies, dans un voyage auſſi pénible ; mais qu'aujourd'hui, où les plus grands dangers étoient paſſés, je me démettois entièrement du commandement, et qu'ils n'avoient qu'à choiſir un chef.

chef. Quant à moi, ne pouvant plus rien eſpérer de gens de ſi peu d'honneur et de probité, que j'étois réſolu de me ſéparer d'eux, préférant de vivre avec des bêtes féroces, qu'avec des gens ingrâts, et dont la conduite dorénavant ne ſeroit qu'un tiſſu de méchancetés et de crimes. Après ce diſcours, je me retirai en diſant, que ceux qui avoient de l'amour et de l'attachement pour moi, devoient me ſuivre. A mon départ, je fus ſuivi par ceux dont l'attachement m'étoit connu, et par vingt-deux autres, qui me parurent juſqu'à cet époque douteux. Revenu dans ma tente, je me vis en compagnie de cinquante-deux à moi, ayant en outre ſix à bord; je n'avois donc rien à craindre du complôt, et je paſſai la nuit à m'entretenir ſur ce qu'il nous conviendroit à faire. Au jour, on m'annonça des députés de la partie du Sieur Stephanow, qui m'annoncerent, que s'étant rendus maitres du vaiſſeau, ils pouvoient m'abandonner dans cette ile; mais que leurs deſſeins étoient plus nobles envers moi; m'aſſurant qu'ils vouloient me reconnoitre pour leur chef, roi, &c. pourvu que je leurs promis de reſter ſur l'ile avec eux; et que pour me convaincre qu'ils n'étoient point venus pour m'en impoſer, que trois d'entr'eux reſteroient en ôtages auprès de moi, et que la compagnie, inſtruite ſur ma réſolution, me remettroient le Sieur Stephanow, pour n'avoir dorénavant rien à craindre de ſa part. La ſurpriſe du vaiſſeau, me conſterna, mais je cachai autant que je pus mon chagrin. Ma diſgrace me parut inévitable; car ſans vaiſſeau, qu'allois-je devenir dans une ile déſerte? Pour faire donc

revenir

revenir ces enragés, je les invitai à une aſſemblée, dans laquelle je leurs découvrirois les ſentiments de mon ame. Auſſitôt la compagnie s'aſſembla, à l'exception du Sieur Stephanow, avec dix compagnons, qui furent à bord. L'aſſemblée étant conſtituée, je leur répréſentai, que certainement aucun d'eux ne pouvoit avoir plus d'envie de fixer ſon ſéjour en cette ile heureuſe que moi; mais que des reflexions m'empêchoient de prendre ce parti; et pour les leurs faire ſentir, je leur déclarai que notre compagnie étant conſtituée d'un grand nombre d'hommes, et ſeulement de huit femmes, la proportion empêcheroit notre union; et qu'en vérité, le ſeul manquement de femmes, m'avoit empêché de leur faire la propoſition de nous fixer dans l'ile. Mais enfin, comme je les voyois tous réſolus, j'aquiéſcerois à leur volonté avec une ſeule condition. Dans le moment j'entendis les cris, " Entendons la, entendons la." Je leurs déclarai, que mon intention étoit de faire voile pour la côte du Japon, d'effectuer une déſcente auprès d'une ville, et d'enlever autant de femmes que nous pourrions, ainſi que différents beſtiaux, et grains; et je finis en proteſtant, que s'ils vouloient s'engager de me ſeconder en ce projet, je leurs promettrois de m'établir avec eux ſur cette ile, à laquelle nous reviendrions facilement; et que le tems d'un mois ſuffiroit pour l'exécution de notre projet. A peine eus-je fini ma déclaration, que tous s'écrierent, " Vive " notre chef, vive notre général;" et les uns après les autres, vinrent pour me baiſer la main.

Les

Les voyant revenus à ce point de ſoumiſſion, j'exigeai d'eux de ſe rendre à bord, pour faire déſcendre le Sieur Stephanow; car je leur déclarai que je craignois que cet enragé n'y mit à la fin le feu. Cette crainte ſe communiqua ſi précipitamment, qu'ils coururent avec confuſion au rivage. Stephanow, voyant ſon parti en courſe, crut une attaque de ma part, et déſcendit du bord pour les joindre; mais il fut étrangement ſurpris, en ſe voyant arrêté par les ſiens et conduit chez moi, où je le conſignai ſous la garde de Monſ. Sibaew.

Selon le rapport, quatre malades, un priſonnier.

Jeudi, le 21 Juillet, le ciel beau, une petite briſe de l'eſt. Je fis aſſembler la compagnie, pour lui faire renouveller le ſerment de fidèlité et d'obéiſſance envers moi; et je prêtai celui de ma part, portant, qu'ayant exécuté l'entrepriſe ſur le Japon, je me rendrois à l'ile de Liqueur, pour y former l'établiſſement de notre compagnie. Après cette cérémonie, j'ordonnai la continuation du travail, de la chaſſe, de la pêche, et de la récolte des fruits et des racines pour notre voyage. Quant à Monſ. Stephanow, je le fis délivrer de ſa priſon, en exigeant de lui de demander publiquement à toute la compagnie ſa grace, ce qu'il fit; mais comme il ne convenoit plus, que je lui confiaſſe aucune partie du ſervice, je fis enſorte, que la compagnie le déclara incapable de remplir aucune fonction. Ce malheureux homme, me demanda de le laiſſer dans cette ile, mais je me refuſai à ſon déſeſpoir, lui répréſentant que j'eſpérois de pouvoir adoucir ſon ſort, quand nous ſerions rendus de retour dans l'ile; car je n'oſois pas lui confier mes

intentions,

intentions. Ma clémence l'étonna, et il ſe reconnut ſcélérat, &c. Les compagnons enchantés du projet de former une nouvelle colonie, qui devoit avec le tems former un empire, travaillerent toute la nuit; et comme Monſ. Panow me dit, négligerent entièrement l'eſſai de la mine, dans la ferme intention de s'occuper ſur cet parti à leur retour. La nuit étoit belle et fraiche, et tout le monde ſe portoit bien. Les poiſſons étant la meilleure et la plus ſaine nourriture dans ces parages, elle fut diverſifiée par d'excellents fruits et gibier. Monſ. Panow ayant pris avec lui ſix bons tireurs, alla à la chaſſe des cochons marons. Avec le jour, je trouvai encore les compagnons au travail, et la beſogne alla vite.

A neuf heures, je donnai ordre de tranſporter à bord toutes les proviſions faites, et dix-huit barriques qui avoient été raccommodées et remplies d'eau. Monſ. Baturin ayant fait la conſcription des vivres, prouva que nous aurions pour un mois amplement. Ce jour j'ordonnai encore d'ériger une croix, avec l'inſcription ſuivante.

" L'année 1771, le 16 Juillet, mouilla dans le " port de cette ile, la corvette St. Pierre et St. Paul, " commandée par Maurice Auguſte de Benyowſky, " Magnat d'Hongrie et de Pologne, Général de la " République de Pologne, fait priſonnier de guerre " par les Ruſſes, exilé par ordre de la Czarine à " Kamchatka, d'où il eut le bonheur de ſe ſauver à " force de ſon courage. Cette ile n'eſt point habitée; " elle abonde en gibier différent; la mer fournit " d'excellents poiſſons, et les fruits y ſont ſalutaires,

" ainſi

" ainſi que ſon eau. Elle eſt ſituée ſous le 32 deg. " 47 min. latitude, 355 deg. 8 min. longitude de " Bolſha, à Kamchatka."

Selon le rapport, un malade.

Vendredi, le 22 Juillet, Monſ. Panow de retour de ſa chaſſe, nous apporta deux ſangliers, et pluſieurs pintades. On en ſala la viande, et on la porta à bord. A quatre heures, les effets étant à bord, et la briſe de l'eſt augmentant, me décida de lever le camp, et d'ordonner l'embarquement. A neuf heures de la nuit, tout le monde s'étoit rendu à bord; on s'occupa juſqu'à onze heures à lever l'ancre, et à minuit préciſe, j'appareillai par une très belle nuit, et un bon frais de l'eſt; nous ſortimes avec bien de difficulté du port; mais ayant une fois doublés la pointe, nous eumes une mer calme, et un vent à ſouhait, qui fit voguer le navire très doucement. Me voyant ſous voile et n'ayant plus rien à craindre, je pris un ſommeil tranquille. Avec le jour, nous n'eumes plus aucune connoiſſance de terre, et la gaieté régna parmi les compagnons, qui ne parurent plus former aucune plainte ſur le manquement de vivres ou d'eau.

Selon le rapport, un malade. Arrivé 32 deg. 56 min. latitude, 353 deg. 57 min. longitude; vent d'eſt; point de courant; route oueſt, cinq degrés nord.

Samedi, le 23 Juillet, le tems beau, le ſoleil ardent, vent très frais d'eſt-nord-eſt, une lame très étendue du côté du vent; la mer jaunatre et tout à fait changée de couleur, ce qui m'induiſit à faire

ſonder; point de fond. A cinq heures, vu un double arc-en-ciel. Les compagnons ſe plaignant ſur l'exceſſive ſoif, je leur fis mettre du ſel de nître dans leur boiſſon, qu'ils avoient compoſé de fruits cuits dans l'eau.

Selon le rapport, un malade; la pompe franche. Arrivé 33 deg. 13 min. latitude, 352 deg. longitude; vent eſt-nord-eſt; courant du ſud; route oueſt-nord-oueſt, cinq degrés oueſt.

Dimanche, le 24 Juillet, le tems ſe diſpoſant à l'orage, la chaleur exceſſive; le vent devenant inégal et par rafale, changeant d'eſt au nord; une houle du nord-oueſt; vers les ſix heures, nous vimes une terre, que nous reconnumes pour une ile; nous la doublames par ſon nord. La nuit, le vent ſe fixant au nord-eſt, continua avec fraicheur, mais avec égalité; ce jour m'appercevant que toutes nos manœuvres avoient mollies, je les fis roidir.

Selon le rapport, point de malade. Les pompes franchies. Arrivé 33 deg. 27 min. latitude, 349 deg. 34 min. longitude; vent nord-eſt; courant du ſud au nord; route oueſt, un quart nord-oueſt.

Lundi, le 25 Juillet, la chaleur augmentant, et le vent continuant avec le même frais. Nous découvrimes le long du bord une quantité de ſerpents, dont la peau étoit noire. A quatre heures, nous vimes des eſpèces de roſeaux, flottants le long du bord, dont j'en fis pêcher pluſieurs, à un d'entre leſquels étoit attachée une corde de ſoie. Cette découverte me convainquit que nous étions aux aterrages du Japon; mais comme je ne trouvois aucun

fond

fond, j'inférois que nous nous trouvions dans l'Archipel d'iles qui entourrent le Japon; ce qui me fit prendre des précautions pour la nuit. Heureuſement, nous n'y rencontrames aucun obſtacle. Avec le jour, les compagnons crierent de la vigie du haut des mâts, terre; mais nous ne la pumes découvrir qu'entre neuf et dix heures, et enſuite comme notre route nous conduiſoit droit ſur elle, nous la vimes très diſtinctement au point du midi.

Selon le rapport, point de malades; les pompes franchies. Arrivé 33 deg. 28 min. latitude, 347 deg. longitude; vent eſt-nord-eſt; courant ſud; route oueſt.

Mardi, le 26 Juillet, le tems très beau, le ſoleil ardent, je forçai de voiles pour le cap du nord de l'ile, que nous dépaſſions à grands frais. Les compagnons, me prierent de vouloir bien à la première rencontre, leur permettre de mettre à terre, afin d'examiner ces iles; peut être pourroient-ils y trouver quelques habitans; je leurs promis de contenter leurs déſirs, et je le fis avec d'autant plus d'empreſſement, qu'il étoit auſſi eſſentiel pour moi de reconnoitre les parages dans leſquels je me trouvois alors; car n'ayant eu aucune carte poſitive avec moi, ſi non quelques pointes des caps, que je m'étois procuré des différentes collectes trouvées à Kamchatka. A trois heures et demie, Monſ. Kuzneczow monta au haut du grand hunier, et cria navire; enſuite, quatre, et bientôt après, il nous en annonça une quantité. Je montai ſur le champ moi même avec une lunette, et je reconnus que c'étoit une flotte, parmi laquelle

je découvris trois grands bâtiments, et tous dirigeant leur route au nord-oueſt. L'approche de la nuit m'interdiſant de pouvoir attendre cette flotte, je fis ſerrer les voiles baſſes, pour pouvoir être prêt au mouillage. La nuit, je n'avançai que la ſonde à la main; mais à trois heures du matin, je forçai toutes mes voiles. A ſix heures, nous vîmes une terre platte devant nous; à neuf heures nous n'en étions qu'à la diſtance de deux lieues; je mis en travers, et je fis mettre le canôt à la mer, dans lequel s'embarqua Kuzneczow, avec ſix compagnons, pour découvrir l'ile, car c'en étoit une.

Selon le rapport, tout le monde en bonne ſanté; le navire en travers près d'une ile. Arrivé 33 deg. 41 min. latitude, 345 deg. longitude; vent nord-eſt; courant du ſud; route oueſt, un quart nord-oueſt.

Mecredi, le 27 Juillet, m'étant approché de l'ile, le courant me dériva à l'oueſt en cinq heures de tems preſque de ſept lieues. Je fis tirer pluſieurs coups de canon pour rappeller le canôt; mais ne le voyant pas revenir, je pris le parti de mouiller par quarante-huit braſſes, trois heures après midi. Le canôt ne revint qu'à huit heures. Monſ. Kuznec-zow me rapporta, que l'ile étoit inhabitée; mais qu'il avoit trouvé quelques cabanes faites de planches, alentour deſquelles on trouva une quantité d'oſſements de poiſſons; d'où Monſ. Kuzneczow inféroit que les Japanois fréquentoient cette ile pour la pêche. La nuit étant belle et étoilée, le vent petit frais, et la mer belle, je levai l'ancre, et j'appareillai à minuit préciſe. A quatre heures, nous eumes connoiſ-

connoiſſance d'une ile ſur notre babord, et vers les ſix heures, d'une autre terre ſur le tribord. Je dirigeai tout de ſuite ma route pour enfiler le canal, et vers les onze heures, je me vis dans ſon centre, et la terre ſur notre tribord, au nord, et nord-oueſt.

Selon le rapport, point de malades; le vaiſſeau en bon état. Arrivé 33 deg. 44 min. latitude, 343 deg. 12 min. longitude; vent nord-eſt, un quart eſt; courant du ſud; route oueſt, cinq degrés nord, ayant fond de trente-huit braſſes.

Jeudi, le 28 Juillet, le tems très beau, une grande chaleur, la mer clabaudeuſe, fort courant de ſud-eſt au nord-oueſt. A une heure, nous découvrimes une autre terre au ſud-oueſt; et je réſolus de continuer ma route dans le canal, ayant notre bateau à la traine, et la ſonde à la main. Vers les cinq heures, nous vimes trois bateaux à quatre lieues de diſtance devant nous, traverſant le canal du ſud au nord. La nuit nous vimes des feux de tous les côtés; après le minuit, je forçai de voiles, et au jour nous nous enfonçames dans une baie. La ſonde me donnant un fond reglé, je m'approchai de la terre avec d'autant plus de ſûreté, que la violence du courant en ce lieu, me charioit en dehors. A huit heures, nous eumes ſeize braſſes de fond corail et ſable. Notre vaiſſeau ſembloit être au milieu d'un foret, car il y'en avoit près de mille navires autour de nous, qui s'occupoient à la pêche, ſans marquer aucune conſternation à notre vue. Pluſieurs d'entr'eux paſſerent près de nous, criant *Fiaſſi to Golland*, *Fiaſſi to Sindzi*; et les autres criant *Namandabuz*.

Vers les onze heures, un bâtiment très élégamment conſtruit, s'approcha de nous, en nous hélant; ſes mâts étoient garnis de girouets, et de pluſieurs pavillons, ſur leſquels je reconnus quelques chifres; mais comme nous ne ſavions que répondre au capitaine Japonois, il nous envoya enfin ſa yeole avec des cordages, et par les geſticulations de ſes matelots, nous comprimes qu'il vouloit nous remorquer. Je fis donc amarrer tout de ſuite deux grelins, en leur fourniſſant le bout; la yeole le porta à bord de ſon commandant, et dans l'inſtant le navire baiſſa ſes voiles, et fut armé de plus de quatre vingt rameurs, qui nous remorquerent avec une viteſſe incroyable. Arrivé enfin près de terre, par douze braſſes de fond, je mouillai, en laiſſant démarrer les grelins, qui me furent rapportés par la yeole Japonoiſe, ſans qu'aucun de ſon équipage vouluſſent monter à bord; et comme je voulois leur donner quelque choſe en paiement, ils refuſerent tout, montrant avec leurs mains ſur leurs cols, ſans doute pour témoigner que c'étoit ſous peine de la vie, qu'ils n'oſoient rien accepter.

Selon le rapport, tout le monde en bon état; et mouillé dans une baie au Japon. Selon l'eſtime, arrivé 33 deg. 56 min. latitude, 342 deg. 20 min. longitude; vent nord-eſt, un quart eſt; point de courant; mouillé par douze braſſes, à trois quarts de lieues diſtance de terre.

Vendredi, le 29 Juillet, mouillé dans la baie, ſur les côtes du Japon. Tems beau, mais exceſſivement chaud; le vent changeant du nord-eſt au ſud-eſt,

une

une marée très forte; j'ordonnai tout de ſuite de remettre nos armes en état de ſervice; nos piéces étant chargées avec des grappes, en cas que nous fuſſions attaqués, comme mes compagnons le prétendoient. A deux heures, je donnai ordre à Meſſ. Winbladth et Kuzneczow, de déſcendre à terre avec douze hommes armés; Monſ. Winbladth fut chargé de ma part, d'une lettre écrite en Hollandois, portant ma déclaration ſur mon voyage, avec ma demande de vivres. J'accompagnai la lettre de trois peaux de caſtors et ſix peaux de martres, en préſent au chef de l'endroit; mais comme je ne voulois pas expoſer mes gens à la merci des habitans, je fis lever l'ancre, et remorquer le vaiſſeau par la chaloupe; et j'arrivai ainſi, en ſuivant le canôt à la diſtance de deux cent toiſes de la terre, et j'y mouillai par cinq braſſes et demie, fond ſable fin. Bientôt nous vimes trois canôts ramer au devant du notre, et enſuite le ſuivre à terre. Un rocher nous empêcha de voir l'aterrage, et leur débarquement, ce qui m'inquiéta fortement; et cette inquiétude augmenta d'heure en heure, ne voyant revenir perſonne juſqu'à neuf heures du nuit. A cette heure, le factionnaire s'écria, qu'il avoit obſervé trois feux, qui s'approchoient; effectivement, ayant moi même reconnu la choſe, je fis armer la chaloupe de ſeize hommes, et je l'envoyai à la découverte. Elle revint bientôt, et Monſ. Panow, qui en étoit le commandant, me cria, que notre canôt revenoit, accompagné de deux bateaux du pays; et que nos gens paroiſſoient joyeux. Cette nouvelle fit ſuccéder une ſatisfaction complette, aux

allarmes que nous avions reſſentis. Bientôt nous entendimes Monſ. Kuzneczow diſtinctement, qui nous héla de jetter trois amarres; ce qui étant exécuté, Monſ. Winbladth monta avec un Japonois très bien vêtu, et armé d'un ſabre. Il ſe préſenta hardiment, et me fit une longue harangue, dont je n'entendois pas un mot. Pour pouvoir y comprendre quelque choſe, je fis venir Bocſarow, qui avoit appris cette langue trois années à Irkuczk, en Sibérie, d'un Japonois qui s'étoit ſauvé d'un naufrage à Kamchatka, et qui avoit appris la langue Ruſſe à Moſcow, et enſuite fut entretenu par le ſenat pour enſeigner cette langue aux Sibériens; malheureuſement Bocſarow en avoit oublié la plus grand partie, et ne ſavoit que quelques compliments, dont il régala le Japonois; mais comme j'étois preſſé de ſavoir le rapport de Meſſ. Winbladth et Kuzneczow, je conſignai le Japonois à Meſſ. Panow et Bocſarow, qui l'introduiſirent dans ma cajoute. Voici le rapport de Monſ. Winbladth.

" Auſſitôt que nous fumes rejoints par les trois " canôts Japonois, ils vinrent au devant de nous, " en mettant chacun ſa main gauche ſur ſa poitrine, " ce que nous fimes auſſi de notre côté; cette céré- " monie paſſée, les Japonois nous firent mille autres " ſignes; mais nous n'entendions que celui d'aller à " terre et comme nous les dépaſſames, ils nous y " ſuivirent. Je déſcendis à terre avec huit compa- " gnons, en en laiſſant quatre dans le canôt pour le " ténir à flot. Nous trouvames deux cent hommes " à cheval, et autant à pied, armés d'arcs et de lances,

" qui nous ſaluerent tous poliment ; mais voyant
" que nous déſirions de nous rendre dans la ville ou
" village, que nous découvrimes devant nous, ils
" nous offrirent des chevaux. Nous les montames,
" et nous fumes ainſi conduits en cérémonie à un
" chateau à l'extrémité du village, diſtant d'un
" quart de lieue du bord de la baie. Ayant devant
" ce chateau mis pied à terre, nous fumes intro-
" duits dans la cour, dans laquelle nous fumes très
" poliment reçus par un ſeigneur, qui nous mena
" dans une vaſte ſalle, batie en colonnes. Dans
" cette ſalle, nous trouvames un autre ſeigneur aſſis
" ſur des ſophas, qui nous dit *Fiaſſi guzarimas*, ce
" que ne comprenant pas, nous nous bornames à le
" ſaluer, et à faire ſigne avec notre tête, que nous
" ne l'entendions pas. La ſeconde parole qu'il dit
" étoit, *To Golland*, ce que je compris, et je fis le
" ſigne que nous n'étions pas Hollandois. Enſuite
" il demanda *To Sindzi*, ce que ne comprenant pas,
" je fis encore ſigne de ne pas l'entendre ; il con-
" tinua ſes queſtions, *To Pilipine, to Braki, to Ma-
" ſui, to Tunguſi* ; et comme je répondois toujours
" négativement, il battit du tambour ; à ce ſignal,
" pluſieurs domeſtiques entrerent, auxquels il parla
" un moment, après quoi ils ſortirent, et revinrent
" avec des livres et des papiers en roulcaux. Il les
" déroula l'un après l'autre ; à la fin, ayant celui
" qu'il cherchoit, il me fit ſigne de m'approcher,
" ce que je fis ſur le champ ; il me montra donc une
" carte, dans laquelle je diſtinguai bien le Japon,
" la Chine, les iles Philipines, les Indes, et une

" plage

" plage de terre inconnue, qui marquoit à peu près " la partie d'Europe. Il prit mon doigt, et me " montra de le placer ſur l'endroit; je compris qu'il " cherchoit le pays duquel nous venions; je lui in- " diquai donc la partie de l'Europe, ce qui l'étonna " prodigieuſement. Il nous fit connoitre ſa ſurpriſe, " en criant *Namandabuz* à pluſieurs repriſes; et en- " ſuite, comme il paroiſſoit douter de ce qu'il ap- " prenoit, prenant la carte à mon aide, je lui fis des " ſignes pour lui faire comprendre, que la durée " de notre voyage, et les coups de vents, nous " avoient épuiſés, et que nous manquions de vivres. " Il parut me comprendre; car il fit ſigne ſur ſa " bouche, et ſur ſon ventre; enſuite il appella ſes " domeſtiques, auxquels il parla aſſez long tems. " Moi, de mon côté, voulant hater mon retour, je " lui préſentai les caſtors et les martres, feſant ſigne " qu'ils venoient de vous, et que je n'en étois que " le porteur; en même tems, je lui préſentai la " lettre qu'il accepta, mais il ne voulut pas de pré- " ſent; et comme je m'étois ſouvenu que les Japo- " nois des barques, n'avoient pas voulus accepter " les dons que je leurs avois fait, en feſant le ſigne " ſur leurs cols, je les imitai; alors ce ſeigneur me " mena dans une chambre voiſine, dans laquelle, " je trouvai une femme, à laquelle je remis le pré- " ſent. Elle me donna une corbeille remplie de " fleurs, que je vous ai apporté.

" Sortis de cette chambre, nous trouvames un gen- " tilhomme dans la ſalle, auquel le ſeigneur du cha- " teau parla encore long tems, et après cela il nous

" congédia,

" congédia. Ce gentilhomme, étant devenu notre
" conducteur, nous ramena avec la même eſcorte
" au rivage, où nous trouvames deux bateaux rem-
" plis de vivres, que nous amenames à bord. Ce
" gentilhomme s'embarqua dans le canôt, et c'eſt
" le même qui s'eſt préſenté chez vous."

Après avoir entendu cette rélation, j'entrai dans ma cajoute, pour témoigner ma civilité à l'officier Japonois; et pour gagner ſa faveur, je lui fis préſent de deux peaux de martres zibelines. Le préſent lui parut conſidérable, car il montra qu'il ſe contenteroit d'une ſeule; mais à la fin, ſe voyant preſſé d'accepter le tout, il montra par des ſignes qu'il lui importoit que ce préſent fut ſecret; et il cacha, et enveloppa ſoigneuſement ces peaux.

Réconduit ſur le point, il ordonna de décharger les barques, ce qui fut fait dans un moment; enſuite il prit congé de moi, et ne voulant aucunement permettre que nous fiſſions le moindre préſent aux bateliers, il repartit.

Les proviſions rendues à bord, conſiſtoient en vingt-cinq ſacs de ris, quatre pots de ſucre en farine, quatre pots de thé, un pot de tabac très finement haché, huit cochons, ſeize pots de fruits confits, une quantité d'ognons, d'oranges, de citrons, d'ananas, et d'autres fruits; deux barriques de poiſſon ſalé, ſix barriques d'une eſpèce de vin très agréable, et une cinquantaine de volailles. Mais ce qui fit le plus grand plaiſir, étoit la vue de trois grands barils, d'une eau de vie très forte.

Le

Le jour nous ſurprit au travail, pour embarquer ces bonnes choſes; le vent, durant toute la nuit, fut ſud; au matin nous eumes une petite briſe du nord, mais qui ne dura guères une demie heure. A ſix heures, je vis arriver un bateau, nommé dans le pays periagua, conduit par trois hommes. Il aborda, et je reçus un jeune homme très bien vêtu, qui demanda à me parler par ſes geſtes; mais comme il m'étoit impoſſible de le comprendre, je fis éveiller Bocſarow, qui, après bien d'explications, me dit, que le Japonois étoit venu dire, que beaucoup de monde vouloient voir le vaiſſeau, mais qu'ils avoient peur du canon, en Japonois *tippo*. Je lui fis expliquer, auſſi bien que Bocſarow put, que tout le monde ſeroit bien venu; et pour faire comprendre la choſe poſitivement, je fis boucher les canons devant lui; ce que voyant, il me fit des ſalutations à l'infini, et ſe retira à la fin. Après ſon départ, j'ordonnai de bien nettoyer et laver le vaiſſeau, pour pouvoir recevoir le monde qui pourroit venir. A peine ce travail fut-il fini, que nous vimes à neuf heures trois bateaux ramants vers nous; dans chacun de ces bateaux, nous remarquames une perſonne de diſtinction, avec un paraſol; Monſ. Winbladth me dit d'en reconnoitre un, pour l'avoir vu écrire chez le ſeigneur dans le chateau. Auſſitôt rendus le long du bord, ils monterent, et nous nous ſaluames en répétant *Fiaſſi Guzarimas*. Bocſarow me devant ſervir d'interpréte, fut bien vêtu, et ſuivit mes inſtructions à merveille; car à chaque mot qu'il me diſoit, il me fit une révérence profonde; et je crois que le plus grand mérite

de

de ſon ſavoir, parla en ce cérémonial ; il m'étoit impoſſible de pouvoir comprendre ſon diſcours ; mais comme je concevois que le Japonois nous témoignoit de l'amitié, je m'inquiétai fort peu du reſte. Pour conſolider donc leurs bonnes intentions, je les pris à part, et je donnai à chacun deux martres. En les recevant, ils témoignerent une joie infinie ; ce ne fut qu'un aſſaut de compliments de part et d'autre, et l'on s'efforça à qui me témoigneroit le plus de réconnoiſſance ; mais je croyois qu'ils nous avoient rendus les plus grands ſervices. Les préſents reçus, ils me firent entendre qu'ils vouloient voir le vaiſſeau ; je les menai donc moi même par tout ; un d'entr'eux ayant du papier et un pinceau, formoit différents caractères. Revenu ſur le point, il examinoit le canon et marquoit ſur ſon papier, ſans doute leur nombre ; enſuite il vouloit ſavoir combien nous étions de monde ; c'eſt ce qu'il apprit bientôt, car je fis venir tout mon monde ſur le tillac. Il les compta tous, et en écrivit le nombre ; mais quand ils ſe ſont apperçus qu'il y avoit des femmes à bord, leur curioſité fut extrême ; ils ſe comporterent pourtant avec beaucoup de délicateſſe, feſant des ſignes, que ces femmes avoient dus ſouffrir beaucoup ; enſuite de quoi ils partirent. Vers les onze heures, nous reçumes encore deux canôts de vivres, et un portrait ; vingt-ſix barils d'eau, et deux d'eau de vie ; les bateliers auſſitôt déchargés, partirent ſans vouloir rien recevoir de nous. Petit frais du ſud.

Selon le rapport, un malade ; mouillé dans la baie Uſilpatchar.

Samedi,

Samedi, le 30 Juillet. Quoique je brulois d'envie d'aller à terre, les compagnons n'y vouloient point conſentir, diſant que je ne pouvois pas encore être aſſuré de la bonne diſpoſition des naturels du pays; ainſi ils me priérent de différer mon voyage. Ce jour je fis travailler à remettre en ordre les manœuvres. A trois heures, nous vimes trente bateaux, tous armés de banderoles, venir à nous. A leurs approches, nous entendimes différents inſtruments et du chant; tous les bateaux s'arrêterent à un demi cable de nous, excepté trois qui nous aborderent. De l'un de ces bateaux, monta à bord un vieillard, avec deux jeunes garçons richement habillés. Le vieillard me préſenta un écrit, mais qui ne m'indiqua rien; n'ayant perſonne à bord qui put lire l'écriture Japonoiſe; c'eſt pourquoi je fis venir le Sieur Bocſarow, qui après avoir fait répéter bien vingt fois les paroles du vieillard, me dit que l'Ulikamhy, Roi, m'envoyoit ces deux jeunes gens en ôtage, afin que je me rendiſſe auprès de lui avec confiance. Je lui fis réponſe, et je démontrai par des ſignes, que j'étois prêt à me rendre à terre; mais que je ne permettrois pas que les ôtages reſtaſſent à bord, car j'avois toute confiance en leur Ulikamhy. Auſſitôt les paroles dites, j'ordonnai d'armer le canôt, et je m'embarquai avec quatre compagnons, le Sieur Bocſarow, le vieillard, avec ſes deux garçons. En partant, je laiſſai le commandement à Monſ. Cruſtiew. A l'approche de la flottile de canôts, tous les Japonois crierent *Uli Ulan*, et ſur le champ un canôt nous précéda, et les autres nous ſuivirent, trois à trois, à diſtances égales.

Rendus

Rendus à terre, on développa un tapis pour m'aſſeoir, et on en fit autant pour mes compagnons; bientôt on me préſenta du thé, et des fruits confits. Après cette collation, on nous apporta des litières, ſur leſquelles on nous porta environ un quart de lieue, ſuivis d'une trouppe armée, et conduite par treize officiers. Nous fumes mis à terre devant un jardin ſpacieux, à la porte duquel deux ſoldats Japonois étoient en faction, et crierent à notre approche, *Uli Ulan*. A l'entrée du jardin, nous fumes reçus par deux gentilhommes ſuperbement habillés, qui d'abord parlerent à notre vieillard, enſuite ils me ſaluerent par trois profondes inclinations. Après cette cérémonie, ils me prirent ſous les bras, et me conduiſirent vers une maiſonnette batie au milieu de ce jardin. Rendu près de cette maiſon, les gentilhommes me firent entendre, qu'Ulikamhy étoit dans cette maiſon; et nous le trouvames effectivement dans le ſalon aſſis ſur un ſopha jaune; ſon habillement étoit verd et bleu, en ſoie, avec une ceinture jaune. Auſſitôt que je l'euſſe ſalué, on m'apporta auſſi un ſopha de couleur rouge, ſur lequel je m'aſſis. Ulikamhy me fit trois demandes; qui j'étois? d'où je venois? et pourquoi je m'étois rendu à Nipou? Je fis répondre par Bocſarow, que j'étois guerrier d'Europe, arrivé au Japon par hazard, et forcé par un coup de vent; mais comme Ulikamhy ne pouvoit pas bien comprendre mon interpréte, il s'aviſa de ſe ſervir de peinteurs, qui ayant pris du papier et des pinceaux, peignirent les figures, par leſquelles il me fit connoitre les objets dont il vouloit me parler. Le pre-

mier tableau qu'il me préſenta, fut mon portrait; très peu reſſemblant à la verité, mais connoiſſable par mon habillement, et celui d'Ulikamhy, qui me préſentoit un cœur; pour témoigner que j'entendois l'explication, je touchai avec ma poitrine la figure d'Ulikamhy, qui très content de cela, me fit approcher et toucher ſa main. Il parla un moment à ſes gens, qui bientôt firent entrer mes quatre compagnons, que j'avois choiſi exprés; leur corpulence et hauteur le ſurprit, et il ordonna de les méſurer, et de prendre leurs portraits, ce qui fut fait en un inſtant, car les figures n'étoient que barbouillées. Par ſes geſtes et ſignes, j'entendis qu'il me demandoit pourquoi je différois en hauteur avec mes gens; pour lui faire une réponſe directe, je me fis approcher un tabouret pour appuyer ma jambe droite, et alors il me vit dans ma hauteur naturelle, ce qui le ſurprit encore; et j'eus bien de la peine à lui pouvoir faire comprendre, qu'ayant été bleſſé à la guerre à ma jambe droite, elle s'étoit raccourcie de quatre pouces, ce qui me feſant pencher ſur la droite, m'otoit autant de hauteur. La ſoirée nous ayant ſurpriſe au milieu du diſcours, l'Ulikamhy me propoſa de paſſer la nuit chez lui; et il me marqua qu'il ſouhaitroit que j'en paſſaſſe trois ou quatre conſécutives, me feſant connoître, que bientôt il arriveroit un homme qui parleroit avec moi, ce que je ſouhaitois bien ardemment, pour pouvoir m'inſtruire ſur le pays.

Vers les neuf heures, Ulikamhy partit avec ſa ſuite, et nous fumes conduits auſſi dans une maiſon attenante à ſon palais, où nous fumes régalés de thé,

de

de ris, de poiſſon ſec, de viande rotie, de fruits confits, &c. A la fin, on nous ſervit d'une eſpèce de vin très doux. Nous nous accommodames très mal en mangeant avec les petites baguettes, et les aſſiſtants domeſtiques, eurent bien de la peine à nous enſeigner à la manière Japonoiſe.

Après le ſouper, on nous étendit des ſophas ſur les tapis; et certes nous paſſames une nuit très bonne. A huit heures du matin, je reçus le rapport du bord, par lequel on me marquoit, que les Japonois avoient apportés cent ſacs de ris, et vingt cochons, avec une grande quantité de fruits et de poiſſons ſecs, du vin, et de la volaille. Ce rapport me fut apporté par un Japonois, que j'expédiai avec ordre de remettre en état nos barriques d'eau.

Vers les dix heures, nous fumes avertis, qu'Ulikamhy venoit. J'allai au devant de lui, et je le vis accompagné de trois Bonzes, qui avoient à leurs ceintures, de grands chapelets. Un d'entr'eux me ſalua en très bon Hollandois. Le Roi paſſant près de moi, me donna la main, et me montra de parler avec le Bonze nouveau arrivé; je lui fis des compliments, ſur ce qu'il parloit ſi bien une langue étrangère; il me remercia poliment, m'aſſurant qu'il ſeroit heureux de pouvoir m'en rendre ſervice. Ce Bonze me conta, qu'il étoit né à Touza; mais que ſes parents ayant été forcés de l'habituer à Ximo, il avoit eu l'occaſion d'apprendre la langue Hollandoiſe à Nangaſaki, et qu'il ne ſe fit Bonze, que pour ſe ſouſtraire au joug du gouvernement ſéculier. Quant à Ulikamhy, il me dit que c'étoit le Roi de la province, marié avec

une des filles de l'Empereur; qu'il étoit un des plus ſavants du pays, connoiſſant l'aſtronomie au plus haut degré; et que ſon ame étoit douée de qualités celeſtes, n'ayant jamais fait de mal à perſonne. Qu'il étoit adoré dans ſa province, et déſiré dans toutes les autres; après quoi, il me pria de lui dire qui j'étois, et comment j'étois venu au Japon. Je lui fis une déſcription de mon pays et de l'Europe en générale, qu'il diſoit connoitre par des rélations. Je lui contai, qu'ayant ſuccombé dans une bataille, je fus fait priſonnier de guerre par les Ruſſes, qui avoient violés le droit commun, en m'envoyant en exil à Kamchatka, d'où je m'étois tiré avec courage pour me rendre dans mon pays; mais que les vents contraires m'avoient obligés de relacher au Japon, où je n'avois abordé qu'avec crainte, provenant des impreſſions que les Hollandois avoient faits méchamment publier, en ce que les Japonois feſoient mourir les Chrétiens. Sur ces dernières paroles, il me répondit, qu'en verite on avoit un decret de l'Empereur, de n'admettre aucun Chrétien Eſpagnol ou Portugais dans le pays; mais que ce decret ne portoit pas contre les Chrétiens des autres nations, qui n'avoient jamais faits de mal à l'empire. Il vouloit continuer ſon diſcours, mais il fut appellé chez Ulikamhy, ainſi que moi. Nous l'allames donc trouver dans ſon palais du jardin, où étant rendus, nous fumes régalés de fruits et de thé. Le Bonze conta à Ulikamhy, ce qu'il avoit appris de moi; ſur quoi il me fit pluſieurs queſtions, ſur la manière de combattre en Europe; il me plaignoit ſur mon ſort et m'offroit de reſter au

Japon;

Japon; me promettant qu'il me feroit avoir de l'Empereur un grand commandement dans ſes armées. Je lui remerciai de ſa bonté, m'excuſant ſur ce que je ne pouvois pas profiter de ſa protection, vue que j'avois une famille, dont l'état et le ſort me devoit tenir trop à cœur. Le Roi approuva mes ſentiments; enſuite il me fit queſtionner ſur les Hollandois; et je crus lui devoir donner la véritable hiſtoire; à la fin de laquelle, il me remercia de lui avoir dit la vérité; car il me proteſta ſavoir que les Hollandois n'étoient qu'un petit peuple marchand, qui s'étoient ſoumis à un prince, qui recevoit d'eux de l'argent, et entretenoit pour leur défenſe des troupes. Je me permis auſſi de faire au Roi la queſtion, s'il croyoit les Hollandois, Chrétiens? là-deſſus, le Roi dit, que les marchands n'avoient aucune religion; que leur ſeul fait étoit de gagner de l'argent; et qu'ils s'embarraſſoient fort peu de la croyance de Dieu. Très ſatisfait de cette réponſe, j'aurois déſiré de pouvoir hazarder pluſieurs autres queſtions; mais on nous annonça le diner, et je fus ſervi ſur une petite table, haute de deux pieds, vis-à-vis de celle d'Ulikamhy. Le repas conſiſtoit en ris, en viande rotie, confitures, et force ſucreries; et on nous ſervit une liqueur reſſemblante à l'hydromel. Pendant tout le diner, le Roi parla beaucoup avec le Bonze, et ce ne fut qu'au déſſert qu'il me fit faire la demande, ſi j'étois aſſez fort Chrétien pour vouloir mourir en défendant la croix. Je lui répondis, que je regardois une croix pour rien autre choſe, que pour la matière dont elle étoit compoſée; et que certainement, que je ne croirois jamais trouver

une nation assez folle, pour vouloir me faire mourir quand je dirois la vérité, que le bois n'est que bois. Là-dessus il me répliqua, que je ne l'avois pas compris; qu'il entendoit me faire la demande si je voulois mourir pour mon Dieu; je répondis qu'en mourant pour mon Dieu, je mourrois aussi pour celui des Japonois; car je ne reconnoissois qu'un Dieu, qui avoit créé tout ce qui est matière, et visible. Cette réponse le contenta, car il s'écria, *Namandabuz*, et il me fit dire, que j'étois vraiment Japonois dans ma religion, si je ne croyois rien autre chose; et je me contentai de lui faire ma foi, qu'excepté le seul Dieu, créateur de tout, je ne croyois rien; et que toute ma religion étoit compriſe, à faire autant de bien à mon prochain que je le pourrois, et de ne faire jamais de mal à personne. Le discours fini, le Roi m'embrassa, en me disant *Sindaulla*, *sindaulla*, très bien, très bien; ensuite il se retira pour faire sommeil.

Après son départ, j'allai faire quelques tours au jardin avec le Bonze, qui me donna une connoissance sur ce pays riche et vaste, sur son gouvernement, et sur sa politique; je me bornai à faire quelques notes, pour pouvoir à mon loisir, mettre par écrit mes observations.

Dimanche, le 31 Juillet, 1771, chez le Roi Ulikamhy à Japon, au fond du golfe d'Usilpatchar. Le Bonze me pria vers les trois heures, de le faire accompagner à bord de mon vaisseau qu'il vouloit voir. Je le fis accompagner par Monsr. Bocsarow, avec ordre de lui faire des présents en martres zibelines, et de le bien recevoir; en même tems j'envoyai l'ordre,

de

de m'envoyer à terre ſix pairs de belles peaux de caſtors, vingt-quatre de renards, et vingt-quatre de martres zibelines, avec quarante bons fuſils bien nettoyés, et deux piéces de canon ſur affut; ces canons n'étoient que des modèles que j'avois trouvé dans la chancellerie de Kamchatka. Comme le Bonze m'avoit procuré l'ordre et la permiſſion de pouvoir faire venir mes gens à terre, je leur donnai la permiſſion de déſcendre chaque jour un certain nombre de la compagnie. Après le départ du Bonze, je me répoſai, ayant reſſenti des douleurs bien vives à la tête. A mon reveil, c'eſt à dire à huit heures du ſoir, le Bonze revint, et me remercia ſur la politeſſe avec laquelle il avoit été reçu à mon bord, et ſur les préſents que l'on lui avoit fait. Nous ſoupames ſeuls, car le Roi avec toute ſa ſuite, étoit parti dans une ville voiſine. Pendant le ſouper, et après, nous continuames notre converſation, et je trouvai dans tous les diſcours du Bonze, autant d'eſprit que de bon ſens. Nous nous ſéparames très avant dans la nuit; le ſommeil que je fis après le diner, m'empêcha de dormir, et je me promenai dans le jardin. M'étant approché de la maiſon du Roi, j'entendis la voix d'une femme, qui chantoit et s'accompagnoit d'un inſtrument à cordes; la muſique et le chant, me parurent aſſez mélodieux.

Au jour, je reçus le rapport, que les préſents demandés étoient en route, et que Meſſ. Panow, Baturin, et Kuzneczow, alloient venir pour être préſentés chez le Roi; qu'à bord, tout étoit tranquille,

et que les compagnons ſe feſoient aimer des gens du pays.

A dix heures, Monſ. Panow avec ſa ſuite arriva, et les préſents furent remis dans mon logement. Vers les onze heures, le retour d'Ulikamhy fut annoncé par un bruit, et par le ſon de cent différents inſtruments. Le Bonze me recommanda d'aller me préſenter à ſa réception, et de lui préſenter auſſi mes compagnons; ce que je fis ſur le champ. La première converſation ne roula que ſur les civilités ordinaires; mais comme le Bonze avoit ſaiſi inſtant favorable pour lui annoncer les préſents, il témoigna tant de deſir de les examiner lui même, qu'il différa le diner, et ſe rendit à mon logement. En lui préſentant ces effets, je les accompagnai d'un diſcours, qui fut reçu avec ſenſibilité. De chez moi, j'accompagnai le Roi, où nous trouvames trente-cinq tables couvertes, de trois perſonnes par table, et tout fut ſervi avec une élégance et un ordre ſurprenant. Pendant le repas, on entendit pluſieurs inſtruments, qui quoique confus, ne laiſſoient point d'être agréables. Le diner étant fini, on rentra dans le jardin, où les armes furent eſſayés à une certaine diſtance, ayant pour but un cercle en bois, enduit de papier. Pluſieurs de mes compagnons ſe diſtinguerent; le Roi enfin en voulut lui même faire un eſſai, et après avoir chargé un des fuſils, il ſe fit amener un cheval, qu'il tira à dix pas de diſtance, et le mit ſi bien en jeu, qu'il l'étendit mort. Son contentement fut pouſſé à l'excés, et dans la plénitude de ſa joie, il me dit que je pourrois lui demander ce que je voudrois

drois, avec ſûreté de l'obtenir; je profitai de cet inſtant favorable, pour lui demander la grace de m'accorder la permiſſion de revenir dans ſes états, pour ouvrir le commerce ſous ſa protection. Sa réponſe me ſurprit, car il m'accorda cette faveur ſans héſiter, diſant que mon caractère l'avoit déſabuſé ſur les préventions imbues par la tradition; et qu'ainſi, non ſeulement il m'accorderoit ſa protection dans ſes états, mais encore il s'employeroit auprès de l'Empereur, pour obtenir de lui que mes vaiſſeaux puſſent relacher dans tous ſes autres ports; et que je devois être aſſuré de ſa parole, tout le tems que mon but ſeroit concentré par le commerce, et que je n'ambitionnerois point de vouloir établir des changements de religion, ou d'établir une puiſſance, en feſant conſtruire des fortereſſes. Il conclut ſon diſcours en m'annonçant, qu'avant mon départ il contracteroit avec moi des engagements, que nous confirmerions par ſerment.

Lundi, le 1 d'Aout, vers la ſoirée, je vis préparer une grande illumination; et comme le Bonze mon interpréte étoit abſent, j'étois inquiet pour en ſavoir les motifs. Il arriva plus tard qu'à l'ordinaire, et m'annonça, que le Roi avoit convoqué les grands de ſon pays, et qu'il vouloient me préſenter; qu'en conſéquence, j'étois prié pour me rendre auprès de lui; et comme il le crut néceſſaire de m'inſtruire ſur les formalités à obſerver, il ſe donna de la peine pour me les faire comprendre; enſuite de quoi il me mena vers la grande ſalle, où, au pied de l'eſcalier, je fus reçu par deux gentilhommes richement vêtus, qui

m'introduiſirent dans la ſalle, et me placerent droit vis-à-vis le Roi, qui étoit aſſis ſur une eſpèce de trône, ſur des tapis très riches, ayant ſur ſes côtés une quantité de gentilhommes, armés de ſabres, et qui ſe tenoient debout. Dans la ligne droite vers moi, je vis dix-huit principaux Japonois, aſſis ſur des tapis, et derrière chacun d'eux, étoit poſtée une troupe armée.

Tel fut l'ordre dans lequel je trouvai l'aſſemblée. Le Bonze ſe tint debout près de moi, et près du Roi il y avoit deux ſeigneurs lettrés, qui avoient du papier, de l'ancre, et des pinceaux à la main, dont l'un me demanda à haute voix, qui j'étois? pourquoi j'étois venu au Japon? d'où je venois? et où je voulois aller? Le Bonze m'interpréta ces demandes, et je fis la même réponſe comme je l'avois fait au Roi en particulier. La queſtion ſuivante fut, ſi je déſirois d'établir un commerce pour ma nation, et en quoi il conſiſteroit? Je répondis ſur le premier article affirmativement; quant au ſecond, m'excuſant ſur ce que n'étant pas marchand de ma profeſſion, je ne ſaurois rien déterminer ſur cet objet; mais qu'à mon premier voyage, me propoſant d'amener des négociants, je ſerois à même de ſtipuler des ſoumiſſions formelles. Le Roi ſe contenta de me répondre, qu'il voudroit que les vaiſſeaux fuſſent chargés de pelleteries; c'eſt ce que je promis inviolablement. La dernière de toutes ſes demandes fut, que je m'obligeaſſe de n'apporter jamais aucun livre parlant de religion, et moins encore aucun Bonze de mon pays au Japon; ce que je promis auſſi; à la fin de laquelle

promeſſe,

promeſſe, le Bonze me dit que je pouvois me retirer. Il me rejoignit bientôt, pour m'annoncer qu'Ulikamhy alloit quitter la compagnie, pour ſe retirer dans la ville de Kilinigue; mais qu'avant ſon départ, il alloit me faire des préſents, et me donner un pavillon, pour être reconnu à mon retour au Japon; et que le Roi en ſus, vouloit me confier un gentilhomme, pour faire le voyage avec moi, à condition que je le ramenerois au premier voyage.

Vers les neuf heures, je reçus le rapport du bord, que tout étoit en état de partir; que le navire étoit rempli de proviſions; et j'appris auſſi avec plaiſir, que les femmes de notre bord, avoient reçues des viſites des femmes Japonoiſes, et pluſieurs préſents. Vers les dix heures, le ſouper me fut ſervi dans ma chambre, auquel le Bonze et mes officiers aſſiſterent. A ſix heures du matin, on m'annonça les préſents que deux gentilhommes m'apporterent de la part du Roi, et le Bonze fut à leur tête. Il me déclara, qu'il avoit ordre de m'accompagner à bord, ou de reſter auprès de moi tout le tems que je voudrois encore ſéjourner juſqu'à mon départ. Les préſents conſiſterent en un ſabre garni en or, et ſuſpendu à une ceinture travaillée en perles fines, un ſervice complêt de porcelaine garnie en or, du thé, du tabac, un pavillon, dont je me devois ſervir à mon retour, une petite boete remplie de différentes pierreries, et un autre coffre chargé de cinquante piéces d'or, chacune peſant deux onces et un quart, deſtinées pour les frais du voyage du jeune gentilhomme, que le Bonze me préſenta.

Inſtruit

Inſtruit que le Roi étoit déja parti, je dis au Bonze, que j'étois auſſi décidé de me rendre à bord; ce qu'ayant interprété à un gentilhomme, nous vimes bientôt arriver des palanquins, dans leſquels nous nous fimes porter au bord de la mer, où nous trouvames une quantité prodigieuſe de monde, qui tous criérent *Uli*, *Ulan*, &c. Rendus au port, près de trente bateaux ſe préſenterent, avec leſquels nous mimes à bord, en compagnie du Bonze, et de deux gentilhommes; qui s'étant apperçus que mon canôt étoit hors d'état de ſervir, envoyerent à terre pour en faire venir un, qui fut ſupérieurement bien travaillé, tout neuf et verniſſé. Ils nous en firent préſent au nom du Roi, et moi, de ma part, je fis au Bonze de nouveaux préſents en pelleteries, ainſi qu'aux deux gentilhommes, qui me remirent deux rouleaux de papier, portant, à ce que le Bonze me dit, la permiſſion de revenir au Japon. Tous les trois me recommanderent le jeune homme, qui devoit faire le voyage avec moi, et auquel je ne remarquai aucun embarras de ſe voir parmi les étrangers; enſuite ils s'en retournerent à terre. A mon arrivée, Monſ. Cruſtiew m'inſtruiſit, que les compagnons avoient fait un commerce très avantageux avec les Japonois, ayant vendus une quantité de pelleteries, pour de l'or, des porcelaines, des perles, &c.

Selon le rapport, tout en bon état.

Mardi, le 2 d'Aout, à bord de la corvette St. Pierre et St. Paul, mouillé dans le golfe d'Uſilpatchar, beau tems, petite briſe de l'eſt; je fis aſſembler la compagnie pour demander l'avis ſi nous

devions exécuter le projet de faire une incurſion dans les terres, pour exécuter le plan ſtipulé à l'ile Liqueur, mais pas un ſeul n'oſa me répondre; alors prenant avantage de leur ſilence, je leur déclarai, que je croyois qu'il ſeroit le plus avantageux pour nous de continuer notre route à la Chine à Canton, pour pouvoir vendre nos marchandiſes en pelleteries, et retourner en Europe; où nous pourrions, ſous la protection de quelque puiſſance, exécuter un projet, plus aſſuré de former une colonie ſolide; ce qui ne pouvoit pas nous manquer, ayant eu le bonheur d'ouvrir le commerce du Japon. Ces paroles furent à peine terminées, que toute la compagnie s'écria, que je devois ſuivre en tout ma volonté, et qu'elle me promettoit une obéiſſance aveugle. Sur cette aſſurance, j'ordonnai de hauſſer notre pavillon Japonois, et j'appareillai à trois heures; ayant ſalué la terre de vingt-et-un coups de canon, nous fimes voiles au ſud. Nous rencontrames dans la route, une quantité immenſe de pêcheurs, qui tous à notre paſſage, criérent *Uli ulan*. La nuit continua auſſi belle avec un vent leger.

Selon le rapport, tout le monde en bon état. Arrivé 34 deg. latitude, 341 deg. 30 min. longitude; vent d'eſt; courant du ſud; route ſud-oueſt.

Mecredi, le 3 d'Aout, à la voile; pluſieurs compagnons ſe jetterent à mes pieds, et me prierent de relacher encore ſur la côte du Japon, afin de leur procurer de nouveaux moyens pour pouvoir commercer, et réaliſer leurs pelleteries. J'accordai leur pétition d'autant plus volontiers, que je déſirois de bien

bien reconnoitre les parages et la côte; mais je leurs promis de ſuivre leur volonté, à condition qu'ils ſe conduiroient avec la plus grande et exacte ſubordination. Au coucher du ſoleil, j'obſervai les nuages diſpoſés à l'orage du côté du nord. A la pointe du jour, nous découvrimes un vaiſſeau Européen devant nous; je me déterminai à lui donner la chaſſe; mais bientôt j'obſervai le pavillon Hollandois, et comme le vaiſſeau prit la route au ſud-ſud-eſt, je remis en route, en le laiſſant aller en paix, et je côtoyai une preſqu'ile, comme je l'eſtimois.

Selon le rapport, tout le monde bien portant. Arrivé 33 deg. 36 min. latitude, 340 deg. 20 min. longitude; vent eſt-ſud-eſt; courant ſud-eſt; route ſud-oueſt, un quart ſud.

Jeudi, le 4 d'Aout, ſur la côte du Japon, à vue de terre, ayant fond par vingt-huit braſſes gros ſable et coquillage moulu, avec corails; toutes les voiles dehors, l'horiſon chargé, la mer clabaudeuſe, vent ſud-eſt, la nuit ſans aucune clarté. L'orage commença à dix heures, avec du tonnerre et des éclairs. Vers les trois heures après minuit, une pluie copieuſe rabbatit le vent, et calma l'orage. A la pointe du jour, nous nous trouvames affalés ſur la côte par le courant, qui nous dériva prodigieuſement, étant très violent, du ſud au nord. Me trouvant près d'une ouverture, qui me promettoit quelque bonne rade ou anſe, je me laiſſai conduire par le courant, et j'y mouillai à la fin par ſeize braſſes. Auſſitôt le canôt fut mis à la mer, dans lequel s'embarquerent Meſſ. Kuzneczow et Panow, avec huit compagnons,

compagnons, et le paſſager Japonois, qui devoit mettre à terre; la chaloupe, avec ſeize compagnons armés, et conduits par Monſ. Cruſtiew, fut détachée pour ſoutenir le canôt en cas de beſoin. Après l'expédition des bateaux, j'ordonnai de mettre les armes en état, et d'amorcer de frais nos canons.

Selon le rapport, tout en bon ſanté, le vaiſſeau ne feſant point d'eau. Arrivé 33 deg. 34 min. latitude, 339 deg. 12 min. longitude; vent ſud-eſt; courant du ſud, et violent; route ſud-oueſt; le courant nous dériva au nord-oueſt.

Vendredi, le 5 d'Aout, mouillé ſur la côte du Japon, à l'oueſt du royaume d'Idzon, à deux heures après midi, nous vimes arriver nos embarquations, avec un grand bateau Japonois. Arrivé à portée de la vue, Monſ. Kuzneczow héla de lever l'ancre, et de fournir au canôt, à la chaloupe, et au bateau Japonois des grelins, pour nous remorquer dans la baie; ce que je fis exécuter. Monſ. Kuzneczow, montant à bord, me fit le rapport, qu'étant arrivé heureuſement à terre, d'abord les Japonois s'étoient mis en fuite devant lui; mais après s'être entendus appeler de notre Japonois paſſager, ils étoient revenus, et ſur ſon information, avoient témoignés beaucoup d'empreſſement à montrer des politeſſes à nos gens à l'excés; et qu'étant approchés d'un village, ils avoient été reçus avec des acclamations de joie. Que les habitans leurs avoient donnés du ris, du thé, des fruits, et une liqueur très agréable à boire; que pendant leur repas un Japonois armé d'un ſabre et d'une lance étant venu, s'étoit encore entretenu

avec

avec le Japonois paſſager ; ſur quoi il avoit addreſſé ſa parole à Monſ. Kuzneczow, diſant *Nangaſaki Kallas to Hollandi Fiaſſi Guzarimas*, et que ſur le champ il avoit fait armer un bateau, nous feſant comprendre par ſes ſignes qu'il alloit nous ſuivre pour conduire le bâtiment dans le port, ce qu'il exécuta à notre plus grande ſatisfaction.

A ſix heures, nous arrivames à l'entrée de l'anſe, nommée Miſaqui Iphima Kallas, et nous mouillames par onze braſſes fond vaſeux. Le bateau Japonois nous quitta pour aller à terre, et revint bientôt avec cinq autres, qui nous remorquerent juſqu'au mouillage par cinq braſſes excellent fond vaſeux. Les Japonois nous voyant mouillés, nous quitterent, et je pris la précaution d'emboſſer le navire. A dix heures, arriva dans un bateau un Japonois bien vêtu, qui me fit comprendre par la voie du Sieur Bocſarow, qu'il étoit deſtiné pour notre garde ; ſur quoi il ſe retira ſur le champ, et bientôt après nous reconnumes, qu'à notre portée, trois grands bateaux étoient mouillés, chacun d'eux ayant trois fanaux allumés ; de mon côté je fis auſſi veiller à bord, et conſerver les mèches allumées près des canons. La nuit, le vent paſſa au ſud-oueſt, et ſouffla avec violence ; nous remerciames notre ſort de nous avoir conduit dans un port. A ſept heures du matin, un bateau arriva à notre bord, et trois gentilhommes y monterent, et me firent des queſtions ; d'où je venois ? combien de tems je voulois reſter chez eux ? où je voulois aller ? ſi j'étois Hollandois ? en ce cas, que je leurs donnaſſe une lettre pour Nangaſaki ; et

après

après tout ils voulurent viſiter le bâtiment, demandant encore, combien de monde nous étions à bord? Ma réponſe fut, que je venois de loin, que j'allois à Nangaſaki, que j'avois relaché pour éviter la tempête, que j'avois beſoin de vivres et d'eau, que je voulois commercer, qu'enfin nous étions cent cinquante hommes, ayant beſoin de tout, mais que le vaiſſeau ne ſeroit pas viſité. J'ignorois ſi Bocſarow leur avoit expliqué bien ou non, mais je m'apperçus qu'ils n'étoient pas contents de nous; car ils firent ſignes qu'ils ne croyoient pas que nous étions Hollandois, montrant nos barbes et nos habits, et s'écriant, *Hay, to Gollandi, to Pilipinès*, d'ou je compris qu'ils nous prenoient pour des Eſpagnols, venant de Manille. Je leur délivrai une lettre pour les Hollandois, dont voici la teneur.

Copie de la Lettre remiſe aux Japonois dans la Baie de Miſaqui, pour être envoyée aux Hollandois à Nangaſaki.

" Salut à Meſſieurs les officiers en chef, du comp-
" toir de la compagnie des Indes Orientales
" Hollandoiſe.

" JE vous aviſe, Meſſieurs, que me trouvant ſur
" la côte du Japon, conduit par une ſuite de ces
" incidents de mer, qui forcent ſouvent le voyageur
" de chercher ſon ſalut ou il peut, je me vois dans
" une détreſſe impoſſible d'exprimer; c'eſt pourquoi
" j'ai cru pouvoir m'addreſſer à vous, en vous de-
" mandant

" mandant de m'envoyer un interpréte, et des ſe-
" cours pour me conduire dans votre port. Mon
" navire eſt une corvette, armée de cent perſonnes
" à peu près. Réponſe s'il vous plait.

" J'ai l'honneur d'être,

" MESSIEURS,

" Votre ſerviteur,

" MAURICE AUGUSTE BENYOWSKY.

" P. S. Afin que vous ne ſoyez point conduits à
" vous laiſſer prévenir par des ſoupçons, je vous
" déclare, qu'ayant été chef de la confédération de
" Pologne, j'ai eu le malheur d'être fait priſonnier
" par les Ruſſes, dont la ſouveraine m'a exilé à
" Kamchatka. De Kamchatka je me ſuis ſauvé, à
" force de courage et de valeur, avec quatre-vingt
" ſeize compagnons, et me voila ſur la côte du Ja-
" pon, en chemin pour m'en retourner en Europe."

Après le départ des Japonois, mes compagnons déſeſpérant de pouvoir ouvrir leur commerce ſans batailler, me prierent de ſortir de ce port, d'autant plutôt, que le vent étoit calme; à quoi je conſentis, et j'appareillai ſur le champ, ayant un vent favorable du nord-nord-oueſt.

Selon le rapport, tout en bon état. Sous voiles, ſortant du port de Miſaqui.

Samedi,

Samedi, le 6 d'Août. Nous vimes pluſieurs milliers de barques pêcheurs, dont nous rompimes une quantité des filets, ne pouvant pas les éviter. Nous courumes toutes voiles dehors, la mer étant tranquille, un fort courant du ſud. Avec le jour, nous ne vimes aucune terre, et pas un bâtiment.

Selon le rapport, tous en bonne ſanté. Arrivé 32 deg. 56 min. latitude, 338 deg. longitude; vent nord, un quart nord-oueſt; courant du ſud; route oueſt.

Dimanche, le 7 d'Août, continuation du même tems. Vers le ſoleil couchant, nous vimes vingt, à vingt-deux bâtiments, feſant la route au nord-eſt; mes compagnons, fachés de ce que leur eſpérance avoit été fruſtrée à notre ſeconde relache, me prièrent de donner ſur ces bâtiments; mais je me ſuis refuſé, ne voulant pas donner la moindre raiſon de mécontentement à Ulikamhy; je continuai donc ma route, et le vent et la mer me favoriſerent.

Selon le rapport, tout en bon état. Arrivé 32 deg. 53 min. latitude, 336 deg. 18 min. longitude; vent nord, cinq degrés eſt; courant du ſud; route Oueſt.

Lundi, le 8 d'Août, vent gaillard, la mer un peu clabaudeuſe, beau tems, le ſoleil ardent, toutes les voiles dehors, la nuit bien étoilée, le ciel ſans nuages.

Selon le rapport, tout en bon état. Arrivé 32 deg. 51 min. latitude, 333 deg. 15 min. longitude; vent nord-nord-eſt; courant du ſud; route oueſt.

Mardi, le 9 d'Août. Continuation du beau tems. Vers le ſoleil couchant, nous crumes voir la terre au nord-oueſt; vers le minuit nous découvrimes pluſieurs caps avancés; avec le jour, nous nous trouvâmes ſur la côte, et le vent nous ayant ſervi favorablement, je pris la réſolution d'aborder. A midi, étant par le travers d'une baie, je me décidai d'entrer, et j'y mouillai par dix-huit braſſes, fond gros ſable verdâtre.

Selon le rapport, tout en bon état. Arrivé 32 deg. 45 min. de latitude, et 330 deg. 22 min. de longitude. Vent nord-eſt; courant du ſud; route oueſt, un quart ſud-oueſt.

Mecredi, le 10 Août. La poſition de mon mouillage me permettant de ſurveiller à tout ce qui ſe paſſeroit à terre, j'ordonnai à Meſſ. Kuzneczow et Winbladth, avec huit compagnons, de débarquer pour pouvoir s'inſinuer dans les eſprits des habitans; mais la violence avec laquelle je vis repouſſer mon parti, me fit appréhender des voyes de fait; heureuſement mon appréhenſion fut calmée par la prudence de M. Kuzneczow; qui, voyant les Japonois obſtinés de défendre le débarquement, prit le parti de s'en revenir: après le retour du canôt, et ſur l'aſſurance qu'une ville étoit ſituée ſur le bord de la baie, je levai l'ancre, et je m'approchai du rivage, à cent toiſes, mouillé par ſix braſſes, fond roux. La nuit favoriſa mon entrepriſe, et au jour nous nous trouvames emboſſés devant la ville. A ſept heures du matin, j'envoyai Meſſ. Panow, Cruſtiew, et Bocſarow, qui leur devoit ſervir d'inter-

prête, avec vingt-deux compagnons armés, ayant encore fait monter deux piéces ſur la chaloupe.

Après l'expédition de la chaloupe et du canôt, je m'embarquai moi-même dans la yéole Japonoiſe, que j'avois reçu en préſent à Uſilpatéhar, et comme elle fut la plus legère, j'atteignis bientôt mon embarquation. Les Japonois nous voyant près du rivage, ſe préſenterent armés de lances et de ſabres, feſant mine de s'oppoſer à notre déſcente; mais s'appercevant à notre contenance, que nous étions diſpoſés de débarquer à tout prix, ils ſe retirerent à une petite diſtance. Déſcendus à terre, moi le dix-huitième, je fis ſigne aux Japonois de s'approcher de nous; auſſitôt un vieillard de bonne mine, s'avança, et nous demanda de quel droit nous venions débarquer dans leur pays; et ſi nous avions la permiſſion du Daiſi; répétant, que les Hollandois ne débarquoient jamais à terre ſans ordre. Je lui fis répondre, que nous n'étions ni Hollandois ni Eſpagnols, mais des hommes, et des hommes amis, qui n'étoient venus que pour prendre de l'eau et des vivres; ſur quoi cet homme répondit, que nous aurions des vivres et de l'eau fournis à bord; mais qu'il falloit nous rembarquer; alors je lui déclarai, que je ne quitterois pas la terre avant de recevoir les vivres et l'eau; ainſi les Japonois ſe preſſerent de charger trois bateaux, avec leſquels je me rendis à bord. Pluſieurs des Japonois étant montés à bord, commencerent un trafic avec mes gens, et ſe dépêcherent pour s'en retourner à terre, d'où ils arriverent avec dix autres bateaux, chargés de cuivre,

de porcelaine, de thé, de ſabres, d'étoffes de ſoie, et d'or, qu'ils échangerent contre des pelleteries. La ſuite de ce commerce les familiariſa avec nous, et pluſieurs d'entre'eux nous témoignerent leurs attachements ; parmi les autres, un jeune homme me parla beaucoup, ſans pouvoir ſe faire comprendre ; alors très-faché, il me répéta *To Hollandi, To Sindzi pu pu Tippo* ce que je compris bien, et en réponſe je le conduiſis auprès des canons, en diſant *To Gollandi pu.* Vers le midi, les Japonois ſe retirerent.

Selon le rapport, tout en bon état ; mouillé ſur la côte de l'ile de Xicoco, dans le port de Touſa.

Jeudi, le 11 Août. Extrême chaleur du ſoleil, avec des intervalles de pluie. Vers les deux heures, nous entendimes à terre un grand bruit comme de pluſieurs tambourins ; bientôt nous reconnumes au bord de la mer une quantité de gens à cheval, armés de lances et de flèches ; et un plus grand nombre encore à pied, qui s'efforçoient de s'embarquer dans une infinité de barques. A cette vue je détachai ſur le champ Monſ. Panow, avec Bocſarow, et huit compagnons, pour déclarer aux Japonois que je voulois ſavoir leurs intentions, pour les recevoir en amis ou en ennemis ; mais à peine le canôt avoit-il débordé le navire, que je vis trois canôts ſeulement, ſe détacher du rivage ; celui du milieu avoit cinq pavillons, et près de quinze flammes. Je pris ces marques pour des marques de diſtinction, et en conſéquence je me préparai pour le ſaluer à ſon arrivée. Notre canôt enfin aborda les embarquations Japo-

noiſes, et s'acquitta de ſa commiſſion ; revenant enſuite avec eux vers le bord, à la diſtance de vingt-cinq toiſes, je ſaluai les Japonois, par un feu roulant de la mouſquetterie, entremêlé de ſix coups de canons ; et cette politeſſe auroit ſuffi pour faire retourner les Japonois à terre ; car la frayeur étoit ſi grande parmi eux, qu'ils ne vouloient plus ſe relever, s'étant jettés la face contre le fond de leurs bâteaux, et Monſ. Bocſarow eut toute la peine du monde à les ramener. Moi, qui ignorois tout ce qui s'étoit paſſé dans les embarquations, j'ordonnai encore de tirer ſix coups de canons, au moment que le gentilhomme Japonois monta à bord, ce qui fut exécuté à l'inſtant. Sa frayeur à ce bruit fut ſi grande, qu'il tomba évanoui, et il ſe paſſa bien plus d'un quart d'heure, avant qu'il put parler ; pour le remettre, je lui offris de leur propre vin, mêlé avec du ſucre, ce qui le remit entièrement. Ayant ainſi repris le courage, et lui ayant fait demander par Monſ. Bocſarow ce qu'il avoit à me dire, il m'annonça qu'il étoit Uchaymi Mimas, commandant de la garde de la côte du royaume Touſa ; et qu'ayant ſu que nous étions des étrangers arrivés en ce pays, ſans ordre de l'Empéreur, il étoit venu pour nous arrêter ; et pour nous prouver que nous devions lui obéir, il tira de deſſous ſon habit, un grand rouleau de papier, qu'il me préſenta ; là-deſſus, feignant d'ignorer, ou de ne pas entendre ce qu'il vouloit me dire, je reçus le rouleau et je le donnai à Monſ. Cruſtiew, avec ordre de le ſerrer ; ce que ce pauvre diable voyant, re-

demanda ſon papier, en montrant ſur ſon cou, pour me faire entendre, qu'en perdant ce titre, il ſeroit puni de mort. Pour le tranquilliſer, je lui fis rendre ſon papier, mais je lui fis dire, que j'eſtimois ſon maître, et que je ſerois ſon ami, tant que je ſerois perſuadé qu'il étoit juſte ; mais aſſuré du contraire, que je le mépriſerois. A ces mots, le Mimas ſe boucha les oreilles, et j'eus de la peine à lui faire comprendre, qu'il étoit aſſez heureux ſi je ne l'arrêtai pas lui-même. Le ton d'aſſurance avec lequel il me vit parler à l'interprête, le radoucit, et je ſaiſis ce moment pour lui faire préſent d'une peau de caſtor, et ſix martres zibelines, qu'il admira beaucoup, et je vis qu'il ſe retira avec ſatisfaction, en me promettant ſon amitié.

Après ſon départ, perſuadé que nous ne pourrions pas faire aucun commerce ſuivi, je levai les ancres, et profitant d'une briſe du nord, j'appareillai, et je pouſſai ma bordée au ſud. A la pointe du jour, nous nous vimes dans les eaux d'un navire, ſur lequel je fis tirer ; mais il ne voulut pas amener juſqu'à ce qu'un coup lui fit du mal réel ; alors j'envoyai ma chaloupe pour l'amariner ; mais nous trouvames que ce n'étoit qu'un pêcheur, ainſi nous le renvoyames en paix.

Selon le rapport, tout en bon état ; le navire ne feſant pas d'eau. Arrivé 32 deg. 15 min. de latitude, et 330 deg. 16 min. de longitude. Vent nord ; point de courant ; route ſud.

Vendredi, le 12 d'Août, beau tems, le ciel clair, une chaleur exceſſive, vent médiocre. En doublant un

un cap, nous vimes quatre barques, auxquelles je donnai chaſſe un moment; mais comme elles prirent leur route au nord-oueſt, je les quittai pour continuer la mienne au ſud. A ſix heures du ſoir, nous découvrimes terre ſur le beaupré du tribord, à cinq lieues de diſtance; c'eſt pourquoi durant la nuit je ne conſervai que les huniers. Vers les trois heures du matin, nous nous trouvames ſi prés de la terre, que nous entendimes les briſants. Au jour, nous reconnumes les dangers que nous avions heureuſement évités. A ſept heures, nous vimes une autre terre devant nous; et comme nous l'approchames très rapidement, nous l'eumes à notre vue diſtinctement à dix heures, droit au ſud, et un ilôt au ſud-oueſt. Mes compagnons me propoſerent de faire une déſcente dans une baie qui ſe préſenta; et je ne pus me refuſer à leurs preſſantes ſolicitations. Je mouillai, donc, par vingt-deux braſſes, entre la petite et la grande ile, mais à très peu de diſtance de la grande. Monſ. Kuzneczow fut ſur le champ expédié avec huit compagnons, et je le fis ſuivre par la chaloupe. Entré dans l'anſe, que nous primes d'abord pour une baie, le canôt paſſa près d'une grande barque mouillée, dont l'équipage tira avec des flèches ſur le canôt, et en même tems prés de ſoixante embarquations furent lancées à l'eau, de manière que mes gens coururent un grand riſque; j'en fus averti par deux coups des pierriers que j'entendis; alors levant l'ancre pour ſoutenir mon détachement, j'entrai dans l'anſe, et voyant de quoi il étoit queſtion, je m'approchai de la grande

barque, ſur laquelle je tirai deux coups de canons, qui firent diſparoitre tout le monde de ſur ſon pont ; alors la chaloupe l'aborda, et s'en rendit maitreſſe. Quant à moi, je m'approchai du rivage, et j'y mouillai par quatre braſſes et demie, à demie portée de canon, où je fis auſſi conduire la barque Japonoiſe, dans laquelle nous trouvames cinquante-ſix hommes, dont quatre étoient Mimas, gentilhommes, officiers de l'Empereur, des revenus de la couronne. Le chargement de la barque conſiſtoit en tabac, ſucre, ſoie, vernis, porcelaine, et une centaine de piéces de cuire, quelques ballots d'un étoffe de cotton et de ſoie, et pluſieurs caiſſes de ſabres, de ceintures, et d'autres piéces d'habillement.

Selon le rapport, deux malades. Le navire ne feſant pas d'eau. Arrivé 30 deg. 38 min. latitude, 329 deg. 51 min. longitude ; vent nord ; courant nord-eſt ; route ſud, un quart ſud-oueſt.

Jeudi, le 13 d'Août, mouillé dans l'anſe de l'ile Tacaſima, je fis aſſembler la compagnie, pour ſtatuer ce que nous avions à faire ; et la ſociété réſolut, de prendre à notre bord le chargement de la barque, et de quitter l'ile ; mais ce qui me conſola beaucoup, fut que mon paſſager Japonois, qui avoit accompagné Monſ. Kuzneczow, fut bleſſé par une flèche dans l'attaque ; nous le provoquames, et il déclara à Bocſarow, qu'il voudroit bien que nous maſſacrions tous les priſonniers ; car il diſoit, que ces gens appartenoient à l'ile Ximo, dont tous les habitans étoient méchants, et des vaut-riens. Monſ. Bocſarow parvint à ſe faire entendre par lui plus clairement ; et je me

me ſervis de tous les deux, pour examiner les officiers priſonniers. Ils me répondirent, qu'ils étoient officiers civils, chargés de lever les revenus de l'ile Tacaſima, et de l'ile de Nangaſaki; et qu'ils n'étoient venus qu'un moment avant nous, (ayant vus de loin la chaſſe que j'avois donné le jour précédent à pluſieurs barques, conduiſant auſſi des officiers pour lever les revenus dans les provinces du ſud,) pour avertir les habitans de ſe tenir en garde contre nous; et qu'ils n'avoient fait que leur devoir en attaquant nos gens. Je leur fis réponſe, que j'approuvois leur zèle, et que ce n'étoit pas leur faute s'ils n'avoient pas réuſſis; mais qu'étant actuellement en mon pouvoir, je croyois devoir les empêcher de me faire du mal; c'eſt pourquoi que je les garderois juſqu'à mon départ; ils me prierent, de ne pas les arrêter, car ils me dirent qu'ils devoient ſe rendre, ſous huit jours, dans le port de Vranda, pour ſe joindre au convoi, qui partoit vers la fin du mois, au nombre de cinq cent bateaux, pour ſe rendre au port d'Oſachta. Lorſqu'ils apprirent qu'ils ne devoient plus ſonger à leur batteau, ils me témoignerent le plus vif déſeſpoir; leurs prières furent pourtant vaines, car certainement mes compagnons n'étoient pas diſpoſés à ſe laiſſer amollir; tout ce que je pus obtenir d'eux, étoit de conſerver la vie à ces miſérables.

Vers les cinq heures, j'en envoyai quatre d'eux à terre, pour demander des bateaux, afin que je puſſe les envoyer tous à l'ile; et ce ne fut qu'à ſept heures, que ſix batteaux ſe rendirent auprès de nous, dans leſquels je les fis embarquer; quant à moi, je détachai

détachai ſeize compagnons dans la baie pour les conduire, et j'appareillai vers les neuf heures. Nous eumes bien à faire pour pouvoir ſortir de l'anſe; mais enfin nous réuſſimes à l'aide de nos bateaux qui nous remorquérent. Rendus au canal, nous continuames la route au ſud-oueſt toute la nuit; et comme mes compagnons ne ſurent pas manœuvrer dans la barque, je fus forcé de la remorquer, ce qui rallentit ma marche. Je déterminai de la décharger, en prenant tout ſon chargement à notre bord; ce qui fut exécuté dans la journée, et je la fis couler enſuite. La cargaiſon de cette barque, ſi nous euſſions été en Europe, auroit valuée trois à quatre cent mille livres, argent de France.

Selon le rapport, un malade; une voie d'eau déclarée. Arrivé 30 deg. latitude, 328 deg. longitude; vent nord; point de courant; route ſud-oueſt, cinq degrés ſud.

Dimanche, le 14 d'Août, la chaleur exceſſive. La voie d'eau augmentant toujours, nous fit déſirer de pouvoir remédier au mal, qui fut enfin découvert, ayant reconnu une fente ſur le devant du navire, qui fit jaillir l'eau gros comme le bras dans le vaiſſeau. Ce malheur fut occaſionné ſans doute par l'inconſéquence des compagnons, qui en déchargeant la barque Japonoiſe et en accôtant le navire, avoient tirés l'étoupe du calfatage avec les gaffes; et comme il nous étoit impoſſible de remédier à ce mal, la voie ſe trouvant ſous l'eau, nous fumes extrêmement alarmés. Vers le ſoleil couchant, le vent calma, et la mer devint clabaudeuſe, feſant un bruit comme d'une

d'une rivière qui ſe précipite dans la mer. Depuis ſix heures juſqu'à midi, les pompes furent jouées, et nous ne pumes pas franchir l'eau, dont nous avions trois à quatre pieds conſtamment dans le navire.

A huit heures, une briſe du nord-eſt ſe leva, et la vigie cria terre; malheureuſement le leſtage du navire, ayant été chaviré par l'eau, fit donner la bande au vaiſſeau ſur le tribord, de manière que les pompes ne purent jouer, et l'eau y augmenta, au point qu'elle entroit par deſſus le pont. Dans cet état de déſolation, me trouvant entré en avant dans un canal formé par deux iles, dont je ne pus que très confuſément diſtinguer le giſement dans la nuit, je pris le parti d'avancer la ſonde à la main, qui nous donna vingt-quatre braſſes. Le bâtiment étant un peu remis, j'employai tout le monde à la pompe et au vuidage; car il y avoit près de cinq pieds d'eau dans le navire. Pendant ce travail pénible, j'envoyai Monſ. Kuzneczow à terre pour reconnoitre un bon mouillage; il revint vers les deux heures, en m'annonçant d'avoir trouvé une belle anſe et très commode. Je pris la reſolution de m'y rendre; et n'oſant pas fatiguer le navire en levant l'ancre, je fis filer le cable, en amarrant pluſieurs bouts, et c'eſt ainſi que je mis ſous voiles ſous les deux huniers. A trois heures et demie, étant arrivé à l'endroit que Monſ. Kuzneczow m'avoit indiqué, je trouvois l'entrée dangereuſe; et voyant le vent forcé, et le tems diſpoſé à l'orage, je fus ſurpris d'une inquiétude allarmante. Je fis donc mettre la yeole Japonoiſe à la mer, et je m'embarquai moi même avec quatre compagnons, pour précéder le bâtiment,

bâtiment, auquel j'avois ordonné de mettre toutes les voiles dehors. A quatre heures, nous eumes un orage terrible, et la mer devint toute écumante. Non-obſtant nos efforts, le navire nous preſſoit, et pour ſurcroit de notre malheur, nous donnames ſur un rocher, qui ſe trouvoit à la pointe du ſud de l'entrée d'une anſe, et la yeole renverſa. Eloigné de plus de deux cent toiſes de la terre, je fis tous mes efforts pour gagner la pointe en nageant; mais la mer fut trop houleuſe pour que je me puſſe ſauver ſans la plus grande difficulté; arrivé enfin à terre près d'un rocher, la force me manqua, et je ne pus me recueillir qu'au moment où j'étois réveillé par mes compagnons, qui ayant remarqués le rocher ſur lequel la yeole s'étoit renverſée, détacherent le canôt pour nous reprendre; lequel ayant été reconnu par le nommé Loginow, un des naufragés, fut appellé, et c'eſt ainſi que les compagnons enfin me trouverent aſſoupi au pied d'un arbre. La nouvelle que j'appris d'eux que le navire étoit mouillé dans une bonne anſe, et que l'ile étoit habitée, me fit oublier mon malheur paſſé, et je les preſſai de nous en retourner; mais inſtruit que trois de mes compagnons naufragés nous manquoient encore, je les engageai de nouveau à la recherche de ces infortunés, dont nous trouvames encore le nommé Andreanow en vie, mais les deux autres morts ſur le rivage. Nous nous embarquames tous, plus morts que vivants, et nous regagnames le bord du navire, qui ſe trouvoit mouillé par quatre braſſes, et ſubmergé preſque dans l'eau; ce qui me décida de l'échouer ſur une plateforme de ſable. A

onze

onze heures, je me fis porter à terre; car la fatigue m'avoit si fortement épuisée, que je ne pouvois remuer aucun membre. A terre les compagnons me dressèrent une tente, tandis que les autres s'occupoient à débarquer la cargaison; et Monsr. Baturin prit soin de faire enterrer les deux morts.

Selon le rapport, sept malades; le navire échoué. Arrivé 29 deg. latitude, 326 deg. 20 min. longitude; vent nord-est; courant du nord; route sud-ouest, un quart sud.

FIN DU PREMIER TOME.

BOOKS printed for G. G. J. and J. ROBINSON, PATERNOSTER ROW.

1. BRITANNIA; or, a Chorographical Deſcription of the flouriſhing Kingdoms of ENGLAND, SCOTLAND, and IRELAND, and the Iſlands adjacent; from the earlieſt Antiquity. By WILLIAM CAMDEN. Tranſlated from the Edition publiſhed by the Author in 1607. Enlarged by the lateſt Diſcoveries, and illuſtrated with a new Set of Maps, and other Copper-plates. By RICHARD GOUGH, F. A. and R. S. S. Dedicated by Permiſſion to His Majeſty; with the Head of Mr. Camden, elegantly engraved by Baſire. In Three Volumes Folio, Price Ten Pounds in Boards.

2. ESSAYS ON PHYSIOGNOMY: for the Promotion of the Knowledge and Love of Mankind. Written in the German Language by J. C. LAVATER, and Ttanſlated into Engliſh by THOMAS HOLCROFT. In Three large Royal Octavo Volumes. Price Five Guineas in Boards, illuſtrated with Three Hundred and Sixty Engravings, by Heath and other eminent Artiſts.

☞ This Work is executed in a ſuperior Style of elegance in Printing and Engravings; the latter chiefly by that diſtinguiſhed Artiſt HEATH. The earneſt Deſire of the Publiſhers has been to give an Edition of the celebrated LAVATER, in a Form elegant, convenient, and at a reaſonable Price. How far they have ſucceeded, the diſcerning Public will determine. They have only to add, that neither Pains nor Expence have been ſpared to render this Edition worthy of a Place in the Cabinet of the Man of Taſte and Science.

3. THE POSTHUMOUS WORKS OF FREDERICK II. Late KING of PRUSSIA. In French and Engliſh, ſeparately. The Engliſh by THOMAS HOLCROFT. The Firſt Volume, containing the Hiſtory of his own Times, Price 7s. in Boards. The Second and Third Volumes, containing the Hiſtory of the Seven Years War, Price 10s. in Boards. The Fourth Volume, containing the Hiſtory of the Bavarian War, Price 6s. in Boards; and the Fifth Volume, containing Political, Philoſophical, and Satirical Miſcellanies, Price 6s. in Boards.

4. THE HISTORY OF MODERN EUROPE: with an Account of the Decline and Fall of the Roman Empire, and a View of the Progreſs of Society, from the Riſe of the Modern Kingdoms and States, to the Peace of Paris in 1763.

☞ To each Volume is prefixed a Chronological Analyſis, or copious Table of Contents; in which every Event of any Importance may be found, accompanied with its Date in the Margin, and connected with its Cauſes and Conſequences. A New Edition, much

much enlarged and improved, in Five large Volumes Octavo. Price 1l. 10s. in Boards.

5. RATIONAL RECREATIONS: In which the Principles of Numbers and Natural Philoſophy are clearly and copiouſly elucidated, by a Series of eaſy, pleaſing, and entertaining Experiments. By W. HOOPER, M. D. With an Appendix, containing Miſcellaneous Experiments of Ingenuity and Dexterity; among which are all thoſe commonly performed with the Cards. Neatly printed in Four Volumes, 8vo. and adorned with Sixty-five Copper-plates. Price 1l. 1s. plain, or 1l. 7s. coloured, in Boards.

The following valuable BOOKS *tranſlated from the French and Italian:*

6. M. SAVARY's LETTERS ON EGYPT; with a Parallel between the Ancient and Modern Inhabitants, Preſent State, Commerce, Governmeat, &c. of that Country: with Three original Maps, and a Plan of the Grand Pyramid. Second Edition, Two Vols. 8vo. Price 14s. in Boards.

7. M. SAVARY's LETTERS ON GREECE, being a Sequel to his Letters on Egypt; containing Travels through the Iſlands of the Archipelago; and Obſervations on the Manners, &c. of the Turks and Modern Greeks; with a Map, and a Plan of the Labyrinth of Croſſus. One Vol. 8vo. Price 6s. in Boards.

8. M. VOLNEY's TRAVELS THROUGH SYRIA AND EGYPT, in 1783, 4, and 5; containing the Preſent State of thoſe Countries, their Productions, Commerce, &c. with Obſervations on the Turks and Arabs; with Maps and other Copper-plates, finely engraved. Second Edition. Two Vols. 8vo. Price 14s. in Boards.

9. BARON DE TOTT's MEMOIRS; containing the State of the Turkiſh Empire and the Crimea, with numerous Anecdotes, &c. of the Turks and Tartars. To which are ſubjoined Strictures and Remarks of M. DE PEYSSONNEL. Second Edition, with a copious Index. Two Vols. 8vo. Price 12s. in Boards.

10. An APPENDIX to the Memoirs of BARON DE TOTT; containing an Anſwer to M. DE PEYSSONNEL, by M. RUFFIN; and an Hiſtorical Memoir concerning the Druſes. By M. VENTURE DE PARADIS. Price 3s. ſewed.

*** M. Peyſſonnel's Strictures may be had alone. Price 2s.

11. The PRESIDENT DUPATY's TRAVELS THROUGH ITALY, in 1785. In One Vol. 8vo. Price 6s. in Boards.

12. GROSIER's HISTORY OF CHINA; containing the Natural Hiſtory of its Animals, Vegetables, and Minerals; the lateſt Accounts of the Government, Religion, Manners, Cuſtoms, Arts, and

and Sciences of the Chineſe; with a new Map of China, and 14 other Plates, finely engraved. Two Vols. 8vo. Price 15s. in Boards.

13. CLAVIGERO's HISTORY OF MEXICO; collected from Spaniſh and Mexican Hiſtories, and from Manuſcripts and ancient Paintings of the Indians. Illuſtrated with Two ancient Charts, and 25 other Plates, finely engraved. Two Vols. 4to. Price Two Guineas in Boards.

14. THE MARQUIS DE CHASTELLEUX's TRAVELS IN AMERICA, in 1780, 1, and 2, illuſtrated with three beautiful Perſpective Views, and three Charts. Second Edition, in Two Vols. 8vo. Price 12s. in Boards.

15. COUNT DE MIRABEAU's ENQUIRIES concerning Letters de Cachet and State Priſons. Two Vols. 8vo. Price 11s. in Boards.

16. TRAVELS IN SPAIN; containing a new, accurate, and comprehenſive View of the Preſent State of that Country, its Antiquities, remarkable Edifices, Government, Finances, Literature, Trade, and Manufactures; with the lateſt Accounts of the new Commercial Inſtitutions of the Bank of St. Charles and Philippine Company; as alſo ſeveral curious and intereſting Particulars relative to the late Siege of Gibraltar; and an Appendix, containing the original Inſtructions and Regulations of the Spaniſh Inquiſition. By the CHEVALIER de BOURGOANNE. To which are added, copious Extracts from the Eſſays on Spain, of M. PEYRON. Conſiſting of Remarks on the Ancient and Preſent State of the principal Cities of Spain, their Monuments of Roman or Mooriſh Antiquity, the Inſcriptions in the Alhambra of Granada, and Obſervations on the Manners and Characters of the Spaniſh Nation. Tranſlated from the French. Illuſtrated with a new and correct Map of Spain, a Plan of Madrid, a Plan of the Bay of Cadiz, a beautiful View of Gibraltar, and Eight other Copper-plates. In Three large Volumes, 8vo. Price 1l. 1s. in Boards.

17. LETTERS on the WORKS and CHARACTER of J. J. ROUSSEAU. To which are added, a LETTER from the COUNTESS ALEXANDER DE VASSY, to the BARONESS DE STAEL, with the BARONNESS's ANSWER, and an Account of the laſt Moments of ROUSSEAU. By MADEMOISELLE NECKAR, Baroneſs de Stael. Tranſlated from the French. In a neat Pocket Volume, Price 3s. ſewed.